BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

ALEXIS CLERC

VOYAGE

AU

PAYS DU PÉTROLE



PARIS

A. DEGORGE-CADOT, ÉDITEUR


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

VOYAGE

AU

PAYS DU PÉTROLE

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

3 fr. le volume. — Reliure anglaise.

SOUS PRESSE :

SCIENCES HISTORIQUES

GIRARD DE RIALLE.

Nos Ancêtres . . . . . . 1 vol.

—

SCIENCE INDUSTRIELLE

G. BUREAU,

Ingénieur civil, inspecteur de la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest.

La Vapeur :

ses applications, ses résultats. 1 vol.

Les Forces de la Nature :

l'Air, l'Eau, le Feu, la Lumière etc., etc. 1 volume.

—

LITTÉRATURE

ALLAUD,

Professeur agrégé à l'École supérieure d'Alger.

Histoire de la philosophie.

1 volume.

GELLION-DANGLAR.

Histoire littéraire de la France.

1 volume.

—

A TRAVERS L'EUROPE

JEAN LAROCQUE

L'Angleterre et le peuple anglais. 1 vol.

JOEL LE SAVOUREUX.

Pays des Balkans et Roumanie.

1 volume.

EDGAR MONTEIL.

Le Belgique et son peuple.

1 volume.

SOUS PRESSE :

SCIENCES NATURELLES

AUGUSTE DELAGE,

Maître de conférences à l'École supérieure d'Alger.

La plante phanérogame :

son organisation, sa vie. . . . 1 vol.

—

A TRAVERS LE MONDE

P. BOURDE et Dr HARMAND.

Les Colonies françaises. 1 vol.

DE FONTPERTUIS.

Chine, Japon, Siam. . 1 vol.

ÉDOUARD CAT,

Professeur agrégé à l'École supérieure d'Alger.

Les grandes Découvertes maritimes du XIIIe au XVIe siècle . . . . 1 vol.

PAUL GAFFAREL,

Professeur agrégé à la Faculté des lettres de Dijon.

Les Explorations françaises depuis 1870. 1 vol.

ALEXIS CLERC.

Les Sauvages d'Europe et d'Asie. 1 vol.

—

La BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION s'augmentera mensuellement de plusieurs volumes.

Paris. — Typographie Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

I BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

A TRAVERS LE MONDE

I

VOYAGE AU PAYS DU PÉTROLE

PAR

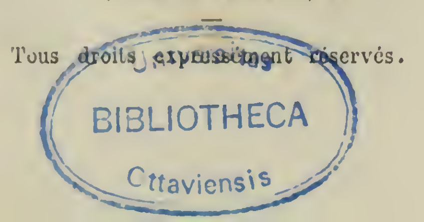
ALEXIS CLERC 1841-1871



PARIS

A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

9, RUE DE VERNEUIL, 9



VOYAGE

AU

PAYS DU PÉTROLE

I

Départ de France.

Le vieux monsieur conteur. — Les Phares. — Le Naufrage de la *Blanche-Nef*. — L'Américain et le spiritisme. — Les Américains à table. — Les émigrants. — Funérailles à bord. — L'Émigration en Amérique; ses espérances et ses déceptions, d'après un Américain. — Le Tailleur chinois. — Le Canada, Terre-Neuve, Saint-Pierre et Miquelon: la Pêche à la morue. — Mon histoire. — Singulière proposition de travail.

Les adieux de l'exil ont inspiré tous les poëtes. On connait la page sublime de Lamennais : l'*Exilé partout est seul!* Dans toutes les mémoires sont les vers de Victor Hugo :

Il disait aux oiseaux de France : « Je vous quitte,
Doux oiseaux, je m'en vais aux lieux où l'on meurt vite,
Au noir pays d'exil où le ciel est étroit ! »

Tout le monde a vu le tableau de Muller, qui a représenté avec tant de vigueur les jeunes Irlandaises enlevées de force, par ordre de Cromwell, pour être transportées en Amérique. Tout le monde s'est arrêté devant une gravure allemande, *les Émigrants;* on y voit les

pauvres gens quitter leur village; ils suivent à pied le chariot chargé de leurs bagages et passent devant le cimetière. Les petits enfants, enchantés, insouciants, courent en avant; les grandes sœurs, plus graves, marchent en arrière avec hésitation ; le père se raidit et se domine ; la mère arrache une fleur, en pliant le genou, à la tombe de la famille et tourne la tête en pleurant du côté de la maison abandonnée. Tout le monde a lu le beau discours de Richard Cobden, racontant qu'il a vu des Irlandais, avant de s'embarquer dans les docks de Liverpool, baiser la terre et emporter dans une petite caisse un peu de gazon encore vert sur une motte de terre de la patrie. Que de cris, de sanglots, de chants d'exil, depuis le *Super flumina* des Hébreux partant à Babylone jusqu'aux chansons bruyantes et mouillées de larmes des malheureux émigrants qui, comme moi, étaient à bord du *Basilic*, paquebot américain, prêt à partir pour New-York !

Sur les bords du quai, et le long de la jetée du Havre, une quantité de spectateurs se pressaient pour assister au départ du bateau. Les plus indifférents, les plus égoïstes ne peuvent, en ce moment, surmonter un invincible sentiment de tristesse. « Au moment, raconte un infatigable voyageur, au moment où le navire quitte le bassin où il a reçu sa cargaison et rase les blocs de granit du môle, des saluts s'échangent entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent ; à défaut de la voix, qui des bastingages à la jetée ne peut plus se faire entendre, des mouchoirs et des chapeaux agités en l'air transmettent d'un endroit à l'autre, comme un télégraphe électrique, un dernier souvenir et un dernier vœu. Plus d'un cœur, qui se croyait aguerri aux lointaines excursions, se sent alors saisi d'une impression de tristesse qu'il essaye en vain de surmonter. Plus d'un passager pose, en détournant la tête, la main

sur ses yeux, et la retire humectée de larmes. A cette heure des longs adieux, à ce moment suprême, combien de rêves qui, par leur prestige, éblouissaient l'imagination, s'effacent devant les regrets du passé et les appréhensions de l'avenir. On s'est laissé séduire par l'ambition d'essayer ses forces dans une nouvelle tentative, par le désir d'occuper son esprit d'une nouvelle étude, de voir de nouveaux horizons. On a voulu partir, on s'est dérobé aux tristes anxiétés d'une mère, aux indulgentes remontrances d'un ami. A présent qu'on est là sur le pont du navire, aux bords de cet Océan sans fin, on revient par la pensée aux lieux où l'on a vécu et que l'on va quitter. Ah! la paisible retraite qu'on s'était plu à décorer selon ses goûts! Ah! la maison de prédilection où chaque jour on était sûr de trouver un doux sourire et un doux entretien! Ah! les êtres aimés! qui sait quand on les reverra, et comment on les reverra! L'absence est une sorte de mort. L'oubli croît sur les pas de celui qui s'en va, comme la mousse sur la pierre des tombeaux. Quelle que soit la modeste attente du voyageur, il est difficile qu'à son retour elle ne soit pas trompée. Ou un anneau se sera brisé dans le cercle d'affections qui entourait son existence, ou ce cercle aura changé de face. Présent, il eût pu prévenir peut-être ce changement, ou tout au moins s'y préparer; absent, il doit, en l'apprenant tout à coup, en être frappé comme d'une amère déception. »

Hélas! pour moi qui partais... qui partais sans espérance de retour, pour moi qui, mêlé à une colonie d'émigrants allemands, italiens, suisses et français, transportés là-bas à prix réduit par une agence maritime, m'en allais pour toujours, et sans avoir, sur le rivage, un regard qui suivît le sillage de mon vaisseau, un bras qui s'agitât pour un dernier adieu, pour moi,... — oh! bien à plaindre! — le départ avait toute

son amertume, l'éloignement ses plus cruels déchirements, l'exil toutes ses douleurs...

Et aussi longtemps que la terre se distingue des flots, où peu à peu elle s'efface, mes yeux, noyés de pleurs, restèrent fixés sur la cime fugitive des coteaux de Honfleur.

Et quand la nuit fut venue, j'étais encore accoudé, solitaire, sur le bastingage du vaisseau, regardant scintiller, dans le lointain, la lumière des phares de la côte, étoiles rayonnantes de ma patrie...

En ce moment, tout près de moi, j'entendis parler. Sur le bastingage s'accoudait un monsieur, accompagné d'un tout jeune homme...

Le monsieur avait une cravate blanche...

Aux premiers mots je reconnus un lettré... C'était sans doute le précepteur du jeune homme, et tous deux commençaient, à travers le monde, une de ces pérégrinations trop peu usitées en France, mais que les étrangers considèrent comme le complément d'une bonne éducation...

J'allais m'éloigner... Mais la mer était douce, le ciel étoilé, la brise de la mer était tiède, et les paroles du monsieur, en m'empêchant de songer à mes regrets, à mes chagrins, à mes douleurs, berçaient ma rêverie...

Il parlait du passé ; et mon âme, se reportant dans les siècles écoulés, oubliait les angoisses du présent ; il parlait des merveilles de la science moderne, et, malgré moi, mon esprit, se raccrochant à des études que j'avais tant aimées, s'élevait au-dessus des navrantes misères qui le torturaient.

— Vous ne l'ignorez pas, disait-il au jeune homme en lui montrant au loin, perçant l'obscurité, la lueur d'un phare,

« *Ce chandelier que Dieu déposa sur la grève,* »

selon l'expression de Victor Hugo, vous ne l'ignorez

pas, il est des ports dans lesquels un navigateur prudent n'entre jamais sans pilote; il en existe où, même avec ce secours, on ne se hasarde pas à pénétrer de nuit. On concevra donc aisément combien il est indispensable, si l'on veut éviter d'irréparables accidents, qu'après le coucher du soleil, des signaux de feux bien visibles avertissent, dans toutes les directions, du voisinage de la terre; il faut, de plus, que chaque navire aperçoive le signal d'assez loin pour qu'il puisse trouver, dans des évolutions souvent fort difficiles, les moyens de se maintenir à quelque distance du rivage jusqu'au moment où le jour paraîtra.

A cause de la rondeur de la terre, la portée d'un phare dépend de sa hauteur. A cet égard, on a toujours obtenu, sans difficulté, ce que les besoins de la navigation exigent : c'était une simple question de dépense. Le grand édifice, par exemple, dont le fameux architecte Sostrate de Cnide décora, près de trois siècles avant notre ère, l'entrée du port d'Alexandrie, ainsi que la plupart des phares construits par les Romains, s'élevaient bien au-dessus des tours modernes les plus célèbres. Mais sous les rapports optiques, ces phares étaient peu remarquables; les faibles rayons, qui partaient des feux allumés en plein air à leur sommet avec du bois ou du charbon de terre, ne devaient jamais traverser les épaisses vapeurs qui, dans tous les climats, souillent les basses régions de l'atmosphère. Naguère, quant à la force de la lumière, les phares modernes étaient à peine supérieurs aux anciens. La première amélioration importante qu'ils aient reçue date de la lampe à double courant d'air d'Argand.

Quatre ou cinq lampes à double courant d'air réunies, donneraient sans aucun doute autant de clarté que les larges feux qu'entretenaient les Romains à si grands frais sur les tours élevées d'Alexandrie, de Pouzzoles,

de Ravenne; mais en combinant ces lampes avec des miroirs réfléchissants, leurs effets naturels peuvent être prodigieusement agrandis.

La lumière des corps enflammés se répand uniformément dans toutes les directions : une portion tombe vers le sol où elle se perd ; une portion différente s'élève et se dissipe dans l'espace. Le navigateur dont vous voulez éclairer la route profite des seuls rayons qui se sont élancés, à peu près horizontalement, de la lampe vers la mer ; tous les rayons, même horizontaux, dirigés du côté de la terre ont été produits en pure perte.

Cette zone de rayons horizontaux forme non-seulement une très-petite partie de la lumière totale, elle a de plus le grave inconvénient de s'affaiblir beaucoup par divergence, de ne porter au loin qu'une lueur à peine sensible. Détruire cet éparpillement fâcheux, profiter de toute la lumière de la lampe, tel était le double problème qu'on avait à résoudre pour étendre la portée, c'est-à-dire l'utilité des phares ; les miroirs métalliques profonds, connus sous le nom de miroirs paraboliques, en ont fourni une solution satisfaisante.

Quand une lampe est placée au foyer d'un tel miroir, tous les rayons qui en émanent sont ramenés, par la réflexion qu'ils éprouvent sur les parois, à une direction commune ; leur divergence primitive est détruite ; ils forment, en sortant de l'appareil, un cylindre de lumière parallèle à l'axe du miroir. On ramène bien ainsi vers l'horizon de la mer une multitude de rayons qui auraient été se perdre sur le sol, vers l'espace ou dans l'intérieur des terres ; mais le cylindre de lumière réfléchie n'a plus que la largeur du miroir ; la zone qu'il éclaire a précisément les mêmes dimensions à toute distance, et, à moins qu'on n'emploie beaucoup de miroirs pareils, diversement orientés, l'hori-

zon contient de nombreux et larges espaces complétement obscurs, où le pilote ne reçoit jamais aucun signal. On a vaincu cette grave difficulté en imprimant, à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie, un mouvement uniforme de rotation au miroir réfléchissant. Le faisceau sortant de ce miroir est alors successivement dirigé vers tous les points de l'horizon.

Chaque vaisseau aperçoit un instant et voit ensuite disparaître la lumière du phare ; d'après l'intervalle qui s'écoule entre deux apparitions ou deux éclipses successives de la lumière, le navigateur sait toujours quelle portion de la côte est en vue ; il ne se trouve plus exposé à prendre pour un phare telle planète, telle étoile de première grandeur, voisine de son lever ou de son coucher, ou tel feu accidentel allumé sur la côte par des pêcheurs, des bûcherons ou des charbonniers, méprises fatales, qui souvent ont été la cause des plus déplorables naufrages.

Je ne veux pas, mon cher enfant, continuait le précepteur, vous rappeler que c'est surtout Fresnel et Arago qui ont apporté à l'art d'éclairer les phares les plus grands perfectionnements modernes ; je ne veux pas vous dire que ces appareils sont divisés, en France, en trois classes de grandeurs et de portées différentes : les phares de premier ordre, espacés de 60 kilomètres environ le long des côtes, qui servent à reconnaître les parages, et, pour les bâtiments qui viennent du large, à corriger l'*estime ;* les phares de deuxième ordre, qui indiquent les écueils, les baies et les rades ; les phares de troisième ordre qui signalent les passes, l'embouchure des fleuves et l'entrée des ports. Vous n'ignorez pas non plus que chaque ordre de phares a ses feux particuliers : les uns sont à *feu fixe,* et éclairent constamment tous les points de l'horizon ; d'autres sont à *feu tournant* ou à *éclipses ;* dans ces derniers, le temps

qui sépare une éclipse de l'éclipse suivante est constant pour chaque ordre de phare, et donne le caractère distinctif du feu ; d'autres enfin offrent un feu fixe, varié par des éclats périodiques très-brillants. Vous avez encore reconnu que les phares de la Hève, que nous avons aperçus en sortant du Havre, sont éclairés par la lumière électrique. Dès 1843, la pile de Bunsen, qui donne un courant assez régulier, aurait permis d'employer avec succès la lumière électrique pour l'éclairage maritime ; mais cette pile exige des manipulations qui la rendent impropre à ce service. Cet inconvénient disparut lorsqu'on a eu recours aux machines *magnéto-électriques* pour engendrer les courants. Les charbons de bois, éteints dans le mercure, dont Davy, le premier inventeur de la lumière électrique, avait fait usage, s'usaient rapidement et dégageaient d'abondantes fumées. On doit au physicien Foucault l'heureuse idée de leur substituer des baguettes, taillées dans la masse du graphite très-dur qui se dépose lentement sur les parois des cornues de distillation, dans les usines à gaz. Pour maintenir constant l'écartement de deux baguettes, et, en même temps éviter toute variation de hauteur dans la position du foyer lumineux, il suffit d'installer les charbons sur un *régulateur automatique*, soit celui de Foucault, soit celui M. Serrin. Grâce à ces diverses inventions, la lumière électrique a pu être appliquée à l'éclairage des phares de la Hève depuis une quinzaine d'années.

Je n'insisterai point sur tout cela ; mais, à propos de phares, je vous remettrai en mémoire un désastre historique, véritablement palpitant d'intérêt dramatique, comme disent les journalistes de nos jours.

Vous voyez là-bas, sur la côte, cette lumière jetant de trente secondes en trente secondes un éblouissant éclat sur la mer : c'est le phare de Catteville, bâti à la

pointe de Barfleur, et l'un des plus hauts, des plus magnifiques qui soient au monde.

Entièrement construit en granit, ce monument est dû au talent et aux soins d'un ingénieur des ponts et chaussées, M. de Larue, et la première pierre en fut posée sous le règne de Charles X. Il a 72 mètres de hauteur au-dessus du rocher sur lequel il est placé.

Pour avoir une juste idée de ce gigantesque ouvrage, il faut se figurer, posées sur un socle carré, deux tours l'une dans l'autre : la première, celle de l'intérieur, a deux mètres environ de vide dans toute la hauteur de l'édifice ; c'est par ce vide qu'ont été élevées, à l'aide d'une grue, toutes les énormes pierres taillées ; avant de quitter le sol, chacune d'elles était examinée et pesée. A deux pieds du mur de cette première tour, la tour extérieure, et entre les deux, un escalier en spirale, clair, commode, de 366 marches, conduit à une jolie petite chambre ronde, occupée par le gardien de nuit, et qui se trouve placée immédiatement au-dessous de la lanterne. Un lit, une table, un fauteuil, deux ou trois chaises, quelques livres composent l'ameublement de cette cellule voisine des nuages.

Certes, une nuit passée là doit être grandement solennelle, quand Dieu a déchaîné la tempête et les vents, et quand les vagues, comme des montagnes, viennent se briser contre la base de la tour. Mais, si une nuit d'orage est saisissante pour l'homme qui est ainsi placé à deux cents pieds au-dessus des écueils de Catteville, quand les vents hurlent et quand les flots blanchissent de furie, une nuit calme, une nuit étoilée, doit y être également pleine de charmes indicibles.

On prétend que pendant les premières années après l'achèvement du phare, quand la tourmente était bien forte, on sentait osciller la tour. Aujourd'hui qu'elle est bien assise sur le roc immuable, ce balancement a cessé.

En vérité, nos bons aïeux l'eussent comparée à la tour de Babel, et, comme la tour de l'orgueil, ils eussent craint que Dieu ne la foudroyât quelque jour. Cette crainte est chimérique : des paratonnerres permettent de braver la foudre. La base du phare est, de son côté, défendue du choc des vagues par les bâtiments qui servent de logements et de magasins aux gardiens. Dans ce rez-de-chaussée à voûtes plates, les salles sont belles et spacieuses, et, au moment des grandes marées et des fortes tempêtes, la lame passe et déferle par dessus leurs voûtes de granit.

Or, le plateau de rochers sur lequel est planté ce phare est désigné, par la tradition, comme l'écueil contre lequel la *Blanche-Nef du pilote Ayrard* a sombré en 1120, avec une grande partie de la cour d'Angleterre.

Voici cette histoire :

Les joies et les fêtes qui avaient suivi les noces splendides célébrées à Lisieux pour le mariage de Guillaume Adelin, fils de Henri Ier, roi d'Angleterre, s'étaient prolongées plusieurs mois, et le coup de vent des Morts avait emporté les feuilles jaunies qu'elles duraient encore.

Guillaume, fier de sa jeune épouse, qui n'avait pas quinze ans, et que l'on citait pour son savoir, ses grâces et sa vertu, voulait la montrer à toute la Normandie et aux seigneurs et princes de la cour de France. Alors joûtes et tournois avaient été ouverts, et, à ces nobles fêtes chevaleresques, c'était toujours Mathilde qui présidait comme reine du tournoi. L'héritier de la couronne d'Angleterre disait souvent au roi son père qui voulait retourner à Londres :

— Mon père, encore une semaine en Normandie, encore un carrousel, encore un tournoi !

Et le roi cédait, car il aimait ce fils qu'il venait de marier... Il avait aussi lui-même besoin de fêtes, pour

ne pas trop entendre une voix au dedans de lui, qui, dans le silence de l'inaction, lui reprochait son usurpation au trône et la mort de son frère. Mais, se souvenant aussi de la politique de son père, Guillaume le Conquérant, il songeait qu'il ne fallait pas perdre longtemps de vue les Anglais ; le joug sous lequel le glorieux bâtard les avait courbés les faisait saigner et les rendait impatients. Il était temps de retourner au palais de la Tour de Londres, et de montrer que si Guillaume le Conquérant était mort, son esprit vivait encore.

Le départ pour le royaume d'outre-mer fut donc arrêté, et toute la brillante jeunesse de la Normandie et de l'Anjou, qui venait de se lier pendant huit mois de fêtes et de réjouissances, ne voulait pas que de semblables journées de plaisir et de nobles passe-temps fussent écoulées si vite. Aussi, entre le prince et toute cette fleur de chevalerie, il y eut invitation et engagement de transporter la joyeuse union de l'autre côté de la mer, et le roi Henri lui-même dit aux jeunes seigneurs et gentilshommes :

— Venez, beaux sires, venez avec mon fils et ma fille, venez enseigner à mes sujets d'Angleterre belles et courtoises manières ; ils ont besoin de vos leçons, car ils ne savent gracieusement sourire, ni gaiement s'amuser.

Le départ fut fixé au 25 novembre ; la cour et tout l'essaim parfumé et doré des jeunes courtisans arriva la veille à Barfleur. Jamais cette ville n'avait été si joyeusement animée. Jamais tant de chevaliers, tant d'écuyers, de pages et de varlets n'avaient habité ses hôtelleries, et le peuple de la contrée s'était ébahi dans les rues, des magnificences et des somptuosités qu'il apercevait : cependant il était accoutumé à des passages de ducs, princes et rois ; car c'était presque toujours de Barfleur que les rois d'Angleterre partaient, quand

ils quittaient la Normandie pour retourner en Angleterre.

Le roi Henri Ier était arrivé dans la ville le 13 au soir; le lendemain, à son réveil, un de ses officiers vint lui dire qu'un marin demandait à être introduit auprès du roi.

— Nous sommes ici chez les marins, il faut les entendre, répondit Henri; faites venir celui qui demande à me parler.

Alors entra Thomas, fils d'Étienne, qui, fléchissant le genou devant le prince, lui offrit un marc d'or et lui parla ainsi :

— Étienne, fils d'Ayrard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer; c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père, de glorieuse mémoire, monta pour aller à la conquête ; seigneur roi, je te supplie de me bailler en fief le même office; j'ai un navire appelé la *Blanche-Nef* et appareillé comme il faut.

Henri répondit qu'il avait déjà choisi le bâtiment sur lequel il voulait passer ; mais que, pour faire droit à la demande d'un serviteur de son père, il confierait au fils d'Étienne, ses deux fils, sa fille et tout leur cortége.

Le vaisseau qui portait le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait. Un peu plus tard, quand la lune commença à répandre sa lumière d'argent sur la crête des vagues, la *Blanche-Nef*, parée de ses plus beaux agrès, toute ornée de guirlandes de verdure et de banderolles flottantes, toute retentissante de cent instruments et des refrains d'une jeunesse folâtre, leva l'ancre.

Le roi Henri avait emmené dans le même vaisseau que lui la jeune épouse de son fils; Guillaume Adelin avait hâte que la *Blanche-Nef* fendît rapidement les flots pour voguer à côté du navire sur lequel se trou-

vait Mathilde ; il se rapprocha donc du pilote, fils d'Étienne Ayrard, et lui dit :

— Ça m'est une peine de me voir si loin de l'autre nef; coupe donc au plus court.

— Messire, répondit le sage pilote, je suis dans la meilleure voie.

— La meilleure voie, repartit le prince avec impatience, c'est la plus courte.

— Messire, ne vous déplaise, je connais ces eaux comme le champ de mon père, et, si j'allais par la passe que vous me montrez, je manquerais à mon devoir ; car j'ai juré à votre royal père de veiller à votre sûreté.

Du pilote, le prince alla aux rameurs, et les exhorta chaudement à redoubler d'efforts pour rattraper l'autre vaisseau.

« Alors, dit le vieux chroniqueur Dumoulin, chacun mit la main aux avirons, et le navire, commençant à fendre les flots plus légèrement que la flèche ne part des mains de l'archer, faute d'adresse (car les mariniers avaient le jugement noyé dans le vin), va se fendre le côté sur le rocher appelé *Carte rase*, aujourd'hui Catteville. A cet instant les jeux, les rires, les chansons prirent subite et lamentable fin, et le cri de terreur que poussa l'équipage fut si fort, si haut, si terrible, que l'autre vaisseau l'entendit. La *Blanche-Nef* faisant eau, les uns demeurent noyés dedans, les autres se jettent ou tombent à la mer... Guillaume, fils du roy, se jette dans la nacelle, et se fust heureusement sauvé; mais, entendant sa sœur Mahaut, femme de Rotrou, comte de Mortaigne, laquelle, disputant avec la mort, implorait son secours, il commanda d'approcher la nacelle afin de la sauver. La nacelle proche du grand vaisseau fut incontinent si chargée de personnes qu'elle coula au fond, et tous pour jamais perdirent la douce lumière du jour. »

Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue qui resta flottante sur l'eau : c'étaient un boucher de Rouen, nommé Bérault, et un jeune homme de naissance, appelé Godefroy, fils de Gillebert de Laigle.

Thomas, le patron de la *Blanche-Nef*, si belle, si coquette, si heureuse jusqu'à ce jour, Thomas, désespéré, après avoir une fois plongé, revint à la surface de l'eau, et apercevant les deux têtes des hommes qui tenaient la vergue, leur cria :

— Et le fils du roi, et le fils du roi, qu'est-il arrivé de lui ?

Ces deux hommes ayant répondu :

— Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur compagnie.

— Ah ! malheur à moi ! Jésus Sauveur, ayez pitié d'eux et de moi ! s'écria le fils d'Étienne.

Et il replongea pour ne plus reparaître.

Cette nuit de novembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le mât qui le soutenait, et descendit au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon.

Bérault, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau, et fut le seul qui vit revenir le jour ; les autres, avec leurs atours et leurs chaperons de fleurs, étaient descendus dans la nuit de la mort.

Quand le soleil se leva, Bérault fut aperçu par des pêcheurs qui le prirent dans leur barque, et ce fut lui qui raconta tous ces détails, qui allèrent briser le cœur du roi Henri, et qu'a recueillis l'histoire.

Sur ces écueils de Catteville, au pied du rocher où s'élève le phare dont la lueur se perd maintenant au fond de l'horizon, le 26 novembre 1120, on ne voyait que de jeunes et blancs cadavres encore parfumés des

senteurs de la cour; sur des têtes appesanties par la mort, on trouvait encore des couronnes de roses, et des robes de pourpre, au lieu de suaires, enveloppaient les membres des princesses et des grandes dames qui avaient soudainement passé de vie à trépas, au milieu des chants et des pensées profanes.

Depuis ce jour, personne ne vit jamais le roi Henri sourire; et la jeune épouse de quinze ans, se souvenant toujours de ce grand naufrage mêlé aux fêtes de son entrée dans le monde, se dégoûta des grandeurs de la cour et revint en Anjou les échanger contre le voile et la paix du cloître de Fontevrault, dont elle fut la seconde abbesse.

Il me faut, pour terminer ce récit, continua le monsieur, ajouter que l'abbé Suger, et depuis, bien des graves et pieux historiens ont prétendu que cet accident avait été prédit par le fameux magicien Merlin, et ils rapportent la prédiction en ces termes : *Les petits du lion seront métamorphosés en poissons de la mer.* « Ce lion, dit Suger, est bien Henri, roi d'Angleterre, dont le fils et la fille ont été en quelque sorte métamorphosés en poissons, puisque les poissons les ont mangés. »

— Avouons qu'il faut une bonne volonté extrême pour voir dans les paroles attribuées à Merlin une prédiction du naufrage de Guillaume Adelin, répliqua le jeune homme à son interlocuteur.

— Certes... Et personne a-t-il donc jamais pu sonder l'avenir ?...

— *However experience shows it us every day,* fit tout à coup une voix rauque derrière nous...

Je me retournai, et, dans l'obscurité, j'aperçus la silhouette d'un grand homme maigre.

Comme mes voisins, à qui elle s'adressait sans doute, ne répondaient point, la voix rauque reprit, avec un

accent américain déplorable, tandis que la silhouette se rapprochait :

— Cependant l'expérience nous montre le fait tous les jours !... Mais vous autres, Européens, vous niez la lumière même quand elle vous éblouit !... Non, l'avenir n'est point insondable... N'est-il pas écrit dans la Bible : « *La sagesse peut sortir de toutes les bouches !* » L'âne de Balaam ne prédisait-il pas l'avenir ? Tite-Live rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché : *Rome ! prends garde à toi !* Pline dit qu'un chien parla lorsque Tarquin fut chassé du trône. Une corneille, d'après Suétone, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassiner Domitien : *Estai panta kalos*, c'est fort bien fait ! Un des chevaux du bouillant Achille, nommé Xante, prédit à son maître qu'il mourrait devant Troie. Avant le cheval d'Achille, le bélier de Phryxus avait prédit, aussi bien que les vaches du mont Olympe ! Comment, après tant d'honorables témoignages empruntés aux plus illustres écrivains de l'antiquité, osez-vous nier la possibilité de la divination ! Comment, après le témoignage des plus célèbres de vos compatriotes contemporains ? Comment ! après les textes formels des livres saints ?... Ah ! vous allez en Amérique, messieurs, n'est-ce pas ?... Vous vous convertirez ; car, en Amérique, les *spiritualistes* — et non *spirites*, comme vous dites à tort, — les *spiritualistes* sont une légion formidable : plus de soixante millions !... Aux États-Unis seulement nous possédons plus de vingt journaux prédisant l'avenir, qui se publient régulièrement ; nous avons des écoles spécialement pour les enfants des spiritualistes. Les hommes les plus connus par leur intelligence et leur loyauté ont affirmé hautement la vérité des phénomènes dont ils avaient été témoins... Ah ! vous allez en Amérique ?... Vous lirez l'ouvrage récent du juge Edmond : *Spirit'*

manifestations, qui a été vendu à cinq ou six millions d'exemplaires, et vous serez convertis ! Il vous arrivera comme au Dr Mapes, professeur de chimie à l'Académie nationale des États-Unis, qui d'abord niait, puis qui examine pour chercher des armes afin de combattre les croyants, et qui bientôt est convaincu de la vérité du spiritualisme; comme M. Robert Dave, le savant professeur de l'Université de Pensylvanie, qui, pour railler M. Mapes, se livre à des expériences, est à son tour convaincu et publie son magnifique ouvrage : *Experimental investigation of the spirit manifestation ;* comme M. Dale Owen à qui la même chose est arrivée et qui, en 1877, publie un livre remarquable qui a atteint aujourd'hui sa quarantième édition : *Poot saals on the boundary af another wold* (*Faux pas sur les limites d'un autre monde*).

Mes deux voisins persévéraient dans leur silence, et même s'étaient retournés du côté de la mer.. L'Américain s'arrêta, murmura une grossièreté entre ses dents et s'éloigna...

Je le suivis un instant des yeux, et je vis son ombre disparaitre dans une écoutille.

Tandis que cet homme parlait, un singulier sentiment s'était emparé de moi. Quelque folles que me semblassent les pensées exprimées par lui, elles avaient jeté en moi un trouble indicible. J'éprouvai un sentiment de terreur comparable à celui qui saisit l'enfant écoutant une ténébreuse histoire de voleurs et de fantômes; et, en même temps, je m'inquiétais, comme si vraiment je dusse être acteur dans quelque sombre drame où cet individu m'entraînerait. Pourquoi ? Était-ce parce que, chassé de France par un malheur horrible qui avait brisé en moi toute espérance d'une vie heureuse, mon esprit fût devenu facilement accessible à de chimériques pressentiments : était-ce parce

que cet Américain était le premier que je rencontrasse de cette nation que je devais faire la mienne, le premier de cette terre où j'allais chercher une patrie? Était-ce parce que ce monde fantastique, ce monde des *spirites* qu'il prétendait connaître, se confondait dans mon imagination avec le monde nouveau vers lequel je voguais? Je ne sais: je ne me rendis point compte de la violente et pénible impression ressentie; je ne cherchai point à deviner la raison de l'espèce de prise de possession qu'il faisait de moi, de sa fatale et irrésistible introduction dans ma vie. Je voulus même surmonter le malaise dont je souffrais, et songer à autre chose.

Les deux causeurs de tout à l'heure, s'étaient retirés peu après l'Américain. Je restai seul un instant encore à regarder la mer, reflétant les étoiles du ciel, à écouter la voix de ses flots tranquilles, le glissement du vaisseau fendant ses ondes; mais, comme un cauchemar, la pensée de l'Américain m'obsédait, et je ne pouvais même attacher mon esprit à mes douleurs, déguster l'amertume de mes affreux chagrins...

Je cherchai un coin isolé sur le pont où je m'étendis, appelant le sommeil... Quelles que fussent mes préoccupations et les angoisses de mon cœur, la jeunesse réclame ses droits, et bientôt je m'endormis bercé par l'Océan.

Le *Basilic* n'était point un rapide steamer, comme ceux de la Compagnie Péreire, si admirablement emménagés, si rapides, si luxueux, sur lesquels une traversée est une succession ininterrompue de plaisirs et de joies. C'était un bateau américain de 2,000 tonnes, à roues, et destiné particulièrement au transport des émigrants. Les passagers de première classe étaient rares, et, excepté le jeune voyageur et son compagnon, ceux-ci ne se composaient guère que de quelques négo-

ciants américains, français et allemands, qu'une raison quelconque avait obligés de choisir un navire moins rapide, mais sur lequel le voyage leur coûterait moins cher.

Aussi ce ne fut pas par des chants, par des rires, par des propos joyeux que je fus éveillé, dès l'aube, mais par le brouhaha silencieux de l'équipage américain, exécutant les manœuvres du matin, par les cris des émigrants, hommes, femmes et enfants, en proie, pour la plupart, au mal de mer, et qui, après une nuit étouffante, dans leurs cabines étroites, venaient chercher sur le pont un soulagement à leurs intolérables souffrances.

En même temps, on nous annonçait que le déjeuner était servi, c'est-à-dire que chacun de nous allait recevoir une tasse de café noir, mélangé de rhum, comme les matelots; tandis que les heureux voyageurs des premières places étaient appelés, par un coup retentissant de la cloche du bord, à venir dans la salle à manger somptueuse, prendre le premier repas de la journée.

L'Américain est matinal, et le repas est une des félicités du bateau que certes il n'oublie pas.

« En Amérique, a dit M. X. Marmier, on ne mange pas, on dévore. Le mot est à peine assez expressif. Pour mieux comprendre l'étendue que je désire lui donner, veuillez vous rappeler ce que vous avez lu dans Buffon, à l'article *Brochet* et *Requin*. Vous aurez peut-être par là une idée de la voracité de l'Américain. Règle générale, voici l'ordre des repas journaliers à bord des navires des États-Unis: entre sept et huit heures du matin une cloche, un gong, ou quelque autre instrument des plus retentissants, annonce le déjeuner.

Ce déjeuner se compose de quartiers de bœuf ròti, de langues de bœuf d'un seul bloc, de canards, de poulets, le tout accompagné de plats de pommes de terre, de

pains de beurre, et autres mets légers. Les Américains se précipitent à table comme des animaux affamés. Je ne puis en vérité employer un autre terme de comparaison. Sans s'inquiéter de son voisin, sans se soucier d'une des règles les plus banales de notre politesse européenne, chacun tire à soi tout ce qui se trouve à sa portée, et entasse sur une ou deux assiettes des pyramides monstrueuses de viandes, de beurre, de légumes. Puis le voilà travaillant des mains et des dents, comme si chaque seconde lui était comptée, ne parlant pas, ne soufflant pas, mais suivant d'un œil hagard les plats qui s'éloignent de lui, et les harponnant dès qu'ils reviennent près de lui, pour y puiser une nouvelle provision.

Cette première opération finie, il allume un cigare, s'en va au comptoir des spiritueux qu'on appelle le *bar-room*, boit d'un trait un verre de wiskey ou de vin de Madère, puis se met à ruminer en attendant midi. Midi est bien loin, et il en est beaucoup qui ne peuvent passer ce mortel intervalle de quatre heures sans faire une seconde et une troisième descente au cher *bar-room*, après quoi ils ruminent de nouveau. La cloche annonce le *luncheon*, qui se compose d'une soupe, d'une boite de sardines, de viandes froides, de beurre et d'une boule de fromage de Chester. A trois heures, autre coup de tam-tam, le meilleur, le plus désiré ; il proclame le dîner, dont les deux repas précédents n'étaient que la modeste préface. Cette fois, la table est d'un bout à l'autre couverte de vastes plats où figurent à la fois les rôtis les plus larges, les sauces les plus épicées et les puddings les plus prodigieux. Même appétit qu'au déjeuner, même silence sur chaque chaise. Vous n'entendez que le cliquetis des couteaux et des fourchettes, et le broiement des os qui irritent ces mâchoires avides. L'empressement avec lequel on met fin à ce troisième

repas est tel qu'on ne se donne pas la peine d'essuyer son couteau pour le porter à la salière ou à l'assiette de beurre, et que la serviette est habituellement mise de côté, par l'évidente raison que la serviette exige un mouvement qui entraîne une perte de temps.

Le dîner fini, le reste de la journée est long. Aussi, vers les sept heures, vous entendez sonner pour la quatrième fois la bienheureuse cloche qui invite les habitants du logis à vouloir bien venir boire une tasse de thé ou de café, escortée de quelques tranches de gibier ou de salaison, après quoi on peut encore recommencer à volonté ses visites au bar-room.

« A voir ces hommes d'affaires courir ainsi à table et engloutir une cargaison de denrées culinaires, en moins de temps qu'il n'en faut à un Espagnol pour prendre une légère tasse de chocolat, on pourrait croire que les minutes qu'ils passent dans la salle à manger leur semblent autant de minutes perdues, et qu'ils ont hâte de reprendre leurs préoccupations des combinaisons commerciales ou des affaires politiques. Par malheur, comme, au sortir de là, je les ai constamment presque tous trouvés, le corps penché sur une chaise, les pieds posés au niveau de leur tête sur le dossier d'une autre chaise, humant nonchalamment la fumée d'un cigare, ou mâchant une once de tabac, j'ai dû en conclure que ce n'était point le souci du négoce, mais une voracité sans pareille qui les portait à faire de chaque repas une sorte de steeple-chase au canard rôti et au pudding fumant. »

Je remarquais, à bord du *Basilic*, la vérité de ce tableau de mœurs, et j'en étais d'autant plus frappé que cette prodigalité de nourriture, offerte aux passagers de l'arrière du navire, se changeait en une économie prodigieuse, en une parcimonie extrême, à l'égard des pauvres diables parqués à l'avant. Certes, nous ne

mourions pas de faim; mais évidemment le capitaine avait calculé dans ses bénéfices que le mal de mer, le chagrin de l'expatriation, le changement total de nourriture devait réduire presque à zéro les dépenses à faire pour cet objet; et ce que nous mangions lui semblait un dérangement dans ses calculs, une sorte de filouterie, légale peut-être, mais évidemment très-blâmable.

Pour moi, je n'en souffrais point. Très-sobre de ma nature, j'avais de plus une répulsion naturelle et invincible pour les liqueurs fortes, répulsion résultant de ma constitution extraordinairement nerveuse. Il m'était arrivé deux ou trois fois dans ma vie, dans des circonstances exceptionnelles, de boire un tantinet plus que d'habitude, et l'indisposition qui avait suivi chaque fois ces très-légers excès, avait été si grave que je devais forcément veiller scrupuleusement à ne pas me laisser entraîner.

Je me rappelle que le jour de ma sortie de l'École polytechnique, tous ceux de la promotion nous nous réunîmes dans un banquet au Palais-Royal, afin de nous faire réciproquement nos adieux, et fêter notre entrée définitive dans nos carrières respectives. J'avais eu un des premiers numéros de classement, et, mes camarades portant un toast à ma fortune, j'avais dû avaler une coupe entière de vin de Champagne. L'ivresse effroyable qui me saisit alors faillit me tuer. Je devins absolument fou, et d'épouvantables cauchemars peuplèrent mon cerveau. Transporté chez moi, je ne dus la vie qu'au hasard qui fit appeler auprès de mon chevet un médecin dont les études s'étaient spécialement dirigées vers les maladies nerveuses.

C'est pourquoi le *bar-room*, destiné aux prolétaires, ne reçut pas ma visite, et que je regardais sans envie et la salle à manger somptueuse où mangeaient les

privilégiés, et les mets nombreux qu'on leur servait, et l'endroit réservé où ils ingurgitaient tout le long du jour une quantité innombrable de verres de boissons diverses.

Le monsieur à cravate blanche et son élève, quoique habitant le quartier aristocratique du navire, ne partageaient pas, ainsi que moi, les appétits gloutons et les goûts bachiques de leurs compagnons du gaillard d'arrière. Ils étaient même plus souvent sur l'avant, au milieu des émigrants, qu'étendus sur les bancs de bambou placés sous la tente dressée au-dessus du pont, pour garantir les voyageurs des premières des ardeurs du soleil. C'étaient véritablement des gens voyageant pour s'instruire, et en quête d'impressions de voyages fécondes, à la recherche d'émotions saines capables de leur inspirer plus tard de nobles sentiments, susceptibles de leur donner une expérience d'honnêtes gens.

Le vieux monsieur n'était point le précepteur d'un gentilhomme, c'était le père de son jeune compagnon de voyage. Veuf de bonne heure, jouissant d'une petite fortune, ce monsieur, ancien professeur, avait dit adieu à tous les rêves d'ambition qui avaient pu enthousiasmer sa jeunesse; il avait voué sa vie à l'éducation de son fils, et c'est pour employer ses vacances utilement que le père et l'enfant allaient faire un petit tour en Amérique.

J'appris ces détails d'eux-mêmes, car, malgré la différence de prix de nos places à bord du steamer, — ligne de démarcation que certes n'aurait pas franchie le plus démocrate citoyen de la démocratique Amérique, — des relations, assez légères cependant, s'étaient établies entre eux et moi pendant les longues stations qu'ils faisaient parmi mes pauvres compagnons.

Ils ne s'étaient point informés des raisons qui m'avaient forcé à quitter la France, ni des circonstances

par suite desquelles je me trouvais assez dénué de ressources pour être obligé de voyager si misérablement, mais leurs manières me témoignaient la sympathie que je leur inspirais et me prouvaient que je devais attribuer leur silence à une respectueuse discrétion.

Nous nous rencontrions le plus souvent auprès d'une pauvre jeune femme fort malade, une enfant de l'Alsace, allant en Amérique rejoindre ses vieux parents, émigrés depuis 1871. Ils avaient préféré franchir les mers que de rester avec les Prussiens ; trop pauvres pour rester en Europe, aimant trop la France pour ne pas vouloir conserver leur nationalité.

La pauvre jeune femme, mariée déjà à cette époque, n'avait pu partir avec eux. Devenue veuve, sans enfants, elle se hâtait de rejoindre sa famille... Elle se hâtait... vainement, hélas! car dès le lendemain du départ, son aspect donnait à penser qu'elle ne ferait pas la traversée de l'Océan. Un capitaine américain seul avait pu l'accepter à son bord, — le passage étant payé d'avance, bien entendu.

En effet, nous n'avions point encore atteint le banc de Terre-Neuve qu'elle mourut.

Cent fois j'avais lu le récit d'une mort à bord d'un vaisseau, cent fois je m'étais représenté ce cadavre attaché sur une planche alourdie par un boulet, et que soudain la mer engloutit. Cependant la réalité surpassa en navrante tristesse tout ce que j'avais pu imaginer.

La jeune femme avait conservé ses pauvres vêtements souillés par la poussière du voyage ; ses longs cheveux blonds dénoués voilaient à demi son visage et retombaient sur ses épaules amaigries et sur sa poitrine creusée par les souffrances. Ses grands yeux bleus, agrandis encore par la mort, semblaient, de leur regard atone, dire un dernier adieu à son Alsace abandonnée,

exprimer un cruel regret de ne pas avoir vu, dans la nouvelle patrie qu'elle avait choisie, les êtres qui lui étaient chers... On eût dit que ce cadavre de belle jeune femme pleurait de mourir ainsi isolée, regrettant cruellement les prières sur la tombe fleurie où elle avait espéré reposer auprès de son mari, regrettant même la tombe auprès des siens sur une terre d'exil...

Le capitaine du navire remplit les fonctions de chapelain... La morte était d'ailleurs protestante comme lui.

Tout était préparé : la cloche, qui, une heure auparavant avait appelé les passagers au repas du matin, vibra lugubrement, sonnant le glas funèbre. L'équipage se rassembla tête nue auprès du cadavre ; les Américains quittèrent le *bar-room* et vinrent se placer au milieu des émigrants qui, le sanglot sur les lèvres, le front plissé par les pensées qu'évoquait pour eux-mêmes ce spectacle poignant, se tenaient là, disant adieu à leur compagne d'exil. Le vieux professeur et son fils étaient à genoux et priaient.

Le capitaine était un véritable Yankee : le Yankee laid, maigre, sans moustaches, mais portant une épaisse et large barbiche ; sale, mal peigné, mais ayant des gants ; doué d'un estomac, gouffre insondable, et membre d'une société de tempérance ; véritable *gentleman*, mais chiquant sans trêve ; ne pouvant donner un ordre, échanger un propos, sans jurer, sacrer et blasphémer, mais ardent protestant, et, malgré son déjeuner très-copieux, exécutant avec un imperturbable sérieux les cérémonies funèbres, nasillant consciencieusement, et sans en sauter une seule, les paroles de la Bible qui s'appliquaient à la triste circonstance présente.

— Ainsi soit-il ! répondirent tous les assistants au dernier mot de la lecture...

— Lâchez tout ! cria une voix.

Et glissant le long du pont, le cadavre étendu sur la planche, s'enfonça dans l'eau, sans autre bruit qu'un léger clapotement des vagues...

Le navire poursuivit sa course rapide. L'équipage reprit ses occupations ordinaires; les Américains, altérés par l'émotion, gagnèrent leur cher *bar-room;* les compagnons de la pauvre perdue se réunirent, tristes, par groupes, causant de la défunte.

— Ah! monsieur, Dieu fait bien ce qu'il fait! dit une voix s'adressant à moi.

Je me retournai... Mon interlocuteur était l'Américain de l'autre nuit, l'adepte du spiritisme, l'antipathique personnage qui m'avait si fort impressionné dès les premières heures que j'avais passées à bord.

Il me souriait en prononçant ces paroles, du ton onctueux d'un *saint des derniers jours.* Je ne pouvais guère m'enfuir sans impolitesse grossière; et puis... il faut l'avouer, — cet homme m'en imposait positivement.

Il dardait sur moi le regard de ses yeux d'un vert-bleuâtre, et ce regard me produisait un singulier effet: je le sentais peser sur mon cœur, comme, dans un cauchemar, on sent le poids d'une patte de monstre. Je haletais, pour ainsi dire, sous cette obsession véritablement douloureuse, et cependant, comme retenu par une force irrésistible, j'étais forcé de demeurer là, et mes yeux restaient fixés sur les siens.

Il répéta :

— Ah! Monsieur, Dieu fait bien ce qu'il fait!...

— Cela est vrai, répondis-je machinalement...

— Oui, certes, cela est vrai!... Malheureux sont ceux qui refusent de se courber avec résignation sous les marques de sa volonté!... Tenez! cette femme dont nous venons de jeter le cadavre à la mer,... les fous seuls, les insensés, les impies plaindront son sort; les

chrétiens, au contraire, béniront Dieu, glorifieront sa bonté, lui rendront grâce d'avoir épargné à cette pauvre créature les douleurs, les angoisses, les misères, les hontes peut-être, la damnation éternelle, qui l'attendaient sur cette terre d'Amérique vers laquelle elle voguait...

— Que voulez-vous dire?...

— Vous n'êtes pas un émigrant, je pense?... Je puis donc, sans crainte de détruire douloureusement vos illusions, dire la vérité... Cette femme, n'est-ce pas? de même que tous ces misérables, grouillant là autour de nous, avait quitté son pays pour trouver chez nous, sinon la fortune et le bonheur, au moins la possibilité de vivre...

— Eh bien?

— Eh bien, tous ces gens-là, monsieur, ne trouveront que la misère et le désespoir!... Nous autres, Américains, nous formons, n'en doutez pas, la première nation du globe. Je ne dis pas cela par vanité, quoiqu'on accuse mes compatriotes d'être généralement vantards. Je suis, moi, l'homme le plus modeste qui existe; mais je suis juste, et de mes nombreux voyages j'ai rapporté cette indiscutable vérité : L'Américain est le premier peuple du monde!... En effet, le dix-neuvième siècle est bien le siècle de la science et de l'industrie, le siècle des machines, le siècle du bien-être matériel, des applications de la physique, de la chimie, de la mécanique etc., aux usages de la vie. Or, quelle nation, quel peuple a plus que l'Américain su utiliser les forces de la nature, employer les machines, inventer des instruments, perfectionner des appareils, se servir des procédés scientifiques pour remplacer l'intelligence, le goût, l'initiative, la force musculaire de l'homme? Voulons-nous écrire à quelqu'un? le télégraphe! lui parler? le téléphone! le combattre? la tor-

pille! le charmer par de doux accords? le piano-automatique! l'éclairer? la lumière électrique!... Nous voulons du boudin? nos cochons sont saignés, grattés, coupés, hachés, salés, poivrés, à la mécanique, cuits à la vapeur, servis sur nos tables par des appareils spéciaux. Nous faut-il du pain? le pétrin-mécanique, le four à gaz, le moulin à vapeur, métamorphosent pour nous en un instant le froment en petits pains au beurre... Voulons-nous aimer?... Je m'arrête, je n'en finirais pas, et d'ailleurs vous n'ignorez rien de tout cela. L'Amérique est donc la nation dans laquelle s'incarne, si je puis me servir de cette expression, notre siècle de lumières et de progrès... Ceci établi, que vont faire en Amérique tous ces gens-là ? Ont-ils inventé quelque nouvelle machine? Non ! n'est-ce pas? Ils vont nous porter leur intelligence. Eh! qu'avons-nous besoin de leur intelligence, nous qui en regorgeons et qui ne craignons rien tant que cela... Un exemple : Chez vous, qui êtes encore bien en arrière de nous, en France, entrez dans un atelier de modistes... Elles sont là dix, douze, quinze, vingt jeunes femmes quelquefois, chiffonnant des rubans, tripotant des fleurs, confectionnant, en un mot, ces chapeaux de femmes pour lesquels, soit dit en passant, vous avez une réputation usurpée, car à New-York... Mais passons!... Que fait chacune de ces femmes?.,. Un chapeau, n'est-ce pas? Chacune réfléchit sur la forme à donner, sur le point précis où il faut poser une fleur, puis chacune coud une dentelle, fronce un bout de velours... Chacune déploie son intelligence et son goût, allez-vous me dire? Oui ! mais que de temps perdu! Nous autres, Américains, nous avons supprimé intelligence, goût, etc. Il y a vingt femmes dans un atelier; l'une enfile les aiguilles, l'autre fait les queues des fleurs, l'autre coud les feuilles, l'autre met les brides, l'autre plisse la soie, l'autre..., etc., etc..., toujours la

même chose; chacune acquiert ainsi une incroyable habileté, elle devient presque une machine! N'est-ce pas admirable! Aussi nous pouvons confectionner, emballer à la mécanique, expédier à la vapeur, deux mille chapeaux, tandis que vous en jetez à peine une centaine sur le marché dans le même laps de temps...

Nous n'avons pas besoin de leur intelligence; avons-nous besoin de leurs bras?

Nous avons, par an, plus de cent mille Chinois qui viennent parmi nous, et qui, eux, sont propres à tout, c'est-à-dire peuvent être utilisés comme moteurs, là où une locomobile coûterait trop cher. Ils ne raisonnent pas, ils n'inventent pas, ils obéissent. Vous connaissez probablement l'histoire du tailleur chinois et du pantalon taché... Non?... Un de vos journaux l'a récemment racontée :

Un jeune officier de marine avait un pantalon qui lui allait à merveille. Ce vêtement sortait de chez un des plus grands tailleurs de Paris, et, au goût de son propriétaire, sa coupe était irréprochable et d'une élégance inouïe. Aussi le portait-il dans les grandes cérémonies et toutes les fois qu'il avait le désir d'être bien habillé. Ce pantalon, cependant, commençait à s'user, quoiqu'il fût encore assez présentable pour que notre jeune officier, arrivant à Saïgon, fût heureux de s'en revêtir, afin d'aller faire ses visites d'arrivée chez les principaux personnages de la colonie. La veille de son débarquement, il tira de sa malle son précieux vêtement, et quel est son dépit en remarquant une énorme tache d'huile, qui, s'étendant sur toute une jambe, rendait impossible la pensée de le mettre pour descendre à terre.

Un de ses amis, qui résidait à Saïgon, étant venu le voir à bord en apprenant l'arrivée du navire, le surprend au milieu de sa mauvaise humeur. — Eh! il y a

un remède au mal, lui dit l'ami, faites-vous faire un autre pantalon. — Par le tailleur du bord? un maladroit! — Non, par un tailleur chinois, par un tailleur de Saïgon. — Saura-t-il? — Parfaitement. — Pourra-t-il attraper cette coupe inimitable? — A merveille, si vous lui donnez un modèle parfait. — Et je l'aurai dans les vingt-quatre heures? — Vous l'aurez!

Le pantalon merveilleux est donc confié au tailleur chinois, avec l'ordre d'en faire un exactement pareil. Et le lendemain précisément à l'heure dite, le tailleur apportait un pantalon identiquement pareil au modèle. Rien n'y manquait, pas même la tache d'huile, de même dimension, à la même place que sur l'autre, pas même l'usure que l'ouvrier avouait triomphalement n'avoir obtenue qu'à grand'peine, en frottant doucement et longtemps le drap neuf avec une pierre polie.

Eh bien, avec des émigrants pareils, qui nous arrivent par centaines de mille, quel besoin avons-nous d'émigrants européens? Ceux-ci seront-ils aussi patients, aussi dociles, aussi robustes, aussi machines que les Chinois? Non!... Alors ne mourront-ils pas de faim parmi nous?...

— C'est donc le sort qui m'attend, interrompis-je; car je suis, moi aussi, un émigrant.

— Vous!...

— Oui, monsieur. A la suite de certains malheurs de famille, j'ai dû quitter la France et j'allais demander à l'Amérique une patrie qui me donnât du pain en échange de mon travail.

— Et que savez-vous faire?

En prononçant ces mots, sa voix changeant brusquement de ton, avait pris l'accent dur et sec du négociant américain traitant une affaire.

Je le regardai avec cette expression triste et soumise que, malgré lui, prend toujours un solliciteur. C'était

la première fois que je me trouvais dans la situation de l'homme qui réclame à un autre le moyen de gagner sa vie. Mon cœur battait très-fort à cette première expérience ; mais il fallait bien que je commençasse ce rude apprentissage.

J'épiais sur son visage les moindres signes qui pussent m'apprendre l'effet que produisaient mes paroles. Son impassibilité, son silence, son aspect, m'effrayaient.

C'était un véritable type de ces aventuriers Yankees qui, par le fait, représentent parfaitement, au physique et au moral, leur jeune nation. Ce sont ces gens-là qui, colons révoltés, l'ont fondée ; ce sont eux qui depuis, corsaires, négriers, agents d'émigration, acheteurs de Chinois, soldats quelquefois et même héros, spéculateurs enragés, inventeurs ou plutôt exploiteurs hardis de toute invention nouvelle, citoyens surtout, en développent la prospérité matérielle toujours croissante ; ce sont eux qui en constituent l'essence.

Il était laid.., très-laid... d'une laideur repoussante pour toute femme, pour tout artiste, pour tout individu qui pense en ce monde à autre chose qu'à gagner de l'argent. D'une maigreur excessive, ses traits exprimaient une énergie indomptable, un courage et une audace extraordinaires, une absence complète de toute fibre qui résonnât sous le choc d'une émotion sentimentale, et surtout une persévérance inouïe dans ses desseins, fermeté, entêtement, présomption ridicule peut-être, qualité ou défaut ; mais certainement sentiment capable de produire de grandes choses, quand existait le seul mobile qui éveillât en lui quelque désir : la conquête des dollars. Ses yeux, d'une puissance de fixité incroyable, lisaient littèralement au fond de l'esprit de son interlocuteur ; mais ils n'y voyaient évidemment que ce qui a du rapport à des

intérêts mercantiles, que des pensées à exploiter commercialement.

— Que savez-vous faire? m'avait-il dit.

Je m'étais mis en devoir de lui énumérer mes titres : j'étais ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des mines ; mais, possesseur d'une petite fortune, j'avais, au bout de quelques années, abandonné la carrière d'ingénieur des mines, pour me marier et pour me livrer à des études littéraires. J'avais publié un énorme ouvrage relatif aux langues sémitiques ; j'avais traduit les *Pères de l'Église* en les commentant ; je m'étais aussi sérieusement adonné aux études philosophiques ; je connaissais à fond les œuvres métaphysiques de M. Cousin, de Hégel, de Schopenhaüer, de Hartmann et de M. Caro, de l'Institut de France ; je...

— Vous ne faites pas du tout mon affaire, interrompit-il brusquement, vous n'êtes bon à rien !...

Et comme en ce moment, la cloche annonçait le second repas, il me tourna le dos, et s'en alla sans même me saluer.

Le bon sens me disait bien qu'un accueil semblable à celui-là m'attendait cent fois, tandis que je chercherais une position sociale ; que je me heurterais à des indifférences, à des mépris, à des spéculations indignes ; que j'aurais à subir des insolences, des affronts, des refus humiliants ; néanmoins ce premier échec me fut prodigieusement douloureux. Ce premier contact que, solliciteur, j'avais avec un Américain sollicité, jetait comme un présage sinistre sur mes espérances ; la dureté avec laquelle il m'avait repoussé me donna à penser que, comme chez cet homme, je ne trouverais en Amérique aucune pitié pour ma situation ; le dédain non équivoque qu'il avait manifesté pour les talents sur lesquels je comptais pour vivre, me sembla devoir être partagé par tous ses compatriotes sans exception, et le

tableau qu'il m'avait fait d'abord de la situation de l'émigrant, arrivant pour trouver une place là où, comme dans notre Europe, toutes les places sont déjà prises, me plongea dans une tristesse voisine du découragement et du désespoir.

J'errais sur le pont, en proie aux plus sombres pensées, quand mes yeux se portèrent sur le vieux monsieur et son fils, qui, assis au milieu des émigrants, causaient avec eux. Ils avaient rencontré un de leurs compatriotes, un paysan des environs de leur pays natal, un jeune homme que l'ambition avait piqué et qui avait voulu tenter la fortune en Amérique. Il se rendait au Canada, où un de ses parents avait émigré quelques années auparavant, et qui, ayant déjà acquis une petite position, l'avait appelé auprès de lui.

Le vieux monsieur racontait l'histoire de ces terribles guerres qui firent perdre à la France ces admirables pays : l'histoire de nos dernières batailles dans le Canada, pages les plus glorieuses peut-être de nos annales militaires. Tous prêtaient une oreille attentive à ces récits, et moi-même je m'accoudai auprès d'eux sur le bastingage, et, en écoutant, j'oubliai mon prosaïque et commerçant américain.

« La guerre de 1744, connue dans l'histoire sous le nom de *Guerre de la succession d'Autriche,* avait fait éclater la passion séculaire des Colonies anglaises de l'Amérique contre les Canadiens, passion assez ardente pour exalter le calme Franklin lui-même, qui s'écriait : « Point de repos à espérer pour nos treize colonies, tant que les Français seront maîtres du Canada ! » Le traité d'Aix-la-Chapelle que l'ignoble roi de France signait, en prétendant « qu'il ne faisait pas la guerre en marchand mais en roi », n'interrompit point les hostilités en Amérique. Elles se ravivèrent avec une nou-

velle fureur en 1757. Tout Français a le cœur gros en pensant à tout ce que nos concitoyens ont souffert dans cette longue lutte qui devait finir par la perte du Canada, en se rappelant l'héroïque constance qu'ils ont déployée, en voyant une si faible population se défendre avec tant d'opiniâtreté contre des armées considérables et remporter tant de succès.

Pour apprécier la valeur des Canadiens dans les campagnes de 1757 et 1758, il faut dire quelles étaient leurs ressources et quelle était la force de leurs adversaires. Tandis que, pour écraser la domination de la France en Amérique, lord Chatam armait ses plus grands vaisseaux et rassemblait sur les frontières du Canada une armée de soixante mille hommes, le ministre français n'accueillait qu'avec impatience les dépêches des généraux de Vaudreuil et de Montcalm, qui lui demandaient les secours les plus indispensables, et il ne répondait quelquefois à leurs cris d'alarme que par de froides observations. Souvent il se plaignait du chiffre trop élevé des traites qu'il était sommé d'acquitter.

« Dans les temps ordinaires, disait-il, le Canada ne coûtait à la France que dix à douze cent mille livres par an. Depuis le commencement des hostilités, les frais qu'il nécessite ont monté graduellement à six, sept, huit millions. »

Là-dessus le *sage* ministère se mettait à contrôler, à discuter chaque article de dépense; et un jour enfin, dans un de nos derniers moments de crise, il adressait au gouverneur de Québec cette lettre incroyable:

« Je suis bien fâché d'avoir à vous mander que vous ne devez point espérer de recevoir de troupes de renfort; outre qu'elles augmenteraient la disette des vivres, que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage; et comme le roi ne pourrait

jamais vous envoyer de secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour en procurer n'auraient d'autres résultats que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables, pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent. »

Le rouge ne vous monte-t-il pas au front en lisant cette lettre, et croyez-vous qu'il ait pu se trouver, dans notre fier pays de France, un conseil de ministres pour la rédiger, un secrétaire d'État pour la signer ?

En vain le maréchal de Belle-Isle insistait pour qu'on fît passer au Canada un corps de troupes composé en partie des gentilshommes qui aspiraient à défendre nos possessions contre les Américains ; on répondait à ses instances que les moyens de transport étaient trop chers et le trésor épuisé.

Dans cet indigne abandon, l'armée, qui devait défendre nos frontières et plusieurs centaines de lieues de pays contre les forces réunies de l'Angleterre et de ses colonies américaines, se composait de trois mille hommes de troupes régulières, de trois mille Canadiens et de seize à dix-huit cents sauvages, appartenant à trente-deux tribus différentes, ennemis de la discipline et difficiles à gouverner.

Pour former un tel corps de bataille, il avait fallu enlever l'artisan à son atelier, le laboureur à ses sillons. La culture de la terre, qui était déjà si restreinte, fut, sur plusieurs points, complétement abandonnée, et comme il n'arrivait de France que de trop minimes provisions, la disette se joignit à la guerre pour désoler le pays et abattre le courage de nos soldats.

Quand le gouvernement appela les Canadiens à prendre les armes, ils se levèrent avec une noble audace, abandonnèrent leurs familles, la meilleure part

de leur récolte et se résignèrent à vivre de maïs et de légumes.

En 1757, on se trouvait dans une telle pénurie, que les habitants des villes furent mis à la ration de quatre onces de pain par jour. L'année suivante, la récolte ayant manqué, on vit des paroisses qui n'avaient pas même assez de blé pour faire leurs semailles. La ration des maisons religieuses et des hôpitaux fut diminuée ; les soldats furent dispersés dans les campagnes avec l'espoir qu'ils y trouveraient plus aisément à se nourrir que dans les villes, et l'intendant fit acheter des tonnes de morue et douze cents chevaux pour suppléer à la disette de la farine. Au mois d'avril de cette même année, la ration des habitants de Québec était de deux onces de pain par jour et de huit onces de lard ou de morue.

Pour complément de misère, le gouverneur et le général vivaient l'un à l'égard de l'autre dans un état de défiance et de sourde inimitié, et l'intendant Bigot, chargé du maniement des recettes et des dépenses, employait à satisfaire ses caprices l'argent dont chaque parcelle devait être religieusement consacrée à soulager tant de souffrances.

Rien ne manquait donc à nos soldats canadiens pour énerver leurs bras, pour démoraliser leurs cœurs, pour leur rendre odieuse une lutte dans laquelle ils étaient livrés sans secours à un ennemi formidable. Mais ils étaient soutenus par une invincible pensée de patriotisme, et ils marchaient avec ardeur au-devant des légions américaines, et ils se couvraient de gloire.

A la bataille de la Monongahela, deux cent trente-cinq Canadiens, sous les ordres de M. de Beaujeu, mettent en déroute un corps de troupe six fois plus nombreux, commandé par le général Braddock. Huit cents Anglais restèrent là sur le champ de bataille. Le général y périt avec soixante-trois officiers.

Washington, qui recueillit les débris de cette colonne, s'écriait :

« Nous avons été honteusement battus par une poignée de Français qui ne songeaient qu'à inquiéter notre marche. Quelques instants avant l'action, nous croyions nos forces presque égales à toutes celles du Canada, et cependant, contre toute probabilité, nous avons été complétement défaits, et nous avons tout perdu. »

Au mois de mars 1756, M. de Lévy s'emparait, avec quelques centaines d'hommes, d'un magasin considérable désigné sous le nom de fort Bull, palissadé et garni de meurtrières.

Au mois d'août de la même année, M. de Montcalm faisait capituler le fort Oswega, défendu par dix-huit pièces de canon, quinze mortiers et dix-huit cents soldats.

L'année suivante, Montcalm forçait encore à capituler la citadelle de W. Henry avec ses deux mille quatre cents hommes de garnison, et il rasait les murs du camp retranché de cette forteresse.

Le 8 juillet 1758, le général Abercromby attaquait, avec une armée de seize mille hommes, le fort de Carillon, où Montcalm s'était retranché avec une troupe qui ne s'élevait pas à plus de trois mille six cents combattants. Toutes les forces, tout l'orgueil d'Abercromby échouèrent devant quelques faibles remparts, qui, dans le cours de l'action, furent plusieurs fois enflammés par son artillerie. Après une bataille de six heures, il se retira, laissant sur le terrain cent vingt-six officiers tués ou blessés et deux mille soldats.

Ces combats étonnants, ces succès incroyables ne faisaient cependant qu'affermir la résolution que le gouvernement anglais avait pris de nous enlever le Canada. Tôt ou tard nous devions succomber dans une lutte dont nous accroissions encore l'inégalité par nos vic-

toires. La moindre perte que nous faisions laissait dans nos rangs un vide déplorable, tandis que les pertes les plus nombreuses des Anglais étaient promptement réparées par de nouvelles recrues.

Sur la fin de 1758, le gouverneur écrivit au ministère que le projet des ennemis était d'assiéger Québec l'année suivante. En lui annonçant cette nouvelle, qui malheureusement n'était que trop vraie, il lui traçait un triste tableau de notre situation.

« Nous n'avons, disait-il, que dix mille hommes à opposer aux armées de nos ennemis, et nous ne pouvons compter sur les habitants. Ils sont exténués par les marches continuelles. Leurs terres ne sont pas cultivées à moitié ; leurs maisons tombent en ruine. Ils sont toujours en campagne, abandonnant femmes et enfants, qui, pour l'ordinaire, sont sans pain. Il n'y aura point de culture cette année faute de cultivateurs. »

A la suite de ce douloureux exposé, le gouvernement demandait des soldats et des provisions. Le commissaire des guerres disait dans une dépêche au ministre :

« L'Angleterre a actuellement plus de troupes en mouvement dans ce continent que le Canada ne contient d'habitants, en y comprenant les vieillards, les femmes et les enfants. Quel moyen de résister ! »

M. le marquis de Montcalm écrivait de son côté qu'à moins d'un bonheur inattendu, les Anglais s'empareraient du Canada dans la campagne de 1759. M. de Bougainville partit pour la France, afin de représenter de vive voix au ministère les dangers qui menaçaient le Canada, et la nécessité de lui donner un prompt secours. Toutes ces démarches furent inutiles. La France n'envoya rien, et l'année suivante, ainsi que M. Vaudreuil l'avait dit, les Anglais assiégèrent Québec.

Une escadre de vingt vaisseaux de ligne et de vingt frégates, remonta le fleuve, atteignit l'île d'Orléans, et

une armée de trente mille hommes s'établit en face de la ville.

Le jeune et vaillant général Wolfe, auquel avait été spécialement confiée l'attaque de Québec, disait en partant pour son expédition :

« Si Montcalm trompe encore cette fois nos efforts, il pourra passer pour un officier habile ; ou nos généraux sont plus mauvais que de coutume, ou la colonie a des ressources que l'on ne connaît pas. »

Ces ressources n'étaient malheureusement pas considérables. En réunissant les habitants des campagnes à ceux de la ville, on parvint à composer un corps de 13,000 hommes. C'était encore plus que Montcalm n'avait espéré.

« On ne comptait pas, dit un témoin oculaire des événements, sur une armée aussi forte, parce qu'on ne s'était pas attendu à avoir un si grand nombre de Canadiens. On n'avait eu intention d'assembler que les hommes en état de soutenir les fatigues de la guerre ; mais il régnait une telle émulation dans le peuple, que l'on vit arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge. Jamais sujets ne furent plus dignes des bontés de leur souverain, soit par leur constance dans le travail, soit par leur patience dans les peines et les misères, qui dans ce pays sont extrêmes; ils étaient dans l'armée exposés à toutes les corvées. »

Cette fois, la fortune servit encore ces braves gens. Wolfe bombarda, incendia, avec une cruauté indigne de sa noble nature, les maisons de Québec, ravagea les campagnes. Mais il échoua dans son entreprise ; il échoua avec tous ses vaisseaux, toute son artillerie, contre quelques milliers d'hommes armés à la hâte. Comme il avait l'âme haute et fière, il éprouva une

telle douleur de sa défaite à Montmorency, qu'il en tomba dangereusement malade.

Ses lieutenants parvinrent cependant à relever son courage, et, en lui démontrant l'impossibilité de continuer le plan de campagne qu'il avait adopté, l'engagèrent à remonter la rive droite du Saint-Laurent et à se rejeter de nouveau vers la rive gauche, pour parvenir aux plaines d'Abraham.

Il se rendit à cet avis, et le 7 septembre ses bâtiments, chargés de troupes, allaient jeter l'ancre au cap Rouge. Le 13, dans l'obscurité de la nuit, ces mêmes troupes descendaient avec le reflux de la marée le long du rivage. Quelques heures après, elles gravissaient la falaise, et se rangeaient en bataille dans les plaines d'Abraham. Par une déplorable fatalité, Montcalm, qui avait placé là un bataillon qui eût pu s'opposer au débarquement, venait de l'en retirer. Il se trouvait au village de Beauport avec 6,000 hommes, lorsqu'il reçut un billet de M. de Vaudreuil qui lui annonçait la nouvelle manœuvre des Anglais. Il pensa qu'il ne s'agissait que d'un détachement isolé, prit avec lui un petit nombre d'hommes, partit précipitamment, et à huit heures, se trouva en face de l'armée ennemie. Ses officiers lui conseillaient de ne pas engager immédiatement le combat. Le gouverneur le priait aussi d'attendre qu'il eût réuni toutes ses forces; mais, emporté par son caractère impétueux, sans donner le temps à ses troupes de reprendre haleine, il se mit en marche. A quarante pas de distance, ses bataillons furent reçus par une telle décharge, que le désordre se mit dans les rangs. Wolfe, qui les avait laissés s'approcher, prit aussitôt l'offensive, et déjà blessé au poignet, fut frappé d'une balle qui lui traversa la poitrine. On le porta à quelque distance du champ de bataille, tandis que ses soldats exécutaient l'ordre qu'il leur avait donné de

charger à la baïonnette. Un des officiers qui se trouvaient près de lui s'étant écrié : « Ils fuient ! — Qui ? demanda le général mourant. — Les Français. — Quoi ! déjà ? alors je meurs content. »

Et il expira.

Montcalm, en essayant de rallier son régiment, avait déjà reçu deux blessures ; une troisième le jeta à bas de son cheval. Il fut emporté dans la ville et vécut encore assez d'heures pour apprendre la défaite de notre armée.

Il fut enseveli dans le couvent des Ursulines. Sa tête est conservée dans une châsse. Sur la promenade de Québec s'élève un obélisque sur lequel est gravé son nom avec celui de Wolfe. C'est le gouverneur Dalhousie qui a eu la généreuse pensée de consacrer un monument au souvenir de ces deux vaillants soldats, qui avaient vécu de la même vie, et qui avaient été, l'un en face de l'autre, frappés par la même mort.

Après la perte de Montcalm, Québec capitula. Le Canada n'était cependant pas encore conquis. M. de Vaudreuil s'était joint, à Montréal, aux troupes commandées par M. de Lévy. Si le ministère eût voulu appuyer cet officier qui, par son intrépide courage, mérite une belle place dans nos annales, les Anglais pouvaient être chassés du poste dont ils venaient de s'emparer. Mais tandis que l'Angleterre accueillait, avec des acclamations enthousiastes, la nouvelle de la prise de Québec, et faisait avec ardeur de nouveaux préparatifs pour achever son œuvre, la France envoyait 400 hommes au Canada.

M. de Lévy, ayant passé l'hiver à Montréal, partit au commencement du printemps pour attaquer Québec avec 7,000 hommes, et s'empara du Cap Rouge. Le 28 avril, il battait l'armée du général Murray, et commençait le siége de la ville, où Murray s'était retranché

après sa défaite et d'où il expédiait de côté et d'autre des dépêches pour demander du secours. Ces secours arrivèrent en assez grande quantité pour obliger M. de Lévy, dont les munitions d'ailleurs étaient épuisées, à abandonner son audacieuse entreprise. Il se retira sur le lac Champlain, où nous avions encore quelques centaines d'hommes, et, parcourant le pays, il put ranimer par ses exhortations le dévouement des habitants.

Cependant trois armées anglaises marchaient sur Montréal, trois armées auxquelles cette ville n'avait à opposer qu'un mur d'enceinte de deux à trois pieds d'épaisseur, et environ 3,000 combattants qui n'avaient plus de vivres que pour quinze jours.

Il fallut se rendre, malgré les remontrances de l'inflexible Lévy, qui voulait se retirer dans l'île Sainte-Hélène, dans le fleuve Saint-Laurent, en face de Montréal, pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le 8 septembre, Montréal capitula, et le même jour les Anglais y plantèrent leur drapeau.

Le ministère français ne trouva, après la perte du Canada, qu'une satisfaction à donner à l'opinion publique. Il intenta sans raison un procès criminel à M. de Vaudreuil, et condamna l'indigne intendant Bigot à l'exil à perpétuité. M. de Lévy devint gouverneur de la province d'Artois, puis maréchal de France (1).

. . . .

Ce récit de nos exploits au Canada faisait éprouver à mon cœur une profonde émotion patriotique. A propos de ces héroïques Canadiens, abandonnés par l'amant de la Dubarry, sous prétexte qu'on ne trouvait pas d'argent pour aider leur dévouement et pour con-

---

(1) X. Marmier, *Le Canada*.

server ces terres françaises, je songeais avec un battement de cœur indigné que, sous nos rois, la gloire se payait cher, et que les plus admirables faits d'armes, les plus sublimes sacrifices de ce noble peuple français, étaient presque toujours rendus inutiles par la lâcheté, l'égoïsme, la corruption des princes. Et ma pensée évoquait les noms resplendissants de tous les héros de l'Inde et d'Amérique, qui versèrent inutilement tant de sang pour la France, et qu'abandonnèrent ou trahirent ceux pour lesquels ils combattaient, ceux-là qui, parce que, tel était leur bon plaisir ou le bon plaisir de leurs courtisans et de leurs courtisanes, jetaient au vent l'honneur, la prospérité du royaume dont follement on laissait l'administration entre leurs mains incapables ou souillées. Et comme, le vieux monsieur et moi, nous prononcions ces noms avec orgueil :

« Singulière chose! dit tout à coup mon Américain, qui était venu, sans que je m'en aperçusse, se mêler à l'auditoire, singulière chose!... En France, vous avez un besoin inexplicable de meubler votre mémoire de noms, de dates, d'événements que vous appelez glorieux souvenirs ! A quoi diable cela peut-il vous servir ?...

— Comment, m'écriai-je, vous vous étonnez que nous nous souvenions avec reconnaissance et respect de ceux qui ont porté haut le drapeau de la patrie, qui ont...

— Ces gens-là faisaient leur métier, remplissaient leur devoir, voilà tout! Ils ont été payés durant leur vie, soit en gloire et en honneur, soit en reconnaissance, soit enfin, si les circonstances leur ont été peu favorables, par la conscience de leur devoir accompli...

— Mais c'est de l'ingratitude la plus noire...

— Non! c'est simplement républicain... Ah! Français! Français!... Vous avez, chez vous, fondé la République ! Tout porte à croire que ce gouvernement durera

éternellement; mais que vous avez à apprendre encore, que vous avez besoin de vous former pour devenir vraiment républicains, comme nous!... L'ingratitude, comme vous dites, ou mieux le sentiment démocratique, qui nous anime et qui fait que nous considérons tous les citoyens comme égaux, quelle que soit la position qu'il occupe, la fonction qu'il exerce, nous préserve de cette idolâtrie ridicule du souvenir. Tel président de la République a, chez nous, accompli une grande action, il a bien fait; c'était pour cela que nous l'avions élu président. S'il ne l'avait pas accomplie, il eût été un malhonnête homme, un mauvais citoyen. Nous le félicitons, sur le moment, du bonheur qu'il a eu; mais pourquoi conserver son nom précieusement? Pourquoi, parce qu'il a été un jour soldat heureux, administrateur habile, le nommer duc, marquis, et l'entretenir tout le reste de sa vie dans une oisiveté dorée? Je me rappelle quelques noms de présidents de la République ou de généraux qui nous ont rendu de grands services. Leur tâche terminée, ils sont rentrés dans les rangs. Le général Harrison, sénateur, ministre, président, est devenu greffier d'une justice de paix à Cincinatti pour élever sa nombreuse famille; Gallatin, ambassadeur en France, secrétaire d'État, a été directeur d'une des banques de New-York; Jefferson, Monroë, sont morts très-pauvres; le général Gaines a réclamé du Congrès une petite pension qui lui a été justement refusée; et Washington, l'illustre Washington lui-même, après avoir fondé la République américaine, est allé reprendre la charrue dans sa ferme de Vermont. Et cela est très-simple, très-juste, très-démocratique. Nous sommes trop virils, nous autres Américains, pour nous créer des idoles, des fétiches absurdes. Voulez-vous des preuves de cette qualité sérieuse que nous possédons? On a eu la plus grande difficulté à réunir les fonds nécessaires pour

racheter le Mont-Vernon afin de le convertir en propriété nationale. Souscriptions publiques, souscriptions à domicile, bals, concerts, représentations théâtrales, tout a été mis en œuvre pour obtenir un résultat relativement médiocre. De même c'est à grand'peine que l'on a pu recueillir la somme destinée à élever un monument à Henry Clay et pour acheter celui destiné à Calhoum, une autre grande illustration des États-Unis ; et ce n'est qu'après vingt-sept ans que les Virginiens ont songé à réclamer les restes d'un de leurs plus célèbres concitoyens, l'ancien président James Mourave, qui reposait dans un des cimetières de New-York.

Certes, l'ingratitude est de tous les temps et de tous les pays ; mais l'implacabilité de cette ingratitude, et même l'éloge qu'en faisait un Américain m'indignait. Cependant, en réfléchissant, et tout en laissant une grande part à cet orgueil de l'égalité, caractéristique des Américains, je m'expliquai l'oubli où ils laissent leurs grands hommes. La population s'accroît, chaque année, par l'agglomération d'individus parfaitement étrangers au passé du pays, à qui les services rendus par les hommes de la génération précédente, si glorieux qu'ils soient, sont tout à fait indifférents. De plus, cette population d'émigrants amène avec elle trop de souvenirs glorieux de la mère-patrie, pour s'enthousiasmer pour des gloires qui ne les touchent guère. »

Comme nous restions sans répondre à la tirade de l'Américain, celui-ci reprit, en nous montrant à l'horizon quelques iles perdues dans la brume de l'Océan :

« Et le plus grand tort que vous fasse cette habitude de meubler votre cervelle de soi-disant souvenirs glorieux, est surtout de vous faire négliger l'étude de choses plus sérieuses. Ainsi, connaissez-vous seulement ces iles que nous apercevons là-bas, et qui sont, pour

votre pays, et plus encore pour le reste du monde, une source inépuisable de richesse et de bien-être?

— L'île de Terre-Neuve, le banc, les îles de Saint-Pierre et Miquelon?...

— Oui !... ces parages où l'on pêche toutes les morues que l'on mange dans l'univers...

— Certes, repris-je, tout ce qui a rapport à ces îles nous est parfaitement connu. Nous nous rappelons sans cesse que ces îles et les côtes voisines nous ont appartenu en totalité ; que, découvertes en 1497 par Sébastien Cabot, navigateur au service de l'Angleterre, elles furent reconnues de nouveau en 1523 par Verrazani, vénitien au service de François Ier qui en prit possession au nom de la France, et que nous nous y établîmes en 1604. Nous nous rappelons aussi que le traité d'Utrech nous les enleva en 1713 ; qu'avec le Canada, le traité de Paris de 1763 nous en dépouilla définitivement; qu'en 1783, au traité de Versailles, nous aurions pu les recouvrer, si cet acte n'avait pas été fait avec une précipitation coupable, et que nous n'y avons conservé que le droit de pêche, les îles de *Miquelon* et de *Saint-Pierre*, cette dernière comprenant les six îlots du *Grand-Colombier*, du *Petit-Colombier*, de l'*île aux Chiens* de l'*île aux Vainqueurs*, de l'*île aux Pigeons* et de l'*île au Massacre*, et nous nous rappelons même qu'un de ces îlots a inspiré à Châteaubriand une de ses plus belles pages. »

Comme s'il avait deviné ma pensée, le vieux professeur me tendait un petit volume tout ouvert du *Génie du christianisme*. Je le pris et je lus :

« Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république ; c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que

les habitants ont appelée *le Colombier*, parce qu'elle en a la forme et qu'on y vient chercher des œufs au printemps.

« La multitude des oiseaux rassemblés sur ce rocher était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris pendant le mugissement des tempêtes. Ces oiseaux avaient des voix extraordinaires, comme celles qui sortaient des mers ; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, et que le bruit sourd des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives qu'on puisse entendre ; jamais l'époux de Ceix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

« Tous les accidents des mers, le flux et le reflux, le calme et l'orage sont prédits par ces oiseaux. La *mauve* descend sur une grève, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent ; l'*alouette marine*, qui court le long du flot en poussant un cri doux et triste, annonce au contraire le moment du reflux ; enfin les *procellaria* s'établissent au milieu de l'Océan. Compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires et prophétisent la tempête. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité quand le vent les jette à bord ; c'est de même que le laboureur respecte le *rouge-gorge*, qui lui prédit les beaux jours, et c'est ainsi qu'il le reçoit sous son toit de chaume pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence ; ils trouvent dans un être faible le conseil ou l'espérance qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits

oiseaux et des hommes infortunés est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre le procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout à fait attendrissante !... »

Je regardais l'Américain d'un air triomphant :

« Vous voyez que nous connaissons très-bien ces îles, non-seulement parce qu'elles fournissent de la morue fraîche ou salée au monde entier, mais encore parce qu'elles présentent, malgré leur nudité, des spectacles à admirer...

— Niaiseries !.. futilités ! auxquelles un poëte, mais non un homme sérieux, peut faire attention. Ces oiseaux ne rapportent rien, tandis que la morue...

— Oh ! monsieur, repris-je, nous avons aussi des renseignements très-précis sur la morue. L'imagination, la sensibilité, le culte pour ceux qui ont illustré notre patrie ne sont pas incompatibles, chez nous autres Français, avec l'intelligence des affaires. Écoutez :

Les morues, qui se rencontrent à la limite des eaux froides et des courants chauds venant des Antilles, au banc de Terre-Neuve principalement, y arrivent au moment du froid en troupes innombrables. Chaque année voit se renouveler leurs invasions, chaque année elles sont arrêtées par le Gulf-Stream ; chemin faisant, elles sont taillées en pièces par des flottilles de pêcheurs, par une armée de poissons voraces, et les débris de la bande se retirent dans les mers polaires pour s'y refaire dans une nouvelle existence. Mais la fécondité de la morue est fabuleuse : le célèbre micrographe hollandais Couwenhoek a compté dans un seul individu jusqu'à neuf millions d'œufs. Avec une multiplication pareille, il est facile de réparer en une seule ponte les pertes de l'année. Le requin et d'autres monstres marins les détruisent pourtant par milliers ; l'homme en

fait de telles boucheries que les gouvernements ont dû défendre les pêches trop destructives. Néanmoins, en France seulement, dans les ports de Dunkerque, de Grandville et de Saint-Malo, la pêche de la morue donne lieu à des armements considérables, et, quoique les Anglais et les Américains emploient un bien plus grand nombre de bateaux que nous, la valeur des produits annuels de cette pêche est estimée à plus de sept millions de francs, et ce travail occupe de 12 à 15,000 marins. C'est de plus, pour nous, une précieuse école de matelots!

Voulez-vous maintenant des détails sur cette pêche elle-même?

C'est à la ligne, avec l'appât le plus grossier que l'on prend la morue. Telle qu'elle sort de l'eau, on la nomme *morue fraîche* ou *cabillaud*. Salée sans être séchée, on l'appelle *morue verte;* séchée, fumée, sans être salée, c'est du *stockfish;* salée et séchée, c'est la *morue sèche*. Outre sa chair, la morue fournit plusieurs produits accessoires. La langue salée est estimée des gourmets; la tête et les entrailles donnent un excellent engrais; la vessie natatoire sert à fabriquer de la colle; les œufs, salés, pressés, et conservés dans des tonneaux, sont vendus comme appât pour la pêche des sardines; enfin, du foie on extrait une huile blanche, blonde ou brune, suivant la qualité, que la médecine prescrit dans les maladies de poitrine, la scrofule ou les rhumatismes, et dont font usage également la chamoiserie et la corroierie.

Voulez-vous d'autres renseignements encore? voulez-vous que je vous dise comment se fait cette pêche, très-pénible toujours, quelquefois dangereuse?

— Tiens, tiens, fit l'Américain, en manifestant un étonnement peu flatteur, tiens, vous savez quelque chose... Je vous aurais cru plus ignorant... comme

d'ailleurs vos compatriotes... Ce que vous m'avez dit de vos connaissances m'avait trompé sur votre compte... Vous avez été ingénieur, je crois?... A propos de ça, en qualité d'ingénieur, ne vous êtes-vous pas quelquefois occupé de cette science spéciale qui traite des objets que la terre renferme dans son sein?...

— La géologie, voulez-vous dire?... Pardonnez-moi je m'y suis particulièrement adonné... Des dispositions spéciales, une prédilection marquée pour ce genre d'études...

Et, poussé par un sentiment de puérile vanité, et aussi parce que l'ennui de la vie de bord force à saisir volontiers toute occasion de causer un peu, je me mis à faire un petit étalage de mes talents.

— Chargé, il y a quelques années, de levés géologiques exécutés en vue d'une traversée des Pyrénées centrales par un chemin de fer, j'ai constaté que jusqu'à Luchon le chemin de fer circulerait sur des terrains de transport ; le sous-sol renferme un grand dépôt de *molasse* de la plaine de Toulouse encore horizontal, puis des couches de *nummulitique* déjà redressées par le soulèvement des Pyrénées. Les étages *métamorphiques du crétacé* s'accusent alors; vient ensuite un *pointement d'ophite* et de *jurassique* à l'état de marbre noir; puis, après quelques *failles*, arrivent les *schistes siluriens* et le *granit*. Des filons d'*ophite* succédent enfin à des *marbres griottes de Cierp*... Vous voyez comme j'ai bonne mémoire!... Alors on attaque une immense formation de schistes et calcaires avec *othocèdres;* enfin...

— C'est fort bien, interrompit mon interlocuteur... Nous pourrions peut-être nous entendre,... si vous agissez aussi bien que vous parlez!... Et, puisque vous êtes à la recherche d'une position sociale, je pourrais

peut-être vous en offrir une agréable et fructueuse... Buvez-vous?

— Jamais!... l'odeur seule d'une liqueur quelconque me donne des nausées...

— Tant pis!... il faudrait vous y habituer... Tenez, nous sommes mal ici pour causer... D'ailleurs, j'ai très-soif... Venez avec moi jusqu'au *bar-room*, vous me raconterez les motifs qui vous forcent à quitter la France, et — vous savez qu'un Américain n'a que sa parole! — je m'engage à vous donner un emploi magnifique, si vous acceptez les conditions que je vous poserai.

Malgré ma répugnance pour les débits de boissons, je suivis l'Américain au *bar-room*, alléché par l'espérance qu'il faisait miroiter devant mes yeux.

Il fit servir deux verres d'absinthe, « afin, dit-il, de m'offrir ma boisson nationale », et, tout en versant avec une attention profonde, — une attention d'artiste ou de savant en travail, — l'eau de la carafe dans la liqueur verdâtre de nos verres, il riait, poursuivant une conversation à bâtons rompus, et mirant son verre à la lumière d'un rayon de soleil qui, à travers un sabord, glissait dans le *bar-room* somptueux.

Et comme, perdu dans de navrantes réflexions, anxieux de connaître ses propositions, je ne répondais point, il continua :

— Il faut, mon cher monsieur, de longues études sérieuses pour obtenir un mélange aussi bien combiné, surtout dans notre libre Amérique où le puritanisme des mœurs ne permet de se griser qu'avec du wiskey, du porter, de l'ale ou du gin... que dis-je?.., se griser?... Non pas, se saoûler! Car avec des boissons pareilles on ne peut pas se griser. C'est tout au plus si nous y parvenons, nous autres, Américains... Mais... vous ne buvez pas?...

— Pardon, je...

— Oui !... vous êtes un sybarite!... Vous épuisez les jouissances de l'odorat avant de vous livrer à celles du goût... Buvez donc!...

En parlant ainsi, ses yeux restaient fixés sur les miens. J'avais beau baisser la paupière, je sentais son regard plonger en moi, et ce regard me produisait cet effet que, dans mes observations de naturaliste amateur dans les Pyrénées, j'avais remarqué être produit par les serpents sur les oiseaux, les perdrix rouges, les cailles, les alouettes... Effet inexplicable; inexpliqué au moins...

Et cette singulière domination, par une conséquence directe de mon éducation trop artistique, au lieu d'essayer de la combattre, je cherchais à l'analyser. Je tâchais de me rendre compte de l'impression reçue, et j'en cherchais la cause. Mon esprit pataugeait dans des considérations métaphysiques, psychologiques, et physiologiques, si chères aux romanciers contemporains. Je cherchais à me rappeler les passages de Claude Bernard ayant rapport à cet objet.

— Buvez donc, reprit-il encore, sans me quitter du regard.

Je pris le verre d'absinthe et je le vidai d'un coup.

Quelque chose comme le passage d'un trait de feu traversa tout mon corps. Mon être fut envahi par des souffles chauds, des buées de sang, des appétits de bête fauve en face d'une chair palpitante. Cette liqueur pénétrait, comme un liquide corrosif, dans mon cerveau déjà tenaillé par de bien cruelles angoisses, et produisait en moi un état singulier, douloureux, mais néanmoins rempli d'un charme affreux, une sorte de délire tranquille, une folie calme. Mes nerfs, violemment excités par la pernicieuse boisson, vibraient, pour ainsi dire, et communiquaient à tous mes organes une incroyable activité qui se manifestait par un déver-

gondage insensé d'imagination. Mes pensées tenaient du rêve, et cependant la plus cruelle vérité marquait les événements de ma vie qui défilaient devant moi.

Je parlais, comme dans un cauchemar; je racontais mes visions, — l'histoire réelle de ma vie! — et l'Américain, dont la figure m'apparaissait comme à travers un brouillard, m'écoutait froidement, tout en s'occupant à tailler des bouts de bois, avec son couteau, à mâcher un cure-dents, et à fumer d'infects cigares anglais.

Et les plus petits détails de mon passé me revenaient: des sourires gros de larmes, des baisers d'amour et des rougeurs de honte, du bonheur à pleines mains, des frissonnements d'épouvante, des taches ineffaçables d'infamie... Des tas d'horribles choses!

C'était d'abord le jour de mon mariage... Je venais de traverser l'église au milieu des murmures d'admiration, au milieu des souhaits de tous... La cérémonie était terminée... J'emportais ma femme!... Elle était à moi, bien à moi, tout à moi! Puis dans ma joie, tout à coup, j'avais regardé son père, et j'avais frissonné... Il suivait sa fille d'un long regard, et dans ses yeux j'avais vu plus que le regret banal d'une séparation, depuis longtemps prévue sans doute, j'avais vu une expression de désespoir.

Je n'ignorais pas qu'il existait quelques nuages dans le ménage de mon beau-père, qu'il vivait presque absolument séparé de son épouse, et que, sa fille unique partie, il allait rester bien seul, bien désolé, dans son intérieur troublé; mais, égoïste comme tout amoureux véritable, je n'avais point voulu arrêter là mon attention, et, avec un sourire, j'avais accueilli ses adieux, et ceux de ma belle-mère.

Il idolâtrait sa fille et elle-même adorait son père!... Lui avait-il quelquefois fait confidence de ses craintes,

lui avait-il montré l'étendue de ses douleurs?... Oh! certainement non!... Elle ne l'eût point quitté, quelque violent que fût son amour pour moi!

Car elle m'aimait!... Oh! les douces joies de cet amour!... Comme elle m'aimait!... Et maintenant m'aime-t-elle encore?...

D'épouvantables fantômes se dressaient alors devant moi; une indicible terreur serrait mon cœur,... je n'avais la force ni de crier, ni de repousser le meurtre, ni de fuir l'empoisonnement... Je rêvais qu'elle me présentait le breuvage mortel...

Comme sa mère, elle se débarrassait d'un époux devenu odieux!

Puis il y avait eu la cour d'assises, les débats auxquels j'assistais, les témoins que j'entendais, le juge en robe rouge qui réclamait vengeance, les jurés pâles qui déclaraient l'accusée coupable, le président qui prononçait la peine, qui indiquait le châtiment... et au fond le spectre de la victime...

Alors je fuyais en Amérique, je me sauvais, un soir, sans rien dire, pour échapper à la mort, pour ne pas être empoisonné par elle, comme son père avait été empoisonné par sa femme!...

— « Et voilà mon histoire, » conclus-je...

Le garçon du *bar-room* avait de nouveau rempli nos verres. L'Américain but lentement; et il continuait à me fixer de ses yeux bleu-vert, dont le regard semblait renfermer une puissance formidable, annihilant en moi toute tentation de résistance contre cette incroyable domination.

Machinalement, je vidai de nouveau mon verre.

— Résumons les faits, dit-il enfin très-froidement.

Les paroles de cet homme, cruellement calmes, pénétraient en moi et produisaient sur mon cœur l'effet de coups de lancette. J'éprouvais une sensation de froid,

— l'introduction de l'acier dans les chairs, — et un frissonnement de peur. Ça n'était pas positivement une douleur, c'était bien pis : une appréhension horrible m'étreignait, mes nerfs se tendaient : je ne pouvais respirer, l'angoisse serrait ma gorge… Je haletais.

— Résumons les faits, dit-il. Votre belle-mère a empoisonné son mari. Il y avait sans doute des circonstances atténuantes, puisque le jury ne l'a condamnée qu'à une prison perpétuelle. Conséquence européenne de son crime ! vous, son gendre, innocent, vous avez été puni. Toutes les portes se sont fermées devant vous. Homme taré par le fait de la mère de votre femme, vous aviez résolu de fuir, de chercher une patrie,

un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Mais alors, vous vient une horrible crainte, une terreur insensée mais continuelle. Vous n'êtes point riche ! Si votre femme avait la nature, le tempérament de sa mère? si la pauvreté tuait en elle un jour l'amour qu'elle a pour vous? si elle avait les appétits brutaux de la misérable des entrailles de laquelle elle est sortie ; si elle a aussi un besoin impérieux, un besoin ne reculant devant rien, de luxe, de bien-être, de rassasiements, et si, pour briser le lien, qui aujourd'hui l'empêche de s'assouvir, elle descendait, elle aussi, jusqu'à l'assassinat, jusqu'à l'empoisonnement?… Cette horrible soupçon hante votre cerveau, s'y fixe, vous ne pouvez le chasser, et pour échapper à un destin que vous jugez fatal, vous abandonnez votre femme, votre patrie, votre position sociale, vous allez chercher en Amérique le calme, la tranquillité, la vie.

Voilà les faits !…

Eh bien, mon cher monsieur, d'abord en Amérique, vous ne trouverez ni le calme, ni la tranquillité, ni la

vie, car la plus horrible misère, la misère féconde en sinistres pensées, vous attend. Vous mourrez de faim, parce que vous n'apportez point de capitaux, et que, jamais vous ne trouverez de travail... Nous n'avons nullement besoin d'artistes, ni de savants théoriciens: les nôtres nous suffisent. Tout au plus accepterions-nous des défricheurs de bois, des travailleurs de terre; vous êtes incapable de cela. Quant aux travaux manuels des villes, vous devez renoncer également à l'espoir d'en trouver. Les émigrants chinois, je vous l'ai dit, et les émigrants allemands, aussi chinois que les enfants du Céleste Empire, se sont emparés de toutes les places: il est impossible de vous caser entre leurs rangs pressés... Ceci établi, voici la proposition que je veux vous faire. Je vous donnerai deux mille dollars pour une année, à partir du jour où nous débarquerons à New-York; dans quelque temps, le jour où je le jugerai bon, vous m'accompagnerez dans un voyage que je veux faire, et pendant ce voyage, tous les jours, à l'heure qu'il me plaira, vous ingurgiterez devant moi un certain nombre de verres d'absinthe.

En écoutant ces paroles, le calme m'était revenu, et la honte rougissait mon front. Cet homme se moquait donc de moi. C'était sans doute pour occuper joyeusement ses loisirs, pour lui servir de risée, qu'il m'avait fait venir là! Ah! certes, il allait payer cher le plaisir qu'il s'était donné de jouir de mes larmes, de compter mes sanglots, de contempler les grimaces de mes douleurs!

Mais non!... Il restait sérieux... Sa proposition n'était point une plaisanterie, son offre était réelle...

Je crus deviner!... Cet homme était un de ces malheureux, si nombreux en Amérique, chez lesquels l'abus des boissons alcooliques a développé quelque maladie noire; il est riche, et il veut acheter un com-

pagnon pour égayer ses mornes ivresses, un partner dans ses solitaires débauches, un rival pour provoquer les excès de son ignoble passion.

Alors il y eut en moi un soulèvement d'indignation, de colère et de dégoût. Une injure jaillit de mes lèvres; je la lui crachai au visage :

— Misérable ivrogne ! lui criai-je...

Et je me levai, titubant.

Sa figure, à lui, conservait le même calme, ses lèvres, un sourire...

Je traversai, presque en courant, la salle du *bar-room*, je remontai sur le pont... Évidemment j'étais ivre!... Cette absinthe m'avait effroyablement grisé... L'air vif me surprit; je tombai sans connaissance dans un coin, et je m'endormis d'un sommeil de brute.

II

New-York.

Premières impressions. — La poésie de l'Amérique. — Un hôtel garni. — Les pauvres à New-York. — L'ivrognerie; le laudanum et le haschich. — Les annonces américaines. — Les moyens de transport. — Les femmes. — La fusion des races. — Pourquoi le Français n'est pas colonisateur. — Un juif américo-prussien. — Rencontres imprévues. — Catastrophe terrible. — La justice et les voleurs en Amérique. — J'accepte une position sociale.

Tout voyageur, quelque peu lettré, croit de son devoir, en débarquant pour la première fois aux États-Unis d'Amérique, d'exprimer l'impression qu'il ressent en foulant le sol de cette nation extraordinaire.

Cette première impression est souvent bien singulière, et influe étonnamment sur la manière de voir du voyageur, pendant toute la durée de son séjour.

Châteaubriand, posant comme sur un piédestal, s'écrie :

« Je restai quelque temps les bras croisés, promenant mes regards autour de moi, dans un mélange de sentiments et d'idées que je ne pouvais débrouiller alors, et que je ne pourrais peindre aujourd'hui. Ce continent, ignoré du reste du monde pendant toute la durée des temps anciens, et pendant un grand nombre de siècles modernes ; les premières destinées sauvages de ce continent et ses secondes destinées depuis l'arrivée de Christophe Colomb ; la vieille société finissant dans la jeune Amérique; une république d'un genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans

l'esprit humain et dans l'ordre politique; la part que ma patrie avait eue à ces événements; ces mers et ces rivages devant en partie leur indépendance au pavillon et au sang français; un grand homme sortant à la fois du milieu des discordes et des déserts, Washington, habitant une ville florissante dans le même lieu, où, un siècle auparavant, Guillaume Penn avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens; les États-Unis renvoyant à la France, à travers l'Océan, la révolution et la liberté que la France avait soutenues de ses armes; enfin, mes propres desseins; les découvertes que je voulais tenter dans ces solitudes natives, qui étendaient encore leur vaste royaume derrière l'étroit empire d'une civilisation étrangère: voilà les choses qui occupaient confusément mon esprit.....

« L'aspect des villes est froid et monotone. En général, ce qui manque aux cités des États-Unis, ce sont les monuments, surtout les vieux monuments. Le protestantisme, qui ne sacrifie point à l'imagination, et qui est lui-même nouveau, n'a point élevé ces tours et ces dômes dont l'antique religion catholique a couronné l'Europe. Presque rien ne s'élève au-dessus de la masse des murs et des toits. L'œil est attristé de ce niveau. Les États-Unis donnent plutôt l'idée d'une colonie que d'une nation mère; on y trouve des usages plutôt que des mœurs. On voit que les habitants ne sont point nés du sol: cette société, si belle dans le présent, n'a point de passé; les villes sont neuves, les tombeaux sont d'hier. Il n'y a de vieux en Amérique que les bois, enfants de la terre, et la liberté, mère de toute société humaine: cela vaut bien des monuments et des aïeux! »

M. Xavier Marmier, un des plus spirituels et des plus humoristiques écrivains voyageurs, s'écrie avec un désespoir quelque peu comique, en débarquant à New-York:

« Je suis dans la cité des intérêts pécuniaires, des idées positives, dans la cité qui rejette loin d'elle, comme de vaines frivolités, toute chronique chevaleresque, toute rêverie idéale, qui n'admet que le labeur positif et le rigoureux exercice des idées pratiques.

« Certes, pour un grand nombre d'hommes distingués, il n'y a peut-être pas un sujet d'étude plus intéressant que celui des incroyables progrès de cette métropole américaine. La nature lui a donné une situation merveilleuse, une île qui s'élève comme un vaisseau à l'ancre entre les flots de l'Atlantique et la magnifique rivière de l'Hudson. Cette île, de quatorze milles de longueur, est maintenant, sur presque toute son étendue, couverte d'édifices, d'ateliers, de magasins, entourée d'un cercle de quais où l'on négocie avec le monde entier. La grande rue de Broadway va de l'une de ses extrémités à l'autre, et, par les rues transversales qui la coupent de distance en distance, vous voyez d'un côté les navires qui se dirigent vers l'Océan Pacifique, de l'autre ceux qui pénètrent jusque dans les plus lointains parages du Nord. Par la mer, par son fleuve, le plateau de terre de Mahattan touche aux quatre points du globe, et des quatre points du globe, le commerce, l'industrie viennent peupler sa rade, allumer ses fournaises, agiter ses comptoirs. D'année en année, cette ville s'accroît dans des proportions extraordinaires. Naguère encore, elle avait à lutter contre la puissance de la Nouvelle-Orléans, de Boston, de Philadelphie ; à présent, elle ne reconnaît plus d'autre rivale que Liverpool. Elle s'appelle la cité de l'Empire (*Empire City*). Elle mérite ce nom. C'est vraiment la cité capitale d'un nouvel empire dont il est impossible de calculer le développement.

« Oui, c'est un beau et noble spectacle que celui

d'une telle prospérité, pour l'homme qui est particulièrement porté à l'observer, et qui, par ses études, est en état d'en examiner les causes, d'en comprendre l'avenir. Pour moi, pauvre touriste, qui ignore jusqu'aux premiers principes des sciences mécaniques, qui préfère encore, faut-il l'avouer, le simple air frais du matin au râlement d'une locomotive, et un rustique sentier bordé d'aubépines à un chemin de fer paré de ses deux voies, il est clair que je ne puis apprécier le mouvement industriel des États-Unis, les grands travaux qu'ils ont déjà accomplis et ceux qu'ils projettent. Puisque j'ai commencé ma confession, autant vaut la finir tout d'une fois, dussé-je au lieu de l'absolution à laquelle mon humilité me donne peut-être quelque droit, entendre prononcer sur ma tête une sentence, qui me bannisse de cet élysée des amants de la fortune, comme un profane. Eh bien ! je vous le dirai, je m'étais fait une autre image de l'Amérique... En pensant de loin à New-York, je voyais cette ville s'élever comme une île enchantée entre les vagues de l'Océan et les flots azurés de l'Hudson, dans le prestige poétique d'un monde paré des charmes de la jeunesse. Et le prestige a disparu, et ma folle pensée s'est noyée dans des tourbillons de vapeur.

« Je ne vois plus à présent ici qu'une vaste métropole, qui, par toutes ses portes, par toutes ses fenêtres, annonce une nouvelle ère et proclame un nouveau dogme.

« Pendant que la vieille Europe cherchait dans les orages des révolutions les nouvelles lois qui, il est vrai, n'étaient pas toujours celles de Dieu, en dépit de l'axiome : *Vox populi, vox Dei*, la République des États-Unis a fait comme les Israélites, elle s'est passionnée pour le veau d'or, elle s'est agenouillée devant lui. Bien plus, elle prétend nous démontrer qu'elle

4.

est seule dans le droit chemin, et que nous n'avons fait jusqu'à ce jour que marcher dans l'erreur. Elle nous crie : « Adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré. Il n'y a qu'une religion vraie, la religion du bien-être matériel. La banque est son temple, le registre en partie double sa loi, et l'or son soleil. Ceux qui pratiqueront dignement cette religion auront la joie infinie de contempler face à face la splendeur d'une caisse de dollars, et ceux qui la renieront languiront dans les tortures de la pauvreté!... »

« Tout ici doit être chiffré ou pesé au trébuchet de l'orfèvre. Tel capitaine de bâtiment s'est illustré par un voyage de découvertes; vous vous plaisez à citer les lieux intéressants qu'il a vus, les observations qu'il a faites; on vous interrompt pour vous demander quels étaient ses appointements. Tel peintre s'est distingué à l'exposition et a reçu, avec les éloges les plus encourageants une médaille d'or; on ne s'arrête pas aux éloges, on veut savoir le poids de la médaille. Quand on raconte à un Américain que Murray donnait à lord Byron mille six cents guinées pour un chant de *Childe-Harold*, il ouvre de grands yeux, et s'écrie avec un poétique enthousiasme qu'il voudrait bien avoir composé *Childe-Harold*. Mais si l'on ajoute qu'un illustre poëte occupe une modeste maison, et qu'il n'a pour tout bien qu'une rente modique, l'Américain se moque de la gloire du poëte, et pense qu'il eût mieux fait d'entrer dans le commerce. »

Pour moi, triste émigrant, je n'eus guère le temps, au moment de mon arrivée, de me livrer à des appréciations poétiques ou littéraires. Cependant lorsque le navire entra dans la magnifique baie de New-York, si vaste que les flottes du monde entier y tiendraient à l'aise, lorsque, après avoir remonté Hudson, se déroula sous mes yeux le grand et merveilleux panorama de la

ville : la ligne azurée de Long'Island, les vertes collines, les forêts de New-Jersey ; à droite et à gauche d'élégantes maisons de campagne, kiosques et châteaux à tourelles, pavillons aériens et habitations rustiques ; sur la rivière une quantité de chaloupes, de goëlettes, de bateaux à vapeur, voguant vers l'Europe, vers les Indes, vers les Antilles ; et en face de moi, les clochers, les toits, les docks immenses, les légions de navires de la reine des États-Unis, je sentis vaguement que la poésie ne pouvait être bannie de cette terre, et qu'il y avait place au soleil de ce pays pour un artiste, pour un érudit, ou pour un ingénieur instruit. Dans ce pandémonium de tant de richesses et de tant de misères, dans cet immense réservoir où le torrent de l'émigration européenne jette à la fois ses ondes vivaces, son écume et son limon, pourquoi mes ambitions modestes ne seraient-elles pas réalisées?

D'abord quoi de plus poétique que l'histoire de l'Amérique? Cette histoire, les origines de cette nation, ne sont-elles pas dignes d'un Dante ou d'un Milton? Qu'y a-t-il de plus poétique que les aventures de Christophe Colomb? La défaite des Indiens, les combats et la violence de Pizarre et de Cortès ne formeraient-ils pas le sujet d'une magnifique épopée? Les colons français s'établissant aux bouches du Mississipi, les Puritains abordant en 1620 au rocher de Plymouth et y fondant une patrie nouvelle ; et cet immense soulèvement au nom de la liberté, qui fait bondir le cœur de tous les hommes et entraîne au-delà des mers la jeunesse française, et ces annales où déjà resplendissent les noms de Franklin, de Washington, de Lincoln, n'est-ce donc pas digne d'inspirer un poëte! Enfin ce peuple n'a-t-il pas Prescott, n'a-t-il pas Irving, Edgard Poë, Mme Becker Stoove, n'a-t-il pas Longfellow? Pourquoi donc laisserait-il mourir un malheureux, qui, un

peu à son exemple, s'est adonné aux sciences exactes et a beaucoup aimé la poésie?

Parisien, je fus peu étonné des longues perspectives des magasins de Broadway, de l'incessante activité de la ville, du bruit des voitures, du mouvement incessant des tramways, ainsi que des milliers de bateaux à vapeur qui couvrent la rivière du Nord, séparant New-York-City du faubourg de Brooklyn. Je jetai un regard dédaigneux et quelque peu moqueur sur les monuments : l'*Hôtel de ville*, en partie bâti en marbre, mais dont le couronnement est en bois peint; la *prison d'État*, la *Maison de charité*, le *New-York Exchange*, où sont établis les bureaux de la poste et le cercle des commerçants, les temples de la Trinité et de Saint-Paul; le *Federal-hall*, où le 30 avril 1789 Washington et le congrès jurèrent de maintenir la constitution; et je souriai, malgré moi, devant les immenses *immeubles* des millionnaires américains, véritables modèles de luxe inintelligent et monstrueux.

D'ailleurs, j'étais peu disposé à admirer, mon esprit était préoccupé, torturé, par la recherche d'un hôtel à bon marché où je pusse gîter, avant de me lancer dans la carrière de solliciteur d'un travail quelconque.

Je traversai donc rapidement les quartiers somptueux pour gagner les rues populaires, qui s'étendent à l'orient de la ville, et bientôt le hasard me fit découvrir, dans une rue étrangement silencieuse et sale, un hôtel garni dont l'apparence plus que modeste me séduisit.

Il vous est peut-être arrivé, quand vous étiez jeune et que vous vouliez « *faire des études de mœurs* », selon l'expression dont on se sert ordinairement, il vous est peut-être arrivé, dis-je, d'aller quelquefois *rouler* les quartiers excentriques, d'entrer dans des bals ignobles, de boire des verres de bière chaude sur des

comptoirs sales de marchand de vin, et enfin, — toujours pour faire des études, — de finir par vous laisser entraîner à coucher dans un bouge du quartier de la Butte aux Cailles ou des Carrières d'Amérique.

C'est là une des marottes des jeunes gens de Paris : faire des études de mœurs ! On ôte sa chaîne de montre, on enfouit son argent dans quelque pli caché de ses vêtements, ne gardant dans le porte-monnaie que le strict nécessaire : on met dans sa poche deux ou trois cartes de visite et quelques lettres pour constater son identité, si, par malheur, la série d'études aboutissait à une comparution, en qualité de témoin, devant le commissaire de police, et bravement l'on part pour avoir plus tard le droit de dire sottement :

— Oh ! les habitants de ce quartier-là ! Quels êtres abominables ! j'en parle *de visu!*

Or, rappelez-vous le *garni* où « l'on couche à la nuit », dit l'enseigne peinte sur la lanterne accrochée au-dessus de la porte, et dans lequel vous avez été conduit ; rappelez-vous l'escalier boueux que vous avez grimpé, à la lueur de la lampe fumeuse de pétrole portée par l'hôtelière, une gaillarde à mine patibulaire ; rappelez-vous les quelques pieds carrés où vous fûtes enfermé, après avoir versé le prix de votre coucher entre les grosses mains sales de la patronne, le papier à fond blanc, jauni par l'humidité, qui garnissait les murs, la commode de noyer sur laquelle reposait, dans une cuvette crasseuse, un pot plein d'une eau saupoudrée de noire poussière ; rappelez-vous le lit aux draps puant le blanchissage parisien, sentant la lessive du lavoir voisin, lit dans lequel, malgré votre courage, vous refusâtes d'entrer, et auquel vous préférâtes la chaise rembourrée de la chambre, devant la table bancale, pour vous endormir, éreinté, en attendant l'aube et le moment de vous enfuir. Rappelez-vous

cela, et aussi l'écœurement que vous avez éprouvé, le dégoût, le besoin de vous purifier tout de suite par un bain, avant de rentrer chez vous, après votre nuit d'*études*.

Eh bien, toutes ces puanteurs que vous avez senties, toutes ces ordures que vous avez frôlées, toutes ces ignominies au milieu desquelles vous avez erré pendant quelques heures. tout cela était l'atmosphère de cet hôtel newyorkien, de ce *lodging-house*, atmosphère semblable à cette humidité fétide qui, comme un manteau jeté sur les épaules, couvre entièrement l'individu qui pénètre dans une cave abandonnée ou dans quelque souterrain perdu.

Que dis-je? cela était bien pire encore que ce dont vous avez idée, bien pire que ce que vous pouvez supposer; c'était la pauvreté à New-York.

L'*Empire-City* est en effet, en même temps que l'empire du commerce et de l'industrie, la cité où la misère, la misère hideuse, vicieuse, impardonnable, indécrottable, s'étale avec le plus de cynisme, incurable, inconsolée, permanente, en face du luxe le plus insolent, de l'égoïsme le plus abject, de l'indifférence la plus ignoble.

Il faut aller dans les *whitechapel* de Londres, entrer dans Saint-Gilles, cette épouvantable *paroisse* limitrophe du noble Oxford-street, pour voir quelque chose d'approchant. L'Angleterre seule dispute à l'Amérique la possibilité de produire industriellement de telles misères.

A Londres, comme à New-York, il n'y a point de vices, il n'y a point de crimes qui soient punis aussi sévèrement que la pauvreté. Le mot *pauvre* appliqué à un homme, est non-seulement une injure, mais un impitoyable anathème. Dans cette société fondée sur le trafic, et constituée dans un seul but, l'accroissement indéfini des richesses, la pauvreté est naturellement la der-

nière des infamies. C'est une plaie qu'il faut cacher, sinon guérir. c'est une maladie honteuse.

En beaucoup de pays autrefois on traitait la rage de cette façon expéditive et radicale : le patient était placé entre deux matelas et très-bien étouffé pour cause de philanthropie.

L'Angleterre, dans sa charité redoutable, applique un traitement analogue à ses pauvres. Elle a des orateurs qui parlent, des publicistes qui écrivent, des philosophes qui méditent après boire. Sur l'avis collectif de ces trois classes d'hommes bienfaisants, l'Angleterre bâtit dans chacune de ses villes un ou deux hangars en bonnes pierres ou en bonnes briques : ce sont les *work-houses* (maisons de force). Dans les *work-houses* elle parque ses mendiants et les fait travailler de telle sorte, que ceux-ci s'échappent dès qu'ils le peuvent, pour aller mourir de faim sur les grandes routes.

En Amérique, animé de la même philanthrophie, on a bâti sur le même modèle, les prisons d'État et les maisons de charité; mais, en plus, on a remplacé la mort par la faim sur les grandes routes, qui encombrait les chemins, par la transportation dans les territoires du *Grand-Ouest*. On a trouvé, de plus, à la place de la suppression du pauvre par les *work-houses*, sa suppression par l'abus des boissons alcooliques, par l'usage du laudanum, et du haschich, toléré et encouragé, depuis son introduction par les Chinois.

D'ailleurs, personne ne se plaint : les pauvres en Amérique, étant très-rarement de véritables Américains, ne méritent guère d'intérêt.

New-York est, en effet, le refuge d'une immense quantité d'aventuriers que la police de l'ancien monde trouble dans l'exercice de leur droit de gagner leur vie comme ils le veulent; c'est le Botany-Bay, le Cayenne volon-

taire du crime et du vagabondage de l'Europe. Comme on entre là sans passe-port, comme on peut, en posant le pied sur cette terre de liberté, échanger sans la moindre difficulté un nom taré contre un nom encore vierge, comme il est très-aisé d'obtenir le titre de citoyen américain et de jouir de tous les priviléges qui y sont attachés, il résulte qu'il y afflue une quantité d'individus pour lesquels l'Europe serait inhabitable. Ces gens-là restent-ils misérables, qu'importe?

S'il y a, parmi eux des honnêtes gens?... qu'allaient-ils faire dans cette galère? N'est-il pas bon qu'ils meurent?

C'était sans doute l'avis des pauvres diables eux-mêmes que je rencontrai dans le *salon* de l'hôtel borgne, où la faiblesse de mes ressources pécuniaires me forçait à demander un domicile.

Ce salon auquel on eût pu, sans crainte d'erreur, donner le nom de bouge, était orné d'une grande table ronde, placée au milieu, graisseuse, poisseuse, bancale, et dont les bords, largement entaillés, les planches profondément creusées, témoignaient de la singulière manie des Américains de se servir continuellement de leurs couteaux de poche pour graver leurs noms sur n'importe quel meuble, débiter en copeaux n'importe quel bois qui se trouve à leur portée, sculpter et enjoliver d'arabesques n'importe quel objet que peut attaquer un instrument tranchant et pointu. Sur cette table, des verres microscopiques contenant une liqueur noirâtre, que très-lentement, goutte à goutte, dégustaient les habitués du lieu. Au milieu du brouillard épais, formé par la fumée des cigares, apparaissaient ces individus, dans les poses les plus fantastisques, les plus singulières qu'il fût possible de voir. Sur le marbre cassé de la cheminée, en guise de garniture, se dressaient des pieds nus ou chaussés des plus étranges

et des plus boueuses chaussures, dont les propriétaires allongés au fond de siéges placés bien plus bas, semblaient perdus dans de silencieuses et profondes méditations. Dans un coin, un crayon à la main, les yeux fixés sur un carnet couvert de chiffres, deux autres hommes, la physionomie hébétée, causaient ensemble sans s'écouter l'un l'autre. Près d'eux, une femme en haillons, coiffée, à la mode anglaise, d'un chapeau jadis élégant, était accroupie, et chantonnait une mélodie plaintive ; elle semblait entièrement absorbée dans ses pensées, et complétement indifférente à ce qui se passait autour d'elle.

Nul ne bougea à mon entrée, pas même une grosse dame, pleine de *respectabilité*, majestueusement assise sur un grand fauteuil, devant un petit bureau, et qui était évidemment la maitresse du logis ; pas même le garçon qui, de l'air digne et grave d'un pharmacien dosant quelque drogue, versait dans les verres microscopiques la liqueur noirâtre.

Selon les habitudes américaines, un silence relatif régnait parmi ces buveurs.

Je me dirigeai vers la dame assise au petit bureau, et je lui demandai si elle avait une chambre à me louer.

Elle me toisa d'un indéfinissable regard, et, prenant une clef suspendue à un petit râtelier auprès d'elle, elle me la donna en disant :

— Quatre dollars par semaine...

En même temps elle tendait la main.

Le prix des hôtels, des appartements meublés ou non meublés, est effrayant à New-York. Je pensais aux plaintes qu'avaient souvent provoquées de ma part, les prétentions des propriétaires parisiens. Le fameux énoncé de Proudhon ; « *La propriété, c'est le vol!* » m'était souvent venu sur les lèvres en payant *mon terme ;*

mais à peine débarqué dans la ville reine de la république américaine, j'avais constaté que les possesseurs parisiens d'*immeubles* étaient des modèles de désintéressement auprès de leurs confrères Yankees.

Marchander était absolument inutile ; et comme je tenais à entrer dans les bonnes grâces de celle qui probablement allait être mon hôtesse pour un laps de temps plus ou moins long, je payai sans rien dire, et en souriant.

Il me tardait d'avoir installé dans ma chambre mes bagages, c'est-à-dire l'unique petite malle de cuir qui renfermait tout ce que je possédais, afin d'aller prendre un bain, puis me reposer des fatigues de la traversée. Néanmoins ma curiosité, vivement excitée, ne me permit pas d'attendre plus longtemps avant d'interroger le garçon, au sujet de la liqueur brune contenue dans les verres des buveurs du salon.

— Du laudanum, me répondit-il.

L'alcoolisme est une des plaies de la société moderne ; mais en Amérique cette plaie a atteint des proportions épouvantables. Quoi que l'on puisse dire, il faut évidemment en attribuer en grande partie la cause à la misère, ou du moins à l'excès de travail, que suit forcément le besoin de violents excitants, soit pour le poursuivre, soit pour en oublier les douleurs. Mais bientôt l'insuffisance des alcools arrive, le prix élevé des boissons permet tant à l'ivrogne d'atteindre seulement l'ivresse méchante, l'ivresse où l'on souffre et non l'ivresse où l'on oublie, l'ivresse où l'on rêve. Il remplace alors l'alcool par des narcotiques, le laudanum, l'opium, le haschisch. La preuve de cela, c'est que ces effroyables passions exercent leurs ravages précisément dans les districts manufacturiers d'Angleterre ou dans les grandes villes industrielles d'Amérique.

Le laudanum de Sydenham, le plus usité, est com-

posé de vin de Malaga ou d'Alicante, dans lequel on a mis à macérer pendant une quinzaine de jours de l'opium brut, du safran qui colore en jaune le mélange, de l'écorce de cannelle et des girofles. Dès qu'on a pris goût à cette boisson, l'habitude devient bientôt si forte, qu'il devient presque impossible au malade de se passer de la potion opiacée. L'économie se modifie si bien sous l'influence persistante du narcotique, que, si l'on vient à en supprimer brusquement l'ingestion quotidienne, un malaise général survient et quelquefois même des accidents plus ou moins graves. Si l'on tente de sauver un buveur de laudanum et de l'arracher à sa détestable passion, il ne manque pas de dire : « J'ai essayé, à quoi bon? je deviens malade, je ne puis plus vivre sans laudanum, » et il retombe plus que jamais dans ses excès. En effet, quand on retire à un buveur invétéré sa dose journalière, on voit survenir chez lui immédiatement la céphalalgie, l'insomnie, la dépravation des sens, des spasmes, des lassitudes, des inquiétudes dans les membres, des mouvements involontaires dans les bras, les doigts, les orteils, et même des crampes, des nausées, des douleurs dans la poitrine, de la toux et parfois des troubles dans l'intelligence, des hallucinations de la vue, qui font apparaître des animaux et des spectres divers.

Tels étaient bien les malheureux du salon de l'hôtel. Leurs corps amaigris, leurs visages jaunes et desséchés, leur démarche chancelante, l'apathie de leurs mouvements, leur épine dorsale pliée, leurs yeux caves et vitreux les trahissaient au premier regard.

Quelques new-yorkais mêmes se livrent à l'absorption du *haschish*, introduite dans ce capharnaüm des nations par des marins hindous et chinois. Cette préparation, composée de graines de chanvre écrasées et bouillies avec du beurre, puis mêlées avec du sucre et

présentées généralement sous forme de pastilles, ou d'opiat, conduit généralement ceux qui en font usage à l'hébètement, à l'idiotisme et à la mort; mais, comme le laudanum, elle fait oublier le présent, si triste pour le pauvre, dans la société américaine.

Un jeune médecin de New-York, dont je fis plus tard la connaissance, me racontait ainsi une expérience qu'il avait exécutée sur lui-même, étant interne dans un hôpital. Il avait goûté à cette préparation, si largement exploitée par les rêveurs, les poëtes et les romanciers du commencement de ce siècle, qui en ont tant exagéré et embelli les effets.

— « Malgré le peu de confiance, me disait-il, que « j'avais touchant les récits plus ou moins fantastiques « qu'on a faits du haschisch, je pris un jour quinze « grammes de cette substance. J'avais l'esprit calme, « ce qui convient toujours dans les expériences de cette « nature. Un fourmillement se fit sentir au bout d'une « demi-heure à l'extrémité de mes orteils; et j'éprouvai « cette sensation particulière (*aura epileptica*) qui, dans « les accès d'épilepsie, part d'un point quelconque du « corps et gagne rapidement le cerveau. Décrire tout « ce que mon être éprouva alors est impossible; je ne « trouve pas de mots assez puissants pour en faire le « tableau. Des déesses me regardaient avec bonheur; « des anges volaient autour de moi, je croyais être « dans le paradis... Étrange illusion! lorsque je fus de « sang-froid, on m'apprit que ma déesse aux formes « gracieuses était une infirmière de l'hôpital, femme « déjà courbée et ridée par l'âge. Vous allez rire quand « je vous aurai dit que ces jolis petits anges étaient « MM. les internes de l'hôpital qui se trouvaient là.

« Cette ivresse du haschisch eut pour seule consé- « quence de développer chez moi un appétit déréglé qui « me fit dévorer trois dîners successifs, et auquel suc-

« céda une soif inextinguible de trois jours..... »

J'étais évidemment descendu dans un hôtel dangereux; mais les préoccupations qui m'assiégeaient, la nécessité où je me trouvais de chercher immédiatement une position sociale pour vivre, et surtout l'aversion instinctive de mon tempérament pour tout excitant, devaient me préserver à jamais de tomber dans ces abîmes de désolante dégradation, auprès desquels j'étais appelé à habiter.

D'ailleurs, dès que j'aurais trouvé un emploi quelconque, je procéderais à une installation moins provisoire et plus convenable.

Le lendemain, dès le matin, je me lançai dans le tourbillon de New-York, au milieu de l'épouvantable mêlée, décidé à tout braver pour y conquérir ma place, résolu à devenir membre de cette société dans laquelle, malgré sa démocratique étiquette, la concurrence a remplacé la fraternité, dans laquelle il faut tuer pour ne pas être tué, dans laquelle il faut, pour ne pas être étouffé par la cohue, être assez fort et assez adroit pour grimper sur les épaules des autres.

Mais je voulais faire ainsi, non-seulement en me servant uniquement des moyens autorisés par les lois américaines, si élastiques; mais encore en exigeant, pour chacun de mes actes, l'approbation de ma conscience.

A peine était-il huit heures du matin que déjà je galopais à travers les rues de New-York, républicainement envahies par les échoppes de toutes sortes des petits naturels, vendeurs de journaux, décrotteurs, joueurs de billes ou de *tip-cat,* jeu de balle national, ramasseurs de bouts de bois dans les démolitions, cribleurs des cendres de houille, vendeurs de bouquets, de cahiers de chansons, de pastèques, de châtaignes grillées ou de quelque pâte plus ou moins appétissante;

spéculateurs en cigares à bon marché, en porte-monnaies; merciers en plein vent; population nomade dont le chiffre est énorme, et qui, après une nuit passée dans l'allée de quelque hôtel, sur la terre nue de quelque jardin public, au milieu des décombres d'une maison en démolition, ou dans une de ces grandes chaudières à vapeur restées dehors devant les ateliers de machines, accaparent la voie publique, ne laissant passer, comme le brigand à la corne d'un bois, aucun voyageur, sans lui arracher plume ou poil, ou sans se venger de son dédain, par les importunités criardes d'offres sans cesse renouvelées.

Je regardais les vitrines des magasins, véritable chaos, assemblage des marchandises les plus hétéroclites; je plongeais mes regards dans les débits de liqueurs aussi nombreux pour les hommes que les magasins de confiserie pour les dames; librairies tellement multipliées, que l'on pourrait croire l'Américain le peuple le plus liseur du monde; je m'extasiais positivement devant les enseignes démesurées flottant au vent, et j'admirais le génie véritablement surhumain du Newyorkien pour la réclame. Combien peu inventifs sont, auprès d'eux, nos faiseurs d'annonces français !

Je veux donner un exemple.

Tandis que j'étais à New-York, un jeune homme d'une excellente famille, mais pauvre, assassina sa fiancée dans des circonstances excessivement dramatiques. Il avait été poussé à ce crime par la jalousie, par la rage que lui causa une certaine préférence accordée en apparence à un rival, par la folie de désespoir que lui donna la rupture possible d'une union depuis longtemps rêvée et près de s'accomplir, et aussi par les inextricables embarras où le plongeait le caprice de sa maîtresse. Elle était riche; ce mariage permettait au jeune homme de remplir certains enga-

gements. Dans un moment d'égarement, il préféra se venger, puis mourir, que de vivre déshonoré et misérable ; il tua l'infidèle. Tout New-York s'était intéressé au procès, et le verdict du jury, prononçant la peine de mort contre le meurtrier, avait été vivement discuté dans toutes les familles. Un grand nombre de personnes eussent voulu un acquittement, surtout parce que ce garçon, excellent sujet d'ailleurs, était le seul soutien de sa vieille mère infirme, et que le jugement frappait ainsi deux victimes.

C'était là — on le savait dans New-York, — le plus cruel tourment de l'assassin, son seul et dévorant remords : en mourant, il laissait sa mère sans ressources, il la condamnait à mourir de misère et de faim.

Or, la veille du jour fixé pour le supplice, un homme, porteur d'une permission, avait pénétré dans la cellule du condamné, qu'il avait trouvé le front entre ses mains et sanglotant en pensant à sa vieille mère. Cet homme était resté longtemps enfermé avec lui, et, quand il sortit, le geôlier avait remarqué que celui qui allait mourir semblait plein de courage et de calme. Peut-être était-ce un pasteur protestant quelconque qui lui avait persuadé que Dieu n'abandonne jamais ses créatures et qu'il aurait soin de la vieille mère?... Non !... On comprit le lendemain ce qui s'était passé entre les deux hommes.

Lorsque, monté sur la plate-forme sinistre, la corde au cou, le condamné fut sur le point d'être lancé dans l'éternité, il demanda à parler. Les innombrables *reporters* envoyés là par tous les journaux des deux Amériques, tressaillirent de joie à la pensée d'un article à sensation ; ils préparent leurs crayons. Les sténographes sont prêts. Les innombrables spectateurs écoutent, anxieux. Les magistrats se disposent à con-

signer au procès-verbal les dernières paroles du condamné.

— Citoyens, s'écria-t-il d'une voix forte, au moment de paraître devant le Souverain Juge, à cette heure solennelle où le mensonge est impossible, je dois, je veux dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité ! (*Attention profonde dans l'auditoire ; on entendrait voler une mouche.*) Je le déclare donc hautement : le meilleur chocolat est le chocolat de la maison David and C°, Broadway, 28 !

Cette mirobolante réclame, répétée par les innombrables journaux des deux mondes, n'avait pas été payée trop cher au prix d'une rente viagère à la mère du supplicié. Elle mourut deux mois après son fils, et la maison David and C° décupla le chiffre de ses affaires.

Que l'on ne sourie pas et que l'on ne médise pas de la puissance de l'annonce. Les plus sceptiques s'y laissent prendre, et moi-même, après de longues et vaines recherches, ce fut alléché par une magnifique annonce que je fis une démarche sérieuse :

A l'angle de la cinquième avenue...

Les Américains ont un tel amour pour les chiffres, que, de peur de n'en pas faire un suffisant usage, ils les appliquent à tout ce qui peut leur en rappeler l'agréable image. Les rues ne portent pas de nom ; elles sont décorées d'un chiffre. Quelquefois, pour surcroît d'agrément, on y ajoute un détail qui exige l'emploi d'une boussole. On vous dit avec le plus grand sang-froid : « La rue que vous désirez est à l'ouest de Broadway et au sud-sud-est de Delaware ; » ou bien : « Cette adresse est très-facile à trouver : c'est la cinquième ou sixième maison entre la vingt et unième et la vingt-deuxième rue. » Avec un tel renseignement, mettez-vous en route, et allez chercher dans l'espace la vingtième rue, au milieu des complaisants citoyens des États-Unis, qui,

lorsque vous les abordez, le chapeau à la main, en leur disant de la voix la plus onctueuse : *Sir, if you please, where is the twentieth street?* (Monsieur, s'il vous plaît, me direz-vous où est la vingt et unième rue?) vous regardent comme un animal bizarre, et s'éloignent, en vous disant brusquement : *I don't know* (Je ne sais pas.) Ceux qui ont quelques prétentions à se montrer polis et civilisés condamnent une pareille réponse et vous disent : *Farther* (plus loin !) et puis continuent leur chemin, très-fiers sans doute de s'être si bien comportés.

Ces appréciations ne sont pas seulement miennes, elles sont d'un vieux voyageur bien indulgent cependant.

Donc, à l'angle de la cinquième avenue, une affiche gigantesque avait frappé mes yeux ; elle était conçue en termes tels, que seul un paresseux aurait pu refuser d'aller à l'adresse indiquée, et de se présenter chez le *gentleman* auteur des annonces, qui promettait un travail immédiat, certain, très-lucratif, aux hommes de bonne volonté.

Je volai à cette adresse, chez l'honorable M. Smitt, Esq., le *placeur* par excellence, le roi des *placeurs* de New-York.

Il demeurait à l'extrémité de la ville opposée à celle où je logeais ; mais, dans la grande cité américaine, la dernière chose dont on doive se mettre en peine, c'est d'un moyen de locomotion, à quelque heure que ce soit, et de quelque côté qu'on désire aller. Le quai de la rivière du Nord est toujours inondé de tourbillons de fumée. Les Israélites n'avaient qu'une colonne de fumée pour les guider pas à pas dans le désert ; mais ici il y en a des centaines qui mènent par eau dans toutes les directions. Sur la terre ferme, les tramways et les omnibus sillonnent la ville dans tous les sens. Le conducteur — chose remarquable dans cette ville à la population quelque peu sujette à caution — est remplacé dans ces

véhicules par une sorte de tire-lire dans laquelle chaque voyageur dépose le prix de sa course. Cette simplification ne laisserait pas que de présenter en France quelques chances de perte, remarque plaisamment un de nos plus spirituels écrivains, et il nous est difficile de comprendre comment les Compagnies n'ont pas eu à souffrir de ce mode de versement. On ne nous ôtera pas de l'idée qu'en faisant sa caisse, le soir, le receveur général doive avoir à constater, comme dans *la Cagnotte,* la présence d'un grand nombre de boutons de culotte parmi les penny.

Je ne parle pas des fiacres, qui sont rares et fort chers à New-York, et qui servent ordinairement et presque exclusivement au transport des bagages, les personnes assez riches pour se faire voiturer en fiacre ayant généralement une voiture à elles.

Je sautai dans un tramway bondé de voyageurs, les uns assis, les autres se tenant, faute de place, après des cordons qui pendent du plafond de la voiture. J'étais debout, ayant à côté de moi une jeune Américaine d'une beauté vraiment remarquable, et que ses compatriotes laissaient parfaitement debout, dans une position réellement fatigante, sans que le moindre sentiment de galanterie poussât l'un d'eux à lui offrir sa place.

Je n'ai pont eu encore à parler des femmes américaines : à bord du paquebot, hormis quelques émigrantes, il n'y avait point de femmes, et, la gravité de ma situation me disposant fort peu aux douces flâneries et à la recherche du plaisir, je n'avais adressé la parole, et seulement pour affaires, qu'à ma très-respectable hôtesse; je n'avais, pour ainsi dire, vu aucune femme de New-York. Le hasard qui me plaçait à côté d'une adorable jeune fille, porta mes pensées sur le beau sexe américain.

« D'abord, avouons-le avec tous les voyageurs, les femmes sont le sujet des études les plus curieuses que l'on puisse faire en Amérique, et ce n'est pas peut-être, remarque M. X. Eyma, à leur avantage; non pas que la vertu, les sentiments d'honneur et de délicatesse, les dévouements, soient positivement proscrits de ce pays, mais les femmes y ont une existence tellement en dehors, tellement libre; elles sont tellement maîtresses absolues de leur destinée, au risque et péril de leur vertu, que c'est là, pour les étrangers, le spectacle le plus étonnant que l'on puisse imaginer. C'est pourquoi, à bord des steamboats comme dans les villes, on rencontre de la part des femmes les mêmes excentricités de manières qui vous font douter, par moments, si vous êtes dans un cercle de femmes honnêtes ou de femmes suspectes. L'empressement mêlé de réserve que les hommes leur témoignent surprend même parfois. Ce respect est une loi générale; cette réserve est un acte de prudence que les étrangers négligent parfois, ce qui leur coûte souvent fort cher... La grande préoccupation des femmes américaines étant de trouver des maris, elles se sont fait un art tout spécial des piéges où elles entraînent les inexpérimentés. D'une simple galanterie à un engagement solennel, il n'y a que l'épaisseur d'un sourire adroit, d'un mot habilement arraché, et d'une pression de main opportune. Et sans vous en douter, vous êtes pris dans des chaînes dont il vous est fort difficile, quand cela vous est possible même, de vous délier. »

En second lieu, l'éducation très-masculine que l'on donne aux femmes américaines change en quelque sorte leur situation vis-à-vis des hommes, auxquels elles sont souvent égales, quelquefois supérieures, en instruction, en science, en valeur et en acquis intellectuels. Au moyen âge, on discuta sérieusement en Eu-

rope la question de savoir si la femme avait une âme ; un grand nombre d'hommes, en France, en sont encore à la Bélise de Molière et trouvent suffisant que leur ménagère sache *distinguer un pourpoint d'avec un haut de chausses*. L'éducation un peu exclusivement *charmeuse* qui leur est encore donnée en Europe, et particulièrement en France, place les femmes dans un degré évidemment inférieur à l'homme : nous les considérons malgré tout comme des êtres destinés à nous donner du bonheur, du dévouement, des consolations, mais créées pour nous, pour notre usage et notre utilité. Vis-à-vis d'elles, comme vis-à-vis d'un vieillard ou d'un enfant, il nous appartient de jouer le rôle de protecteurs, de soutiens, conséquemment de maîtres. Nous devons éclairer leur ignorance, guider leurs pas, soutenir leur faiblesse ; elles nous jurent hautement, selon les termes de la loi, respect et obéissance.

Dans la femme américaine, au contraire, vous rencontrez une gaillarde qui, malgré la délicatesse de ses formes, a fait assidûment de la gymnastique, sait la boxe, l'escrime, la savate et le bâton, tire des armes, joue du revolver, et serait très-capable, grâce à l'adresse et à la vigueur développées en elle par de fréquents exercices, de vous administrer une râclée ou de se défendre contre un malfaiteur ou un animal furieux. Elle est peut-être docteur en médecine et a pratiqué des amputations ou des opérations devant lesquelles vous vous seriez pâmé ; ou bien elle a présidé quelque *meeting* électoral, et, à la tête d'autres dames, elle a chargé, le revolver au poing ou la canne plombée à la main, les *tenantes* du candidat rival ; ou bien encore elle a été conférencière, journaliste, divorcée, colonel, défricheur de bois, entrepreneur de transports à travers les déserts, voyageur intrépide, etc. etc. Invinciblement vous baissez pavillon devant cette femme forte, peu semblable à

celle dont parle l'Écriture, ou du moins vous la considérez comme une sorte de mâle; et vous ne pouvez avoir pour elle d'autres égards que ceux que vous auriez pour un monsieur très-barbu ayant exercé les professions ci-dessus.

Est-il bien, est-il mal qu'il en soit ainsi ?

Je ne pourrais être impartial : je laisse chacun juger selon ses idées. Je me contente de raconter ce qui m'est personnellement arrivé.

Tandis qu'à côté de la belle jeune fille je roulais à travers les rues de New-York, une pluie torrentielle vint à tomber. Incident ridicule, je n'avais point de parapluie, et, d'après les indications que j'avais prises, je ne devais pas être éloigné de l'endroit où je me rendais. Sans y faire attention, je murmurai à demi-voix quelques paroles de mauvaise humeur relatives à mon embarras.

— Vous descendez à la rue vingt-neuvième ?... me dit la jeune fille.

— Oui, mademoiselle... répondis-je étonné.

— Je descends là aussi, reprit-elle. Très-volontiers je vous prêterai l'abri de mon parapluie pour gagner la maison où vous allez...

J'acceptai avec gratitude, mais non sans un profond étonnement, cette offre singulière faite par une jeune femme à un étranger : je la remerciai en termes fort vifs; elle me répondit en français avec un accent que je trouvai plein de charmes, et notre conversation se trouvait très-engagée, quoique portant sur des sujets futiles, lorsqu'elle me dit :

— Nous sommes arrivés...

Je sautai à terre après elle : les voitures publiques ne s'arrêtant, ni pour prendre, ni pour descendre les voyageurs. Une certaine habitude de la gymnastique est indispensable pour se servir de ces véhicules. A

l'abri de son parapluie, je remontai la rue, et elle eut l'obligeance de me quitter seulement à la porte de la maison du *placeur*, maison que je reconnus aux immenses enseignes qui l'ornaient, et qui indiquaient aux passants la demeure de Smitt, Esq. and C°.

Avant de franchir le seuil, je suivis des yeux la jeune fille qui s'éloignait, et, malgré moi, j'admirai sa tournure élégante. Elle se retourna, et comme si elle eût été satisfaite d'avoir deviné que je la regardais, elle sourit, continua son chemin en pressant le pas, et je la vis bientôt entrer dans une grande maison, un peu plus loin, dans la même rue.

Je ne pus réprimer un inexplicable soupir : une rêverie bizarre s'emparait de mon esprit... Quelqu'un passa, et le bruit de sa marche me rappela à moi-même, à ce que je venais faire chez M. Smitt and C°. Je gravis l'escalier, guidé par des doigts indicateurs peints sur la muraille ; je montai un étage. Un domestique en livrée m'ouvrit la porte et m'introduisit dans une antichambre déjà encombrée de clients.

Une antichambre splendide, tendue de papier aristocratiquement sombre, meublée en vieux chêne, garnie de banquettes en cuir, aux clous argentés. Au centre de la pièce une énorme table massive, couverte de journaux, au milieu desquels une Bible colossale offrait les consolations de ses pieux feuillets aux clients impatients d'attendre.

Cependant M. Smitt, Esq., était — je le sus plus tard — un juif prussien.

Il nous faut, à ce propos, dire quelques mots, des races diverses qui s'accumulent sur ce vaste territoire d'Amérique, et de la fusion de ces races en un seul peuple.

M. X. Marmier, écho de l'opinion la plus commune, écrit :

« Entre toutes les choses qui étonnent l'étranger aux États-Unis, la plus étonnante peut-être est la puissance d'absorption du génie américain. Supposez un habile chimiste jetant dans un de ses creusets cinq ou six ingrédients de différentes espèces, les mêlant, les broyant à la fois pour en extraire un seul et même suc, vous aurez une image de la chimie morale et intellectuelle qui sans cesse agit sur ce pays. Ce que nous appelons le peuple américain n'est qu'une agglomération d'émigrants de diverses régions et de diverses races. Les premiers sont venus de l'Angleterre; les autres, de l'Allemagne, de l'Irlande, de la France, des montagnes de la Suisse, des rives de la Baltique, en un mot de toutes les contrées de l'Europe. D'abord cette agglomération s'est faite lentement, par petits essaims. Maintenant ce sont des armées entières d'artisans, de cultivateurs, des milliers et des milliers de familles qui chaque année viennent s'y joindre. En posant le pied sur le sol des États-Unis, les étrangers y apportent naturellement leurs prédilections particulières, leurs habitudes nationales, sans doute aussi leurs préjugés. Au premier abord, le caractère de l'Américain leur déplaît, ses habitudes les surprennent désagréablement. Ils veulent se séparer de lui, vivre avec leurs compatriotes, conserver sur cette terre lointaine les mœurs de la terre natale, et dans leur langue maternelle, ils déclarent énergiquement qu'ils ne seront jamais Américains. Vain projet! inutile protestation! l'atmosphère américaine les enveloppe, et par son action continue attiédit leurs souvenirs, dissout leurs préventions, décompose leur élément primitif. Peu à peu, sans se rendre compte des modifications qui s'opèrent entre eux, ils changent de point de vue et de façon d'être, adoptent les usages et l'idiome des Américains, et finissent par s'absorber dans la nation

américaine comme les ruisseaux des vallées dans les grands fleuves qui les portent à l'Océan. »

D'un autre côté, un voyageur très-américain, M. X. Eyma dit :

« C'est chose incroyable que le peuplement simultané des déserts et des villes, par couches et par groupes de nations, jalouses les unes des autres, chacune transportant au-delà de l'Atlantique et sur les bords du Pacifique son patriotisme européen, qui ses grandes passions, qui ses petites rancunes; celle-ci ses rivalités commerciales, celle-là ses antipathies sociales; l'une son audace, sa légèreté et son esprit; l'autre son sang-froid calculateur, sa patiente lourdeur et son infatigable ardeur au travail... Le premier sentiment qui se manifeste chez l'émigrant, quel qu'il soit, est l'égoïsme et la défiance contre ses co-arrivants. En même temps, il éprouve un besoin de protection pour lui-même, et une terreur de l'isolement, qui le poussent à se diriger vers le point où le plus grand nombre de ses compatriotes s'abritent déjà sous le drapeau national, si j'osais dire... De là ces agglomérations d'individus, ces groupes distincts, formant cinq ou six peuples au milieu du peuple américain proprement dit, dont ils tiennent à faire partie, auquel ils s'efforcent en même temps d'échapper. Cette contradiction est flagrante et frappe singulièrement d'un bout à l'autre de l'Union; c'est par ces tendances de rapprochements que s'expliquent tout naturellement les diverses chances de prospérité et de fortune qui se remarquent aux États-Unis entre les diverses branches de la grande famille européenne. Tel groupe d'émigrants primitifs se sont établis dans certaines latitudes, au milieu des déserts ou dans des villes, ont accaparé telle branche de commerce ou d'industrie, telle profession, tel métier. Ces villes ou ces déserts sont le rendez-vous des nouveaux

arrivants ; ces métiers, ces professions, ces branches d'industrie ou de commerce, semblent être spécialement réservés, comme par droit de conquête ou de priorité, à certaines races. Des traditions particulières se perpétuent dans chaque groupe de races, chacune y paraissant tenir essentiellement, écartant toute fusion, répugnant aux alliances par le mariage. Malgré ces entêtements d'autonomie, le grand esprit américain plane au-dessus de ces diverses agglomérations partielles, et crée entre elles des liens qui, socialement et politiquement parlant, font d'elles des masses compactes, unies en un seul sentiment, en un seul dévouement, ayant en vue un seul et même but à atteindre. »

Ces observations parfaitement justes étant faites, ajoutons que ce sont surtout les vices, les défauts des Américains proprement dits que les nouveaux arrivés s'empressent de prendre et d'ajouter aux vices et aux défauts qui leur étaient propres. Les défauts et les vices des Américains n'étant incompatibles qu'avec ceux des Français, cela explique le peu d'extension de notre émigration en Amérique, où sur 34 millions d'habitants on compte à peine 282,800 Français, encore entre-t-il dans ce chiffre 146,000 en Louisiane, territoire que nous avons possédé jusqu'en 1808, et qui, pendant des siècles, s'appela la Nouvelle-France.

Ainsi, nous ne savons pas dîner en silence, pour le seul plaisir de nous gorger de viandes et de boissons ; le Prussien et l'Anglais, comme le Yankee pur sang, s'empiffrent de nourriture et tombent sous la table à la fin du repas, sans avoir échangé une parole. Nous ne savons pas méditer pendant tout un dimanche sur une page de la Bible, ni chanter en faux ni en vrai bourdon des hymnes ineptes, ni, d'un air hypocrite, bâiller en écoutant un monsieur vêtu de noir qui dit des choses honnêtes : l'Anglais, l'Allemand ou le Suisse, digèrent

et ruminent très-bien sur le banc d'un temple, sans s'impatienter, ni désirer faire un mouvement. Nous aimons les femmes, mais nous aurions honte d'aller demander de l'amour aux filles flétries de certains quartiers de New-York ou de toute autre grande ville. Nous sommes quelque peu sceptiques en politique, il nous faut de grandes idées, des sentiments élevés, une cause noble et désintéressée pour nous enthousiasmer et nous mettre les armes à la main ; les Anglais, les Allemands, les Suisses, avant même de débarquer dans les républiques du Nouveau-Monde, se sont intéressés à la nomination d'un juge de paix, d'un garde-champêtre ou d'un agent-voyer, et, jusqu'aux coups de bâton, jusqu'aux pochons sur l'œil, jusqu'aux dents cassées, volontiers ils s'emportent. En *affaires* même, nous sommes seuls à peu près qui les faisons d'une certaine sorte. Un Américain — (et ce pourrait être aussi bien un Anglais, un Suisse, un Allemand, un Portugais) — disait à son fils, en le lançant dans le monde : « Mon enfant, gagne de l'argent!... Honnêtement, si tu peux... mais gagne de l'argent! » En France, on pousse jusqu'à l'exagération le culte de l'honnêteté, et le Français le plus dégradé, le plus taré même, n'oserait pas se vanter d'une filouterie légale. Une atteinte à l'honneur cherche toujours à être palliée, excusée ; en Amérique on s'en vante, si on a réussi. Ensuite, comme conséquence de ce goût artistique qui nous caractérise et qui fait notre gloire, nous établissons, malgré nous, des lignes de démarcation entre les diverses professions. Nous ne considérons pas du même œil un éditeur, un fabricant de bronzes, comme Barbedienne, un négociant, ou bien un charcutier, un marchand d'eaux grasses ou une revendeuse à la toilette, quelle que soit la fortune de ces différents industriels. En Amérique, le résultat, l'argent gagné, est la seule chose dont on se préoccupe.

Ainsi s'explique cette phrase toute répétée : « Le Français n'est pas colonisateur, » cela veut dire que le Français ne sait pas ajouter à ses vices les vices des autres peuples, et quant à des qualités, il n'a pas à en aller chercher dans des pays neufs où se réfugient aujourd'hui tous ceux que des causes, sinon peu honorables, sans contredit au moins des causes dont il n'y a pas à se vanter, forcent à quitter leur patrie.

Le Juif prussien chez lequel j'étais entré avait donc uni, suivant la loi commune, aux vices fondamentaux qu'ont ses pareils de Prusse, cupidité insatiable, saleté incurable, lâcheté insolente, platitude écœurante, malhonnêteté foncière, ivrognerie de brute, vices dont nous avons pu constater les ignominies tandis qu'ils suivaient les armées allemandes pendant la guerre de 1870-1871, les vices inhérents à la grande République américaine, les vices nés du sol, pour ainsi dire. A l'abus de la bière et du schnick il avait joint celui du porter, de l'ale et du wiskey ; à la fanfaronnade prussienne la vantardise américaine, à son indélicatesse native l'élasticité de conscience du marchand du Nouveau-Monde, à sa poltronne brutalité l'habitude de prévenir par un coup de revolver le coup de pied au derrière ou la volée de coups de canne qu'il méritait ; enfin de Juif allemand il était devenu protestant méthodiste. Résultat définitif : il était riche. Le luxe de son antichambre, pleine de monde, indiquait la réputation dont il jouissait de placer, promptement et bien, les gens à la recherche d'une position sociale.

A peine étais-je entré qu'un domestique vêtu de noir, s'approcha vivement de moi, et me dit :

— M. Smitt vous attend avec impatience, venez vite.

Évidemment ce domestique me prenait pour un autre ; mais la perspective peu agréable de perdre un certain nombre d'heures dans la compagnie des nombreux gent-

lemen en habits noirs plus ou moins dépenaillés qui attendaient leur tour, m'ôta le courage de dissuader mon introducteur; je le suivis, sans mot dire, à travers quelques pièces somptueusement meublées et j'arrivai dans un cabinet, où, assis devant un bureau, se tenait l'honorable M. Smitt, esq., lui-même. Le domestique annonça : — Voici M. Dalbrawick...

J'allais protester. M. Smitt ne me laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

— Mon cher monsieur, dit-il, l'affaire est entendue! vous me verserez cent dollars et l'entrevue que vous désirez avec cette petite modiste française vous sera facilitée...

— Monsieur, interrompis-je vivement, et tout honteux de surprendre le secret du joli métier que faisait cet homme, monsieur...

— Vous trouvez le prix exagéré?... Remarquez que, comme je l'ai prouvé à la personne que vous m'avez envoyée, moi seul je puis...

— Je ne suis pas, monsieur, celui que vous croyez...

— Vous n'êtes pas M. Dalbrawick?...

— Non, monsieur...

— Que m'a donc dit cet imbécile de John?... Enfin, n'importe?... Faisons vite, puisque vous êtes là!... Que désirez-vous?...

— Monsieur, je suis Français, venu à New-York à la suite de certaines affaires de famille; ayant vu par des affiches que vous procuriez des emplois, je suis venu vous demander de me placer.

La figure de l'honorable M. Smitt s'était transformée tout à coup. Une couche de sainte hypocrisie avait recouvert les traits de son visage; tout doucement il avait ouvert une grosse Bible posée sur son bureau, et son doigt s'était posé sur le livre :

— Vous êtes Français, fit-il de la voix nasale d'un

prédicateur méthodiste... Ah! un Français! un aveugle de ce malheureux pays qui se vautre dans un honteux athéisme ou dans la fange impure du catholicisme...

— Monsieur!...

— Ne vous emportez point, mon fils, reprit-il avec onction ; je vous plains, mais je ne suis moi-même qu'un misérable pécheur, et je n'ai pas le droit de condamner... D'ailleurs vous êtes maintenant en Amérique, et il y a lieu d'espérer que vous entendrez la parole et que vous vous convertirez...

L'impudence de ce drôle m'indignait; heureusement le rire me gagna, tandis qu'il murmurait :

— Oh! le Léviathan qui s'assied sur sept collines!... l'enchanteresse impie qu'on appelle Rome!... Mais après tout, ajouta-t-il en changeant de ton, il y a des gens honnêtes parmi les catholiques... et même parmi les libres-penseurs!...

Et, quittant sa Bible, il feuilleta un registre avec rapidité :

— Ce ne sont pas les places qui manquent, reprit-il ; voulez-vous être forgeron? voulez-vous entrer dans une brasserie? voulez-vous être imprimeur, fondeur, calfat, potier, tisserand, mouleur, maçon, charpentier, tanneur, corroyeur, blanchisseur de coton, dégraisseur de laines, encaqueteur de poissons salés... J'ai cinquante autres emplois à vous offrir. Il n'y a chez moi que l'embarras du choix!...

— Toutes ces professions, repris-je avec une grimace, exigent un apprentissage ou du moins des habitudes de vie...

— Je comprends... Vous désirez un emploi plus relevé... Une position d'instituteur ferait-elle votre affaire? ou de secrétaire? Aimez-vous mieux entrer dans une librairie? ou donner des leçons d'histoire dans une pension de jeunes misses...

— Monsieur, je suis ingénieur, je...

— Oh! c'est tout différent!... Pouvez-vous disposer de quelques capitaux? je suis en mesure de vous procurer une affaire qui vaut de l'or en barre...

— Non, monsieur, je n'ai pas d'argent à placer dans une affaire... Toutefois je... pour la rétribution de vos peines...

— Fi donc! interrompit-il... N'avez-vous pas lu mon annonce? Je travaille pour le saint amour de Notre-Seigneur... Néanmoins ceux qui sont reconnaissants donnent ce qu'ils veulent... Le Livre n'a-t-il pas dit : « Aidez-vous les uns les autres! »... Cependant les affaires sont les affaires, après tout, et l'homme qui se respecte doit parler avec franchise... J'ai ce qu'il vous faut!... Un négociant a besoin d'un ingénieur... étranger... pour un travail tout spécial et que j'ignore... Les appointements sont très-beaux... Avez-vous quarante dollars à me donner?... La place est à vous...

— Mais si je ne conviens pas à ce négociant?...

— Vous aurez ma garantie... Une fois ma garantie donnée, je suis lié, mon cher monsieur... Si la première place que je donne se trouve ne point convenir, je m'oblige à en fournir une seconde; si la seconde est mauvaise, une troisième, et ainsi de suite pendant deux grands mois... Et pendant ce temps vous serez logé dans ma propre maison, hébergé, etc...

Cet arrangement me semblait assez convenable. Malgré la répulsion que m'inspirait l'individu, la diminution rapide de mes faibles ressources dans une ville où la vie est aussi chère qu'à New-York, et l'espoir qu'il faisait luire à mes yeux de me trouver bientôt du travail pour se débarrasser de la charge de m'avoir chez lui, me poussa à accepter. Il me signa un engagement, et je lui versai les quarante dollars.

Aussitôt il prit une adresse sur son gros registre,

écrivit quelques mots sur une feuille de papier, et me donnant une lettre :

— Portez ceci chez M. Crooksmann, négociant, au numéro 318 de cette même rue. Si M. Crooksmann est chez lui, l'affaire sera probablement terminée tout de suite; s'il est absent, ce ne sera qu'un petit retard, car je sais qu'il est présentement à New-York.

Je saluai, réellement pénétré de gratitude pour ce personnage peu sympathique, et, bénissant mon heureuse étoile, ne doutant pas du succès, — car j'étais décidé à ne pas reculer devant la difficulté d'un travail, — je m'acheminai à la hâte vers la demeure indiquée.

Un gai soleil avait succédé à la pluie qui tombait quand j'étais entré chez le placeur, et — ô bizarrerie de la nature humaine ! — moi, le pauvre exilé, le proscrit, non par des ennemis politiques, ce qui m'eût donné la consolation de ne pas être seul et d'avoir des ennemis à maudire, mais par une honteuse fatalité, moi le maudit, l'épouvanté, le fuyard, je me pris à rêver chastes bonheurs, douces joies, tranquilles délices, je me pris à rêver amour !...

Et comme si la mer immense qui me séparait de mon pays, avait élevé, comme la mort, une barrière infranchissable entre ce qui avait été là-bas et ce qui était à présent, entre mon passé et mon avenir, j'oubliais absolument que j'avais aimé une jeune fille, qu'elle était ma femme devant les hommes, devant Dieu, devant mon propre cœur même ; j'oubliais qu'elle m'avait aimé, que son amour peut-être était plus vivace encore que jamais; j'oubliais quel drame horrible avait brisé ma vie heureuse de jadis, quelles sinistres pensées m'avait poussé à traverser l'Océan, et je rêvais...

Je rêvais de la jolie miss, aux yeux bleus et aux cheveux noirs rencontrée dans le tramway.

Et la rêverie s'était emparée de mon âme d'une façon si complète que j'étais parvenu à la porte de M. Crooksmann, que j'en avais franchi le seuil, que j'avais traversé les magasins, pénétré jusqu'à son logement particulier, sans que l'émotion eût fait battre mon cœur, sans m'inquiéter de la réception qui m'attendait, sans songer à la gravité et aux sérieuses conséquences de ma démarche.

— M. Crooksmann est absent pour le moment, m'avait répondu le domestique ; mais miss Éva est au salon. Si monsieur désire que je l'annonce...

J'avais fait passer mon nom ; j'entrai dans le salon... Interdit, je m'arrêtai... La mémoire de ma situation me revenait tout à coup, et mon humiliation effrayée était extrême : je me trouvais en face de la jeune fille dont je rêvais, et, qui, me regardait, souriante et légèrement étonnée...

— Mademoiselle, balbutiai-je, je suis adressé à M. Crooskmann...

— Me voilà précisément, fit une voix derrière moi... On m'a annoncé une visite, juste au moment où je rentrais.

Je me retournai, et aussitôt je poussai un cri.

M. Crooksmann était précisement mon Américain du *Basilic*, le misérable qui avait osé me faire une dégradante et insultante proposition, offrir de me louer pour boire avec lui, quand il lui plairait de se livrer à la débauche.

Il me reconnut aussitôt, et très-amicalement :

— Ah ! c'est vous, me dit-il, cher monsieur... Eh bien, depuis les quelques mois que vous êtes débarqué à New-York, vous avez reconnu, n'est-ce pas, la vérité de mes assertions?... Pas de travail, pas de ressources, pas un moyen de gagner votre vie, n'est-il pas vrai?... Vous me revenez!... Ce que je vous ai dit

tient toujours... Nous en causerons... Permettez-moi de vous présenter miss Crooksmann, ma fille... je suis veuf!... Chère enfant, je vous présente un de mes compagnons de route, un jeune Français, destiné à vivre avec nous pendant quelque temps, un charmant garçon... un savant ingénieur...

Il parlait, tout en posant sa canne dans un coin du salon, son chapeau et ses gants sur un meuble, et m'avançant un fauteuil...

— Vous vous trompez, monsieur, dis-je, secouant enfin l'espèce d'ahurissement qui m'engourdissait, je n'accepte pas votre proposition... On m'avait adressé à vous, dont le nom m'était inconnu; je ne pensais pas qu'il s'agit du travail... je veux dire de la situation pour laquelle vous cherchez un malheureux... je... j'ai l'honneur de vous saluer...

Et je me sauvai, à travers l'antichambre et l'escalier, sans attendre de réponse, sans remarquer le haussement d'épaules de M. Crooksmann, l'air stupéfait de miss Éva.

Je me pris à courir à travers les rues de New-York, bêtement, follement, comme si j'étais poursuivi par quelque malheur. Je regagnai mon hôtel, je m'enfermai dans ma chambre, et là, les coudes sur ma table, le front dans les mains, je me pris à pleurer...

Certainement, ces larmes, ces rêveries, ces espérances folles, suivies d'un désespoir sans raison, tout cela était insensé : peu à peu je repris mon calme, j'essuyai mes yeux, et je réfléchis sérieusement à ma situation.

Je ne pensai pas un instant à la France : l'idée fixe qui m'en avait chassé n'avait jamais cessé de marteler mon cerveau ; je calculai comment je pourrais vivre en Amérique, le travail sur lequel j'avais compté, l'occupation que j'avais espéré trouver dès mon arrivée me manquant.

Il me restait environ mille dollars : avec ce capital, quelque minime qu'il fût, ne m'était-il donc pas possible de tenter quelque affaire industrielle?

Machinalement, en pensant à ma petite fortune, mes yeux se portèrent sur la petite malle, dans un repli secret de laquelle j'avais caché mon trésor.

Je pâlis affreusement : ma malle fermée soigneusement par moi avant que je ne sortisse, était ouverte, et je voyais son léger entrebâillement avec un indicible effroi. Je bondis enfin vers elle, je soulevai le couvercle... Elle était pleine : les vêtements n'étaient point, semblait-il, dérangés le moins du monde. Je me moquai de ma terreur, J'avais été tout bonnement négligent ou maladroit. J'avais cru bien la fermer, le pène de la serrure n'avait point saisi le piton et je ne m'en étais point aperçu. Cependant je glissai la main sous les effets, dans la petite cachette qui contenait ma fortune. Le portefeuille y était encore. Je le pris, je voulais revoir ces billets de banque.

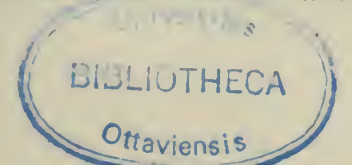
Le portefeuille était vide!...

J'étais volé!...

« Nulle part, a dit un écrivain qui connait bien l'Amérique, il n'existe, dans la proportion de la population, autant de fripons patentés et de filous de grandes rues qu'à New-York. L'étranger y est, à tout instant, exposé à se voir très-doucement dupé ou audacieusement volé. En pareil cas, ce qu'il y a de mieux à faire est de se résigner en silence à son accident, et de s'en souvenir comme d'une bonne leçon. S'il essaie de réclamer, il peut fort bien arriver qu'il ne soit pas entendu. S'il persiste, s'il a le courage de s'aventurer dans la filière judiciaire, on appliquera peut-être à sa blessure un remède qui la lui rendra plus cuisante. Juges et commissaires sont ici élus par le peuple, et ils ont de touchants égards pour ce bon peuple qui leur donne un

titre, des appointements. Quant à l'étranger, ces honnêtes gens ne lui doivent rien. Il n'a point voté pour eux aux dernières élections, et il ne votera point aux prochaines. L'étranger volé, est, à leurs yeux, une espèce de naufragé sur lequel un citoyen américain prend un droit d'épave. En conscience, est-ce là un si grand mal? Ce que je dis ici, je pourrais l'appuyer d'une quantité de faits authentiques. »

Tout le monde sait encore que, dans ce pays, l'industrie du vol est regardée comme une profession, que le succès justifie très-bien. Réussir et faire fortune est un but qui excuse, légitime, ennoblit tous les métiers, même celui de voleur. On n'ignore pas qu'en Amérique, nulle garantie n'entoure la propriété, ni même la vie de l'individu, excepté sa force personnelle, et que la police, dénaturant le sens du mot liberté individuelle, affranchit les brigands de toute surveillance de l'autorité, quand elle ne s'accorde pas avec eux. On rencontre dans les rues des *rowdies* (voleurs de grand chemin), des *bullies* (bretteurs), des *roughs* (assommeurs), des *chevaliers du bowie-knife* (du couteau à éventrer), des *thugs* (étrangleurs), — ce sont les noms sous lesquels se désignent des associations connues de malfaiteurs, — on les coudoie sans y prendre garde. Chacun est tellement affairé, tellement préoccupé du soin d'arriver au but avoué de l'existence ici-bas, que l'on s'inquiète peu de la façon dont tel ou tel individu cherche à atteindre ce but : faire fortune. On ne cherche pas à les éviter, à les faire arrêter; au besoin même on rend leur salut à ces bandits. On ne s'émeut guère à moins de quelqu'un de ces drames épouvantables qui, en Amérique comme en Europe, ébranlent la société de haut en bas. Et alors, ce n'est pas encore la police, ni la justice qui intervient efficacement : le public se forme en *comités de vigilance*, et les châtiments de ceux-ci arbitraires, terri-



bles, impitoyables, substituent l'application de la loi de Lynch, la chasse aux bandits, à l'impuissance, à la faiblesse ou à la complicité des juges ordinaires. Les malfaiteurs d'ailleurs acceptent eux-mêmes cette juridiction exceptionnelle et provisoire, et plus volontiers ils subissent de la part de ces juges et bourreaux improvisés la peine de leurs forfaits. Un jour, j'assistai à une de ces exécutions sommaires dans une petite ville des environs d'Albany, et je fus frappé du sang-froid du condamné, autant que de l'amicale familiarité des juges et des bourreaux avec celui-ci.

Un nommé Nat — par abréviation de Nathaniel — avait été reconnu coupable du vol de deux chevaux par un comité : c'était au shérif à faire exécuter la peine de mort prononcée. Le shérif avait fait dresser la potence à peu de distance de l'endroit qui avait servi de cour d'assises ; mais lorsqu'on voulut y attacher Nat, — c'était une espèce de géant, — il se trouva qu'il était presque aussi haut que le gibet. Il fallut recourir à un autre moyen d'exécution.

Toute la population du bourg, le shérif et le condamné en tête, suivit les bords ombrageux de l'Ohio jusqu'à ce qu'on eût trouvé un arbre qui pût remplacer la potence. Après une promenade qui se prolongea assez longtemps, parce que tantôt le shérif, tantôt le condamné avait quelque chose à objecter aux divers arbres qu'on rencontrait, on arriva enfin devant un chêne magnifique, dont une grosse branche s'avançait à angle droit, à une hauteur plus que suffisante pour le succès de l'opération.

— Voilà notre affaire ! s'écria le shérif.

— On ne saurait trouver mieux ! fit le condamné.

La chose ainsi arrangée, Nat manifesta le désir de haranguer ses compatriotes. Sa demande lui fut accordée sans hésiter. Il montra alors, dans un petit sermon, les

dangers de l'inconduite, et sut trouver des accents si pathétiques, si émouvants, des effets d'éloquence si neufs, que le public poussa des hurrahs en sa faveur.

Le discours achevé, le shérif dit au condamné de grimper sur l'arbre; il y grimpa comme un écureuil; puis le fonctionnaire et ses aides le suivirent avec la corde fatale. Nat s'arrêta sur la branche qui formait comme le bras d'une potence; mais le shérif l'engagea à essayer d'approcher le plus possible de l'extrémité de la branche, ce qu'il fit avec beaucoup d'agilité. Après quoi, le shérif ajusta le nœud coulant au cou du patient et fixa à la branche l'autre extrémité de la corde.

Pour si étrange que cela puisse sembler, tous ces lugubres préparatifs se firent de part et d'autre avec le plus beau sang-froid du monde; on aurait dit d'une expérience scientifique.

Enfin, quand tout fut arrangé à la satisfaction de Nat et du shérif, celui-ci dit qu'il allait descendre de l'arbre, et que, une fois à terre, il lui crierait de sauter.

— C'est convenu, répliqua le condamné.

Au bout d'une couple de minutes, en effet, le shérif cria :

— Saute, Nat!

Et Nat sauta.

Comme il sautait de très-haut, sa mort fut presque instantanée.

Alors, j'avais, sans réfléchir aux conséquences générales du fait, souri de ce bon accord entre le juge improvisé et le condamné; mais, en ce moment, en face du vol dont j'étais victime, de ce vol qui, dans les circonstances où je me trouvais, devenait un véritable assassinat, cette connivence de la police et des voleurs, cet échange permanent de bons procédés entre eux, me sembla monstrueux : je ne pouvais y croire.

Et cependant de nombreux exemples me revenaient à la mémoire.

A mes cris, aux accents de ma fureur, le garçon de l'hôtel, l'hôtesse elle-même étaient accourus. Ils écoutèrent mes plaintes avec ce superbe sang-froid caractéristique de la race anglo-saxonne mâtinée de Yankee; ils poussèrent des exclamations de compassion au récit des circonstances de mon malheur; et, comme s'il se fût agi d'un événement qui dût leur être absolument étranger, comme si, ni matériellement, ni moralement, ils n'eussent rien eu à démêler avec le vol commis chez eux... par eux peut-être, ils m'adressèrent de banales consolations.

Tout le monde est dévot en Amérique : mon hôtesse et le garçon me prêchèrent la résignation à la volonté de *Celui qui est.* Je ne leur obéis pas : pris d'une colère folle, je les accusai directement du vol dont j'étais victime, et je les menaçai du juge...

Ils sourirent, et ma respectable hôtesse pria doucement son garçon d'aller lui chercher une personne pour être témoin des paroles que je proférais contre elle.

Une lueur de bon sens m'empêcha de continuer mes plaintes... L'hôtesse, fort calme, poursuivit :

— Il ne vous reste plus un dollar?

— Plus un dollar...

— Vous me devez cependant une semaine déjà de logement et de nourriture... Je ne suis pas dupe du prétendu vol dont vous vous plaignez... Tous les Français sont ainsi capables d'abuser de la confiance et de la bonne foi des Américains... Si je ne suis pas payée ce soir, si vous ne me soldez pas aussi une semaine d'avance, suivant nos conventions, vous ne coucherez pas ici... Allez... méchant menteur de Français!...

Elle se retira vivement, ainsi que le domestique, fuyant l'accès terrible de colère qui me reprenait...

Que vous dirai-je? Je me livrai à de nouvelles recherches, dans l'idée absurde que j'avais placé mes billets de banque dans quelque autre endroit de ma malle; je sortis et je courus chez des *procureurs*, chez des avocats, pour me plaindre... Je fus accueilli par les propositions les plus saugrenues... Au consulat français, on me dit de faire mon deuil de cet argent, à moins que je n'en eusse beaucoup à perdre encore pour me venger, mais sans espoir possible de recouvrer ce qui était perdu; on m'offrit de me rapatrier...

Alors j'errai dans les rues de New-York, enfoui dans le plus morne désespoir...

Il pleuvait encore: une pluie fine, incessante, glaciale, qui perçait mes vêtements, traversait ma chemise et mouillait ma chair, en provoquant dans tout mon être des frissonnements douloureux...

En même temps, j'éprouvais de cruelles souffrances à l'estomac: j'avais faim!...

Je fouillai dans ma poche, il ne me restait pas un *cents!*

J'avais extrêmement faim!... Depuis la veille je n'avais point mangé, et déjà des hallucinations effrayantes obsédaient mon cerveau... Je m'intéressais à des spectacles insignifiants qui passaient devant mes yeux. Je remarquais que les magasins de confiserie pour les dames sont aussi nombreux que les débits de liqueurs pour hommes, ce qui n'est pas peu dire: et que les Américaines ne quittent le comptoir d'un marchand de bonbons que pour aller s'attabler à un autre. Je constatai que le gamin de New-York est le plus misérable qu'il soit au monde, malgré les nombreuses industries auxquelles il se livre. Je suivis, courant avec une bande de ces petits bandits déguenillés, une compagnie de pompiers en chemises rouges et en pantalons noirs, traînant une pompe à vapeur; je me mêlai au cortége

d'un gigantesque boxeur, conduit en prison; je m'arrêtai devant une de ces imprimeries immenses, celle du journal fameux le *New-York-Hérald*, colossale administration, véritable monde de travailleurs, palais de la publicité américaine; je vaguais à travers des rues silencieuses, tristes, solitaires, comme des rues de Versailles, qui débouchaient tout à coup sur quelque avenue où la foule s'écrasait, et où les coudes se heurtaient avec force dans les courses précipitées de leurs propriétaires...

La pluie ne cessait pas, et semblait au contraire redoubler, me causant une véritable souffrance: elle produisait sur mes nerfs une sensation effroyable, elle m'exaspérait... Et en même temps que le froid me torturait, je sentais ma tête brûlante. Le sang refluait vers mon cerveau; et, songeant soudain à mon horrible position, je me laissais aller à de sinistres projets... La folie de la faim, le délire nerveux produit par la succession ininterrompue d'émotions, qui m'avaient assailli depuis quelques heures, me conseillaient d'échapper par le suicide à un épouvantable présent, à un avenir sans issue... Il me passait devant les yeux des nuages rouges... Les maisons tourbillonnaient autour de moi, comme emportées dans une ronde vertigineuse...

Tout à coup, je me trouvai devant la maison de M. Crooksmann...

En dépit de ma volonté, pour ainsi dire, poussé par une force irrésistible, l'instinct de la conservation, sans doute, je m'élançai dans la maison. Je traversai l'antichambre, déserte par hasard, et, sans être annoncé, l'air égaré, les traits altérés, je pénétrai dans le salon.

M. Crooksmann, étendu sur un sopha, bâillait silencieusement en lisant un journal. Sa fille, assise auprès du piano (le meuble indispensable de tout salon new-yorkais), feuilletait des morceaux de musique.

En me voyant, un éclair passa dans les yeux bleu-

vert de l'Américain ; il se leva et m'accueillit avec un sourire.

Je ne pus que murmurer :

— Monsieur, j'accepte la proposition que vous m'avez faite !... J'accepte !... Je me vends à vous !... C'est fini !...

Et je tombai sur un siége, fondant en larmes ; tandis que miss Éva sortait du salon, par discrétion probablement, après avoir jeté sur moi un long regard plein d'affectueuse commisération.

III

De New-York à Salamanca.

Digression historique. — Les premières colonies américaines. — Les sectes religieuses. — L'esprit de prosélytisme. — Pourquoi M. Crooksmann m'a attaché à lui. — Rêveries enthousiastes des Américains. — Les wagons aux États-Unis. — Goût de ces malheureux Yankees pour la musique. — Sympathie de miss Éva pour moi. — Rencontre d'un *teatotaller* qui me raconte son histoire. — Les hôpitaux d'ivrognes. — Expérience de M. Crooksmann. — Il n'y a pas de sot métier. — Les *gamblers*. — Un duel à l'américaine. — Arrivée à Salamanca.

« Un homme vient à naître; ses premières années se passent obscurément parmi les plaisirs ou les travaux de l'enfance. Il grandit, la virilité commence, les portes du monde s'ouvrent enfin pour le recevoir : il entre en contact avec ses semblables. On l'étudie alors pour la première fois, et l'on croit voir se former en lui le germe des vices et des vertus de son âge mûr.

« C'est là, si je ne me trompe, une grande erreur.

« Remontez en arrière; examinez l'enfant jusque dans les bras de sa mère; voyez le monde extérieur se refléter pour la première fois sur le miroir obscur de son intelligence; contemplez les premiers exemples qui frappent ses regards; écoutez les premières paroles qui éveillent chez lui les puissances endormies de la pensée; assistez enfin aux premières luttes qu'il a à soutenir, et alors seulement vous comprendrez d'où viennent les préjugés, les habitudes et les passions qui vont dominer sa vie. L'homme est, pour ainsi dire, tout entier dans les langes de son berceau.

« Il se passe quelque chose d'analogue chez les nations. Les peuples se ressentent toujours de leur origine. Les circonstances, qui ont accompagné leur naissance et servi leur développement, influent sur tout le reste de leur carrière. »

Ces réflexions de M. de Tocqueville, — un de ceux qui ont le mieux et le plus profondément étudié l'Amérique, — me revenaient à la mémoire, tandis qu'emporté avec la rapidité vertigineuse d'un chemin de fer américain, j'allais, ignorant du but, inconscient, pour ainsi dire, de la situation dans laquelle je me trouvais, dans une sorte d'atonie physique, et l'esprit surexcité par la fièvre d'une perpétuelle ivresse.

A côté de moi était miss Éva; et quelquefois, plongé dans la lecture de papiers surchargés de chiffres, M. Crooksmann.

Lui ne m'adressait guère la parole. Miss Éva faisait tous ses efforts pour me faire comprendre et aimer son Amérique; et c'est elle qui avait provoqué en mon esprit la pensée de regarder les origines de sa jeune nation pour juger équitablement, pour comprendre son état actuel.

Elle avait mis quelques livres entre mes mains; elle me les avait ouverts à la bonne page. Je lisais:

Presque toutes les colonies ont eu pour premiers habitants des hommes sans éducation et sans ressources, que la misère et l'inconduite poussaient hors du pays qui les avait vus naître, ou des spéculateurs avides et des entrepreneurs d'industrie. Il y a des colonies qui ne peuvent pas même réclamer une pareille origine; Saint-Domingue a été fondé par les pirates, et, de nos jours, les cours de justice d'Angleterre se sont chargées de peupler l'Australie.

Les émigrants, au contraire, qui vinrent s'établir sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre, appartenaient tous

aux classes aisées de la mère-patrie. Leur réunion sur le sol américain présenta, dès l'origine, le singulier phénomène d'une société où il ne se trouvait ni grands seigneurs, ni peuple, et, pour ainsi dire, ni pauvres, ni riches. Il y avait, proportion gardée, une plus grande masse de lumières répandue parmi ces hommes que dans le sein d'aucune nation européenne de nos jours. Tous, sans en excepter peut-être un seul, avaient reçu une éducation assez avancée, et plusieurs d'entre eux s'étaient fait connaître en Europe par leurs talents et leur science. Les autres colonies avaient été fondées par des aventuriers sans famille; les émigrants de la Nouvelle-Angleterre apportaient avec eux d'admirables éléments d'ordre et de moralité; ils se rendaient au désert accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Mais ce qui les distinguait surtout de tous les autres, était le but même de leur entreprise. Ce n'était point la nécessité qui les forçait d'abandonner leur pays; ils y laissaient une position sociale regrettable et des moyens de vivre assurés; ils ne passaient point non plus dans le Nouveau-Monde afin d'y améliorer leur situation et d'y accroître leurs richesses; ils s'arrachaient aux douceurs de la patrie pour obéir à un besoin purement intellectuel: en s'exposant aux misères inévitables de l'exil, ils voulaient faire triompher *une idée*.

Les émigrants, ou, comme ils s'appelaient si bien eux-mêmes (*pilgrims*, les pèlerins), appartenaient à cette secte d'Angleterre à laquelle l'austérité de ses principes avait fait donner le nom de puritaine. Le puritanisme n'était pas seulement une doctrine religieuse; il se confondait encore en plusieurs points avec les théories démocratiques et républicaines les plus absolues. De là lui étaient venus ses plus dangereux adversaires. Persécutés par le gouvernement de la mère-patrie, blessés dans la rigueur de leurs principes par la

marche journalière de la société au sein de laquelle ils vivaient, les puritains cherchèrent une terre si barbare et si abandonnée du monde, qu'il fût encore permis d'y vivre à sa manière et d'y prier Dieu en liberté.

Aussi, Nathaniel Morton, l'historien des premières années de la Nouvelle-Angleterre, commence-t-il en ces termes son ouvrage :

« J'ai toujours cru que c'était un devoir sacré pour nous, dont les pères ont reçu des gages si nombreux et si mémorables de la bonté divine dans l'établissement de cette colonie, d'en perpétuer par écrit le souvenir. Ce que nous avons vu et ce qui nous a été raconté par nos pères, nous devons le faire connaître à nos enfants, afin que les générations à venir apprennent à louer le Seigneur, afin que la lignée d'Abraham, son serviteur, et les fils de Jacob, son élu, gardent toujours la mémoire des miraculeux ouvrages de Dieu (*Psaume CV*, *v.* 56). Il faut qu'ils sachent comment le Seigneur a apporté sa vigne dans le désert; comment il l'a plantée et en a écarté les païens; comment il lui a préparé une place, en a enfoncé profondément les racines et l'a laissée ensuite s'étendre et couvrir au loin la terre (*Psaume LXXX*, *v.* 13, 15); et non-seulement cela, mais encore comment il a guidé son peuple vers son saint tabernacle, et l'a établi sur la montagne de son héritage (*Exode* XV, *v.* 13). Ces faits doivent être connus, afin que Dieu en retire l'honneur qui lui est dû, et que quelques rayons de sa gloire puissent tomber sur les noms vénérables des saints qui lui ont servi d'instruments.....

« C'est ainsi qu'ils quittèrent leur ville (Delft-Haleft), qui avait été pour eux un lieu de repos; cependant ils étaient calmes; ils savaient qu'ils étaient pèlerins et étrangers ici-bas. Ils ne s'attachaient pas aux choses de la terre, mais ils levaient les yeux vers le ciel, leur

chère patrie, où Dieu avait préparé pour eux sa cité sainte...

« Ils avaient passé maintenant le vaste Océan ; ils arrivaient au but de leur voyage, mais ils ne voyaient point d'amis pour les recevoir, point d'habitation pour leur offrir un abri ; on était au milieu de l'hiver, et ceux qui connaissent notre climat savent combien les hivers sont rudes, et quels furieux ouragans désolent alors nos côtes. Dans cette saison, il est difficile de traverser des lieux connus, à plus forte raison de s'établir sur des rivages nouveaux. Autour d'eux n'apparaissait qu'un désert hideux et désolé, plein d'animaux et d'hommes sauvages, dont ils ignoraient le degré de férocité et le nombre. La terre était glacée ; le sol était couvert de forêts et de buissons. Le tout avait un aspect barbare. Derrière eux, ils n'apercevaient que l'immense Océan qui les séparait du monde civilisé. Pour trouver un peu de paix et d'espoir, ils ne pouvaient tourner leurs regards qu'en haut. »

Certes, il est impossible de lire ces lignes sans être pénétré, malgré soi, d'une impression religieuse et solennelle ; il semble qu'on y respire un air d'antiquité et une sorte de parfum biblique. Mais, en quittant le livre, et en retombant dans la vie présente, combien on est désolé que ce sentiment religieux ait si profondément imprégné les origines de la nation de sorte qu'il ait persisté jusqu'à nos jours.

En France, en Espagne ou en Italie, dans les pays les plus catholiques, aussi bien qu'en Allemagne ou en Angleterre, certes la religion est chose quelque peu encombrante. Mais, en Amérique, rien ne peut donner une idée de la place qu'elle occupe : elle pénètre partout, envahit tout, règle tout, parfume ou empeste tout, poursuit le malheureux voyageur dans le steamboat, dans les chemins de fer, l'attend au coin de

chaque bois, en face de chaque point de vue, au détour de toutes les rues, à l'angle de tous les chemins. Au *bar-room*, dans la chambre de l'hôtel, au théâtre, au concert, chez le banquier où vous allez toucher un chèque, auprès du décrotteur qui s'agenouille pour cirer vos bottes, chez le marchand où vous achetez un cigare, à la poste où vous demandez une lettre impatiemment attendue, la Religion surgit brusquement et vous saisit au collet.

Si elle n'apparaissait que silencieuse et grave, cherchant à toucher votre âme par quelque spectacle grandiose, à appeler votre attention sur les choses éternelles seulement par quelque signe puissant, à vous forcer d'élever votre esprit et votre cœur vers l'Être suprême par un muet et éloquent avertissement; si, comme dans nos cités catholiques d'Europe, la croix d'or surmontant les maisons et le tapage de la rue, attirait votre regard et vous obligeait de donner une pensée au Dieu qu'elle symbolise; si seulement le bruit d'une cloche, ou la vue d'un monument, chef-d'œuvre de foi chrétienne, vous parlait des choses d'outre-tombe, sans contredit, bien souvent, quelques réflexions sérieuses viendraient à votre esprit, et vous pénétreriez peut-être dans le temple, ému et rêvant à de tristes choses passées, à des morts chéris, à des absents que peut-être, voyageur, vous ne retrouverez pas au retour.

Mais, aux États-Unis, la Religion ne se présente guère que sous les traits d'un monsieur plus ou moins sale buvant et chiquant sans cesse, comme le moins pieux de ses compatriotes, vêtu de l'habit noir, que dans ce pays démocratique, portent invariablement par tous les temps, à toute heure, le cabaretier, le décrotteur, le sénateur, le président de la République ou le marchand de pommes de terre frites du coin de la rue. Ce monsieur

aux longs cheveux gras, aux mains noires, aux ongles en deuil, au menton glabre, appartient à une des innombrables sectes qui divisent les catégories principales des épiscopaux, des catholiques, des presbytériens, des calvinistes, des baptistes, des quakers, des swedenborgiens, des universalistes, des dunkeristes, des trembleurs, des mormons, des etc., etc., et il a bien moins de souci de montrer la supériorité de sa secte que de démolir la secte de ses concurrents.

Pour vous allécher, il commence par vous glisser dans la main une petite brochure, dont le titre est vraiment fait pour vous inspirer le désir de la lire. C'est « *Songez-vous que vous pouvez mourir dans une heure?* », ou bien : « *Hâtez-vous de faire pénitence!* » ou quelque chose d'aussi folâtre. N'essayez pas de refuser la brochure, ni celle-là, ni celle que tout à l'heure va vous porter son concurrent, ni la troisième que vous offrira un autre monsieur qui vous surveille de loin; vous fâcheriez ces gens-là, et ils vous la fourreraient dans votre poche, dans votre sac de nuit, dans votre chapeau, dans vos bottes. Au nom de la liberté de conscience et de prédication, ils vous battraient plutôt que de remporter les quelques feuilles qui peuvent vous procurer le salut. Vous la prenez alors machinalement, comme on s'habitue à Paris à prendre les prospectus que vous distribuent sur les boulevards des *gentlemen* qui ressemblent assez, sauf l'habit noir, aux prédicateurs américains.

Ce n'est là que le premier pas. Le premier pas se fait sans qu'on y pense; mais aussi, il n'y a que le premier pas qui coûte. Vous avez la brochure ; si vous ne pouvez pas fuir, si vous êtes en chemin de fer, en bateau ou en voiture, vous aurez encore le sermon à subir, à moins que vous ne vous déclariez hautement athée, ce qui a pour résultat de vous faire bombarder

de regards furibonds par tous les honorables *gentlemen* ou *ladies* qui sont autour de vous.

Vainement j'avais essayé de repousser les offres que déjà m'avaient faites de petites brochures deux ou trois de ces industriels en choses sacrées; vainement j'aurais voulu me plonger dans la lecture du livre que m'avait prêté miss Éva; j'avais été obligé d'en accepter quelques-unes, que je n'ouvrais même pas, bien entendu, mais que le donateur venait me recommander de temps en temps. Cette insistance m'impatientait; cette importunité dévote m'agaçait souverainement. Miss Éva souriait de mon impatience; M. Crooksmann fixait alors sur moi le regard de ses yeux bleu-verdâtre qui me causait une si pénible impression, et il me disait :

— Mon cher monsieur Henri, venez donc vous rafraîchir avec moi.

Et je le suivais docilement au *bar-room*, remarquant toutefois le soupir de la jeune fille, et le regard triste dont elle accompagnait ma sortie.

J'exécutais scrupuleusement les conditions du marché que j'avais passé avec cet homme. J'étais devenu sa chose, son être : je buvais. Il m'avait loué pour cinq mille dollars, afin que je l'accompagnasse dans le voyage qu'en ce moment nous faisions, et pour que, pendant tout ce voyage, tous les jours, à l'heure à laquelle il m'en donnerait l'ordre, je busse quatre ou cinq verres d'absinthe. Dans le moment d'épouvantable détresse où m'avait réduit le vol de mes dernières ressources, je m'étais livré à lui. En buvant, au risque de me tuer, j'obéissais.

Le jour où pour la première fois j'avais ainsi bu, une épouvantable ivresse s'était emparée de moi, une crise de nerfs terrible avait failli m'emporter... M. Crooksmann avait semblé désespéré; miss Éva m'avait soigné

avec un zèle, un dévouement, une adresse et un courage admirables. Mais, quoiqu'il fût un peu pâle en me donnant cet ordre, dès le lendemain, l'Américain avait impitoyablement exigé que je recommençasse à boire.

— Que voulez-vous donc faire de moi? m'étais-je écrié. Où voulez-vous me conduire?... A quel jeu cruel vous livrez-vous? Quelle horrible expérience poursuivez-vous? Pourquoi désirez-vous noyer dans une ivresse de fou, dans un abrutissement exécrable, l'intelligence d'un homme?

— Je ne désire point du tout, cher monsieur, tuer votre intelligence; je ne désire point vous saturer d'absinthe pendant six mois, courir la chance de vous tuer ou de vous rendre idiot pour le seul plaisir d'éteindre l'étincelle sacrée que Dieu a mise en vous. Il s'agit tout simplement d'une spéculation, d'une affaire industrielle. Je risque pas mal d'argent dans l'affaire; vous, vous risquez la seule chose que vous possédez... la raison! Si l'affaire réussit, si tout va bien... dans six mois, avant peut-être, vous serez riche; car, je vous le jure, je ne serai point ingrat, et je vous ferai une large part dans mon succès. Alors vous renoncerez absolument à l'absinthe; votre raison reviendrait, si par hasard, chose encore très-problématique, elle recevait quelque atteinte. Vous aurez oublié les horribles cauchemars qui vous torturent aujourd'hui; vous deviendrez citoyen de New-york ou de Boston; vous ne songerez plus au passé...

— Expliquez-moi au moins...

— Très-volontiers: l'affaire n'est faisable qu'avec moi... Connaissez-vous Oil-City?

— La ville de l'huile, en Pensylvanie, auprès de laquelle sont les fameuses sources de pétrole qui attirent tant d'Américains avides d'une fortune promptement acquise...

— Précisément, à 960 kilomètres de New-York, dans la partie occidentale de la Pensylvanie, presque au bord du lac Érié. Oil-City est devenue la capitale de ce district nouveau appelé la Pétrolie, situé dans cette vallée pittoresque au fond de laquelle serpente French-Creek, la rivière des Français, affluent de Oil-Creek, la rivière de l'huile.

— Je sais cela.

— Vous savez aussi...

— Que de ce pays se tirent les immenses quantités de pétrole dont le monde moderne a besoin; qu'il y a vingt ans à peine, cette région sauvage, désolée, est devenue tout à coup un Eldorado; que des villes sont sorties de terre, à la manière américaine, en quelques jours; que des fortunes immenses se sont faites là en vingt-quatre heures; que des rivières à peine visitées, quelques mois auparavant, sont maintenant sillonnées par d'innombrables bateaux à vapeur; que des terrains valant à peine un franc se vendent aujourd'hui plus cher que dans les quartiers aristocratiques de Paris ou de Londres, si l'acheteur a quelque raison d'espérer que sur ce terrain il pourra, en perçant un puits, rencontrer une source de pétrole, source qui peut rapporter cent mille francs par jour... Mais nombreuses sont les déceptions, et...

— Et si j'avais trouvé un moyen de ne point avoir de déceptions?...

— Si...

— Si j'étais certain que le terrain acquis par moi renferme ces sources précieuses? si je pouvais acquérir ce terrain à coup sûr?... Les merveilleux butins des premiers conquérants espagnols au Pérou.... qu'est-ce que cela auprès de ce que nous aurions? qu'est-ce que cela? Je puis... nous pouvons gagner un million par jour, vous et moi...

Quelque folles que me semblassent les paroles de l'Américain, néanmoins l'aplomb avec lequel il les prononçait, la certitude, en quelque sorte, qu'il manisfestait, ébranlaient mes doutes, et devant mes yeux passa un éblouissement. Quelque peu ambitieux d'argent que j'eusse été jusqu'alors, les premières atteintes de la misère m'avaient griffé, et je comprenais davantage le bonheur d'être riche. Puis l'immensité du gain possible m'exaltait. Le souvenir de fortunes gigantesques bâties en quelques jours, dans cette Amérique encore inconnue, par des aventuriers heureux, jaillit dans ma mémoire, et cette pensée surgit dans mon cerveau :

— Pourquoi n'aurais-je pas, moi aussi, une de ces chances miraculeuses?

Ma voix tremblait, mon cœur bondissait dans ma poitrine, lorsque je repris :

— Et ce moyen infaillible que je puis vous donner, dites-vous, et qui vous permettra de reconnaître que le terrain à acquérir renferme certainement une source de pétrole?...

— Ce moyen, monsieur, c'est le magnétisme!

Mon rêve d'or s'écroulait. Cet homme était un insensé. J'eus un sourire navré :

— Vous souriez!... Vous ne croyez pas au magnétisme!... D'abord que vous importe la vérité ou la fausseté de mes idées? Moi, j'ai la foi! J'ai rencontré en vous un excellent instrument, d'autant plus parfait que votre science d'ingénieur viendra en aide aux moyens surnaturels : cet instrument je l'ai acheté...

— Mais pourquoi cette absinthe?

— Afin de vous maintenir dans un état d'exaltation nerveuse nécessaire! Le magnétisme n'est plus aujourd'hui une des formes du charlatanisme; la science s'en est emparée et en étudie les phénomènes... Vous autres, Français, gens légers, vous laissez passer auprès de

vous, sans les voir, les admirables conquêtes de la science... Nous, nous les appliquons. Il en sera pour le magnétisme ce qu'il en a été, — je cite entre mille faits, — de la vapeur appliquée à la navigation. C'est un de vos compatriotes, le marquis de Jouffroy, qui en 1776 et en 1783, invente les bateaux à vapeur. Un Américain, Fulton, perfectionne quelque peu l'invention de Jouffroy; honnête comme tout Américain, il la présente en France, vous vous moquez de lui! Nous autres, nous l'accueillons: la gloire et la fortune récompensent Fulton, et la masse des populations l'appellent l'inventeur de la navigation à vapeur!... De même, avez-vous sérieusement réfléchi aux admirables expériences exécutées tout récemment par un de vos savants, le docteur Charcot, médecin à la Salpêtrière, à Paris? Non! Nous, nous suivons avec intérêt ces études, qui démontrent d'une façon concluante que le somnambulisme est un phénomène nerveux, évidemment gros de conséquences prodigieuses. A tort, à mon avis, votre savant renferme ce phénomène dans les limites de la pathologie; à tort, il doute qu'il puisse produire ces manifestations spirituelles révélées cependant par des milliers de faits avérés. Et je veux tenter de donner une nouvelle preuve de la réalité de ces manifestations spirituelles, une preuve irrécusable. Les résultats merveilleux que j'obtiendrai, cette fortune que j'étalerai devant tous les yeux, fortune obtenue grâce au secours de la double vue magnétique, ne laisseront plus de place au doute.

Cet homme, d'une froideur américaine, c'est-à-dire une froideur anglo-saxonne élevée à la dixième puissance, s'exaltait en parlant. C'était bien l'enthousiaste Yankee.

Chose curieuse: c'est dans ce pays essentiellement prosaïque, au milieu de ce peuple calculateur et commerçant, que naissent surtout ces gens à l'imagination

dévergondée, aux idées les plus fantastiques, prêts à supporter les plus cruelles souffrances, à risquer les choses qui leur sont le plus à cœur, les dollars, dans les entreprises les plus extravagantes et les plus immatérielles, dont ils poursuivent d'ailleurs le triomphe par les moyens les plus pratiques, en réunissant, dans une bizarre association, le commerce et les doctrines, la spéculation, l'industrie et les données d'un problème de science pure, le magnétisme et le pétrole, la prédication d'une nouvelle religion et la fabrication du cochon salé. Je songeai à Joë Smyth, fermier de l'État de Vermont, prophète mystique, fondateur du *mormonisme*, de la religion des *saints des derniers jours*, qui voit les messagers du ciel et les huissiers de la ville, devient un audacieux banquier et un apôtre exalté, fait banqueroute et bâtit une ville, et, par son éloquence, conquiert dix mille disciples, et trois cent soixante-sept clients à sa maison de commerce : *Bois et charbons.*

M. Crooksmann avait tiré une carte de sa poche, et il m'indiquait du doigt les endroits dont il citait les noms :

— Voyez!... avait-il dit. Tous les spéculateurs se sont portés le long de cette rivière Oil-Creek, et, regardez-le, toutes les villes autour d'Oil-City sont bâties sur les bords d'Oil-Creek : Corry, Rooseville, Plummer, Titusville, Francklin, Pithsle-City, Pilhole, la capitale officielle de la Pétrolie, Cherry-Run, etc. L'on a déclaré que toutes les terres qui bordent immédiatement French-Creek sont « *territoire sec* », c'est-à-dire dépourvues d'huile, et la foule stupide des chercheurs de sources a cru cela et a abandonné cette région. Or, monsieur, pourquoi ?... Dites-moi un peu pourquoi?... J'ai été moi-même sur les bords du French-Creek, et l'air qu'on y respire est fortement imprégné

de l'odeur âcre et désagréable, pour certaines gens, du pétrole. La rivière est toute couverte de larges taches irisées d'huile flottante ; les marécages et les fossés qui la bordent sont pleins de cette belle vase verdâtre et brillante particulière au pétrole. La boue elle-même, monsieur, est grasse, nauséabonde, gluante, ruisselante d'huile, marque évidente que le pétrole en forme la base précieuse. Et les terrains coûtent là une misère, si l'on considère ce qu'ils valent le long d'Oil-Creek... Or, vous le pensez bien, nous ne nous donnerons pas la peine d'exploiter les puits que nous allons trouver. Nous n'entreprendrons pas de faire concurrence aux quinze cent neuf compagnies qui existent pour l'exploitation du pétrole. Disposant d'un capital de quatre milliards sept cent trente et un millions neuf cent quatre-vingt-trois mille francs, comme vous l'indique cette note, ces compagnies ont des moyens d'exploitation supérieurs à ce que nous pourrions avoir nous-mêmes. Nous nous contenterons du forage de quelques puits : chaque puits, au bas mot, sera vendu six millions. Il nous suffira d'une dizaine de mille dollars pour le forage du premier puits. En quelques semaines, nous pouvons avoir atteint notre but. En effet.....

Il poursuivait : je ne l'entendais plus. La pensée de ces monceaux d'or qu'il dressait devant mes yeux ; ces richesses qu'il énumérait comme déjà nous appartenant ; ces colonnes de chiffres qu'il alignait sur un bout de papier — le dos d'une lettre de faire part d'un décès — ces théories scientifiques de physiologie magnétique, ces incroyables prophéties qu'il formulait comme des axiomes ; ces projets gigantesques qu'il développait comme des certitudes, bâtis sur des phénomènes merveilleux et incompréhensibles qu'il présentait comme des faits avérés, palpables, admis ; les détails dans lesquels il entrait ; les arrangements matériels qu'il prévoyait ;

tout cela transportait mon intelligence dans ces régions étranges et délicieuses où vivent les fous. Je ne l'écoutais pas : le murmure de ses paroles entrait inconsciemment dans mon cerveau ; ce qu'il disait se gravait en mon âme, dans un désordre inouï ; il me semblait lire une page raturée, corrigée, du manuscrit d'un grand écrivain : mille pensées sont tracées sur le papier ; pensées reprises, retournées, modifiées, amplifiées ; pensées stupides, rayées d'un léger trait de plume et remplacées par quelque observation sublime ; pensées touchantes ; propos émus, tournés au feu de l'inspiration ; idées grotesques ; coups de fouet satiriques ; un mêli-mêlo incompréhensible et cependant produisant, en définitive, une impression profonde.

Et, en même temps, les horribles hallucinations de mon esprit étaient revenues, et aussi le souvenir de ma cruelle situation, et alors j'avais signé mon engagement définitif, je m'étais laissé emporter à jeter mon intelligence sur le coup de dé qu'il voulait jouer.

— Le pis qu'il puisse nous arriver, en cas d'échec, avait-il dit, est de faire perdre à ceux qui ont confiance en moi les vingt-cinq ou trente mille dollars qu'ils m'avancent. Vous n'en aurez pas moins touché l'argent que voici.

Il m'avait compté une forte avance sur la somme promise...

J'obéissais donc, j'allais avec lui au *bar-room*. Depuis notre départ de New-York, j'étais plongé dans une surexcitation alcoolique horriblement douloureuse.

Nous étions partis de New-York par le train express du matin du chemin de fer *New-York and Erie*, que nous devions quitter à Salamanca le jour suivant. Le wagon, comme tous ceux d'Amérique, ressemblait moins à un wagon qu'à un hôtel meublé. C'était un long et très-haut omnibus, reposant sur deux trains

formés de quatre roues chacun, dont la mobilité permet d'attaquer des courbes de petit rayon. A l'intérieur, point de compartiments ; des siéges moelleux, disposés de chaque côté perpendiculairement à l'axe, et entre lesquels était réservé un passage conduisant aux cabinets de toilette et autres, dont chaque wagon est pourvu. Sur toute la longueur du train, les voitures communiquaient entre elles par des passerelles, et les voyageurs pouvaient circuler d'une extrémité à l'autre du convoi pour aller dans les wagons-salons, sur les wagons-terrasses, dans les wagons-restaurants ou dans les wagons-cafés. Sur les passerelles circulaient sans cesse des marchands de livres et de journaux, débitant leurs marchandises, des marchands de liqueurs, de comestibles et de cigares. Des cloisons s'abaissent ou s'élèvent le soir, présentant aux voyageurs des lits suffisamment confortables, superposés comme dans les cabines des paquebots. La pruderie américaine aurait peut-être lieu de s'offusquer des exercices acrobatiques, qu'exige, de la part des hommes et des dames, l'ascension de ces lits ; il y a même bien d'hypocrites grimaces pour dévêtir ou revêtir le caraco ou le jupon, dernier voile de la pudeur ; mais l'habitude a peu à peu rendu inutile le besoin de grimacer, et tout se passe généralement sans incident.

Malheureusement, les wagons américains présentent, à côté de mille avantages, entre autres celui de pouvoir se débarbouiller et se laver les mains de temps en temps, un horrible inconvénient. Ils renferment toujours un, quelquefois plusieurs pianos !

La musique est une des plaies les plus grandes que l'on puisse rencontrer dans l'Amérique du Nord, s'écrie un voyageur convaincu. Je ne connais pas de gens plus incomplétement organisés pour la musique que les Américains, et il n'est pas de pays où il s'en fasse une

plus grande consommation que chez eux. Aussi un piano est-il partout considéré comme un meuble indispensable, même en chemin de fer. Que si on le laissait fermé et tranquille, il n'y aurait rien à dire; mais c'est qu'il faut voir avec quel inflexible acharnement on torture ce malheureux instrument! Et, une fois la première fusée lancée, il n'est plus de doigts et plus de voix qui se reposent du matin au soir!

Or, ces mélodies éternelles sur le piano pleurant du wagon, se mêlant au bruit de la trépidation du train, aux sifflements du vent, au murmure des conversations, arrivaient à mon oreille comme des plaintes étouffées, et produisaient sur mes nerfs, violemment surexcités déjà par l'absinthe, le plus douloureux effet. Je n'avais même point la force de surmonter cet état douloureux; je restais dans mon fauteuil, abruti, presque idiot... Peu à peu le livre de miss Éva glissait fermé sur mes genoux; je regardais, sans les distinguer, les caractères des pages des brochures pieuses; j'écoutais, sans en comprendre le sens, les paroles de la jeune fille qui me parlait... Puis, sur une invitation de mon maitre, j'allais au *bar-room*, j'en revenais, appuyé sur son bras, avec des plaques de sang sur la figure et de fauves étincelles dans le regard... Alors, je retombais sur mon fauteuil, je perdais pour ainsi dire connaissance, et les yeux fixés sur le doux visage de miss Éva, je rêvais.....

Quelquefois on eût dit qu'elle essayait de lutter contre ce démon de l'abrutissement qui prenait possession de moi... Elle appelait mon attention sur les campagnes pittoresques que nous traversions... je regardais à travers les fenêtres du *car;* je restais muet, hébété, et je rêvais encore.

C'était un bouquet d'arbres que nous apercevions sur les bords d'un cours d'eau, un cottage enfoui sous les feuillages déjà jaunis par l'automne, un petit sentier

s'allant perdre derrière une colline verte, et cette vue évoquait, au milieu des brouillards de mon esprit, quelque souvenir de ma vie passée. Cela ressemblait aux fouillis parfumés de l'île de Croissy, dans les hautes herbes de laquelle, pendant tout un jour, avec ma femme, nous avions caché nos causeries et étouffé les gazouillements de nos baisers. On eût dit la petite maison de Colombes que nous nous étions promis de louer pour tout un été et pour la location de laquelle nous avions fait tant de projets pendant l'hiver. Tout cela me criait : « Te souviens-tu ? » Et je me souvenais, et des larmes de désespoir montaient de mon cœur à mes yeux... Mais tout à coup les yeux bleus de miss Éva, le sourire de ses lèvres roses m'apparaissaient comme un furtif rayon de soleil entre des nuages ; il me semblait que je sentais une rosée bienfaisante éteindre le feu qui brûlait sous mon crâne, je souriais, et je recommençais d'autres rêves, plus insensés, plus doux, jusqu'à ce que l'hallucination redevînt cruelle, appelée peut-être par les sons d'harmonica du piano fêlé, tourmenté par quelque voyageuse sentimentale.

Tout à coup, un monsieur, dont j'avais surpris plusieurs fois les regards fixés sur moi depuis son entrée dans le wagon, s'approcha, et, se découvrant poliment, — (chose à remarquer chez un Américain), — il me dit en s'inclinant, et d'une voix insinuante :

— Monsieur, quoique je n'aie point eu l'honneur de vous être présenté, voulez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

Détail vraiment extraordinaire, ce monsieur ne mâchait pas de tabac.

— Je suis, ajouta-t-il, le docteur Pateaburn...

En Amérique, tout homme qui sait lire et écrire, porte, si cela lui plait, le titre de docteur en quelque chose. Par respect pour la liberté individuelle, nul

magistrat n'oserait se permettre de demander à un gentleman en vertu de quel droit il s'arroge ce titre.

Ce docteur avait de grands cheveux blancs tombant en boucles sur ses épaules, l'air respectable, la figure grave. En le regardant, je m'imaginais voir Franklin. L'auteur de la *Science du bonhomme Richard* avait cette physionomie paterne, essentiellement américaine, vertueuse et sermonneuse. Je devinais, à travers l'ivresse qui m'étreignait, que ce monsieur à face glabre allait, à mon intention, prononcer un long sermon, tout en me *faisant l'article* pour un produit quelconque de son industrie.

Je ne me trompais point.

Il parla: cela me procura un grand plaisir de l'entendre. Vaguement attentif à son discours, j'oubliais ma propre situation; je me raccrochais à quelque chose d'humain en écoutant le murmure mélodieux et honnête de cet honnête homme exprimant d'honnêtes choses.

— Vous avez certainement, monsieur, m'avait-il dit, entendu parler du docteur Albert Day...

— Albert Day?... Je ne connais pas du tout ce nom...

— Le directeur du *Washingtonian Home* de Boston, pendant neuf années, de 1857 à 1867...

— Le nom du directeur m'est aussi étranger que celui de l'établissement qu'il dirige...

— Qui, en 1867, prit enfin la direction du *New York Inebriate Asylum* de Binghamton, fondé dix ans auparavant par un prétendu médecin anglais. Ce médecin anglais, monsieur, après avoir recueilli de riches souscriptions, songeant plutôt à faire une bonne affaire pour lui qu'à créer une institution véritablement philanthropique, se signala par une incapacité notoire, et gaspilla plus d'un million de dollars, soutirés aux caisses de l'État et à la bourse des particuliers.

— J'ignore absolument cette histoire...

— Hélas! je le crains, monsieur, je le crains fort, et c'est précisément pour vous l'apprendre que j'ai eu l'honneur de solliciter un entretien de vous... Je veux, monsieur, vous parler, dans votre intérêt, dans l'intérêt de votre corps que vous détruisez, dans l'intérêt surtout de votre âme..., de votre âme, mon frère, que vous perdez...

J'avais affaire, je le sentis, à un apôtre fervent du *teatotalism*, c'est-à-dire à un partisan de la doctrine des sociétés de tempérance, qui repousse toute boisson alcoolique, et permet seulement le thé en fait de breuvages stimulants.

Je fis un signe pour lui indiquer que je lui prêtais une grande attention. Il eut un sourire satisfait, qu'il réprima aussitôt pour prendre une physionomie en rapport avec la tâche sérieuse qu'il entreprenait.

— L'ivrognerie, commença-t-il, est un vice si commun en Amérique, elle y produit de tels ravages, que nous la considérons comme une maladie particulière au pays, telle que la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans, que la peste en Arabie, mais une maladie physique autant que morale. L'ivrogne est à nos yeux un frère tombé, qui, matériellement et moralement, ne peut, sans aide, se remettre sur ses jambes, mais qu'une main, tendue à propos, finit généralement par relever. Il faut seulement, pensons-nous, au malheureux atteint de la dégradante passion de l'alcool, un traitement propre à le ramener à des habitudes de sobriété. C'est sur cette vérité pratique que nous avons fondé des maisons de refuge, des asiles, des hôpitaux spécialement et uniquement consacrés aux ivrognes... Et nous avons bien agi, car nos hôpitaux regorgent de malades.

C'est à l'initiative du docteur Albert Day, monsieur, qu'est due, sinon la fondation de ces hôpitaux, du moins la meilleure méthode pour le traitement de la

maladie alcoolique. Il n'existe pas dans la nature de substance qui détruise ou affaiblisse la passion d'un ivrogne pour les liqueurs fortes; il n'y a rien qui le dégoûte de l'eau-de-vie; il n'y a point de médicaments secrets qui aient le pouvoir de le guérir. N'écoutez pas ces charlatans qui prétendent avoir inventé une potion qui aurait cette propriété. Ne croyez pas à l'efficacité de la mesure rapportée par le capitaine Marryat, et qui consiste à enfermer l'ivrogne, en le soumettant, plusieurs jours durant, à un régime forcé de bœuf et d'eau-de-vie; ni à ce système de saturer d'eau-de-vie tous les aliments que prend le malheureux... Non! il n'y a qu'un moyen de guérison: l'instinct et la sympathie, plutôt que l'étude et la science, l'ont appris au docteur Day.

Cet homme illustre, monsieur, n'appartenait point primitivement à la Faculté; c'était tout simplement un homme d'affaires de la Nouvelle-Orléans, ayant reçu une éducation sortable, et qui possédait deux qualités le rendant spécialement propre à sa nouvelle position: premièrement une singulière pitié pour les ivrognes; deuxièmement la croyance arrêtée qu'avec une assistance opportune et bien comprise, on pourrait en ramener le plus grand nombre à la raison.

Cette pitié et cette croyance, il les avait depuis bien longtemps. Encore enfant et habitant la ferme que son père possédait dans le Maine, il avait été témoin des maux qui résultent de l'abus des liqueurs fortes. Aussi, quand il eut occasion d'entendre les apôtres du *teatotalism*, se sentit-il tout disposé à adopter leurs règles de tempérance. Il est un des rares, un des trop rares Américains qui n'aient jamais approché de leurs lèvres une boisson fermentée. Oui! monsieur, jamais, jamais le docteur Day n'a bu une goutte d'une boisson quelconque fermentée!

A l'âge de treize ans, ayant perdu son père, il se lança dans la vie, à la vraie manière américaine. Il fit un paquet de ses hardes et alla chercher du travail chez un fermier. Du binage du maïs et de l'équarrissage du bois, l'enfant passa à d'autres travaux, se maria de bonne heure, gagna une honnête aisance, et obtint un siége à la législature du Massachussets.

En 1857, il habitait Boston. Depuis l'âge de seize ans, partout où il avait vécu, il s'était fait connaître comme un déterminé *teatotaler*, en même temps qu'on le savait toujours disposé à traiter avec bonté l'ivrogne, que tous les passants avaient abandonné à son sort. Aussi, quand il se mit à organiser, parmi ses concitoyens, ce mouvement philanthropique qui devait aboutir à la création du premier hôpital américain pour les ivrognes, le *Washingtonian Home*, ce fut à lui que l'on confia le poste de directeur, parce que personne autre ne semblait en état de mener l'expérience à bonne fin.

Ayant désormais à s'occuper d'individus malades, non-seulement d'esprit, mais de corps, il suivit des cours, s'appliquant particulièrement à l'étude de la maladie qu'il était appelé à essayer de guérir.

Après un service de neuf années, il fut nommé à l'asile de Binghamton, où il poursuit l'application du système qu'il avait pratiqué à Boston...

Ah ! monsieur, quel séjour enchanteur, quelle admirable demeure que cet hôpital d'ivrognes, le *New-York Inebriate Asylum !*

C'est là que j'ai passé six mois de ma vie !

Je suis *clergyman*, monsieur, et j'habite ordinairement Nashville, capitale de l'État de Tennessee. Je possède une femme et deux enfants. Je m'étais adonné à boire, à l'occasion d'une violente polémique avec quelques pasteurs de sectes différentes de la mienne.

Nous nous réunissions pour discuter, et l'éloquence de chacun de nous était si persuasive, nous étions tous armés de si puissants arguments, que nous ne parvenions pas à nous convaincre d'erreur réciproquement, et que nos disputes finissaient généralement sous la table dans un embrassement fraternel. Les discussions théologiques terminées, j'avais conservé une irrésistible passion pour le gin, et bientôt cette passion me fit perdre ma considération, ma position, ma fortune et jusqu'à ma maison. Ma femme avait dû m'abandonner à mon sort pour se retirer chez son père.

Un jour, un de mes confrères, qui, par hasard, avait entendu parler de l'hôpital de Binghamton, me ramassa au coin d'une borne où je gisais ivre-mort. Enflammé de la sainte charité dont parle l'Écriture, il m'embarqua pour l'Est. Je ne sais comment j'arrivai à Binghamton; mais, en sortant de la gare, je goûtai le gin de la ville, et je me couchai ivre-mort.

Cependant, au milieu de l'ivresse qui m'étreignait sans relâche depuis huit jours, le remords déchirait mon cœur, et j'avais résolu de me guérir. Avec un entêtement d'ivrogne dans la cervelle duquel s'est implantée une idée, je m'obstinai à entrer à l'hôpital. Il me restait quelques dollars, débris de mon patrimoine, et je savais que la famille de ma femme m'avancerait volontiers la somme nécessaire pour mon séjour dans une maison d'où je sortirais guéri. Aussi, à peine éveillé, le lendemain de mon arrivée à Binghamton, je fortifiai mes nerfs et ma résolution avec une douzaine de verres de wiskey et de gin, et j'allai trouver le docteur Day.

Je comptais faire les arrangements préliminaires pour mon admission, payer les six dollars par semaine que l'on doit verser d'avance, puis rentrer à mon hôtel, et, pour ma dernière journée d'ivrogne, me

gorger de boissons diverses. Mais précisément à ce moment le docteur avait décidé de me sauver : il s'opposa tranquillement à mon retour en ville, et supprima immédiatement tout spiritueux.

Durant quarante-huit heures j'avais eu une envie folle de boire mon stimulant ordinaire : j'avais prié, supplié, pleuré même pour en obtenir; mais vainement. Je n'avais même pu trouver le sommeil qu'à l'aide d'une dose de bromure de potassium.

Mais cette suppression subite de toute liqueur, qui n'offre aucun danger, quoi qu'on dise, fut le premier pas fait dans ma guérison. Le troisième jour, l'envie folle était passée, et depuis, monsieur, elle n'est jamais revenue. Jamais depuis, une boisson fermentée n'a touché mes lèvres ; je n'ai plus le désir de boire, j'ai en horreur, au contraire, toute liqueur forte; j'ai repris ma femme, ma situation, je suis redevenu capable d'une grande activité physique.

Or, monsieur, vous-même n'êtes-vous pas en proie à l'épouvantable maladie dont je suis guéri?... Vous voudriez guérir, n'est-ce pas ? mais vous ne le pouvez pas ; vous ne vous sentez pas assez fort... Vous ne pouvez vaincre le démon wiskey, le diable gin, le monstre eau-de-vie!... Je vous offre, monsieur, le remède qui m'a sauvé...

Pendant que cet homme me racontait son histoire lamentable, prélude certain du sermon, dans le cours duquel j'étais sûr de voir sortir des poches de l'habit une petite Bible in-32, arsenal bien fourni de pieuses citations, pendant qu'il parlait, j'étais sous l'empire d'une effroyable préoccupation. Je pensais aux drames navrants qui avaient dû se dérouler dans le ménage de cet homme, clergyman, chargé de prêcher la parole de Dieu, père de famille, aimé probablement par son épouse, et dont l'intelligence, le cœur, l'âme, le talent, la religion

même s'étaient perdus au fond de l'abîme, et dont il n'avait été tiré que par les efforts d'amitiés vigilantes. Et je me demandais si moi-même, seul en ce monde, je pourrais sortir sain et sauf de la terrible épreuve que je traversais, et si, pour quelques dollars, je n'avais pas vendu mon avenir tout entier, ma vie tout entière.

Je regardais miss Éva. Peut-être les pensées qui roulaient dans mon esprit lui étaient-elles venues, et songeait-elle à ma destinée, car son regard doux se fixait sur moi, empreint d'une triste et sympathique compassion.

En ce moment, M. Crooksmann, qui avait jusque-là silencieusement écouté mon interlocuteur, se mit à rire d'un gros rire moqueur.

Le *clergyman teatotaller* se tourna vers lui, et d'un ton courroucé :

— Vous riez, monsieur, pourquoi donc riez-vous ?

— De votre outrecuidance, répondit froidement M. Crooksmann... Comment, monsieur, vous osez nous dire, à nous, citoyens américains, que ce que vous appelez votre guérison est parfaite, que vous n'avez jamais bu une goutte de gin, que...

— Jamais une seule fois, monsieur, je vous l'affirme, je n'ai plus pensé à boire. Bien plus, j'ai vu mes compagnons, mes amis attablés, et je n'ai pas éprouvé le moindre désir de goûter au plus petit verre de genièvre...

— Parce que vous en auriez pris certainement un second.

— Non, monsieur, non !... Je ne doute pas un seul instant que je puisse boire cet unique verre, dont parlait toujours le docteur Day, sans en désirer un autre...

— Vous n'en avez point fait l'épreuve ?

— Il est vrai...

— Et personne ne peut se dire radicalement guéri tant qu'il n'a point fait cette épreuve...

— Je vous demande pardon...

— Je parie dix dollars que vous n'oseriez tenter l'expérience.

La rage de parier est aussi forte chez l'Américain que chez l'Anglais. M. Crooksmann avait à peine énoncé cette proposition, que, de tous les coins du wagon, vingt paris s'ouvrirent pour ou contre le clergyman.

— J'ai bien envie, monsieur, avait dit celui-ci, de tenir votre pari, non certes pour un gain dont je suis assuré, mais pour vous convaincre de ma guérison complète.

— L'occasion de vous éprouver vous-même me semble créée aujourd'hui tout exprès.

— Eh bien, allons!... prenons le dernier verre de gin que je boirai de ma vie... C'est une simple expérience scientifique que je fais... Je tiens vos dix dollars, monsieur...

Tous deux s'éloignèrent, se dirigeant vers la partie du train où se tenait le *bar-room*, accompagnés par quelques-uns des parieurs.

Je ne les suivis pas... Un singulier spectacle appeait toute mon attention...

Deux messieurs fort bien mis, l'air très-distingué, taient montés à une des dernières stations. Après voir parcouru le train dans toute sa longueur, ils vaient collé sur les vitres des voitures, au moyen de uelques pains à cacheter, des feuilles de papier, sur esquelles quelques lignes étaient écrites. Je n'avais oint remarqué ce petit fait ; aussi fus-je très-étonné uand je vis quelques-uns des voyageurs de mon *car* se ver tranquillement et passer dans d'autres compartiments, tandis qu'un certain nombre se plaçaient

commodément, tournés vers une des parois de la voiture, contre laquelle les deux gentlemen en question disposaient des bancs et des tables, comme pour bâtir une estrade.

Miss Éva me désigna du doigt le papier collé sur la vitre, près de moi; je lus alors avec une profonde stupéfaction ces mots :

« MM. Blokisfield frères, de la maison James
« Sutton, Blokisfield and C°, banquiers à Philadelphie,
« ont l'honneur d'informer les honorables gentlemen
« et ladies qui sont dans ce train, qu'ayant perdu au jeu
« jusqu'à leur dernier dollar, et ayant besoin d'argent
« immédiatement pour continuer leur voyage, ils or-
« ganisent à leur bénéfice un concert dans le *car*
« n° 68. Ils invitent, en conséquence, les voyageurs
« désireux d'entendre les chants nationaux améri-
« cains, admirablement chantés, avec accompagnement
« de violon et de piano, et curieux d'assister à la re-
« présentation de quelques scènes comiques, tout récem-
« ment envoyées de France, de se trouver dans le *car*
« n° 68, de onze heures à midi. »

Je ne pus m'empêcher de manifester à miss Éva mon étonnement de voir des jeunes gens occupant une belle position sociale, descendre jusqu'à ce métier d'artiste ambulant :

— Mais, me répondit-elle naïvement, ces gentlemen ont besoin d'argent : ils vont en gagner tout de suite. En Amérique, il n'y a pas de sot métier... N'importe lequel des spectateurs, dans une situation semblable, en ferait autant...

Personne en effet ne songeait à s'étonner... Le public, avide de distractions, était nombreux et sympathique. Un de ces messieurs tint le piano, l'autre joua du violon ; ils chantèrent le *Yankee Doodle*, le *Hail Columbia*, et la *Marche de Shermann*, ces chants que

nul Américain ne peut entendre sans joindre sa voix à celle des chanteurs, et l'enthousiasme fut indescriptible. Puis l'un entonna une de ces inepties des cafés-concerts de Paris, encore plus bête dans la traduction que dans l'original, en l'accompagnant de grimaces, de danses burlesques, de sauts, de dislocations ridicules; son frère tapait sur le piano, les Américains se pâmaient de rire et criaient : Hurrah !.. Cela dura deux heures, et se termina par une reprise en chœur du *Yankee Doodle*, du *Hail Columbia* et de la *marche de Shermann*, suivie, comme tous les morceaux précédemment joués, d'une quête parmi le public. Le produit dut en être élevé, car les artistes improvisés remercièrent les assistants d'un air satisfait... Puis ils quittèrent le piano, rapportèrent le violon quelque part, à un employé du train sans doute, qui le leur avait prêté, et ils redevinrent aussitôt MM. Blokisfield frères and C°, banquiers.

Je n'étais point encore revenu de la surprise que m'avait causée cette manière d'agir vraiment américaine, quand l'entrée d'un nouveau personnage dans le *car* où j'étais fixa de nouveau mon attention.

Ce personnage n'eût trompé personne en Europe: boutons de diamants invraisemblables à sa chemise et à l'épingle de sa cravate, chaine d'or énorme cascadant sur son gilet, bagues nombreuses scintillant à tous les doigts, l'air digne, grave et canaille d'un marchand d'eau pour faire pousser les cheveux ou d'un habitué favori des tables de pension bourgeoise. En Amérique, il ressemblait à tout personnage riche, à tout honorable gentleman ayant réussi.

— C'est un *gambler*, me dit miss Éva...

— Un *gambler*?

L'individu m'expliqua aussitôt sa profession en criant à travers les wagons :

— Allons, mesdames et messieurs, la *rouge* ou la *noire!*

En même temps, il ouvrait une table de jeu, tirait de sa poche un jeu de cartes, et avec une rapidité qui témoignait d'une longue habitude, il mêlait et battait les cartes, tout en appelant le public à prendre part à son jeu. Le public accourait, sans s'informer le moins du monde de la moralité de ce *gambler*. En peu d'instants sa table fut couverte d'or et de billets de banque. Les chances devaient être égales, d'après son dire, entre le public et lui ; mais certainement, soit qu'il fût un maladroit, ou qu'il eût une male chance incroyable, ou que ses partners fussent, pour la plupart, des chevaliers d'industrie, le *gambler* perdait beaucoup plus souvent que je ne l'aurais cru.

— Peu lui importe, me dit miss Éva, de perdre de nombreuses parties ; il lui suffit d'en gagner quelques-unes pour attraper un joli bénéfice. L'or et les billets qui servent d'enjeu sont presque en totalité de l'or et des billets faux ; c'est une sorte de monnaie courante dont se munissent toujours ceux qui ont l'habitude de voyager, pour donner aux *gambler*. Ceux-ci volent comme en plein bois, leurs cartes sont biseautées, leurs jeux de cartes sont préparés, mais on les paye avec de la fausse monnaie. Il faut qu'il y ait seulement dans le train deux ou trois joueurs naïfs et honnêtes pour que l'industriel, et les malins du public, qui auront su deviner ceux-ci, empochent des sommes assez rondes.

— En Amérique, appelez-vous donc encore cela un joli métier?

— Oh ! non ; nous blâmons fort ce monsieur, quand l'on est certain qu'il triche, quand l'on a une preuve de sa mauvaise foi...

— Et les joueurs qui, comme enjeu, donnent de la fausse monnaie...

— Ils prennent leurs précautions contre la mauvaise foi probable du *gambler*. N'est-ce pas juste? L'amour du jeu, sous quelque forme qu'il se présente, est puissant dans le cœur de l'Américain ; mais il aime à gagner et ne veut pas perdre sottement.

Tel était probablement l'avis d'un des partners du *gambler*, un gaillard taillé en hercule, un fermier de l'Ouest, à en juger par son costume, et qui, sans doute, ne faisait point partie des malins du public. Depuis que les parties étaient engagées, il avait eu une veine vraiment malheureuse : qu'il jouât directement avec le *gambler* ou qu'il pariât avec un de ses voisins, bien rares étaient les coups qu'il gagnait. De rouge qu'elle était d'abord, sa figure était devenue successivement pourpre, puis violette et enfin pâle. Un soupçon était entré dans son esprit : il le manifesta tout bas à son voisin. Le *gambler* l'avait entendu : il voulut aussitôt se lever et fermer son établissement.

— Non pas, non pas, cria le fermier ; pas avant que tu ne m'aies rendu l'argent que tu m'as volé !

Et le saisissant à la gorge, il força le *gambler* à se rasseoir.

Celui-ci tira un revolver de sa poche ; le fermier d'un geste rapide et irrésistible repoussa la foule et brandit un énorme gourdin qui lui servait de canne... Le conducteur du train se jeta aussitôt entre eux...

— Ne tirez pas, ne tirez pas, cria-t-il au *gambler ;* il y a des dames...

Et se tournant du côté du fermier :

— Attendez un instant, monsieur, avant de commencer votre explication... Vous pourriez blesser des personnes étrangères à votre querelle... Si vous voulez vous expliquer avec ce monsieur, je vais prier les personnes présentes de passer dans le *car* voisin et vous resterez ici libres de vos mouvements...

Les deux adversaires étaient tout disposés à accepter cette proposition : la colère du fermier, surexcitée par la vue du revolver, était à son paroxysme, le *gambler* avait compris qu'il lui était impossible de reculer.

— Les personnes présentes sont invitées à se retirer, cria le conducteur, afin de permettre à deux honorables gentlemen de vider leur querelle.

Tout le monde sembla trouver cela tout simple; chacun se retira. Il se trouva immédiatement des gentlemen qui s'offrirent en qualité de témoins pour ce duel improvisé... Comme, retenu immobile par une curiosité voisine de la stupéfaction, je n'avais point quitté mon siége :

— Ce monsieur, dit le fermier en me désignant, voudra bien me servir de témoin... Je suis, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, M. Jonathan Adam's, fermier de Springfield, État de l'Illinois... Voulez-vous me servir de témoin dans mon combat avec ce drôle?..

Je fis un signe d'acquiescement.

On ne se donna pas la peine d'égaliser les chances, de mesurer les armes, de discuter les conditions du combat, etc. Cela eût été bon pour des Européens : le fermier avait un gourdin, le *gambler* un revolver ; c'eût été porter atteinte à la liberté individuelle de ces Américains que de leur imposer d'autres armes.

Le combat avait aussitôt commencé, tandis que les témoins s'abritaient, comme ils le pouvaient, derrière les dossiers des fauteuils, ou de l'autre côté de la porte entrebâillée du wagon.

Le *gambler* avait à peine eu le temps de tirer deux coups inutiles de revolver, que le bâton du fermier avait fait voler en l'air son arme ; mais, comme il avait prévu sans doute cet accident, sa main tenait fortement un de ces longs et larges couteaux-poignards, nommés par les Américains *bowie-knife*, et il avait saisi un des

coussins du *car* dont il se servait comme d'un bouclier, ainsi que font les Mexicains avec leur manteau enroulé autour du bras gauche.

La lutte fut alors sublime d'horreur, ignoble de sauvagerie, épouvantable ; et personne, ni des témoins, ni des nombreux individus qui se pressaient sur la galerie extérieure du wagon, maintenant que l'on se battait à l'arme blanche, ni des femmes qui se hissaient sur les banquettes pour apercevoir le sanglant spectacle, personne ne s'avisa de s'interposer pour y mettre fin.

Le gourdin du fermier, tournoyant avec une rapidité vertigineuse, fermait toute issue à la lame meurtrière de son adversaire ; celui-ci, petit, maigre et agile, bondissait comme un chat-tigre autour du colosse appuyé contre la paroi du *car*. Déjà dix fois, il avait esquivé par des sauts extraordinaires le bâton qui s'abattait comme une massue sur lui ; déjà dix fois son couteau s'était heurté contre le gourdin... La fureur de l'un et de l'autre était à son comble ; l'un et l'autre peu à peu oubliaient de se défendre pour attaquer, et cherchaient plutôt à frapper qu'à se garantir eux-mêmes. Tout à coup le *gambler*, fou de rage, se précipite sur le fermier et lui enfonce son poignard dans la gorge... Celui-ci ne tombe pas ; il saute au contraire en avant, semblable à un taureau à qui le *picador* a décoché une flèche dont la blessure peu profonde lui a causé plus de douleur que de mal réel ; il se jette, tête baissée, contre son ennemi, le poursuit entre les banquettes du *car* à travers lesquelles celui-ci cherche à fuir, il l'accole dans un coin. Le *gambler* se ramasse sur lui-même, d'un nouveau bond effroyable il s'élance ; mais avant qu'il ne fût retombé, le gourdin terrible s'était abattu sur son crâne, et — chose horrible — l'avait broyé comme une pomme cuite qui s'écarbouille, si on la jette avec force contre un mur.

Un jet de sang s'échappe aussitôt de la gorge du vainqueur : il tombe mort sur le cadavre de sa victime.

Le train arrivait précisément à une station.

Tandis que je me retournais pâle d'émotion, le public se précipitait dans le *car* pour contempler les victimes de ce duel : on discutait leurs mérites, comme s'il se fût agi de deux coqs de combat, emportés morts hors de l'arène. Les employés de la station vinrent enlever les cadavres...

M. Crooksmann était derrière moi, il souriait :

— Nous descendons ici, me dit-il; cette ville est Salamanca. Nous changeons de train ; nous allons prendre le chemin de fer *Atlantic and Great Western*, qui va passer dans quelques heures...

Comme je ne répondais pas, tout tremblant encore du drame sauvage auquel j'avais assisté, M. Crooksmann ajouta :

— Qu'avez-vous donc? vous êtes tout pâle... Ah! ce duel?... Nous ne connaissions ni l'un ni l'autre des combattants, que nous importe?... Venez donc.....

Il prit mon bras, et, tandis qu'il nous entraînait, miss Éva et moi, hors du débarcadère, il sourit de nouveau en me montrant du doigt, étendu sur le sol, auprès du buffet de la station, le clergyman-teatotaller, dormant ivre-mort.

IV

Meadville.

Une vieille ville pensylvanienne réveillée par l'industrie moderne. — Les buffets américains. — Arrivée à Oil-City. — Aspect de la ville. — Réflexions sur les mœurs électorales des Américains. — La décentralisation municipale. — Opinion de mistress Trollope sur le gouvernement. — Élection d'un maître d'école à Oil-City. — Histoire du pétrole. — Les jeux innocents en Pétrolie. — Les femmes-médecins. — L'instruction aux États-Unis. — La religion : un *revival*. — Digression sentimentale. — Épouvantable sinistre. — Je perds ma position sociale. — Les procès aux États-Unis : le jury en matière civile. — Les journaux. — Un reporter. — Un quaker bienfaisant me pousse dans une autre route. — Entrevue avec miss Éva.

Quelques heures après nous débarquions à Meadville, ville située au bord de cet océan de huileuses spéculations sur les flots duquel nous allions lancer notre barque ; nous entendions déjà souffler le vent de fièvre d'or qui est l'atmosphère du pays ; nous entendions le fracas des vagues ; nous sentions les parfums écœurants du pétrole.

Je jetai un coup d'œil sur la ville, où nous restâmes quelques heures ; et, en comparant son état actuel à ce qu'elle était il y a une vingtaine d'années, en songeant à son histoire, je trouvai en quelque sorte une certaine analogie entre le sort de cette ville et le mien. La paix d'abord, une paix profonde, une existence douce, un avenir paisible : puis tout à coup un accident imprévu survient, un hasard surgit, et tout est changé, on est emporté à travers les plus fantastiques aventures.

Chacun connaît cette anecdote que rapporte Châteaubriand. Au moment de pénétrer dans les déserts qui,

lors de son voyage, s'étendaient entre le territoire d'Albany et celui de Niagara, il est reçu sur la frontière de la solitude par un Français, un certain M. Violet, ancien marmiton du général Rochambeau, devenu maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours. « Au milieu d'une forêt, dit le narrateur, on voyait une espèce de grange ; je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser Madelon Friquet à ces Iroquois. M. Violet, en me parlant des Indiens, me disait toujours : *Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses!* Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait en iroquois : *A vos places!* et toute la troupe sautait comme une bande de démons. »

Or, les traces de l'éducation de M. Violet se sentent encore dans les villes qui ont remplacé les solitudes au milieu desquelles s'égarait Châteaubriand, ne serait-ce que cet amour du pianotage dont j'ai parlé.

De même Meadville était restée, depuis sa fondation jusqu'à la découverte des gisements de pétrole, sous l'influence de ses premiers habitants et de ses fondateurs, les Hollandais. Entre ses murs, on se serait cru dans quelque petite ville des Pays-Bas, une de ces villes tranquilles, où des commerçants honnêtes et placides mettent trente ans à bâtir une fortune médiocre, suffisante pour couler doucement leurs vieux jours. A

la nuit tombante, chacun fermait sa boutique, basse et obscure, se renfermait chez lui avec sa femme et ses nombreux enfants, faisait une partie d'échecs ou de cartes, et allait se coucher, la conscience en repos et l'esprit calme, pour recommencer le lendemain sa vie flamande. Quelquefois il allait fumer sa pipe et boire de la bière avec quelques amis, comme sur les bords du Zuyderzée ; alors il prenait sa lanterne pour se diriger à travers les rues boueuses et pour ne pas trébucher le long des trottoirs interrompus de distance en distance. Car la ville avait bien une usine à gaz, mais jamais l'idée n'était venue aux habitants de l'utiliser pour éclairer les rues.

Mais quand la fièvre du pétrole s'empara des États-Unis, et que de toutes parts affluèrent dans ce comté vraiment pensylvanien les possédés de cette fièvre ardente, il y eut à Meadville comme un réveil, une sorte de galvanisation de toute cette population flegmatique. Et, de même que nul n'est aussi brave, dit-on, qu'un poltron qui se décide à devenir courageux, nul, plus qu'un de ces mous et froids indigènes de Meadville, ne fut enragé dans la recherche des puits de pétrole, ne fut hardi dans la poursuite des précieux gisements.

D'abord, la Compagnie du chemin de fer *Atlantic and Great Western*, compagnie dont presque toutes les actions sont en Angleterre, y bâtit une gare admirable et, — chose d'un prix inouï pour les voyageurs, et incroyablement rare en Amérique, — établit à cette gare un buffet sérieux.

Les arrêts des trains sont généralement très-courts, quoique toujours un arrêt de vingt minutes soit annoncé, et nul avertissement n'a lieu pour annoncer le départ. On voit alors tout le monde remonter vivement en wagon, et femmes et jeunes filles s'élancent adroitement et sans manières sur les marchepieds pour

regagner leurs places. De même, à l'arrivée, chacun court rapidement au restaurant, dont le propriétaire appelle les voyageurs au moyen d'un kong chinois sur lequel les nègres de l'établissement tapent à tour de bras. En Amérique, comme dans toute l'Europe, la table du buffet présente aux voyageurs affamés les plats les plus appétissants, mais qui exigent le plus de temps à être mangés : le potage est brûlant, le rôti difficile à découper, le poisson plein d'arêtes, le plum-pudding enflammé. Le train part, vous avez à peine le temps de payer le prix du repas que vous avez re piré, et vous vous sauvez, emportant à la hâte quelqu s gâteaux du dessert, gâteaux dont la sécheresse et la dureté vous font longuement regretter vos dents de vingt ans...

Or, à Meadville, la Compagnie de l'*Atlantic and Great Western*, réglant elle-même ses trains de rencontre, accorde le temps plus que nécessaire pour un long et substantiel repas, et la salle à manger du buffet est une des plus belles et une des plus vastes de toutes les stations de chemin de fer américain.

Cette salle à manger est comme le cratère du volcan d'activité qui brûle aujourd'hui les habitants de Meadville. Tandis que M. Crooksmann, miss Eva et moi nous dînions à une table solitaire, autour de nous la foule des voyageurs se pressait ardente, enthousiaste, criant, discutant, tout en dévorant les plats. Tous les yeux brillaient d'un feu singulier, tous les visages respiraient une indicible émotion, toutes les bouches s'ouvraient pour laisser passer des flots de paroles, au milieu desquelles incessamment revenait le mot : huile ! Le train venant de Franklin arriva, et ce fut alors entre les arrivants du milieu de l'océan du pétrole et ceux qui, à Meadville, se disposaient à y aller, un échange de conversations, de cris, de discussions interminables sur l'huile. Les langues du monde

entier s'y faisaient entendre : on vociférait en anglais, en américain, en allemand, en hollandais, en français, en chinois. en espagnol, en russe, en italien ; mais un mot était compris de tous dans cette tour de Babel, en quelque dialecte qu'il fût prononcé, le mot : huile!

M. Crooksmann et nous restions à peu près seuls silencieux. La conviction de mon patron était sans doute faite sur les chances diverses d'achats de terrains; il ne s'intéressait pas aux renseignements que, sur une carte graisseuse, un gentleman donnait à un autre ; il n'écoutait pas celui-ci expliquant les raisons qui lui avaient fait manquer sa fortune et perdre ce qu'il possédait dans une spéculation malheureuse ; il ne jetait pas même un regard jaloux sur celui-là qui, propriétaire d'un immense territoire à Oil-Creek, avait déjà tiré un demi-million de dollars de sa propriété et traitait avec un autre pour la cession de sa part d'intérêt dans un puits, moyennant deux millions de dollars (dix millions de francs), Lui était certain d'être l'égal de cet heureux enrichi, avant peu de temps!

Dans l'après-diner, nous remontâmes en wagon, pour prendre l'embranchement du chemin de fer qui part de Meadville et conduit directement à Oil-City, le cœur même de la Pétrolie. Cet embranchement, l'*Oil-Creek-Railway*, s'arrête à huit ou neuf cents mètres de la ville proprement dite. Cette distance a pour but d'empêcher que les étincelles des locomotives n'embrasent tout à coup le gaz du pétrole qui sature l'atmosphère. Nous franchîmes à pied ces huit ou neuf cents mètres, M. Crooksmann ayant décidé que là d'abord nous nous arrêterions, pour repartir plus tard, — selon les idées que nous aurions, ou plutôt selon les renseignements certains que mon guide prétendait obtenir de moi, — vers Pithole-City, la capitale officielle du comté, ou vers Titusville, Francklin, Pithole-Creek, Cherry-Run,

Tarn-farm, Egbert-farm, Blood-farm ou quelque autre centre de l'industrie du pétrole

L'embarcadère d'Oil-City est une simple barraque en planches, perdue dans un océan de boue. La boue, en Pétrolie, est assez liquide pour prendre d'elle-même son niveau comme l'eau, et à Oil-City, la boue et l'huile, séparées ou combinées, règnent en souveraines sur les choses, les bêtes et les gens.

En approchant de la ville, la vallée va s'élargissant vers le delta que forme Oil-Creek, charmante petite rivière de la largeur de la Seine ; nous apercevions tout le long de ses bords, à plusieurs yards sur les falaises escarpées qui projettent leur ombre d'une rive à l'autre, de grands mâts indiquant la présence de puits à huile, et des pompes retirant, sous l'influence d'une petite machine à vapeur, le liquide des entrailles de la terre. Des camps étaient disposés sur les bords de l'Oil-Creek, et le long de la rivière et de la crique. De loin en loin, se montraient les cheminées de fer d'une raffinerie d'huile, avec un track sur lequel se tenaient des wagons chargés de pétrole brut ou travaillé.

Les collines escarpées, qui bordaient la route, s'élevaient à cinq ou six cents pieds au-dessus de nos têtes, avec leurs flancs couverts de chênes rabougris et de noire ciguë ; de temps en temps, apparaissaient des bouquets de laurier nain. Les tranchées taillées dans le roc révèlent les restes pétrifiés de ce qui fut autrefois d'épaisses forêts. Ces arbres d'une époque oubliée sont là accumulés, comme ils sont tombés sans doute au jour du grand cataclysme. On suit parfaitement les couches annulaires de leurs troncs, et l'on peut étudier leurs écorces rugueuses. Ces forêts ensevelies ne sont pas à plus de 12 ou 15 mètres au-dessous de la surface du sol.

Mes instincts de géologue se réveillèrent à cette vue,

et M. Crooksmann sourit quand je manifestai mon intention de faire là, — si je le pouvais, — de sérieuses études, dans lesquelles je n'aurais point de rivaux, car personne ne songe à s'inquiéter des faits géologiques et minéralogiques que les sondages des puits mettent tous les jours en lumière. Ici on ne pense qu'au pétrole.

Tout était saturé d'huile autour de nous : la boue dans laquelle nous enfoncions, chaque fil de nos vêtements, chaque parcelle de notre individu. L'huile avait envahi tout notre être, nos yeux, nos oreilles, les pores de notre peau ; nous en avions le goût dans la bouche. La brise nous apportait l'odeur de l'huile, mêlée aux parfums des fleurs sauvages ; l'huile couvrait la surface des lacs de taches irisées aux reflets métalliques. Les maisons, les meubles, les chemins de fer, les bateaux, les chevaux, les hommes, tout est couvert d'huile.

Aussi les gens les plus délicats, les plus dédaigneux, finissent-ils par s'abandonner à la graisse, à la malpropreté, aux haillons. Quand leurs vêtements deviennent trop tachés ou trop pesamment chargés d'huile pour pouvoir être portés plus longtemps, ils vont s'habiller de pied en cap à un magasin de confections, et jettent leurs vieux habits à la rue. Ils se gardent bien de les brûler ; ils risqueraient d'incendier la ville et de faire de la Pétrolie un désert ou un volcan. Ils les laissent là, n'importe où. La civilisation est retombée dans sa grossièreté primitive.

Nous étions descendus dans une complète mer de boue, une boue d'une profondeur et d'une ténacité sans pareilles. Il y en a toujours de cinquante centimètres à un mètre sur les routes. De temps en temps, la saillie d'une série de bornes grossières, destinées à aider le passant à traverser, vient trancher sur la monotonie de ce marécage. Alors, à côté de ces obstacles s'amoncellent des

débris de vaisselle, des tessons de bouteilles, de vieilles caisses de conserves, des boîtes de sardines vides, des os, des fragments de barriques ou des chariots brisés, etc. Ces indices de civilisation sont aussi variés qu'intermittents, car la ville proprement dite n'est qu'une longue rue tortueuse, bâtie à plat entre la rivière et la haute colline escarpée qui la borde.

Cette grande rue d'Oil-City, c'est la plus passante de celles que vous voudrez des rues passantes de Paris ou de Londres, encombrée de voitures de trait, ruisselante d'huile, et assaillie par une population dégoûtante venue de tous les coins de l'Amérique, de la Californie à la Nouvelle-Écosse, du Canada au Texas, et aussi de tous les pays d'Europe et même d'Asie. Le sol est tellement détrempé qu'elle ressemble plutôt à un ancien canal qu'à une rue, et, n'étaient les énormes fragments de roc qui arrêtent de temps en temps ses flots de boue, les radeaux y circuleraient plus aisément que les voitures.

Des baraques seules pouvaient convenir à une rue pareille, et on n'y a bâti en effet que des baraques. Les unes sont adossées au rocher, les autres, élevées sur pilotis ou sur des monticules de terre, sans la plus mince préoccupation du confort des habitants ou des voisins, comme aussi sans la plus légère apparence de méthode ou de régularité. Qu'il y ait un espace libre sur un point quelconque du roc, entre deux exploitations de sources ou entre deux réservoirs d'huile, c'est tout ce qu'il faut. On assemble en quelques jours les charpentes de l'édifice, et, une quinzaine plus tard, la maison est faite !

La ville de l'huile consiste donc en une ligne d'habitations de cette nature, entassées pêle-mêle de chaque côté du canal boueux qui est censé la rue : des banques, des hôtels, des cuves à pétrole, des épurations, des bureaux de vente et d'achat de terrains, des montagnes

de barils vides, des montagnes de barils pleins, des débits de spiritueux, des magasins d'habillements, des monceaux de machines de rebut, des fragments de voitures, des bateaux amarrés le long des maisons et faisant l'office d'hôtels garnis, tout cela est accumulé au hasard, dans la confusion la plus étrange et le désarroi le plus repoussant. On n'y saurait trouver deux endroits se ressemblant, si ce n'est par la boue, par la graisse et par la puanteur du pétrole. Sous ces trois rapports, désagréables pour certains, il n'est pas une maison qui vaille mieux que le reste, et il est difficile d'imaginer comment chaque maison pourrait être pire qu'elle ne l'est effectivement.

Quant aux hôtels, ils n'ont d'hôtel que le nom. S'il est vrai qu'avant de mourir, chacun de nous doive absorber, dans le cours de son existence, un certain nombre de litres de poussière et de malpropreté, il n'est pas d'endroit où cette tâche puisse être accomplie plus rapidement et d'une manière plus continue que dans les hôtels d'Oil-City.

Tout y est horriblement primitif et grossier, et le plus grossier encore, c'est la compagnie qui s'y trouve. Les principaux vices du lieu sont le jeu et un langage presque toujours émaillé de jurons. Le premier est la conséquence presque naturelle du genre de spéculations auquel on se livre; l'autre est une simple façon de parler, une sorte de dialecte local, dont tout le monde se sert, même dans la plus simple conversation.

D'ailleurs, on ne vient en Pétrolie, on ne loge dans les hôtels, que pour gagner de l'argent et s'en aller le plus tôt possible. On y est très-mal, on en convient; mais on n'est pas là pour y vivre; on ne voit pas pourquoi on ferait en sorte que les choses fussent mieux pour ceux qui viendront plus tard. Hôteliers,

boutiquiers, tout le monde, en un mot, tient le même raisonnement. Tous ces gens-là savent parfaitement que leurs clients ne deviendront jamais des habitués; ils savent aussi qu'eux-mêmes n'auront rien de plus pressé, dès qu'ils auront amassé suffisamment, que de vendre, à bénéfice, leur fonds de commerce, et c'est ainsi que depuis des années tout reste dans un état transitoire...

Et quel transitoire !... (1)

Cependant il paraît que l'organisation définitive d'Oil-City, comme ville, était décidée ; il paraît que les habitants avaient résolu de mettre fin au provisoire, et de se constituer en cité pourvue de toutes les institutions municipales; car, au moment même où nous arrivions, on procédait à l'élection du maître d'école de la ville.

On a tant plaisanté en France sur les élections perpétuelles des Américains, on les a représentées si souvent comme une occasion d'échange de coups de revolver ou au moins de coups de poing, comme des scènes ignobles de brutalité, comme des scandales permanents, que nous voulons en dire quelques mots, afin de montrer l'absurdité des récits fantaisistes de ces écrivains, trop amoureux d'un maître pour ne pas rire de l'admirable décentralisation américaine, trop partisans de l'obéissance passive, de la platitude qui engraisse, de la tranquillité de l'eunuque, pour ne pas avoir abusé de leur verve malheureuse afin de dégoûter les Français du désir de faire eux-mêmes leurs affaires.

Un écrivain de talent, qui, dans une comparaison entre les finances des États-Unis et celles de la France, a prouvé que l'esprit ne pouvait pas toujours suppléer à la connaissance des faits, reproche, avec raison, aux

(1) O. Sachot : *Les Cités du Grand-Ouest.*

Américains l'espèce de confusion qui règne dans leurs budgets communaux, et, après avoir donné le modèle d'un budget départemental de France, il ajoute : « Grâce à la centralisation, création admirable d'un « grand homme, les budgets municipaux, d'un bout du « royaume à l'autre, ceux des grandes villes, comme « ceux des plus humbles communes, ne présentent pas « moins d'ordre et de méthode. »

A cela M. de Tocqueville répond :

Voilà certes un résultat que j'admire ; mais je vois la plupart de ces communes françaises, dont la comptabilité est si parfaite, plongées dans une profonde ignorance de leurs vrais intérêts, et livrées à une apathie si invincible que la société semble plutôt y végéter qu'y vivre ; d'un autre côté j'aperçois dans ces mêmes communes américaines, dont les budgets ne sont pas dressés sur des plans méthodiques, ni surtout uniformes, une population éclairée, active, entreprenante ; j'y contemple la société toujours en travail. Ce spectacle m'étonne ; car, à mes yeux, le but principal d'un bon gouvernement est de produire le bien-être des peuples et non d'établir un certain ordre au sein de leur misère. Je me demande donc s'il ne serait pas possible d'attribuer à la même cause la prospérité de la commune américaine et le désordre apparent de ses finances, la détresse de la commune de France et le perfectionnement de son budget. En tout cas, je me défie d'un bien que je trouve mêlé à tant de maux, et je me console aisément d'un mal qui est compensé par tant de bien.

Or, ce que nous venons de dire du budget, s'applique également à tous les services d'une commune.

Là, comme partout ailleurs, le peuple est la source des pouvoirs sociaux ; mais, nulle part, il n'exerce sa puissance plus immédiatement. Le peuple, en Amé-

rique, est un maître auquel il a fallu complaire jusqu'aux dernières limites du possible.

Lorsqu'il faut traiter les affaires générales de l'État, la majorité agit par représentants. Il était nécessaire qu'il en fût ainsi; mais, dans la commune, où l'action législative et gouvernementale est plus rapprochée des gouvernés, la loi de la représentation n'est point admise. Il n'y a point de conseil municipal ; le corps des électeurs, après avoir nommé ses magistrats, les dirige lui-même dans tout ce qui n'est pas l'exécution pure et simple des lois de l'État.

Cet ordre de choses est si contraire à nos idées et tellement opposé à nos habitudes, qu'il est nécessaire de fournir quelques exemples pour qu'il soit possible de bien le comprendre.

Les fonctions publiques sont extrêmement nombreuses et fort divisées dans la commune; cependant la plus grande partie des pouvoirs administratifs est concentrée dans les mains d'un petit nombre d'individus élus chaque année, et qu'on nomme les *select-men* (hommes choisis), *supervisors*, dans l'État de New-York, *trustee* dans l'Ohio, *shérifs* dans la Louisiane, etc.

Les lois générales de l'État ont imposé aux *select-men* un certain nombre d'obligations. Ils n'ont pas besoin de l'autorisation de leurs administrés pour les remplir, et ils ne peuvent s'y soustraire sans engager leur responsabilité personnelle. La loi de l'État les charge, par exemple, de former, dans leur commune, les listes électorales ; s'ils omettent de le faire, ils se rendent coupables d'un délit. Mais, dans toutes les choses qui sont abandonnées à la direction du pouvoir communal, les *select-men* sont les exécuteurs des volontés populaires, comme, parmi nous, le maire est l'exécuteur des délibérations du conseil municipal. Le plus souvent ils agissent sous leur responsabilité privée et ne font que sui-

vre, dans la pratique, la conséquence des principes que la majorité a précédemment posés. Mais veulent-ils introduire un changement quelconque dans l'ordre établi ; désirent-ils se livrer à une entreprise nouvelle, il leur faut remonter à la source de leur pouvoir. Je suppose qu'il s'agit d'établir une école : les *select-men* convoquent à certain jour, dans un lieu indiqué d'avance, la totalité des électeurs ; là, ils exposent le besoin qui se fait sentir ; ils font connaître les moyens d'y satisfaire, l'argent qu'il faut dépenser, le lieu qu'il convient de choisir. L'assemblée, consultée sur tous ces points, adopte le principe, fixe le lieu, vote l'impôt, désigne l'instituteur, et remet l'exécution de ses volontés dans les mains des *select-men.*

Les *select-men* sont élus tous les ans, au mois d'avril ou de mai. L'assemblée communale (*town-meeting*) choisit en même temps une foule d'autres magistrats municipaux, préposés à certains détails administratifs importants. Les uns, sous le nom d'assesseurs, doivent établir l'impôt ; les autres, sous celui de collecteurs, doivent le lever. Un officier, appelé *constable*, est chargé de faire la police, de veiller sur les lieux publics, et de tenir la main à l'exécution matérielle des lois. Un autre, nommé le greffier de la commune, enregistre toutes les délibérations ; il tient note des actes de l'état civil. Un caissier garde les fonds communaux. Ajoutez à ces fonctionnaires un surveillant des pauvres, dont le devoir, fort difficile à remplir, est de faire exécuter la législation relative aux indigents ; des commissaires des écoles, qui dirigent l'instruction publique ; des inspecteurs des routes, qui se chargent de tous les détails de la grande et de la petite voirie, et vous aurez la liste des principaux agents de l'administration communale.

Mais la division des fonctions ne s'arrête point là :

on trouve encore, parmi les officiers municipaux, des commissaires de paroisse, qui doivent régler les dépenses du culte ; des inspecteurs de plusieurs genres, chargés, les uns du diriger les efforts des citoyens en cas d'incendie ; les autres, de veiller aux récoltes ; ceux-ci, de lever provisoirement les difficultés qui peuvent naître relativement aux clôtures ; ceux-là, de surveiller le mesurage du bois ou d'inspecter les poids et mesures, etc.

On compte en tout dix-neuf fonctions principales dans la commune. Chaque habitant est contraint, sous peine d'amende, d'accepter ces différentes fonctions ; mais aussi la plupart d'entre elles sont rétribuées, afin que les citoyens pauvres puissent y consacrer leur temps sans en souffrir de préjudice. Du reste, le système américain n'est point de donner un traitement fixe aux fonctionnaires. En général, chaque acte de leur ministère a un prix, et ils ne sont rémunérés qu'en proportion de ce qu'ils font.

Ceci établi, on voit que les élections doivent plutôt être un sujet de préoccupation que de trouble. La longue pratique que les Américains ont de ce droit qu'ils tiennent d'héritage, les continuelles occasions qu'ils ont de l'exercer, les admirables résultats qu'ils en ont retirés et qu'ils en retirent chaque jour, font qu'ils évitent les écueils et les dangers, réels il y a cent ans peut-être, mais aujourd'hui absolument disparus. Le mouvement politique existe toujours en Amérique ; car il n'est pas un coin de ville qui ne soit chaque jour en haleine, et où le peuple ne soit appelé à exprimer sa volonté, ses besoins, en les traduisant sous toutes les formes que revêtent, pour se manifester, la liberté et le droit souverain.

L'homme du peuple, aux États-Unis, a compris, en effet, l'influence qu'exerce la prospérité générale sur son

bonheur, idée si simple, et cependant si peu connue du peuple en Europe. De plus, il s'est accoutumé à regarder cette prospérité comme son ouvrage. Il voit donc, dans la fortune publique, la sienne propre, et il travaille au bien de l'État, non-seulement par devoir ou par orgueil, mais j'oserais presque dire par cupidité.

On n'a pas besoin d'étudier les institutions et l'histoire des Américains pour connaître la vérité de ce qui précède, les mœurs vous en avertissent assez. L'Américain, prenant part à tout ce qui se fait dans son pays, se croit intéressé à défendre tout ce qu'on y critique ; car ce n'est pas seulement son pays qu'on attaque alors, c'est lui-même : aussi voit-on son orgueil national recourir à tous les artifices et descendre à toutes les puérilités de la vanité individuelle.

Mistress Trollope, qui n'est pas une amie des États-Unis, — il s'en faut, — se plaint amèrement de cet amour des Américains pour leur pays et pour leur gouvernement :

« Que ce gouvernement plaise aux Américains, dit-elle, c'est ce dont il est impossible de douter. Je suis arrivée en Amérique par la Nouvelle-Orléans ; j'ai passé plus de deux ans à l'ouest des Alleghanys, et j'ai passé une autre année dans les villes atlantiques et leurs environs. Pendant tout ce temps j'ai conversé avec des citoyens de toutes les classes et de tous les rangs, et je n'en ai jamais entendu un seul prononcer un mot contre le gouvernement. Il n'est donc pas étonnant que, lorsque le peuple de ce pays entend des étrangers révoquer en doute la sagesse de ses institutions, il l'attribue soit à une incapacité de jugement, soit à un sentiment pervers d'envie et de malveillance.

— Comment une personne de bon sens peut-elle douter de l'excellence d'un gouvernement que nous avons essayé depuis un siècle, et que nous aimons da-

vantage à mesure que nous le connaissons mieux ?...

« Telle est la question que fait naturellement tout Américain, lorsqu'on exprime un doute sur l'excellence du gouvernement de ce pays. Je suis tentée de répondre que si toute personne de bon sens qui a visité ce pays, et qui en a connu les habitants, doit admettre que ce gouvernement leur convient, à eux, il n'est pas moins certain qu'il ne peut convenir sous aucun rapport à aucun autre peuple.

« Quand ils eurent conquis leur indépendance, ajoute cette chère et aristocratique mistress Trollope, que firent-ils? Les anciens du peuple s'assemblèrent et se dirent : Faisons un gouvernement qui nous convienne à tous ; qu'il soit rude, grossier, bruyant ; qu'il n'affecte ni dignité, ni gloire, ni splendeur ; qu'il n'intervienne avec la volonté de personne ; n'ayons ni dîmes, ni taxes, ni lois sur les chasses et sur les pauvres ; que chacun contribue à faire les lois, et que personne ne soit inquiété relativement à leur observation ; que nos magistrats ne portent point la pourpre, ni nos juges l'hermine ; si quelqu'un devient riche, ayons soin que son petit-fils devienne pauvre, et par ce moyen nous resterons tous égaux ; que chacun songe à soi ; et si l'Angleterre s'avise encore de vouloir nous attaquer, eh bien ! nous combattrons tous ensemble.

« Pourrait-on rien imaginer de mieux qu'un tel gouvernement, pour un peuple qui se trouvait dans les circonstances du peuple américain? Est-il étrange qu'il soit content? Mais il est encore moins étrange que ceux qui ont vécu dans le repos du bon ordre, et qui se sentent assurés que les affaires de leur pays peuvent aller parfaitement sans qu'ils soient obligés de crier, de brailler, de se gratter la tête et de s'agiter en tous sens, pour les faire marcher, remercient le ciel de n'être pas nés républicains. »

Combien la délicatesse de mistress Trollope eut été blessée de cette scène qui se passait sous mes yeux à Oil-City, pour la nomination d'un simple maître d'école! Et pourtant, malgré mes préoccupations personnelles, je m'y intéressai, et je ressentis une certaine estime pour la façon de penser de ce peuple, qui comprend assez l'importance du choix d'un instituteur dans une ville, pour se livrer à de semblables manifestations afin de faire élire celui qui leur semblait le plus digne; qui s'intéresse assez à ses affaires pour ne pas vouloir recevoir de la main d'un inconnu, d'un bureaucrate quelconque de ministère, d'un indifférent ou quelquefois d'un corrompu, l'individu à qui sera confiée l'éducation de leurs enfants; qui, enfin, ne trouve rien de mieux pour consacrer les hautes et difficiles fonctions de cet homme que le suffrage de ses concitoyens.

Néanmoins c'était un curieux spectacle.

Au milieu de l'océan de boue huileuse et fétide qui constitue le sol d'Oil-City, pataugeaient une procession d'hommes, chaussés de ces hautes bottes qui montent jusqu'aux hanches, comme en France en portent les égoutiers. Deux par deux, bannière flottant au vent, musique en tête, c'est-à-dire un tambour, deux cornets à piston, une corne suisse, un bignou auvergnat, une cornemuse écossaise, et une clarinette, cherchant, soûs prétexte de jouer la marche de Schermann, à faire plus de bruit l'un que l'autre, une longue file d'hommes sales et déguenillés se promenaient solennellement en criant de toutes leurs forces :

— Hurrah pour Leoskiboy!...

Tandis que, des épouvantables *bar-rooms* qui bordaient le fleuve de fange, des barques échouées dans la vase et qui servent de restaurants, sous le nom pompeux de *Eating Saloons*, à raison de 20 francs par jour, des boutiques suintant l'huile, des baraques ser-

vant d'hôtels meublés, des bouges servant d'habitations particulières, sortaient d'autres individus hurlant :

— Hurrah pour Solbiskokik !

Les Leoskiboy et les Solbiskokik se rencontrèrent à un carrefour, espèce de marécage immense, du milieu duquel émergeaient de grosses pierres, destinées au passage des piétons, et sur lequel surnageaient, grâce à la dureté de la boue liquide, des tonnes de pétrole vides, des caisses brisées, des débris de charrettes cassées, et tous les détritus, toutes les immondices produits depuis des mois par une cité de dix à douze mille âmes.

Alors il y eut une discussion : chaque parti essaya de convaincre l'autre de la supériorité de son candidat ; et nous, à l'abri entre le *warf* d'un marchand de charbon et la boutique d'un libraire, sur les degrés d'une chapelle méthodiste, nous voyions des mains fermées se lever et s'abaisser avec rapidité, des chapeaux de soie devenir de simples toques, des bannières disparaître un instant, puis, réduites à leur hampe seule reparaître métamorphosées en fléaux battant du grain sur l'aire, puis de temps en temps des feux d'artifice de boue, des éclaboussements de fange, des bouquets de vase noire jaillir en l'air : quelques exaltés s'étaient sans doute laissé emporter ; une rixe amicale avait suivi et s'était terminée par un bain général et complet dans la matière visqueuse qui, à Oil-City, remplace le macadam ou le pavé des chaussées.

Cela n'était peut-être pas parfaitement convenable : certes il eût été désirable que l'intérêt porté à l'élection du candidat ne poussât pas les électeurs jusqu'à des voies de fait aussi déplorables. Mais M. Crooksmann me fit remarquer qu'en France, il avait vu les représentants les plus autorisés de l'aristocratie, se battre comme des crocheteurs au sortir du bal masqué,

quelquefois même risquer leur vie dans des duels sans merci pour des filles ou des chevaux ; qu'il valait mieux, tout bien examiné, que des désordres fussent motivés par des raisons sérieuses que par des causes honteuses, et je ne sus que lui répliquer.

Le soir on connut le résultat du scrutin. M. Leoskyboy était élu instituteur d'Oil-City.

Nous venions de souper très-modestement dans un des *Eating saloons* dont j'ai parlé, puis nous étions rentrés dans l'épouvantable masure, qu'après de longues investigations, nous avions reconnu être la plus confortable du pays. Réunis dans le petit salon qui faisait partie de notre appartement, nous regardions par les fenêtres le paysage, vraiment digne d'être regardé à cette heure où le crépuscule noyait, dans une pénombre heureuse, les détails ignobles. Nous voyions Cottage-Hill, charmant coteau sur lequel s'élève un petit village propre et coquet, aux maisons construites dans le genre des chalets suisses, et où demeurent les principaux millionnaires d'Oil-City, ne descendant dans « la région », c'est-à-dire aux lieux d'extraction, que de temps en temps, pour surveiller les travaux. Ce site se compose d'une très-pittoresque série de collines mamelonnées, au pied desquelles coule l'Oil-Creek, et que la prodigalité de ces millionnaires a couvertes de fleurs et de gazons, de forêts en miniature, de parcs, de fermes lilliputiennes : un petit Trianon embaumé par l'huile de pétrole !

Moi je songeais tout ému...

Mais M. Crooksmann était trop Américain pour rester là à rêver devant un coucher de soleil. Il désirait savoir les péripéties de l'élection du jour et m'invita à l'accompagner. Miss Éva était trop Américaine pour craindre de rester seule. Rêvait-elle ou calculait-elle? Je ne pus alors le savoir, et je n'osai insister

pour lui tenir compagnie. Je descendis avec son père.

Le nouveau maître d'école du pays, l'honorable M. Leoskiboy, était un pédagogue... — Dieu vous garde des pédagogues! — un pédagogue américain! Il avait exposé des *travaux d'élèves* à la dernière exposition de Philadelphie, et il avait obtenu une médaille d'or. Il espérait, comme son prédécesseur, arriver à être plus tard député à la législation de son État, puis député au Congrès. Ambition légitime : en Amérique, pour faire les lois, on choisit, à l'opposé de la France, les gens qui connaissent parfaitement un sujet pour le discuter ; ainsi on choisit des maîtres d'école pour proposer des améliorations à l'enseignement primaire, au lieu de choisir, comme en France, des fermiers, des fainéants nobles, des avocats, ou des soldats qui ne sont jamais entrés dans une école primaire. Le président actuel des Etats-Unis a été maître d'école.

Dans un groupe, assis au milieu d'un îlot de boue un peu plus solide que celle de la rue, devant la porte d'une maison, comme un bourgeois de province devisant sur le seuil de son logis, le nouveau maître d'école faisait étalage de sa science, et à la population qui l'entourait, fumant et chiquant, il racontait l'histoire de ce pétrole si précieux. Le travail du jour étant fini, les Américains volontiers l'écoutaient.

Il disait :

— Dès le XVII[e] siècle, les missionnaires français qui envahirent ce pays, des Jésuites, avaient remarqué cette huile qui surnageait sur toutes les eaux, qui sortait de toutes les terres, qui suintait de toutes les pierres. Il y en avait partout ; en flaques stagnantes en quelques endroits, entre deux eaux, dans le courant des fleuves, en boue gluante dans l'intérieur des terres. Malins commerçants, les Jésuites virent que ces sources d'huile pouvaient être — pour la plus grande gloire de

Dieu — une source de richesses pour la Compagnie. Ils s'inquiétèrent des propriétés de ce liquide inconnu. Les indigènes, les Indiens Senecas, la prisaient très fort comme remède contre les rhumatismes en frictionnant la partie malade, et aussi comme purgatif très doux et très efficace. Les Jésuites bénirent cette huile et la vendirent fort cher en Europe sous le nom d'*huile sacrée de Seneca.*

Quand les Français, puis les Anglais, occupèrent le pays, ils se familiarisèrent avec l'usage du pétrole : plus tard, pendant la guerre de l'Indépendance, tous les soldats campés le long de l'Alleghany frictionnèrent leurs rhumatismes ou se purgèrent avec du pétrole. Mais quelque grande que fut leur consommation, elle était loin d'épuiser les sources, et même ils n'arrivaient point à retirer du pays le produit qu'en retiraient auparavant les Révérends Pères Jésuites. Vainement les Indiens Senecas, chassés de ce territoire, venaient tous les ans visiter l'Oil-Creek et faire provision du liquide, au milieu d'une grande fête établie pour cet objet ; vainement les médecins quakers se rendaient chaque année dans le pays et remplissaient de pétrole de nombreuses fioles, qui, bénies cette fois par d'autres mains que celles des Jésuites, devaient néanmoins procurer et procuraient d'aussi nombreuses guérisons, l'huile de Seneca ou pétrole ne semblait point devoir être jamais appelée à une haute destinée commerciale.

En 1854, — date fameuse, — tout changea de face. Deux négociants de New-York achetèrent une source dans la partie supérieure de la crique et organisèrent une compagnie d'exportation. Ils avaient deviné la nécessité de l'introduction du pétrole dans le monde.

La pêche de la baleine et du phoque languit ; les suifs russes sont en baisse. Les colonies d'Angleterre et aussi

les populations de l'Amérique du Sud ont le tort grave — au point de vue européen — de manger leurs moutons au lieu de retirer de l'animal toute la graisse qu'il peut donner. L'huile de palme, en Afrique, est encore à l'état rudimentaire. Tout ce qui est huileux manque donc à la consommation et cette consommation s'accroît dans des proportions effrayantes. L'huile est indispensable pour les machines à vapeur, l'éclairage, le combustible même. Les vastes houillères de l'Angleterre s'épuisent; les forêts disparaissent; il faudra de l'huile pour remplacer le charbon de terre, ou du moins l'huile employée au lieu du gaz retiré de la houille retarde le moment terrible de l'épuisement.

Les deux négociants de New-York, et les actionnaires de la Compagnie qu'ils avaient fondée, dotaient le monde d'un nouveau produit huileux, sauvaient l'avenir, étaient, par le fait, des bienfaiteurs de l'humanité.

L'Américain ingrat ne leur a pas élevé de statues.

Mais ces gens-là sont devenus quarante ou cinquante fois millionnaires...

En 1857, un citoyen Drake, associé et gérant d'une compagnie du Connecticut, creusa le premier puits, à quelque distance au-dessus de Titusville, à dix-huit milles environ au-dessus de l'embouchure de la crique, et, au mois d'avril 1858, il rencontrait l'huile à soixante et onze pieds; bientôt on pompait le précieux liquide, à raison d'un rendement de vingt à vingt-cinq barils par jour.

Peu après, un second puits, puis un troisième, un quatrième, un dixième, un centième, un millième!

— Et c'est nous autres Américains, concluait l'honorable M. Leoskiboy, qui avons donné au monde ce merveilleux produit, nous, le premier, le plus grand, le plus intelligent, le plus sublime peuple du monde!...

— Hurrah pour Leoskiboy! hurlait le public.

Obéissant au maître que j'avais accepté, j'écoutai trop peu de temps les discours instructifs du maître d'école; M. Crooksmann avait applaudi, crié hurrah! comme un franc Yankee, mais son émotion l'ayant altéré, il m'entraina dans un *bar-room* voisin, où d'ailleurs nous accompagnèrent un grand nombre des enthousiastes auditeurs de l'honorable M. Leoskiboy.

Il me semble inutile de dire que ce *bar-room* était un bouge; cependant c'était le Tortoni d'Oil-City, l'endroit où les archi-millionnaires déjeunaient souvent, *lunchaient* quotidiennement et passaient de nombreuses soirées.

M. Crooksmann, dès notre entrée, avait eu ce frissonnement qu'éprouve le jeune soldat en face d'un guerrier glorieux, du jeune écrivain qui se rencontre avec un Hugo, du rapin d'avenir vis-à-vis d'un Delacroix. Je l'avais remarqué.

Il me dit :

— Regardez ces deux hommes là-bas... à la table du fond... qui mangent du bœuf grillé en buvant du rhum,.. regardez-les.

Je les regardai.

L'un était un robuste gaillard, haut de près de six pieds et taillé en hercule. Une brute en apparence : cheveux coupés ras sur une tête en pain de sucre, angle facial obtus, grosses lèvres, yeux sanguinolents, lèvres lippues. Des mains énormes et poilues, des épaules solides et carrées. Une tête de portefaix sur un corps de lutteur de foire.

L'autre, un petit maigre, pâle, yeux clignotants, cheveux roux, bouche mince, yeux blancs, face criblée de taches de rousseur, une mine de voyou parisien, un type de faubourien vicieux...

Les types de Tristan l'Ermite et d'Olivier le Daim.

dans le roman de Walter Scott, *Yvanhoë*, me revinrent à la mémoire.

J'ai dit qu'ils avaient l'air de brutes... Combien je me trompais, paraît-il !

— Cher monsieur Henri, me disait M. Crooksmann, ces deux hommes que vous voyez là-bas, au milieu d'une nombreuse compagnie, sont arrivés à Oil-City il y a deux mois à peine, m'a affirmé l'hôtelier. Ils sont Prussiens : ils vont quitter le pays, ayant gagné chacun un million de dollars ! Ils ont, dès leur début, trouvé une mine précieuse, et ils ont vendu, ce soir même, leur puits, cinq cent mille dollars... Pas ambitieux, — dans leur pays on crève de faim ! — ils se contentent de cela... Ils font bien, car ils pourraient perdre ce qu'ils ont gagné !... Hein, Français, vous ne nierez plus maintenant que quelquefois les Prussiens ne sont pas des imbéciles !...

M. Crooksmann n'attendit pas ma réponse. Une occasion s'étant offerte, il alla se faire présenter aux nouveaux millionnaires. Je ne l'imitai point : une scène de mœurs *pétroliennes* attirait toute mon attention.

En Pétrolie — je l'ai dit déjà — affluent les aventuriers de toutes les parties du monde. Or, debout, à côté de la porte d'entrée, deux Apaches jouaient à un jeu singulier.

Les Apaches — on le sait — sont les descendants de la nation indigène du Mexique qui habitait entre le Rio Colorado de la Californie et le Rio Colorado du Texas.

D'une beauté vraiment sculpturale, la tête et le cœur pleins de rêveries d'art et de poésie, l'Apache est naturellement grave, mélancolique, taciturne, aussi longtemps que les liqueurs enivrantes ou la passion du jeu n'ont pas agi sur lui. Cette gravité est surtout

remarquable chez les enfants, qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, montrent, au dire de tous les voyageurs, beaucoup plus d'intelligence et de développement que les enfants des blancs, et aussi chez les jeunes gens que l'on voit presque toujours sombres, ce qui présente quelque chose d'effrayant lorsqu'ils passent tout à coup du repos absolu à une agitation violente et effrénée. L'énergie de leur caractère, qui ne connaît aucune douceur, dégénère alors en dureté cruelle.

Cependant il est difficile de les juger avec justesse, car ces peuples mexicains, malgré leur semblant d'indépendance, sont en réalité plongés encore actuellement dans un profond avilissement, suite nécessaire d'une longue oppression politique et religieuse, et ils tendent à disparaître tout à fait.

Au commencement de la conquête, les Indiens Apaches les plus aisés, et ceux chez lesquels on pouvait supposer une certaine culture intellectuelle, périssaient en grande partie, victimes de la férocité des Européens.

Le fanatisme espagnol sévit surtout contre les monuments et les statues; les premiers moines espagnols firent brûler les peintures hiéroglyphiques par lesquelles des connaissances de tout genre se transmettaient de génération en génération. Privé de ses moyens d'instruction, le peuple retomba dans une ignorance d'autant plus profonde que les missionnaires, peu versés d'abord dans les langues mexicaines, puis peut-être de parti pris, ne substituèrent guère d'idées nouvelles aux idées anciennes.

Les femmes indiennes qui avaient conservé quelque fortune aimèrent mieux s'allier aux conquérants que de partager le mépris qu'on avait pour leur nation; et la plèbe, devenue chrétienne, la première aida les missionnaires à la destruction des monuments et de la noblesse féodale, qui, en perdant ses biens et ses

immunités, tomba, par imbécillité, comme la noblesse de tous les pays, dans une obscurité profonde.

Il ne resta donc plus des naturels que la classe la plus commune, les pauvres cultivateurs, les artisans, parmi lesquels on comptait un grand nombre de tisserands, les portefaix dont, à défaut de grands quadrupèdes, on se servait comme de bêtes de somme, ou bien ceux qui, habitant les États septentrionaux du Mexique, n'ont pas voulu embrasser tout à fait la vie civilisée.

On aurait de la peine à retrouver les classifications formées par les anciens auteurs ; aujourd'hui ces indigènes se partagent généralement en deux classes principales : les sédentaires ou *mansos*, qui sont agriculteurs, et les nomades libres ou *bravos*, qui ont acquis une certaine célébrité sous le nom d'*Apaches* ou *Comanches*.

Longtemps terribles, ils ont ravagé les campagnes et même les villes des États de Durango, Chihuahua et Nuevo-Léon, et y ont porté l'incendie, le meurtre et le pillage ; mais aujourd'hui, sans se civiliser davantage, ils entrent dans la vie civilisée, et sont les plus terribles de ces aventuriers que l'on voit se jeter partout où il y a des gains rapides à faire : en Californie, à la recherche de l'or dans les *placers*, en Pétrolie à la recherche des puits de pétrole.

Je dis à la recherche des puits de pétrole ; l'expression n'est pas juste, il faudrait dire à la recherche de spéculations à tenter à propos des puits abandonnés ou à creuser.

Les deux Apaches de notre *bar-room* d'Oil-City jouaient, ai-je dit, et leur jeu était véritablement singulier.

Armés tous deux d'un long et lourd couteau à lame très-effilée, ils étaient penchés l'un sur l'autre, leurs

têtes se touchant presque, et chacun présentant en avant un de ses pieds nus ; puis, balançant lentement leurs couteaux entre le pouce et l'index, ils les laissaient tomber à un signal donné, de manière à transpercer le pied qui n'était pas retiré assez vivement. Le joueur à qui appartenait le pied piqué, payait deux dollars à son adroit partner.

Cet agréable passe-temps, qui laissait des traces sanglantes sur le parquet de la salle, intéressait vivement les spectateurs cosmopolites qui, en buvant des grogs très-fortement épicés, jugeaient des coups. Les paris engagés pour l'un ou pour l'autre étaient nombreux, et beaucoup d'honorables gentlemen avaient abandonné les cartes ou les dés pour assister, comme public, comme parieurs, ou comme apprentis, à ce jeu charmant.

Depuis le commencement de la partie, les deux jeunes gens s'étaient montrés beaux joueurs ; c'est-à-dire que l'un et l'autre avaient payé, sans récrimination ni essai de tricherie, à chaque partie perdue, et, sans sourciller, sans broncher, sans se plaindre, s'étaient loyalement déclarés *touchés*, quand la pointe du couteau de l'adversaire avait peu ou prou pénétré leur chair.

Mais on se lasse de tout, même de jouer à un jeu aussi amusant. Puis l'un des deux Apaches avait la main heureuse, un bonheur insolent. Il gagnait un nombre extravagant de dollars à son camarade.

Or, nul être — c'est un fait ! — n'est d'aussi mauvaise humeur qu'un joueur après lequel s'acharne le guignon. Plus il perd, plus il rage ; plus son sang-froid l'abandonne, et, conséquemment, plus il devient maladroit et incapable de se rattraper. Dans ces conjonctures, il est rare que, même un sauvage, ne devienne pas chicaneur.

Ainsi fut-il de l'Apache perdant. Ils jouaient leur dernière partie : quitte ou double. L'enjeu était considérable. Les deux couteaux tombent en même temps, mais instantanément les deux pieds s'étaient aussi retirés et les deux lames s'étaient fichées en terre, tremblant encore, comme la flèche lancée par Laocoon sur le cheval de bois de Troie, *stetit illa tremens*, dit Virgile.

Cependant, le sang avait coulé, un filet fumant serpentait à terre ; donc il y avait eu blessure... En effet, le perdant avait eu le côté du pied entièrement traversé ; mais, par un effort surhumain, il avait arraché sa chair de l'arme qui la clouait au sol, et cela si vivement, si silencieusement, que nul ne s'en était aperçu, hormis son adversaire qui réclamait le gain de la partie, malgré les protestations, les serments mensongers, les dénégations furieuses de son *partner*.

La discussion de ces deux jeunes gens avait bientôt dégénéré en dispute, à laquelle s'étaient mêlés les honnêtes et débonnaires pétroleurs qui formaient la galerie. La dispute, au bout de quelques minutes, avait dégénéré en combat, en combat yankee. Les revolvers avaient claqué, les couteaux avaient été tirés, les brocs d'étain pleins de bière, les bouteilles de rhum étaient devenues des armes dangereuses, répondant vigoureusement aux coups de tabouret, de banc ou de bâton. Les bras s'élevaient et s'abaissaient avec une vigueur et une rapidité incroyables. La salle du *bar-room* était semblable à une grange où de rudes et laborieux campagnards battent le blé sur l'aire.

Les lampes s'étaient éteintes... Le champ de bataille changea et se transporta au milieu de ce canal de boue qui constitue la grande rue d'Oil-City.

Il y eut des blessés, des morts, des noyés.

Le hasard m'avait protégé. Placé près de la porte,

j'avais pu, dès les premiers instants de la bataille, m'échapper et, à travers la nuit noire, regagner notre hôtel où j'espérais trouver M. Crooksmann que je n'avais point aperçu dans la bagarre...

Il n'y était point; miss Eva, malgré la fatigue qui devait l'accabler, n'était point couchée; elle était restée au salon, nous attendant.

Quand j'entrai dans la pièce, je remarquai la rougeur qui couvrit son front, et l'émotion qu'elle éprouva. Sa voix trembla en me souhaitant la bienvenue.... Elle lisait; je jetai un coup d'œil sur son livre; c'était une Bible. Le piano était ouvert, et, sur le pupitre, la partition de *Faust*, précisément à la page de la célèbre *Valse*, dont, dans la journée, nous avions parlé, et que j'avais déclaré être mon morceau favori.

Malgré moi, cette rougeur, cette émotion, cette musique sur le piano, cette lecture pieuse, provoquaient en mon esprit de singulières et nombreuses réflexions, et je me tenais au milieu du salon, très-embarrassé, regardant la jeune fille silencieuse, quand tout à coup un tumulte, qui se produisit au rez-de-chaussée de l'hôtel, me retint sur la pente dangereuse et sentimentale sur laquelle je glissais...

J'entendis prononcer le nom de M. Crooksmann... Miss Eva et moi, nous nous précipitâmes dans l'escalier.

Dans le vestibule, un brancard sur lequel on avait reporté M. Crooksmann, étendu sans vie.

Une jeune dame, docteur de la Faculté de médecine de Philadelphie, donnait ses soins au blessé.

Un coup de bouteille, asséné par une main vigoureuse, avait ouvert le crâne de l'Américain; et, jusqu'à présent, il n'avait repris connaissance que pour se trouver immédiatement mal de nouveau, au bout de quelques minutes. On le transporta dans sa chambre; la dame docteur fit les premiers pansements et déclara que la

blessure, quoique très-profonde, ne présentait aucune probabilité de funeste issue.

Miss Eva et moi, nous nous établîmes comme gardes-malades de M. Crooksmann ; tous deux nous le veillâmes, nous relevant l'un l'autre de nos heures de surveillance ; très-souvent restant ensemble auprès du lit du malade, en proie à une fièvre ardente, conséquence de sa dangereuse blessure.

Ce fut pour moi un moment de halte dans la vie pénible que je commençais à embrasser : je reconnus avec bonheur que je n'avais point à craindre de tomber peu à peu, par l'usage, dans l'habitude des liqueurs fortes. Tant que M. Crooksmann fut alité, j'étais devenu un véritable *teatotaller*.

D'ailleurs, outre les soins à donner au blessé, j'avais de nombreuses préoccupations, sans parler des objets étranges qui chaque jour frappaient ma vue et m'initiaient aux mœurs intimes des Américains.

En premier lieu, cette jeune *doctoress*, unissant la gravité, la physionomie pensive, le regard investigateur du médecin, au charme de la femme, à une beauté vraiment remarquable, et aussi à la pruderie protestante et à la crânerie américaine, piquait extraordinairement ma curiosité. Invinciblement je la mettais sur la même ligne que nos sages-femmes françaises, que nos herboristes ou les bonnes femmes qui, dans les campagnes, ont des secrets pour guérir tous les maux. Je pensais aussi que son titre de docteur et sa profession n'étaient qu'une excentricité par laquelle elle espérait tourner la tête à quelque Américain, amateur de singularité, et trouver un bon mari.

Je me trompais. Cette jeune dame appartenait à une très-bonne famille de Philadelphie, était mariée déjà depuis un an ou deux avec un jeune négociant, et elle continuait à exercer sa profession avec un zèle et un dé-

vouement, que pouvait expliquer seulement le profond amour qu'elle portait à son état et à la science.

Au reste, le nombre des femmes-médecins est déjà assez élevé en Amérique pour que l'on ne trouve plus extraordinaire d'en rencontrer au chevet des malades, surtout des malades de leur sexe. Et cela est très-explicable, si l'on considère l'éducation donnée en Amérique aux filles et aux garçons.

Sans contredit, l'instruction primaire est, aux États-Unis, plus universellement répandue qu'en tout autre pays du monde ; mais il est loin d'en être de même pour l'instruction supérieure. L'éducation, dans les prospectus des *boarding-school*, embrasse beaucoup de choses ; mais, en réalité, les élèves n'y apprennent guère qu'à lire, à écrire, à tenir les livres, et tout au plus une langue étrangère. Les Américains n'ont pas le temps de laisser étudier leurs enfants jusqu'à un âge suffisant, et ils affirment à tout venant que cela n'est pas nécessaire. A seize ans, quelquefois beaucoup plus tôt, l'éducation finit, et l'occupation de gagner de l'argent commence. L'idée qu'ils ont besoin de plus de science qu'on ne peut en avoir acquis à cet âge est généralement tournée en ridicule comme un préjugé européen et suranné. Ajoutez-y que si les vieillards voulaient que les études se prolongeassent plus longtemps, les jeunes gens s'y refuseraient. Quand la grande affaire de gagner de l'argent commence, tout loisir cesse, et toute l'érudition qu'on peut acquérir ensuite se glane au hasard dans les romans, dans les revues et dans les journaux.

Pour les jeunes filles, le moment de se créer une carrière, de gagner de l'argent ne vient pas interrompre des études commencées : elles n'ont qu'à attendre un mari, et celles qu'une vocation pousse vers des travaux intellectuels peuvent attendre le mariage, en se livrant à leurs goûts. D'un autre côté, les Américains, avec

leurs habitudes de vie voyageuse et les soucis de leurs spéculations commerciales, laissent volontiers plus longtemps en pension leurs filles, incapables de partager leurs travaux, que leurs fils, dont immédiatement ils peuvent faire des employés dévoués.

La *doctoress* m'avait montré le prospectus de la pension de demoiselles de New-York où elle avait fait ses classes. Le vaste plan d'éducation proposé pour les jeunes personnes, et que poursuivaient un grand nombre d'élèves, devait certainement produire des femmes bien supérieures à leurs futurs époux. J'en fais un extrait :

INSTITUT COLLÉGIAL DE BROOKLYN

A NEW-YORK

PETIT COLLÉGE

Sixième classe.

Grammaire latine, *liber primus*. — Le lecteur latin de *Jacob* (*première partie*). — Géographie moderne.— Arithmétique intellectuelle et pratique. — Élocution, déclamation. — Ecriture. — Orthographe. — Composition. — Musique vocale.

Cinquième classe.

Le lecteur latin (*seconde partie*). — Antiquités romaines. — Salluste. — Géographie ancienne et sacrée. — Etudes poétiques. — Rhétorique. — Cartes de géographie. — Composition. — Orthographe. — Musique vocale.

Quatrième classe.

Les *Commentaires de César*. — Les cinq premiers livres de l'*Énéide* de Virgile. — Wath, sur l'*Esprit*. — Géographie universelle politique, — Histoire naturelle. Traité des globes. — Histoire ancienne. — Fin des

études poétiques. — Grammaire anglaise. — Composition. — Orthographe. — Musique vocale.

GRAND COLLÉGE

Troisième classe.

La fin de Virgile. — Discours choisis de Cicéron. — Histoire moderne. — Géométrie. — Philosophie morale. — Lectures critiques des poëtes. — Cours de perspective. — Rhétorique. — Logique. — Composition. — Musique vocale.

Seconde classe.

Tite-Live. — Horace (*Odes*). — Théologie naturelle. — Abrégé d'histoire ecclésiastique. — Biographie des femmes. — Algèbre. — Philosophie naturelle (mécanique, hydrostatique, pneumatique, acoustique). — Philosophie intellectuelle. — Preuves du christianisme. — Composition. — Musique vocale.

Première classe.

Fin d'Horace. — Tacite. — Philosophie naturelle (électricité, optique, magnétisme, galvanisme, astronomie, chimie, minéralogie, géologie). — Compendium d'économie politique, — Composition. — Musique vocale.

(Le français, l'espagnol, l'italien et le grec s'apprennent dans toutes les classes.)

En parcourant ce prospectus, je me rappelai un grand nombre de mes condisciples de Louis-le-Grand qu'une telle somme de connaissances variées eût épouvanté.

Ajouterai-je que le mari de cette dame, négociant très-adroit, très-audacieux et très-intelligent, était absolument incapable de tenir ou de comprendre une

conversation quelconque en dehors des choses de son commerce particulier : les grains ?

J'aurais pu, de ce fait, tirer des conséquences fort importantes relatives à l'avenir de la république américaine, « la grande expérience », selon le mot de Joseph de Maistre : il y avait là matière à longues méditations philosophiques et politiques ; mais de graves soucis étaient venus m'assaillir, et j'étais loin d'être assez calme pour m'abandonner à des réflexions intellectuelles et morales, quelque intéressantes qu'elles pussent être.

Ma situation vis-à-vis de miss Eva était devenue excessivement délicate. Les nombreuses heures de solitude à deux, passées au chevet de M. Crooksmann, avaient établi entre nous des habitudes de familiarité respectueuse, mais qui, peu à peu, avaient excité des confidences, avaient provoqué des épanchements, nous avaient réunis par un lien de sympathie profonde, avaient amené quelques-unes de ces minutes fatales pendant lesquelles, avec des larmes ou des sourires, un cœur s'ouvre forcément, verse et dans un autre cœur les douleurs, les joies ou les espoirs dont il est plein...

Je lui avais raconté mon histoire, et, — je ne sais comment cela se put faire,— à la fin de l'entretien, ma main était entre ses mains, des larmes coulaient de ses yeux, et elle m'avait dit :

— Espérez en Dieu !...

Miss Eva était excessivement pieuse, comme le sont généralement les Américaines. Sa piété m'effrayait, et je ressentais une émotion pénible quand je la voyais plongée dans la lecture de la Bible, — une Bible augmentée d'innombrables commentaires, — et que, fermant le livre sur mon invitation, elle s'écriait :

— Là est la parole de Dieu !... Bienheureux ceux qui savent l'entendre ?

Nous avions visité ensemble toutes les chapelles élevées déjà à Oil-City ; car, dans cette ville à peine bâtie, dans cet empire de l'huile, les nombreuses sectes religieuses, qui se partagent l'Amérique, avaient déjà planté leurs tentes ; et au milieu des senteurs pénétrantes du pétrole, malgré la fièvre industrielle et exclusive des habitants, en dépit de la boue des rues, bravant les dangers des explosions, la cherté des vivres, le contact des aventuriers de toute sorte qui grouillent là, les prêtres de toutes les communions se disputaient les fidèles, s'arrachaient les prosélytes, donnaient, en un mot, des exemples de charité évangélique, comme dans les pays les plus civilisés d'Europe.

C'est surtout dans les églises et les chapelles, remarque mistress Trollope (1), qu'on peut voir les dames américaines dans toute leur élégance. Il ne se passe pas de soirée dans la semaine où il n'y ait foule dans les chapelles ; les plus jeunes et les plus belles s'y rendent vêtues avec goût, et souvent même avec de grandes prétentions ; c'est là où l'on montre toute son élégance, où l'on cherche à se distinguer. Les hommes y vont assez rarement, excepté le dimanche ; mais souvent, comme on doit bien le penser, cette profusion de rubans et de boucles de cheveux est destinée à charmer les yeux des jeunes ecclésiastiques. Si ce n'était pour les églises, je crois que les femmes pourraient faire un feu de joie de leurs chapeaux, comme étant entièrement inutiles.

Les femmes sont trop occupées dans l'intérieur de leurs maisons pour se mettre complétement sous les armes dans les visites du matin ; il n'y a ni jardin public, ni magasin où l'on puisse se montrer ; et sans la religion et le thé, les dames d'Oil-City courraient risque de devenir exclusivement d'épouvantables *pétroleuses*.

(1) Mistress Trollope. — *Mœurs domestiques des Américains.*

L'influence que les ministres des innombrables sectes religieuses, répandues en Amérique, exercent sur les femmes de leurs congrégations respectives peut se comparer à celle que les prêtres ont sur elles en Espagne, et aussi en France. Les causes de cette influence sont faciles à démêler. Là où l'égalité des conditions est humblement reconnue par le riche et orgueilleusement réclamée par le pauvre. il ne reste de distinction que pour le clergé, et de prééminence que la sienne; cela lui donne une haute importance aux yeux des femmes. D'une autre part, les Américains s'occupent si peu des femmes, qu'elles ne reçoivent guère que du clergé cette espèce d'attention qui est partout si précieuse à leur vanité. Cette importance qu'on leur accorde en Europe dans les derniers rangs de la société, excepté peut-être dans le plus bas, elles ne l'ont guère en Amérique qu'aux yeux des prêtres, et, en échange, elles remettent à leur garde et leur cœur et leur âme. Je ne sache pas un pays au monde où la religion ait tant d'empire sur les femmes et si peu sur les hommes.

Je ne veux pas conclure de là que je n'ai jamais rencontré d'hommes qui aient une religion sincère, ni de femmes qui n'en aient point du tout. Mais j'ai parlé vrai en général.

Il y eut à Oil-City un *Revival*... M. Crooksmann allait un peu mieux; il me pria d'y accompagner miss Eva qui voulait y assister; pendant ce temps-là. une domestique de l'hôtel le veillerait. J'obéis et j'assistai, avec stupéfaction, à cette séance de piété.

Tous les ans, à des époques fixes, les membres les plus ardents du clergé américain, principalement de la secte protestante *méthodiste* ou des catholiques se mettent en route pour ranimer le zèle de leurs partisans, disséminés sur l'immense territoire de l'Union. On voit ces missionnaires arriver dans les bourgs ou dans

les villes par douzaines ou par vingtaines, selon l'importance du lieu, et y planter leurs tentes, tantôt pour huit jours, tantôt pour quinze, et quelquefois même, si la population est considérable, pour un mois. Durant cet intervalle, les journées tout entières, et souvent la plus grande partie des nuits, sont consacrées à des prédications et à des prières dans les différentes églises et chapelles du lieu. C'est ce qu'on appelle un *Revival*.

Ces prêtres ambulants appartiennent à toutes les croyances, excepté à celles des *unitairiens*, des *épiscopaux* et des *quakers*. *Presbytériens* de toutes les espèces, *baptistes* de toutes les variétés, *méthodistes* de toutes les dénominations participent à cet usage. Ces missionnaires visitent successivement toutes les cités, tous les bourgs, tous les villages. Ils logent, en général, dans la maison de leurs coreligionnaires, et tant que dure leur station dans un lieu, toutes les soirées qui ne sont pas employées dans les églises et maisons publiques d'assemblées, ils les consacrent à des réunions particulières pour la prière (*prayer-meetings*), réunions qui comblent de joie et d'orgueil l'heureuse *fidèle* dans la demeure de laquelle elles se tiennent.

Miss Eva me conduisit dans une grande baraque en planches, qui ressemblait à la gare de la ville débarrassée des tonnes de pétrole, mais en ayant conservé très fortement l'écœurant parfum. C'était la chapelle de la secte où se tenait le *Revival*.

Le service ne devait pas commencer avant la nuit. Le temple était bien éclairé; mais quand nous y entrâmes il y avait un concours de monde à n'y pas tenir. Nous aperçûmes, en entrant, trois prêtres debout et rangés côte à côte dans une espèce de tribune, élevée à l'endroit où se trouve ordinairement l'autel; cette tribune était ornée de draperies cramoisies; miss Eva prit

place sur un banc qui se trouvait tout auprès de la balustrade qui l'entourait.

Le prêtre qui était au milieu priait ; la prière était d'une extravagante véhémence et d'une familiarité d'expressions incroyable. Après la prière, il chanta une hymne, et ensuite un autre prêtre se mit au milieu et commença à prêcher. Il déploya dans son sermon une éloquence rare. Il décrivit avec une excessive minutie les derniers et tristes moments de la vie humaine ; ensuite il peignit les changements affreux que le corps subit après la mort, et il arriva au tableau de la décomposition. Tout à coup le ton de son discours changea ; il fit entendre une voix aigre et perçante, et, penchant la tête en avant, comme pour fixer ses regards sur un objet qui se trouvait au-dessous de la tribune, il fit connaître ce qu'il apercevait dans les profondeurs qui semblaient ouvertes devant lui : c'était, comme on le voit, une heureuse invention pour frapper les esprits par la description de l'enfer. De toutes les images que peuvent fournir le feu, la flamme, le soufre, le plomb fondu, les fourches rougies faisant palpiter des nerfs, des membres, des chairs, aucune ne fut oubliée par l'éloquent prédicateur. Il suait à grosses gouttes ; ses yeux roulaient avec horreur, ses lèvres étaient couvertes d'écume, et chacun de ses traits exprimait la profonde terreur qu'il aurait ressentie, s'il eût été réellement témoin de la scène qu'il décrivait. Enfin il jeta sur ses deux assistants, à droite et à gauche, un regard languissant où se peignait sa faiblesse : il s'assit et essuya la sueur qui inondait son visage.

En ce moment les deux autres prêtres entonnèrent une seconde hymne. Tous les assistants, le visage pâle, étaient frappés de stupeur, et ce ne fut que quelques instants après qu'ils purent unir leurs voix à celles des prêtres. Lorsque les chants eurent cessé, un autre prêtre

occupa la place du milieu, et, d'une voix douce et pleine d'affection, il demanda aux fidèles si ce qu'avait dit son frère était arrivé jusqu'à leur cœur, s'ils désiraient éviter l'enfer qu'il leur avait fait voir.

— S'il en est ainsi, venez! continua-t-il en étendant les bras vers les assistants ; venez à nous, et nous vous montrerons Jésus, le doux et bien-aimé Jésus, qui vous délivrera de l'enfer. Mais il faut que vous veniez à lui! vous ne devez point avoir honte de venir! Cette nuit vous direz au doux Jésus que vous ne rougissez pas de lui. Nous allons vous ouvrir le chemin. Les bancs destinés aux pécheurs inquiets vont vous être ouverts! Venez donc! venez vous asseoir sur le banc d'anxiété (*anxious-bench*), et nous vous ferons voir Jésus! Venez, venez, venez!

On entonna encore une hymne, tandis qu'un des prêtres faisait évacuer un ou deux bancs qui longeaient la balustrade, et renvoyait au fond de l'église ceux qui y étaient assis. Les chants ayant cessé, un des trois prêtres exhorta de nouveau les assistants à venir prendre place au banc d'anxiété et à reposer leurs têtes sur son sein.

Les chants reprirent.

Alors, dans toutes les parties du temple, il se fit un mouvement, léger d'abord, mais qui prit par degrés un caractère plus décidé. Des jeunes filles se levèrent, s'assirent, se levèrent de nouveau. Puis les portes des bancs s'ouvrirent, et l'on vit s'avancer en chancelant plusieurs jeunes filles, la tête penchée sur la poitrine et tremblant de tous leurs membres. Ces pauvres créatures approchèrent des bancs, et leurs sanglots et leurs gémissements commencèrent à se faire entendre. Elles s'assirent sur les *bancs d'anxiété*, les hymnes furent suspendues, et deux prêtres, descendant de la tribune, s'avancèrent l'un à droite, l'autre à gauche du banc, et

murmurèrent des paroles à l'oreille des jeunes filles qui tremblaient toujours. Ces paroles n'arrivaient point jusqu'à moi ; mais, en ce moment, les cris et les sanglots s'accrurent d'une manière horrible. Ces faibles créatures, les traits altérés et couverts de pâleur, tombèrent à genoux sur les dalles, et bientôt leur visage alla frapper la terre. Des cris et des gémissements extraordinaires se faisaient entendre, et de temps en temps une voix s'écriait avec des accents convulsifs :

— Oh ! Jésus ! Jésus, mon Sauveur ! venez à mon secours !

Cependant les deux prêtres continuaient à parler bas aux jeunes filles ; de temps en temps ils montaient sur les bancs, et ils annonçaient à l'auditoire, de toute la force de leurs poumons, que l'opération du salut s'accomplissait, et alors de toutes les parties de l'église s'élevaient ces cris brefs et perçants : *Amen ! Gloire ! Amen !* pendant que les pénitentes, presque étendues sur le pavé, continuaient à recevoir des exhortations murmurées à leurs oreilles, et les caresses mystiques des prêtres...

Est-il nécessaire de dire que des femmes seules obéirent à l'appel des prêtres et vinrent s'asseoir sur les bancs d'anxiété ?

Une incroyable inquiétude s'était emparée de moi pendant ces scènes ridicules et scandaleuses : j'éprouvais un sentiment cruel de terreur en pensant que miss Eva pourrait aller aussi au banc d'anxiété. Les hommes étant séparés des femmes, j'étais resté dans le fond de la chapelle ; mais je la distinguais au milieu de la foule. Je l'avais vue, à plusieurs reprises, se lever, comme pour obéir à l'appel du prêtre ; et, sans m'expliquer la raison de cette douleur, mon cœur s'était serré à chaque fois, comme sous l'empire d'une indicible jalousie, comme si ces paroles murmurées par les prêtres à

l'oreille des pénitentes, ces attouchements pieux eussent été un vol d'une partie de mes droits à moi-même.

Heureusement la cérémonie prit fin. Après le chant de quelques hymnes encore, et une quête qui me parut fructueuse, les prêtres se retirèrent, et chacun s'en alla.

En rentrant à l'hôtel, miss Eva, tout occupée de trouver un gué à travers la boue, ne me parla point, et moi-même je ne trouvai rien à lui dire. Mais, rentré dans ma chambre, je vis la fenêtre de la jeune fille longtemps éclairée, et je distinguai son ombre à travers les rideaux. Elle lisait ; et, je n'en doutai pas, c'était dans la Bible aux innombrables commentaires qu'elle plongeait son esprit.

Je restai longtemps à regarder cette fenêtre éclairée... Et, au milieu de la nuit silencieuse, je pensai de bien douces, de bien tristes, de bien folles choses.

Je me reportai dans le passé, dans un passé peu lointain cependant, où j'avais goûté les douces et ineffables joies d'un amour partagé, où j'avais, avec une superbe assurance souri à l'avenir et défié le destin... Quelques jours plus tard, et tout cet édifice de bonheur était une ruine hideuse !... A la place de l'amour, la honte ; à la place de l'espoir en l'avenir, le désespoir, les soupçons que rien ne peut détruire, la crainte de l'assassinat, l'horreur...

Mais vraiment sous ces décombres ne restait-il donc pas encore quelque reste d'amour, sous ces cendres n'y avait-il plus une étincelle?

Et mon cœur interrogé répondait :

— Oui, tu aimes encore celle que tu aimas autrefois, que tu pris jeune fille et qui se donna tout entière à toi, chastement, ne réservant aucune pensée de son âme, aucun rêve de son cœur, n'en doute pas !... Tu l'aimes encore !... Et c'est pour cela que tu es, et pour toujours

inévitablement, fatalement misérable!... Tu ne peux espérer l'oubli, tu ne peux attendre une consolation, tu ne peux essayer d'effacer ce qui est, ni de recommencer une autre vie!... Tu aimes celle qui, là-bas, en France, courbée sous le mépris, pleure ton abandon, et qui, tu le sais, n'élève même pas la voix pour t'accuser, ne proteste pas contre les épouvantables soupçons nés, malgré ta volonté, en ton cerveau, celle qui supporte héroïquement les coups de fouet répétés dont la frappe une implacable fatalité, dont torture son innocence un horrible destin!...

Malgré ces cris de mon cœur, je voulais nier ces liens puissants qui me rattachaient à la France; je songeais à une délivrance possible, je combinais mille plans insensés pour me refaire une nouvelle existence. La jeunesse qui bouillonnait en moi refusait de croire à la possibilité d'une renonciation forcée et éternelle à cette part de bonheur, à laquelle tout homme semble avoir droit ici-bas.

Et tous ces tableaux d'avenir qu'évoquait mon imagination exaltée, étaient traversés par l'image gracieuse de miss Eva, dont la silhouette se détachait sur les rideaux de sa fenêtre éclairée...

M. Crooksmann ne fut pas longtemps malade. Dans une nature aussi énergique, la guérison, réclamée par une volonté puissante, devait venir bientôt. Aussi le calme dont je jouissais, ou plutôt l'oubli de l'affreuse condition par laquelle je payais ma misérable vie, ne fut pas de longue durée.

L'ivresse quotidienne, exigée par M. Crooksmann, reprit. Je dis un éternel adieu aux folles rêveries qui pendant quelques jours avaient bercé mon âme... Cependant, du fond de l'abîme où j'étais, je sentais le regard de miss Eva me suivre, et verser sur moi d'ineffables consolations.

Déjà M. Crooksmann errait dans le pays à la recherche d'un endroit qui lui parût favorable ; déjà il avait décidé de procéder à une prochaine expérience de magnétisme, pour être éclairé sur le choix des terrains à exploiter ; déjà il s'était procuré tous les instruments nécessaires pour le forage des puits et pour l'établissement du premier *derrick*.

On appelle de ce nom une construction grossière de charpentes, que l'on élève à l'endroit où l'on suppose un forage fructueux. Cet édifice tire son nom, paraît-il, d'un bourreau célèbre et consommé dans son art qui florissait jadis en Pensylvanie. C'est un échafaudage en pyramide, haut d'une quinzaine de mètres, ayant à peu près trois mètres carrés à sa base, un mètre vingt centimètres à son sommet, et ressemblant beaucoup, en réalité, aux échafaudages servant à bâtir les hautes cheminées des fabriques, ou à la carcasse de bois d'un petit clocher de village.

Au sommet du derrick est une poulie munie d'une corde, au bout de laquelle est fixée la lourde sonde d'acier servant à forer un trou de quinze centimètres de diamètre, pénétrant à la hauteur voulue pour atteindre l'huile, c'est-à-dire généralement à cent cinquante ou cent quatre-vingts mètres.

La profondeur à laquelle on rencontre l'huile, a fort bien dit le célèbre vulgarisateur, M. Figuier, varie de dix à cent vingt mètres. A quelques pas du *derrick* est une baraque qui renferme une machine à vapeur de la force de huit à dix chevaux, et qui, au moyen d'une courroie, met en mouvement une grande roue de bois placée sous le *derrick*, laquelle, à son tour, fait mouvoir une solide charpente de cinq mètres de long, suspendue comme un fléau de balance. Ce levier mobile élève et abaisse alternativement la corde à laquelle sont fixés les outils de forage. Quand on arrive à la nappe d'huile,

si le précieux liquide ne jaillit pas, c'est encore ce mouvement qui sert à le pomper.

Naturellement, à mesure que le trou se creuse et qu'on retire le foret, on garnit le premier d'un tubage en fer pour empêcher l'invasion de l'eau salée ; et pour que cette même eau ne monte pas par l'orifice intérieur du tube, on introduit dans celui-ci un sachet de cuir plein de graine de lin. Le contenu du sachet se gonfle à un point extrême et bouche hermétiquement cet orifice.

Impossible de rien imaginer de plus primitif, et en même temps de plus efficace, que tout cet appareil. Sauf la machine, tout vient de la forêt voisine. Quand on a ajouté au *derrick* une petite rangée de cuves de bois, noires et graisseuses, larges comme de petits gazomètres, l'attirail est complet pour ces puits dont le produit est si considérable.

Il y a des sources qui fournissent jusqu'à 5,000 hectolitres par jour. Dans plusieurs occasions, le jet d'huile s'est montré si violent qu'il a fallu employer les moyens les plus énergiques pour s'en rendre maître.

On comprend aisément de quelles précautions il faut user pour extraire, manipuler, transvaser, un liquide aussi inflammable que le pétrole, tel qu'il sort de la terre, chargé de produits bitumeux et carburés.

Mais nous étions en Amérique, le pays où l'on sait le moins ce que c'est que d'avoir des précautions,

M. Crooksmann avait acheté tout le matériel d'un puits abandonné : roues, machines, courroies, tout était là, immobile, comme si le propriétaire était parti pour quelques jours seulement ; mais l'huile, la boue et la suie avaient placé sur chacun de ces objets une couche solide d'une épaisseur inouïe.

Il ne pensait pas devoir creuser de nouveau et plus profondément le puits abandonné ; il avait l'intention seulement d'en arracher les matériaux pour lui servir

à l'endroit qu'une seconde vue somnambulique devait lui faire trouver.

C'était vraiment chose curieuse à voir que ces rues de hautes tours de bois devenues tout à coup solitaires; que ces puits paralysés, d'où l'eau s'échappait par intervalles, poussée par le dégagement du gaz; que toutes ces enseignes mentionnant le nom du puits et portant cette recommandation :

« On ne fume pas ici ! »

Recommandation vraiment superflue,—semblerait-il, — en un lieu où les marais et les fossés sont pleins de pétrole, où le gaz qui s'échappe du puits et du sol empoisonne l'air.

Et pourtant, — si, à la vérité, l'on ne fumait pas, — les précautions les plus simples n'étaient même pas rigoureusement prises.

Tandis que M. Crooksmann s'avançait auprès du *derrick*, juste à l'orifice du puits dans lequel il jetait un regard curieux, quelques allumettes qu'il avait dans sa poche s'en échappent, tombent à terre sans qu'il s'en aperçoive, et s'enflamment...

Une effroyable détonation retentit... Une lueur prodigieuse éclaire l'horizon... Le feu prend instantanément à tous les coins du *derrick*, et, comme les ondes impétueuses d'un fleuve débordé, de toutes parts la flamme a gagné, irrésistible, tous ces matériaux imbibés d'huile de pétrole, secs, gras, parfaits pour l'incendie.

De toutes parts on accourt. Il ne s'agit point d'essayer d'éteindre ce feu inextinguible, mais seulement d'en arrêter les progrès. Une lutte courageuse de l'homme contre la flamme s'engage : il faut endiguer les flots de cette mer de feu.

Plus que tout autre peuple au monde, l'Américain est doué d'un merveilleux sang-froid en face du danger; mieux que qui que ce soit, il sait organiser les moyens

mécaniques pour augmenter la force humaine ; il a recours aux machines pour atteindre une puissance capable de vaincre la force terrible des éléments; et surtout, beaucoup mieux que les Européens, il fait vite et volontiers, les sacrifices pécuniaires nécessaires pour l'acquisition et l'installation des appareils qu'il a déclarés utiles ou nécessaires. Ainsi, à Oil-City, dans cette ville à peine bâtie, où l'on n'avait point encore eu le temps de songer à construire des rues, ni à rien de ce qui constitue le confort nécessaire à l'homme civilisé, le service des pompes à incendie était parfaitement pourvu de tout et admirablement organisé. Pompes à vapeur, attelages rapides pour amener de prompts secours, télégraphe électrique pour avertir les citoyens qui composent la compagnie des pompiers volontaires, haches, échelles, grappins, réservoirs d'eau tout préparés pour un cas de sinistre, hommes désignés d'avance pour occuper tel ou tel poste; tout était disposé, combiné. En voyant la rapidité des manœuvres, l'agencement admirable des machines, je songeai, malgré moi, que Paris même, la capitale du monde civilisé, avait, sur cet objet, à envier une bourgade du fond des États-Unis.

On fit la part du feu ; on enterra sous de monstrueux amas de terre, on noya sous des flots d'eau la flamme du pétrole. Au bout de trois jours, quelques débris seuls fumaient encore; on recommençait le travail comme s'il ne se fût rien passé; on déblayait les décombres; les pompes à pétrole se reprenaient à marcher, les *derricks* à se relever, l'huile à couler à flots.

On ne pensait plus guère aux nombreuses victimes de l'accident, que l'on avait enterrées, musique en tête, bannières déployées, à la mode américaine. Parmi ces victimes était M. Crooksmann, dont les restes carbonisés avaient été retrouvés auprès du puits où avait éclaté le sinistre.

Cette victime, toutefois, avait le privilége d'occuper encore, au bout de huit jours, l'esprit d'un grand nombre de gens, et très-probablement, longtemps après, d'honorable *gentlemen,* alors que leurs cheveux seront devenus blancs, diront :

— C'était du temps de l'affaire Crooksmann !

Ces gens-là sont les agents des diverses compagnies d'assurances auxquelles étaient assurés les propriétaires de la plupart des puits incendiés, les *sollicitors*, qui furent chargés des innombrables et interminables procès, auxquels donnèrent lieu les réclamations des *sinistrés*, les juges et les jurés chargés d'examiner les prétentions soulevées par les uns et les autres, et de prononcer sur les demandes de chacun d'eux.

J'ajouterai, puisque l'occasion s'en présente, que justice fut admirablement et très-équitablement rendue. Le hasard me plaça dans la suite en face de plusieurs des plaideurs d'Oil-City, et tous furent unanimes à se déclarer satisfaits des jugements qui étaient intervenus.

Dirai-je que le caractère particulier des *légistes* américains, conséquence des lois politiques, et l'institution du jury, même en matière civile, me semblent la raison de la bonne administration de la justice aux États-Unis. Je ne parle, bien entendu, ici que de la justice civile, et tranchant seulement les différends entre Américains.

Chez le légiste américain, a dit très-justement M. de Tocqueville, le goût et le respect de ce qui est criit, de la loi, de ce qui est ancien, se joint toujours à l'amour de ce qui est régulier et légal. Il recherche ce qui a été fait précédemment; le légiste français, ce qu'on a dû vouloir faire ; l'un veut des arrêts, l'autre des raisons.

Lorsque vous écoutez un légiste américain, vous êtes surpris de lui voir citer si souvent l'opinion des autres,

et de l'entendre si peu parler de la sienne propre, tandis que le contraire arrive parmi nous. Il n'est pas de si petite affaire que l'avocat français ne consente à traiter sans y introduire un système d'idées qui lui appartienne, et il discutera jusqu'aux principes constitutifs des lois, à cette fin qu'il plaise au tribunal de reculer d'une toise la borne d'un héritage contesté.

Cette sorte d'abnégation que fait le légiste américain de son propre sens, pour s'en rapporter au sens de ses pères; cette espèce de servitude dans laquelle il est obligé de maintenir sa pensée, donne à son esprit des habitudes plus timides, mais plus capables d'inspirer du respect. De plus, nos lois écrites sont souvent difficiles à comprendre, mais chacun peut y lire; il n'y a rien, au contraire, de plus obscur pour le vulgaire, et de moins à sa portée, qu'une législation fondée sur des précédents. Ce besoin qu'on a du légiste aux États-Unis, cette haute idée qu'on a de ses lumières, le place dans une classe à part. Le légiste français n'est qu'un savant; mais l'homme de loi américain ressemble en quelque sorte aux prêtres de l'Égypte; comme eux, il est l'unique interprète d'une loi occulte.

Aussi les légistes, formant la seule classe éclairée dont le peuple ne se défie point, sont naturellement appelés à occuper la plupart des fonctions publiques, et l'esprit légiste s'étend partout.

Il n'est presque pas de question politique, aux États-Unis, qui ne se résolve tôt ou tard en question judiciaire. De là l'obligation où se trouvent les partis, dans leur polémique journalière, d'emprunter à la justice ses idées et son langage. La plupart des hommes publics étant, ou ayant d'ailleurs été légistes, font passer dans le maniement des affaires les usages et le tour d'idées qui leur sont propres, et la langue judiciaire devient ainsi, en quelque sorte, la langue vulgaire;

son esprit s'infiltre dans toute la société. Le jury achève d'y familiariser toutes les classes.

Quant au jury considéré comme moyen judiciaire, il faut en dire deux mots.

Lorsque les Anglais ont adopté l'institution du jury, ils formaient un peuple à demi barbare ; ils sont devenus, depuis, l'une des nations les plus éclairées du globe, et leur attachement pour le jury a paru croître avec leurs lumières. Ils sont sortis de leur territoire, et on les a vus se répandre dans tout l'univers : les uns ont formé des colonies, les autres des États indépendants ; le corps de la nation a gardé un roi ; plusieurs des émigrants ont fondé de puissantes républiques ; mais partout les Anglais ont également préconisé l'institution du jury. Ils l'ont établie partout, ou se sont hâtés de le rétablir. Une institution judiciaire qui obtient ainsi les suffrages d'un grand peuple, durant une longue suite de siècles, qu'on reproduit avec zèle à toutes les époques de la civilisation, dans tous les climats et sous toutes les formes de gouvernement, ne saurait être contraire à l'esprit de la justice.

C'est en effet le jury dans les matières civiles qui a réellement sauvé les libertés de l'Angleterre.

Le jury sert à donner à l'esprit de tous les citoyens une partie des habitudes de l'esprit du juge ; et ces habitudes sont précisément celles qui préparent le peuple à être libre. Il répand dans toutes les classes le respect pour la chose jugée et l'idée du droit. Otez ces deux choses, et l'amour de l'indépendance ne sera plus qu'une passion destructive. Il enseigne aux hommes la pratique de l'équité. Chacun, en jugeant son voisin, pense qu'il pourra être jugé à son tour. Cela est vrai surtout du jury en matière civile : il n'est presque personne qui craigne d'être un jour l'objet d'une poursuite

criminelle; mais tout le monde peut avoir un procès.

Le jury apprend à chaque homme à ne pas reculer devant la responsabilité de ses propres actes; disposition virile, sans laquelle il n'y a pas de vertu politique. Il revêt chaque citoyen d'une sorte de magistrature; il fait sentir à tous qu'ils ont des devoirs à remplir envers la société, et qu'ils entrent dans son gouvernement. En forçant les hommes à s'occuper d'autre chose que de leurs propres affaires, il combat l'égoïsme individuel, qui est comme la rouille de la société.

Le jury sert incroyablement à former le jugement et à augmenter les lumières naturelles du peuple. C'est là, à mon avis, son plus grand avantage. On doit le considérer comme une école gratuite et toujours ouverte, où chaque juré vient s'instruire de ses droits, où il entre en communication journalière avec les membres les plus instruits et les plus éclairés des classes élevées, où les lois lui sont enseignées d'une manière pratique, et sont mises à la portée de son intelligence par les efforts des avocats, les avis des juges et les passions mêmes des parties. Je pense qu'il faut principalement attribuer l'intelligence pratique et le bon sens politique des Américains au long usage qu'ils ont fait du jury en matière civile.

Faut-il dire enfin pourquoi je me sens peu ému des arguments tirés de l'incapacité des jurés en matière civile ?

D'abord, dans les procès civils, toutes les fois du moins qu'il ne s'agit pas de questions de fait, le jury n'a que l'apparence d'un corps judiciaire. Les jurés prononcent l'arrêt que le juge a rendu. Ils prêtent à cet arrêt l'autorité de la société qu'ils représentent, et lui, celle de la raison et de la loi.

En second lieu, jamais, je le répète, je n'ai entendu un Américain, perdant un procès, accuser les jurés ou

le juge d'incapacité ou de mauvaise volonté, ni regretter l'institution du jury en matière civile.

Enfin, comme juge des juges et des jurés, il y a en Amérique une autorité redoutée devant laquelle tout le monde s'incline: l'opinion publique, représentée par les journaux. Chaque journal a individuellement peu de pouvoir; mais la presse périodique est encore, après le peuple, la première des puissances.

Aux États-Unis, il n'y a pas de patentes pour les imprimeurs, de timbre ni d'enregistrement pour les journaux; enfin la règle des cautionnements est inconnue. Il résulte de là que la création d'un journal est une entreprise simple et facile; peu d'abonnés suffisent pour que le journaliste puisse couvrir ses frais; aussi le nombre des écrits périodiques, aux États-Unis, dépasse-t-il toute croyance. Il n'y a presque pas de bourgade qui n'ait son journal, On conçoit sans peine que, parmi tant de combattants, on ne peut établir ni discipline, ni unité d'action; aussi voit-on chacun lever sa bannière. C'est pourquoi les vues politiques des journalistes ne sont, pour ainsi dire, d'aucun poids aux yeux des lecteurs. Ce qu'ils cherchent dans un journal, c'est la connaissance des faits; ce n'est qu'en altérant ou en dénaturant ces faits que le journaliste peut acquérir à son opinion quelque influence. Mais lorsqu'un grand nombre des organes de la presse parvient à marcher dans la même voie, leur influence devient presque irrésistible, et l'opinion publique, frappée toujours du même côté, finit par céder sous leurs coups.

C'est pourquoi le *reporter* est le personnage important d'un journal américain. Tout le monde sait les véritables prodiges exécutés par ces *reporters* à seule fin d'avoir les nouvelles les plus promptes et les plus sûres d'un événement intéressant. Sans hésiter, ils

font un voyage de 2,000 lieues pour assister à une inauguration ou pour pouvoir rendre compte, *de visu*, d'une séance parlementaire importante. Les frais de déplacement et de dépêches n'existent que pour mémoire. On cite le journal *le New-York Hérald*, dépensant 200,000 francs pour avoir des nouvelles du Dr Livingstone, qu'on supposait mort, et renseigner ses abonnés sur ce point: un *reporter*, M. Stanley, fut envoyé dans l'Afrique centrale, et après quelques mois de recherches, Livingstone était retrouvé. Chacun des télégrammes envoyés par M. Stanley revenait à près de 40,000 francs.

Le sinistre arrivé à Oil-City devait donc amener en Pétrolie des nuées de reporters, avides d'avoir les renseignements les plus précis et les plus circonstanciés sur les causes et les conséquences de l'incendie. Dès le lendemain de l'accident, miss Eva avait été véritablement assiégée par une armée d'invidus poussant la curiosité jusqu'à la plus insoutenable indiscrétion. Le *reportage* ne recule devant rien: la douleur d'une orpheline, la désolation d'une jeune fille perdant son père tout à coup et dans des circonstances aussi dramatiques, ne pouvaient les arrêter. La nécessité d'un article passait avant tout, et miss Eva fut obligée de s'enfermer afin d'éviter leurs cruelles obsessions.

Désigné comme le secrétaire de M. Crooksmann, la foule se rejeta sur moi, et je fus, pendant quelques jours, véritablement harcelé, et forcé de recommencer vingt fois, non le récit vrai des événements qui nous avaient amenés à Oil-City, mais une petite histoire très-simple, présentant le malheureux spéculateur comme étant venu tenter la fortune, tout bonnement, comme les autres aventuriers.

Cependant M. Crooksmann était riche, fort riche, appris-je alors, et beaucoup s'étonnèrent qu'il eût eu

l'idée d'accroître encore sa fortune dans une opération très-pénible, et qui exige un détachement complet de toutes les choses de la vie civilisée. Pourtant ce désir continuel d'ajouter des millions aux millions déjà acquis est caractéristique des Américains. En France, nous souhaitons acquérir une fortune pour en jouir, et nous reposer après le travail; l'Américain, en général, ne désire un million qu'afin d'avoir entre les mains des moyens plus puissants pour en acquérir d'autres.

Un des reporters, appartenant à un journal de Montréal, était porteur d'une physionomie qui me devint immédiatement sympathique. Seul au milieu de tous ces Américains brusques, peu polis, indiscrets, il avait montré une certaine délicatesse. Probablement aussi, sa qualité de Canadien, c'est-à-dire de descendant de Français, m'avait-elle obligé à le regarder avec plus d'indulgence. Peut-être enfin, ce besoin qu'éprouve tout malheureux à faire confidence de ses chagrins à un autre homme me poussa-t-il à le choisir, entre les autres, pour lui raconter les douloureuses préoccupations qui m'assiégeaient. Quoi qu'il en soit, je lui donnai, à lui seul, le détail des circonstances à la suite desquelles nous étions en Pétrolie. Je lui dis les derniers événements de ma vie; les douleurs qui, en France, avaient brisé mon existence heureuse, ma rencontre avec M. Crooksmann; les projets fantastiques de celui-ci et ce vol de mes dernières ressources qui m'avait forcé à accepter ses propositions. Je lui dis enfin les singuliers sentiments que m'inspirait miss Eva, et la sympathie pour moi que j'avais cru lire dans les yeux de la jeune fille.

Un Français seul est ainsi bavard, et sait aussi peu garder ses secrets dans son cœur.

Le Canadien, malgré l'Anglais et malgré les Américains, a beaucoup conservé du caractère français. Mon

reporter me plaignit beaucoup, me consola, me réconforta. Nous étions devenus presque de vieux amis. Ce fut en souriant que, le soir, je lui disais:

— Je réunis en moi, maintenant, le type de deux ouvrages français bien connus. La mort de M. Crooksmann me rend un Jérôme Paturot *à la recherche d'une position sociale*, et, parmi toutes ces républiques américaines, je vais, comme le même Jérôme Paturot, me mettre *à la recherche de la meilleure des républiques.*

— Pourquoi n'épousez-vous pas miss Eva? reprit étourdiment mon reporter.

— Ne suis-je pas marié? répondis-je. Et puis je ne sais si miss Eva..,

Je sentis que je rougissais beaucoup en prononçant ces mots. Je m'arrêtai, et, comme mon nouvel ami, s'éloignant de ce sujet de conversation, me conseillait de partir avec lui, et d'aller à Montréal, me vantant les charmes et les ressources de son pays, je ne l'écoutai plus guère, et, silencieux, je me laissai emporter par une de ces rêveries vagues qui m'étaient habituelles.

Le lendemain matin, le jeune Canadien était reparti pour Montréal, où déjà il avait envoyé pour son journal de nombreux télégrammes. Plus tard, j'appris qu'il avait, dès son arrivée, écrit un très-long article sur l'événement d'Oil-City, et qu'il avait dramatiquement raconté mes aventures, à la grande satisfaction de ses sentimentales lectrices.

Ce récit d'un journal de Montréal eut, plus tard, comme on le verra, une grande influence sur ma vie. Est-ce cela, ou la raison, qui me rendit un enthousiaste partisan de la liberté de la presse? L'esprit du journaliste, en Amérique, est de s'attaquer grossièrement, sans esprit et sans art, aux passions de ceux auxquels il s'adresse; de laisser là les principes pour saisir les hommes; de suivre ceux-ci dans leur vie privée, et de

mettre à nu leurs faiblesses et leurs vices. Il serait trop long de donner les motifs qui me font non-seulement excuser, mais approuver toute attaque à des fonctionnaires publics, applaudir à toute publicité donnée aux actes de la vie privée, même de celle de simples particuliers. Je m'abstiens.

Depuis le cruel événement qui l'avait rendue orpheline, j'avais à peine entrevu miss Eva. Des parents étaient accourus de tous les coins du globe, apporter le concours de leur expérience et de leur dévouement à la riche héritière. Il y avait, parmi eux, de jeunes et de beaux garçons, de fort bons partis. Pour sauvegarder ses intérêts, pour sauver sa fortune consciencieusement attaquée par les Compagnies d'assurances, par les victimes de l'incendie, qui déclaraient unanimement son père défunt coupable du sinistre, et le voulaient rendre responsable des dommages immenses dont il avait été sinon la cause, du moins l'occasion, il était nécessaire ou utile que des Américains éclairés, et bien au courant des lois et de tous les subterfuges des lois américaines, l'entourassent. Comment, en ces conjonctures, eût-elle pu s'occuper du pauvre garçon, ramassé par son père dans une boue de misère, comparable seulement à la boue d'Oil-City?

Pourtant, dès l'arrivée des reporters, dès l'arrivée des hommes de loi, elle m'avait prié de la remplacer et elle m'avait donné plein pouvoir de traiter et de parler pour elle. Mais mon incapacité en matière contentieuse avait éclaté dès mes premières conférences avec messieurs les légistes : j'avais dû décliner cette tâche que d'ailleurs des parents avaient aussitôt remplie. Je l'avais débarrassée des journalistes; mais elle avait eu à peine le temps de me remercier, en termes brefs, de mon intervention entre elle et eux.

Le jour même du départ du reporter canadien, et

lorsque je songeai à ce que je devais faire, un Américain fort gros, de haute taille, au visage brun et renfrogné, entra dans ma chambre, gardant sur sa tête son chapeau à larges bords. Avant qu'il eût parlé, son costume sombre, sa longue redingote noire sans boutons, la coupe de ses cheveux, toute sa tournure qui me rappelait les gravures de Johannot, illustrant un roman du temps de Cromwell, m'avaient fait reconnaître un quaker.

Je le saluai fort poliment, en lui offrant un siége.

— Vis en espérance, me répondit-il, Jésus est là!

D'un air grave, il était entré jusqu'au milieu de ma chambre; il avait pris la chaise, mais il ne s'était pas assis; il en avait tourné le dos vers lui, il y avait posé les mains, et, après avoir posé sur le coin de la cheminée une assez grosse pelote de tabac mâché, il avait commencé à me réciter un sermon sur ce texte : *Dieu n'abandonne jamais les siens...*

Franklin raconte dans ses *Mémoires* qu'étant entré pour la première fois dans une assemblée de *quakers*, et que, ne les entendant rien dire, il avait fini par succomber au sommeil, de sorte qu'on avait été forcé de le réveiller de son somme à la fin de l'assemblée. Je me rappelais ce passage, et j'enviais le sort du célèbre Américain en cette circonstance.

Fondée en 1647 par George Fox, cordonnier de Leicester, la secte des *Quakers*, ou *Trembleurs*, ou *Société chrétienne des amis*, eut, comme toutes les sectes qui sont en opposition avec les idées reçues, ou plutôt avec les intérêts égoïstes des rois, à subir d'horribles persécutions, en Angleterre, où elle était née. L'acte de tolérance de 1689 permit enfin à ses adeptes de vivre à leur guise. Ils s'étaient déjà répandus sur le continent : en 1658 ils avaient fondé en Hollande des établissements qui subsistent encore; mais ce fut aux États-

Unis que leur secte, qu'y transporta le célèbre Guillaume Penn, est devenue florissante.

Ce Guillaume Penn, né à Londres en 1644, était fils de sir William Penn, amiral, qui rendit de grands services aux Stuarts. Il fit de nombreux voyages en France et dans les Pays-Bas, et, à son retour, étant devenu *quaker*, il fut, pour ce fait, emprisonné en Irlande, et chassé par son père de la maison paternelle. Néanmoins il se mit à écrire et à prêcher en faveur de la nouvelle secte, ce qui le fit deux fois enfermer à la Tour de Londres. Ayant hérité de près de quarante mille livres de rente et d'une créance de quatre cent mille livres sur la couronne, il reçut, en échange de cette dernière, la propriété et la souveraineté du pays situé à l'ouest de la Delaware, et il y fonda, en 1681, la belle colonie qui prit de lui le nom de Pensylvanie.

Je me rappelais, tout en écoutant le quaker parlant toujours, les divers incidents de la vie de l'énergumène qui implanta la secte sur le sol américain; je me souvenais qu'il ouvrit un asile aux sectaires de toutes les communions pour peupler sa colonie; qu'il fit avec les sauvages des traités auxquels, quoique de race anglaise, il obéit scrupuleusement; qu'il donna aux colons une constitution en 24 articles qui fut la base de celle des États-Unis. Je me souvenais encore qu'il bâtit Philadelphie; qu'il retourna en Angleterre pendant quelque temps et qu'il obtint la faveur du roi Jacques II, *ad majorem Pensylvaniæ gloriam;* qu'il fut de nouveau persécuté par Guillaume, le successeur de Jacques II, dépouillé de son gouvernement, mais qu'il le recouvra deux ans après, et qu'enfin il mourut, pouvant admirer les immenses progrès de la religion dont il était, avec Samuel Fisher et Robert Barclay, le plus ardent propagateur.

Je ne réfléchissais pas, en ce moment-là, sur le plus

ou moins de vérité que pouvait renfermer leur doctrine, ni sur les singularités qu'eux-mêmes affectaient; ni sur les raisons qui les portaient à n'admettre aucun culte extérieur, à rejeter toute hiérarchie ecclésiastique, à croire que tout homme peut être inspiré de l'esprit divin, à se réunir dans une grande salle nue et à y attendre avec recueillement que l'inspiration, annoncée par un *tremblement*, vînt à l'un d'eux, et que le Saint-Esprit parlât par sa bouche. Je ne réfléchissais pas non plus sur la fermeté qu'ils ont dû déployer pour forcer le monde à accepter leurs coutumes : ne jamais prêter serment, même devant un tribunal; condamner la guerre et n'y prendre jamais part, quelque juste qu'elle leur paraisse, sauf dans le cas de légitime défense; s'abstenir scrupuleusement de spectacles, de jeux, de chasse; tutoyer tout le monde; ne se découvrir la tête devant personne, pas même devant un magistrat ou un roi; et surtout obtenir des *quakeresses* de porter continuellement, quelles que fussent les modes, une robe brune, une mantille noire et un tablier vert.

Je ne réfléchissais pas à tout cela ; mais de tout mon cœur je maudissais George Fox et Guillaume Penn, dont les prédications avaient formé un *quaker* aussi ennuyeux que le gros homme qui me faisait un interminable sermon sur le texte: *Dieu n'abandonne jamais les siens!* sermon que je ne pouvais interrompre, que j'entendais même tout au long, car le prédicateur était un oncle de miss Eva, et il m'avait été envoyé par elle pour m'annoncer une séparation nécessaire et immédiate.

— Conclus, mon ami, dit-il en terminant, conclus! Dieu n'abandonne jamais les siens! Si tu es chrétien, Dieu ne t'abandonnera pas. La mort a rompu le traité que tu avais fait avec M. Crooksmann. Tu as touché déjà cent dollars; miss Eva veut que l'on te donne en-

core comme indemnité — et j'approuve cette pensée de ma nièce — cinq cents dollars. — Tu as donc entre les mains un petit capital que tu peux, avec de l'ordre et de l'économie, faire fructifier... Va donc et que Dieu te conduise! *Dieu n'abandonne jamais les siens !...*

Je voulus parler, le remercier de ce que miss Eva croyait devoir faire pour moi, refuser même une indemnité qui me semblait une sorte d'aumône ; mais l'inflexible et bavard quaker ne me permit pas de placer une parole. Il avait, sur un coin de la table, déposé la somme qui m'était accordée, et il se retira, en me disant :

— N'oublie jamais cela, mon ami : Dieu n'abandonne jamais les siens !...

Il allait franchir le seuil de la porte... il revint tout à coup sur ses pas...

— Peut-être, dit-il, un conseil sera-t-il précieux pour toi, et le Saint Livre nous dit : « *Aidez-vous les uns les autres.* » Je dois donc t'aider par un conseil. Le train part d'Oil-City à dix heures ce soir : prends-le. Rejoins à Salamanca le chemin de fer du *New-York and Erie*, monte dans ce train et dirige-toi vers l'Ouest. Va à Chicago : dans quelques jours j'y serai ; car je suis habitant de cette ville. Si tu aimes Dieu et le travail ; si tu sais, réconforté par la prière, ce que ton titre d'ingénieur français indique que tu dois savoir ; si tu veux vivre en travaillant, et subir courageusement les douleurs de ton passage en ce bas-monde, certes je m'occuperai de toi à mon retour, et je pourrai t'aider à gagner ton pain à la sueur de ton front, selon les paroles de la Sainte Écriture. Va donc réfléchir, et que la droite du Seigneur s'étende miséricordieuse sur toi...

De quelque formule dévote qu'il ait été entouré, c'était un congé, un congé définitif que je venais de rece-

voir ; c'était un ordre de partir immédiatement. Je devais m'y attendre... Qu'aurais-je fait là?... Pourquoi donc avais-je le cœur brisé? pourquoi donc pleurais-je comme un enfant, en enfouissant dans mon sac de nuit mes quelques effets et mon linge?...

Il y avait encore quelques heures avant qu'il fût temps d'aller à la gare : je sortis de l'hôtel et je me mis à errer dans les rues, ou plutôt à travers les boues d'Oil-City. J'allai, et j'éprouvai une indicible et absurde émotion à regarder toutes ces cuves défoncées, tous ces tonneaux vides ou pleins, tous ces darricks noircis par le dernier incendie, ou tout rapiécés de bois neuf; j'aspirais à pleins poumons l'air gras, écœurant et fétide qui constitue l'atmosphère du pays, et je restai longtemps en admiration devant la plaine hérissée de grues, de pompes, de moufles ou de cheminées.

J'avais fait de si beaux rêves là!...

Je revis la grande baraque en planches qui servait de chapelle aux prêtres méthodistes, au *Revival* desquels j'avais assisté avec miss Eva ; la porte n'était pas fermée; j'entrai et je fis une prière... J'allai au cimetière et sur la tombe de M. Crooksmann je m'agenouillai, et je priai encore...

Partirai-je donc sans l'avoir revue?...

Je rentrai à l'hôtel pour prendre mon sac de nuit. La nuit était venue. Comme je me disposais à faire demander à miss Eva la permission de lui présenter mes adieux, avant de la quitter pour toujours, elle-même me fit prier de venir lui parler.

Elle m'attendait dans le parloir, à peine éclairé, de l'hôtel.

Quand j'entrai, je ressentis, affluant en mon cœur, comme une bouffée de joie, et aussi de tristesse... Je ne pus parler... Elle était en grand deuil, très-émue, très-agitée; et, comme je restais sur le seuil, trem-

blant, elle s'avança bravement vers moi, me prit par la main, et me fit asseoir, auprès d'elle, sur le canapé...

Nous étions seuls. Je vis de grosses larmes dans ses yeux.

— Henri, me dit-elle brusquement, vous m'aimez, et je vous aime!... Je vous aime!... Je sais pourtant que vous êtes marié en France... Mais je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vu... Il est impossible en ce moment que nous nous unissions; mais Dieu n'abandonne jamais les siens! Dieu ne permettra pas que nous, qui sommes chrétiens, nous restions toujours malheureux!... Allez à Chicago, entrez chez mon oncle, comme il vous a proposé de le faire... Plus tard... l'avenir....Je ne puis en ce moment vous en dire davantage... Partez!... Adieu!...

J'étais tombé à ses genoux, et je couvrais de baisers la main qu'elle m'avait abandonnée... Alors je sentis sur mon front le contact de ses lèvres... Je relevai la tête, je la vis disparaître en courant.....

Une heure après, j'étais dans le train, en route pour Chicago.

V

Chicago.

Les Américains et les indigènes. — Les Peaux Rouges actuels. — Chicago. — Causes de la prospérité de cette ville. — La prairie. — Je suis employé dans une industrie américaine. — Le commerce des bestiaux à Chicago. — Comment on abat, on découpe, on sale, on encaque et on expédie un cochon en trente secondes. — Expédition de viandes fraîches en Europe. — De l'influence du cochon salé et du bœuf glacé sur le sort des populations européennes. — Les Quakers.

On ne connaît en Europe, remarque Châteaubriand, que cette grande guerre de l'Amérique qui a donné au monde un peuple libre. On ignore que le sang a coulé pour les chétifs intérêts de quelques marchands fourreurs. La Compagnie de la baie d'Hudson vendit, en 1811, à lord Selkirk, un grand terrain sur le bord de la rivière Rouge; l'établissement se fit en 1812. La Compagnie du Nord-Ouest en prit ombrage: les deux Compagnies, alliées à diverses tribus indiennes, et secondées par celle des Bois-brûlés, en vinrent aux mains. Cette petite guerre domestique, qui fut horrible, avait lieu dans les déserts glacés de la baie d'Hudson: la colonie de lord Selkirk fut détruite au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnait la bataille de Waterloo. Sur ces deux théâtres, si différents par l'éclat et par l'obscurité, les malheurs de l'espèce humaine étaient les mêmes. Les deux Compagnies épuisées sentirent qu'il valait mieux s'unir que de se déchirer: elles poussent aujourd'hui de concert leurs

opérations jusque sur les fleuves qui se jettent dans la mer Polaire.

De même, en 1813 et en 1814, des sauvages, les Creeks, combattirent vaillamment les Américains. Les généraux Jackson, White, Clayborne, Floyd, leur firent éprouver de grandes pertes à Talladéga, Hillabes, Autossée, Bacanachaca, et surtout à Entonopeka, tous noms de batailles célèbres là-bas, inconnus en Europe, Les sauvages avaient alors fait de rapides progrès dans la civilisation, et surtout dans l'art de la guerre, employant et dirigeant très-bien l'artillerie. Un jour ils avaient jugé et mis à mort un de leurs Mico ou rois, pour avoir vendu des terres aux blancs, sans la participation du Conseil national.

Les Américains, qui convoitaient le riche territoire où vivaient les Muscogulges et les Siminoles, ont voulu les forcer à le leur céder pour une somme d'argent, leur proposant de les transporter ensuite à l'Occident du Missouri; ils refusèrent, mais, serrés entre les populations blanches du Mississipi, du Tennessée, de l'Alabama et de la Géorgie, ils ont tous été obligés de subir l'exil ou l'extermination, Creeks, Chéroquois, Chicassais aussi bien que ceux qui habitaient les bords du Mississipi jusqu'au confluent de l'Ohio, les Biloxis, les Torimas, les Kappas, les Sotouïs, les Bayagoulas, les Colapissas, les Tansas, les Natchez, les Yazous, etc.

Dans la vallée de l'Ohio, les nations qui erraient encore le long de cette rivière et de ses affluents se soulevèrent en 1810 contre les Américains. Elles avaient mis à leur tête un jongleur ou prophète, qui annonçait la victoire, tandis que son frère, le fameux Thécumseh combattait; trois mille sauvages se trouvèrent réunis pour recouvrer leur indépendance. Le général américain Harrison marcha contre eux avec un corps de troupes; il les rencontra, le 6 novembre 181

au confluent du Tippacanoé et du Wabash. Les indiens montrèrent le plus grand courage, et leur chef Thécumseh déploya une habileté extraordinaire : il fut pourtant vaincu.

La guerre de 1812, entre les Américains et les Anglais, renouvela les hostilités sur les frontières du désert ; les sauvages se rangèrent presque tous du parti des Anglais ; Thécumseh était passé à leur service ; le colonel anglais Proctor dirigeait les opérations. Des scènes de barbarie eurent lieu, à Chicago et aux forts Meigs et Milden : le cœur du capitaine Wells fut dévoré dans un repas de chair humaine, Le général Harisson accourut encore, et battit les sauvages à l'affaire du Thames. Thécumseh y fut tué ; le colonel Proctor dut son salut à la vitesse de son cheval.

La paix ayant été conclue entre les États-Unis et l'Angleterre en 1814, les limites des deux empires furent définitivement réglées. Les Américains ont assuré, par une chaîne de postes militaires, leur domination sur les sauvages.

C'est un de ces postes militaires qui est devenu aujourd'hui une des villes les plus peuplées des États-Unis, une des villes les plus commerçantes du monde, la Marseille des Grands-Lacs, la célèbre Chicago.

Quant aux sauvages, ils ont fini par croire qu'ils ne sont pas les véritables possesseurs de la terre, dont on a disposé sans leur aveu ; ils se sont accoutumés à se regarder comme d'une espèce inférieure aux blancs ; ils ont consenti à recevoir des ordres, à chasser, à combattre pour des maîtres. La civilisation, en entrant par le commerce dans les tribus, les a abrutis. Ils sont devenus perfides, intéressés, menteurs, dissolus, ivrognes, joueurs : leurs cabanes sont des réceptacles d'immondices et d'ordures. Quand ils étaient couverts de peaux de bêtes, ils avaient quelque chose de fier et

de grand; aujourd'hui des haillons européens attestent seulement leur misère; ce sont des mendiants à la porte d'un comptoir, ce ne sont plus des sauvages dans leurs forêts. Philippe, successeur d'Alexandre, mourut greffier à Rome; un Iroquois chante ét danse pour quelque pièce de monnaie dans les rues de Chicago.

Un de nos plus spirituels écrivains éprouvait, dit-il, un malin plaisir à remarquer, à la confusion du droit divin, que tous ces monarques sauvages — (qu'on ne peut pas précisément qualifier de rois détrônés, puisqu'ils avaient pour trône leurs talons, sur lesquels ils s'asseyent encore) — ont échangé leur sceptre contre la besace du mendiant. A une des stations où le train s'arrêta, j'affectai, comme l'humoristique voyageur, de me servir, pour interpeller un de ces monarques, qui me tendait la main, des termes de sire, roi, etc. Sa satisfaction était sans mélange. Sur ma demande, ce descendant des familles régnantes se livra sur l'asphalte du quai à d'interminables tours d'équilibre et nous assistâmes à une véritable séance de dislocation. Quand je crus avoir suffisamment humilié la monarchie en sa personne, je lui donnai quelques sous.

Bossuet eût probablement tiré de cette misère des effets magnifiques, surtout en voyant, quoique le train se fût arrêté un quart d'heure à peine à la station, le Peau-Rouge ivre-mort sur un talus de la voie. Cela était loin des poèmes de Châteaubriand et des fiers habitants de la Rivière Rouge, qui luttaient d'audace avec les visages pâles et qui, après avoir jeté un collier bleu dans le Conseil, entraient d'un pas sûr dans le sentier de la guerre.

Il y a peu de temps, dit le même écrivain, que les Indiens sont sortis pour nous du domaine du roman. Des romanciers, dont le moindre défaut était de ne les avoir jamais vus, leur avaient prêté un langage si pit-

toresque et des caractères si cornéliens que nous ne comprenions guère comment des hommes aussi admirablement doués sous le rapport de la force physique, de l'intelligence et du courage, s'étaient si facilement laissés refouler par de vulgaires Européens. Nous avions peine à extirper de nos cerveaux prévenus cette idée qu'un Mohican ou un Iroquois est un géant bariolé qui, assis sous l'arbre traditionnel, écoute la voix du Grand Esprit passer dans les rafales de la bise.

Nous nous le représentions avec délices sous ses tatouages, le calumet de paix à la bouche, sa carabine de chasse ou son scalpel à la main. L'imagination des Français, plus vagabonde qu'eux-mêmes, qui voyagent le moins possible, a créé un romancero américain dont chaque personnage est un héros dans le genre du Cid de Bivar ou de Renaud de Montauban.

Le positivisme des Yankees ne s'égare pas dans ces rêveries solennelles. Pour eux, l'Indien est, à peu de chose près, ce que le nègre est pour nos colons de la Martinique ou du Sénégal. Il est juste de reconnaître cependant, qu'il possède ce que le nègre, dompté depuis longtemps, n'a jamais pu acquérir, une civilisation qui lui est propre, des arts particuliers, avec cette faculté de pouvoir retourner à ses déserts sans perdre ce qu'il a gagné en intelligence dans le frottement de la civilisation.

Il n'y a pas d'exemple qu'une race humaine ait chassé une autre race sans rencontrer sur les lieux récemment conquis un génie local qui finit par influer sur la politique et même sur les mœurs des conquérants. Aux abords des villes, les Indiens se sont américanisés, et les Américains, campés dans les savanes, ont fini par se façonner à la vie indienne. Les squatters des prairies qui étaient d'abord bergers, sont peu à peu devenus brigands, et les Peaux-Rouges, voisins des grandes

villes, après avoir bu l'eau des sources dans le creux de leur main, en sont maintenant à absorber avec frénésie des petits verres sur le comptoir. En échangeant leur barbarie contre notre civilisation, c'est encore eux peut-être qui ont fait la plus mauvaise affaire.

Ajoutons tout de suite, d'ailleurs, que le choix de cet échange ne fut guère laissé à leur seule volonté.

En 1830 Chicago n'était, comme je l'ai dit, qu'un campement militaire dont les postes étaient chargés de tenir en respect les Indiens, et de protéger les négociants américains qui échangeaient avec eux des verroteries et des armes contre des fourrures. Un fort de bois abritait une garnison de deux ou trois cents hommes. Il y avait en tout douze habitations, dont une agence pour le commerce des fourrures, et trois tavernes hantées par les Indiens ivrognes et fainéants qui apportaient des peaux de bêtes, et ne quittaient la place qu'après avoir bu le produit de leurs marchés. Seules, quatre familles blanches habitaient là. En 1835, la population de la ville était déjà de 4,000 âmes.

Aujourd'hui elle a atteint 335,000 âmes.

La cause de cette incroyable prospérité est due à sa situation exceptionnellement avantageuse. Placée à l'extrémité du lac Michigan, elle a naturellement une large part dans le commerce de tous les lacs; de plus, elle se trouve aux confins des grandes savanes américaines, qu'elle relie à la grande civilisation moderne.

Ces *prairies* longtemps inappréciées sont justement la partie de la surface terrestre où la nature a accumulé la plus grande variété et la plus grande quantité d'objets et de matières, dont l'homme ait besoin pour soutenir et embellir son existence. C'est la région où l'on peut tracer un sillon profond à travers les sols les plus riches, pendant 40 kilomètres et plus, sans rencontrer une racine, sans se heurter à un caillou, et sous presque

tous les points de laquelle se trouve un minéral utile à l'homme, argile, houille, pierre, plomb, fer. Outre qu'elle est arrosée par de nombreux cours d'eau, nulle part il n'est plus facile de créer des routes, des chemins de fer et des canaux. Le climat, comme tous les climats, a ses inconvénients, mais, en somme, il n'en est pas de meilleur.

La *prairie* ne présente pas de grandes étendues de surface unie; elle a des ondulations assez accentuées pour réjouir l'œil. Le spectacle qu'offre une prairie américaine par un ciel clair, dans la saison de l'année où l'herbe est verte, a quelque chose d'enchanteur. L'absence de tout objet à lignes arrêtées, tels que bois, chemins, rochers, collines, murs ou haies, fait que le visiteur s'imagine ne s'être jamais, jusque-là, trouvé véritablement en rase campagne. C'est une sensation délicieuse, quand vous demandez votre chemin pour vous rendre à 15 kilomètres du point où vous êtes, que de vous voir montrer le but dans la distance, et d'avoir à l'atteindre en foulant sur tout le parcours un tapis de verdure élastique qu'aucune route ne vient couper. Le paysage aussi a un aspect si net, si soigné, qu'on a peine à ne pas se croire au milieu d'un parc immense. Une colonisation de plusieurs années ne fait d'ailleurs pas perdre au pays cet aspect de parc; il semble seulement que le maître du lieu a jeté bas les murailles, et invité ses voisins à venir s'établir çà et là sur le domaine.

Mais je n'étais pas venu à Chicago pour admirer les sites, ni pour chercher des émotions poétiques. A Chicago, le travail est une loi à laquelle se soumettent tous les habitants, pauvres ou riches : je travaillais ardemment, de toutes mes forces, de tout mon cœur, de toute mon âme. Et ce labeur acharné de chaque jour avait chassé de mon esprit toutes les pensées tristes ou gaies

qui l'avaient si longtemps troublé, avait banni de mon cerveau les hallucinations désolantes ou pleines de douceur qui l'avaient hanté. Je ne songeai plus qu'à une chose : le travail, un travail incessant...

Il y avait six mois déjà que j'étais devenu le principal employé de la maison Adam Bush, Saloon and C°, *Slaughter and Pork-packing house* (maison d'abattage et d'expédition du porc,) et j'avais véritablement pris goût au métier que l'oncle quaker de miss Eva, M. Adam Bush, m'avait fait prendre. D'ailleurs, il faut dire qu'à Chicago, ce genre d'industrie qui atteint des proportions colossales, car plus de trois cent mille bœufs et un million cinq cent mille cochons, moutons et veaux y sont chaque année amenés, tués, découpés, salés et expédiés, ce genre d'industrie, dis-je, est exécuté d'une manière exquise.

Avouons-le, les personnes romanesques ne comprendront guère les beautés de ce genre de commerce. Les cochons surtout, que l'on élève en troupes immenses dans les environs de la ville, avant de les livrer gras aux négociants, ont toute leur antipathie. Une certaine Anglaise écrivit en termes violents sur ce sujet.

« Nous ne pouvions aller nous promener, dit-elle, sans être caressés par quelque groin, fraîchement sorti du ruisseau. Lorsque nous avions réuni tout notre courage pour aller dans la campagne chercher un air plus pur, nous trouvions le ruisseau que nous étions obligés de traverser, rougi par le courant qui s'échappait d'une maison où l'on égorgeait les porcs ; tandis que notre odorat, loin d'être flatté par « le thym qui aime la verdure des solitudes, » était salué par des parfums que je n'essaierai pas de décrire. Nos pieds qui, en quittant la ville, avaient espéré fouler un sol fleuri, trouvaient toutes les peines du monde à se débarrasser de queues et de mâchoires! »

Mais que sont ces incommodités en comparaison des bénéfices énormes que donnent ces chers animaux !

A quelques kilomètres de Chicago, dans la prairie, verte et fleurie, se trouvent des étables splendides que l'on peut appeler *la grande cité bovine et porcine du monde*. Quatre millions ont été dépensés à la construction de ce marché à bestiaux. La Compagnie propriétaire possède maintenant un immense terrain dont 138 hectares sont convertis en parcs à bestiaux, les uns à ciel ouvert, les autres baraqués. On y voit des parcs pour 20,000 têtes de gros bétail, 75,000 cochons et 20,000 moutons, ceux des cochons et des moutons garnis d'abris. Cette cité bovine et porcine, comme toutes les autres cités de la prairie, est divisée en rues et en allées qui se coupent à angles droits. Elle a 1600 mètres de long sur 25 de large, et est séparée en trois voies par une légère palissade, qui permet aux troupeaux de circuler, sans se mêler, tout en laissant un chemin libre aux conducteurs. Neuf chemins de fer ont construit des embranchements pour communiquer avec le marché en question, et un canal le met en communication avec un des bras de la rivière de Chicago.

Un train de bestiaux amenés des États des prairies Texas, Missouri, Kansas, Illinois, Jowa, Winconsin, Minnesota arrive-t-il? il s'arrête le long du parc; l'un des côtés de chaque wagon est enlevé, et, par un plan incliné, la cargaison vivante descend dans un enclos propre, planchéié, pourvu, par un bout d'une longue auge qu'un tour de robinet remplit d'eau, et par l'autre, d'un râtelier ou d'une autre auge immédiatement garnie de nourriture.

Tandis que les animaux fatigués et affamés jouissent de ce moment de répit, leur propriétaire ou son agent un cattleman, se rend à la Bourse pour les bestiaux,

édifice spacieux et élégant de pierre jaune, où il cherche acheteur. Un télégraphe apporte d'instant en instant le cours des bestiaux sur les marchés des deux hémisphères, et transmet à ceux-ci la cote du marché de Chicago.

L'achat terminé, les bêtes sont poussées, par de larges portes et de larges rues, vers les cours confinant aux lignes de chemins de fer qui les doivent emmener. Sur leur trajet à ces cours, ils sont pesés, à raison de trente par minute, au moyen d'un simple temps d'arrêt sur une bascule qui occupe la voie.

Ceux qui étaient achetés par la maison Adam Bush, Saloon and C°, arrivaient en wagons, jusque dans les vastes cours de l'établissement, où immédiatement il était procédé à leur métamorphose en viande salée et encaquée, de la manière suivante.

Des cours, un plan incliné va rejoindre le troisième étage de la maison ; du matin au soir, une procession de porcs y monte lentement, et, il faut l'avouer, protestant de toute la force de leurs poumons contre le sort fatal qui les attend et qu'ils semblent deviner. Arrivés au terme de leur ascension, les quinze premiers porcs qui se trouvent en tête sont entassés dans une sorte de parc, où ils sont forcés de se tenir sur leurs pieds, faute de place pour se coucher. Il y a deux de ces parcs ; de sorte qu'un parc n'est pas plus tôt vide, que l'autre est déjà plein ; et le travail marche ainsi sans interruption. Les quinze animaux qui se tiennent ainsi pressés les uns contre les autres, la tête en l'air, en attendant le coup fatal, expriment leurs émotions d'une façon éloquente : c'est le chant du cygne. En effet, un exécuteur, armé d'un marteau à long manche, et debout sur la barrière, les jambes écartées, assomme, l'une après l'autre, ces créatures plaintives. L'animal ne tombe pas ; il ne le peut pas,

tenu qu'il est par ses voisins; seulement son regard devient fixe et il se tait subitement...

Quand les quinze porcs ne sont plus que des cadavres, une porte s'ouvre, et les corps des victimes, placés sur un plan incliné, glissent jusqu'à un réservoir plein d'eau chaude, tandis que quinze autres malheureux les remplacent. Les corps inanimés trouvent, au bas de leur descente, le *sticker*, qui, à l'aide d'un couteau mince et pointu, s'avance vers l'animal le plus proche de la cuve fumante, lui lève légèrement la patte de devant, et lui porte avec grâce et délicatesse un coup dans la gorge. Il le passe à son acolyte, un des grands artistes de la troupe, le *head scalder* (l'échaudeur) à qui revient la tâche la plus difficile de toutes.

Échaudez un porc dix secondes de trop ou dans de l'eau de vingt degrés trop chaude, il en sort aussi rouge qu'un homard; que l'eau soit trop froide, ou que l'animal y reste trop peu de temps, le travail du raclage est triplé. Les porcs doivent être trempés dans l'eau chaude à des intervalles de vingt secondes : le *head scalder* se tient debout, suivant de l'œil l'aiguille d'un chronomètre, et essayant de temps en temps avec son doigt la température de l'eau ou l'adhérence des soies sur la bête. Il donne un signal : la bête traitée est retournée, à l'aide de machines, sur une grande table déclive, où il est étendu tout fumant. Aussitôt deux hommes arrachent celles de ses soies qui sont de quelque valeur et les mettent dans un baril, tandis que deux autres le raclent d'un côté avec des racloirs. Au bout de quelques secondes, l'animal est retourné et passé à deux autres racleurs, qui, après avoir opéré sur l'autre face, l'envoient glisser jusqu'entre les mains de quatre autres ouvriers chargés de parfaire l'œuvre jusqu'à ce qu'il ne reste plus un poil sur le corps lisse et tremblant de la bête. Puis elle passe aux mains des *gam-*

blemen, qui lui fixent un bâton entre les jambes de derrière pour les tenir écartées, et qui, à l'aide d'une machine, le pendent la tête en bas.

En cet état, l'animal est livré au grand artiste, au premier rôle par excellence, au *gutter* (l'homme aux boyaux), personnage important, précieux, indispensable, et qui ne peut être remplacé par aucun, car, si l'on peut devenir *sticker*, *gamblemen*, et, à la rigueur, à force de travail *head scalder* il faut naître *gutter*.

« ..... C'est en vain, qu'un téméraire auteur...
« S'il n'a senti du ciel l'influence secrète
« Si son astre en naissant ne l'a créé... gutter!...

Cet artiste, avec une rapidité véritablement admirable, et une sûreté de main, une précision que lui envieraient bien des chirurgiens, pratique une incision dans toute la longueur de la bête, pendue comme nous l'avons dit ci-dessus, puis deux ou trois sections à l'intérieur, et l'appareil respiratoire et digestif tout entier est posé fumant sur une table, sous la main d'hommes qui, en vingt secondes, en retirent toute la graisse.

La longue salle dans laquelle se font toutes ces opérations présente, il faut le dire, une scène horrible de massacre et de sang, d'eau bouillante et de chairs flasques, nues, frissonnantes, d'hommes en vêtements de toile cirée tout luisants d'humidité et de graisse. Mais le reste de l'établissement est parfaitement propre, je dirai même, agréable à l'œil. Au moment où le corps de l'animal est vidé, un jeune garçon l'inonde sous le jet d'un tuyau de pompe, un autre le fait glisser sur la tringle de fer à laquelle il est pendu par une poulie et il le range à sa place dans la salle à refroidir où il reste accroché toute la nuit.

Cette salle à refroidir offre un curieux spectacle. Elle renferme deux régiments de porcs pendus, dispo-

sés en longues files régulières : l'un est le résultat des opérations du jour ; l'autre des opérations de la veille. Le dépeçage de ces énormes carcasses s'accomplit avec la même facilité et la même rapidité merveilleuse. L'opération prend un tiers de minute.

Deux hommes jettent le porc sur un chariot et le roulent jusqu'à la balance, où le poids est instantanément constaté et enregistré. Tout près est la table à découper, sur laquelle il est aussitôt étendu. Deux coups simultanés de couperet lui séparent la tête et le train de derrière du tronc, et la subdivision de ces morceaux s'opère en trois ou quatre coups bien assénés du même instrument. Près de la table s'ouvrent les orifices d'autant de gros tuyaux de bois qu'il y a d'espèces de morceaux dans le porc: ces tuyaux conduisent aux diverses salles d'en bas, où les diverses parties de l'animal doivent être traitées. Les jambons glissent par leur tuyau, bien graissé, au département de la fumerie; les morceaux à saler descendent à la cave ; les feuilles de lard se rendent au contrôle ; les rognures de jambon disparaissent silencieusement pour se retrouver à la salle de la charcuterie ; la langue, les pieds et chaque atome de viande vont aboutir à leur destination (1).

C'est ainsi qu'en trente secondes un porc de 270 kilogrammes est coupé en morceaux et distribué dans toutes les cours de l'établissement.

Il y a loin de ce tableau réel à la fantaisie d'un joyeux journaliste parisien, qui, malgré l'extrême rapidité de ce travail, supposait, comme le croient d'ailleurs un grand nombre de Français, qu'il est encore plus rapide, grâce à l'emploi de machines spéciales à vapeur.

Le journaliste mettait même en scène une famille

(1) O. Sachot. *Le Grand-Ouest américain*.

assistant à ce désossement d'un porc livré vivant à la consommation. Jaloux d'étudier de près ce curieux mécanisme, le père de famille se penchait imprudemment sur l'engrenage. Il était happé, entraîné, désarticulé, et, après avoir subi toutes les modifications ordinairement réservées aux sangliers apprivoisés, il ressortait à l'état de galantine aux yeux de sa femme, qui s'arrachait les cheveux de désespoir, et de ses enfants, stupéfaits en songeant qu'ils devaient le jour à un morceau de galantine.

Afin de dramatiser plus complétement l'aventure, il avait supposé que le plus jeune fils de cette victime du progrès, sans se rendre compte de l'affreux tableau qui venait de se dérouler à ses regards, et, sentant la faim le talonner, était allé subreptivement couper, à l'aide de son couteau, une tranche de cette charcuterie inattendue. Il n'avait fallu rien moins que l'énergie de la malheureuse veuve pour mettre fin au spectacle odieux d'un fils étalant son père sur du pain.

Non! on n'est pas encore parvenu à accomplir à la vapeur ces opérations multiples; mais la division du travail les a rendues d'une rapidité extrême et surtout leur a enlevé presque tout ce qu'elles ont de répugnant.

L'Anglaise romanesque dont je parlais tout à l'heure rapporte avec indignation qu'un jour elle aperçoit exécuter, dans un champ contigu au jardin de la maison qu'elle habitait, des travaux qui l'inquiétèrent d'abord. Elle s'informe quel est le bâtiment qu'on avait l'intention de construire.

— C'est un abattoir pour les cochons, lui répondit-on.

Comme il y avait plusieurs familles distinguées dans le voisinage, elle demanda si elles ne s'y opposeraient pas, pour cause d'incommodité.

— Pour cause de quoi? reprit un ouvrier.

— D'incommodité, répéta-t-elle, et elle expliqua ce qu'elle voulait dire.

— Non, non, madame; ce serait bon dans un pays de tyrannie comme l'Angleterre, où l'on pense plus au nez d'un riche qu'à l'estomac d'un pauvre; mais les cochons sont ici d'un bon produit, et nous sommes trop libres pour des lois de cette espèce.

Je le dis avec un certain orgueil, auprès de la maison Adam Bush, Saloon and C°, le nez de cette Anglaise n'aurait point eu à souffrir de mauvaises odeurs, ni ses oreilles de cris discordants. Tout s'y passait admirablement, sans tapage et sans autres désagréments.

D'ailleurs, je le répète, j'avais pris goût au travail. C'était moi, qui, en qualité d'ingénieur, étais chargé des soins à donner aux appareils de l'usine et aux voies ferrées qui, d'un bout à l'autre des immenses bâtiments, conduisaient les marchandises vivantes ou emballées; moi qui devais m'occuper de l'installation des bêtes à leur départ du parc de la prairie, après leur achat, et surtout de leur expédition dans les divers ports de l'Atlantique ou du Pacifique; car, outre nos porcs, nous envoyions aussi d'importantes cargaisons de viandes fraîches en Europe, et principalement en Angleterre, et nous avions à New-York une maison spéciale d'exportation de viandes fraîches.

Dans notre établissement de New-York, l'abattage d'énormes troupeaux de bœufs avait lieu, non avec une masse de fer, opération dangereuse, cruelle, qui est cause que les tendons et les muscles de la bête se déchirent et que la viande perd en qualité et se conserve mal; nous ne poignardions pas non plus le bœuf derrière la nuque, comme on le fait à l'abattoir de la Villette; nous ne les saignions pas comme la viande destinée en France à la consommation israélite; mais on les tuait au moyen de la dynamique, à l'aide d'un

procédé très-ingénieux. La mort était instantanée. La viande abattue est alors abandonnée à elle-même pendant trois ou quatre heures pour qu'elle prenne la température ambiante. Elle est alors divisée en morceaux, soigneusement enveloppée dans de fortes toiles, et descendue, en attendant l'embarquement, dans des magasins où la température est maintenue continuellement à 4 degrés au-dessus de zéro du thermomètre centigrade. Lorsque le paquebot est prêt à partir, on y transporte rapidement la viande et on la place dans des chambres refroidies, spécialement disposées pour cet usage.

L'étage inférieur du paquebot, au-dessus du fond de cale, est, en conséquence, réservé pour l'emmagasinage de la viande. Cet étage est formé par deux rangs de chambres indépendantes, séparées par un corridor. Chacune des chambres est enveloppée en tous sens d'un matelas de matières non conductrices de la chaleur; les portes sont capitonnées de même et disposées de manière à intercepter complétement l'entrée et la sortie de l'air. Les viandes sont suspendues isolément dans les chambres en rangées régulières, et, dans les intervalles, elles sont maintenues par des traverses et des cales, de manière que les mouvements du navire ne puissent occasionner aucun contact ou aucun choc entre elles. Dans le corridor intermédiaire est placée une machine aspirante et soufflante, qui puise de l'air froid dans un magasin hermétiquement fermé, contenant une provision de glace et qui refoule cet air glacé dans les chambres à viande. Cet air y arrive par la partie supérieure et sort par le plan inférieur, pour retourner à la glacière; de sorte que le même air circule continuellement dans les divers compartiments, en passant à chaque tour dans la chambre à glace, où il se refroidit avant de rentrer dans les com-

partiments à viande. La capacité de cette glacière est d'un quart à un cinquième de celle des chambres à refroidir.

Des thermomètres, placés en divers points de ces chambres et disposés de manière que leur tige graduée sorte à l'extérieur, sont constamment surveillés, et on règle la marche du ventilateur de manière que la température intérieure ne descende jamais au-dessous de 2 degrés 8 dixièmes centigrades, et ne s'élève jamais au-dessus de 4° 4. La viande n'est donc pas en contact avec la glace; elle n'est pas gelée et elle est plongée dans un air froid dont la tension de vapeur est constamment ramenée à zéro, c'est-à-dire que cet air est sec par rapport à la viande, qui a ainsi une tendance à se dessécher un peu.

Telles sont les conditions à remplir pour que la viande se conserve bien et arrive en Europe dans un état et un aspect complétement satisfaisants. Dès qu'un bateau chargé de nos viandes quittait l'Amérique, nous prévenions nos correspondants d'Europe, et, pendant que le navire traversait l'Océan, le placement se faisait par nos agents. Au début de l'exploitation, me dit M. Adam Bush, la nécessité de débiter à l'arrivée une grande quantité de viande fraîche obligeait à la céder à un prix trop bas pour être rémunérateur. Aujourd'hui on a construit à Liverpool, entre autres pays, des magasins frais où la température est maintenue au degré convenable par des machines frigorifiques, surtout par celles d'un de vos confrères les plus célèbres, M. P. Giffard. La capacité d'un de ces magasins est de près de 6,000 mètres cubes; elle correspond à l'approvisionnement d'une grande ville pendant plusieurs jours. On expédie de là la viande jusqu'à Londres, par des wagons spéciaux, rafraîchis par des procédés analogues à ceux qu'on emploie à bord des bateaux.

Je ne saurais trop répéter combien je m'intéressais à

ces expéditions, avec quel zèle je m'acquittais des devoirs qui m'incombaient, avec quel soin je surveillais toutes les opérations, l'embarquement et l'installation de nos produits. Dirais-je que je voyais là un immense progrès philanthropique, que j'étais fier de contribuer à voir la consommation de viande s'accroître forcément ainsi, et l'introduction dans tous les ménages de la « poule au pot », non cette fois d'une manière platonique, comme le désirait ce farceur de Henri IV, mais réellement, par l'abaissement forcé de son prix? Dirais-je que j'éprouvais un véritable bonheur à céder à ce fait nouveau, l'alimentation du vieux monde par des contrées lointaines, parce que j'en tirais des conséquences philosophiques, sociales et politiques immenses; et que, prévoyant les progrès de cette source encore jeune de richesses, à mesure que les distances iront de plus en plus disparaissant, par l'emploi de plus en plus perfectionné de la vapeur, et à mesure que la science fera de son côté de nouvelles découvertes, je voulais compter parmi les bienfaiteurs anonymes de l'humanité en général, et de la France en particulier.

Que l'on ne crie pas au paradoxe! L'effet du bien-être matériel, qui augmente de plus en plus, surtout parmi les classes travailleuses, a en politique un contre-coup des plus heureux. Si, depuis 1871, la France jouit, à l'intérieur, d'une tranquillité qui étonne tout le monde; si l'ouvrier est moins facile à entrainer que par le passé; s'il cède moins à des suggestions perfides, c'est un peu parce que sa position sociale s'est améliorée étonnamment. C'est parce qu'il est maintenant tout à fait sûr du lendemain, parce que le pays est désormais à l'abri des disettes, des famines, et que même la cherté inattendue des subsistances n'est plus à redouter, par suite précisément de la concurrence universelle qui partout s'établit, que l'homme des classes

inférieures, le paria ignorant de jadis, peut assurer son bien-être intellectuel et moral, peut s'élever par l'intelligence et par le cœur.

Pensais-je vraiment à tout cela, en pesant nos bœufs, nos moutons et nos porcs, en les embarquant, en les ouatant de glace, en les dorlotant? Pensais-je vraiment cela, en inventant des appareils pour transporter nos bêtes d'un bout à l'autre de l'usine plus rapidement, pour diminuer par l'emploi d'une machine, à la place d'un homme, la main-d'œuvre de nos produits ?

Je veux parler franchement : ces idées me venaient seulement lorsque, pris de désespoir et de dégoût, je maudissais la vie, et que je m'efforçais de poétiser, d'ennoblir à mes yeux la tâche que j'accomplissais, et pour laquelle, en vérité, je n'avais point été créé.

M. Adam Bush et son associé, M. Saloon, étaient l'un et l'autre des quakers pleins de bienveillance à mon égard, et leurs femmes me tutoyaient aussi fraternellement que si moi-même j'eusse été de la « *Société des amis.* » Avec la passion de prosélytisme qui caractérise généralement les dames américaines arrivées à un certain âge, elles voulaient me convertir et me faire embrasser le *quakerisme orthodoxe*, car il y a des subdivisions de cette secte, celle des *Nicolites*, ou *nouveaux quakers* et celle des *Kicksites*. Elles ne négligeaient rien pour m'amener à leur opinion, et, chaque dimanche, elles déployaient une incroyable diplomatie pour m'entraîner à l'église de leur société.

Le repos dominical est observé aussi scrupuleusement à Chicago qu'à Boston et à Philadelphie, les deux villes les plus dévotes de l'Union. On sait comment se passe en réalité ce jour consacré au Seigneur. Pas un mouvement dans les rues. De loin en loin, seulement, quelque étranger intrépide, quelque citadin forcé de sortir, et qui rase les murailles, comme une

ombre plaintive. On dirait d'une ville dévastée par la peste, ou plongée, par quelque sortilége, dans le sommeil des Sept dormants. A l'intérieur des maisons, même silence et même immobilité. Le piano est fermé, la musique interdite. Il est bon, il est louable, d'aller au temple s'associer au chant des psaumes; mais, l'office fini, personne n'oserait, sans causer un grand scandale, entonner chez lui une hymne religieuse. Étrange despotisme du peuple qui se proclame le peuple le plus libre du monde! Étrange déviation des enseignements de la Bible, où il prétend puiser sa règle de conduite! La Bible nous montre à tout instant les Israélites, les prophètes, les rois élevant leurs voix vers Dieu, soit pour chanter ses bienfaits, soit pour implorer sa miséricorde. Elle ne dit pas qu'à tel moment seulement on célébrera sa grandeur et que le reste du temps il sera défendu de toucher à la cymbale et au psaltérion. Les protestants ont jugé plus sage d'ouvrir leurs temples une fois dans la semaine, et d'employer les autres jours à leurs affaires.

Vous croyez peut-être qu'en se condamnant à ce mutisme général, à cette inaction, à cette pénitence du dimanche, les Américains ont voulu, comme les têtes rondes du XVIIe siècle, comme les puritains de Cromwell, se livrer sans trouble à leurs méditations, s'absorber dans l'étude des livres saints; détrompez-vous. Il est des familles, en effet, comme celle de MM. Adam Bush, Salonn and C°, qui suivent cette pratique, qui font de pieuses lectures, accompagnées d'austères commentaires. Mais celui-là se tromperait grandement qui ne verrait dans la loi du dimanche que l'impérieuse expression d'un sentiment religieux. C'est un calcul matériel qui l'a dictée. Plusieurs Américains me l'ont eux-mêmes avoué :

— Nous sommes, me disaient-ils, si occupés pen-

dant six jours, qu'il en faut un pour nous reposer, et nous ne nous reposerions pas convenablement, si en fermant notre comptoir, notre atelier, nous voyions fonctionner celui de notre voisin. Pour ne pas être inquiétés par l'aspect d'une concurrence en action, nous obligeons chacun à suspendre pendant vingt-quatre heures ses travaux. Qu'il soit juif ou mahométan, déiste ou athée, n'importe. La question n'est pas là. Elle repose essentiellement sur le désir que nous avons de ne pas travailler pendant un jour, avec la consolante pensée qu'aucun de nos rivaux en industrie ne travaille et ne nous enlèvera par là une partie des bénéfices que nous aurions pu faire. »

Pour moi, très-volontiers, le dimanche, je suivais au temple les bonnes dames qui voulaient me quakeriser, ou bien j'allais dans quelque autre église « *chercher la voie qui devait me conduire au Seigneur,* » selon l'hypocrite formule dont je me servais pour expliquer ma conduite à ces dames, désolées de me voir entrer dans le temple d'une autre communion ; car les quakers, comme les adeptes de toutes les religions d'ailleurs, sont persuadés que le commencement de la sagesse est la haine des dévots des autres sectes que la leur.

Chicago est admirablement organisé pour satisfaire aux aspirations religieuses : la ville compte plus de cent cinquante églises, dont neuf églises baptistes, six congréganistes, onze épiscopaliennes, dix luthériennes, dix-huit méthodistes, seize presbytériennes, deux hollandaises réformées, trois quakériennes, quinze catholiques, deux swedenborgiennes, deux unitariennes, deux universalistes, quatre synagogues, et le reste pour les divisions et subdivisions des sectes ci-dessus.

Les édifices religieux sont, en quelque sorte, le centre de la vie sociale de la population. Les superbes

églises de *Wasbash Avenue* ne sont pas seulement faites pour recevoir, le dimanche, un certain nombre de fidèles de la même croyance; ce sont plutôt des cercles religieux; quelques-unes même sont pourvues de cuisines et de mobiliers de restaurant, avec une série nombreuse de salons où, de temps en temps, les dames donnent des soirées à la congrégation; il y en a où se dresse un théâtre sur lequel on joue des tragédies bibliques, comme *Esther* ou *Athalie*, ou des vaudevilles pieux et des opérettes dévotes. J'ai assisté à une représentation de la *Mère Angot*, modifiée quelque peu, expurgée, et présentant une haute leçon de morale religieuse.

Chez les quakers, on ne cherche pas ainsi les moyens de conversion ou d'édification. Le bâtiment où nous allions était une immense salle, sans le moindre ornement artistique, et les hommes et les femmes étaient séparés par une balustrade, divisant le local en deux parties égales. La réunion était toujours très-nombreuse des deux côtés. Tandis que les deux sexes entraient par leurs différentes portes, je remarquais qu'il ne manquait pas de jolis minois sous les bonnets à la prude des quakeresses. Les hommes s'asseyaient, couverts de leurs chapeaux à larges bords; et, petits bonnets et grands chapeaux se rangeaient en longues files. La tranquillité était longtemps si profonde que je pouvais à peine me persuader que ces êtres-là étaient vivants. Enfin un homme se levait, ôtait son immense castor, et, après un autre intervalle de silence solennel, il poussait un profond soupir, et prononçait, comme par suite d'un grand effort, quelque citation de l'Évangile, présentant souvent le sens le plus baroque, comme : « Prends garde à ton pied! » (*Ecclésiaste*, IV, 17), ou : « Mange le miel parce qu'il est bon! » (*Proverbe*, XXIV, 13), ou : « N'allume pas le charbon. » (*Ecclésiastique*, VIII, 13.) L'orateur

gardait ensuite le silence pendant plusieurs minutes, puis, tout tremblant, continuait à prononcer quelques mots à la fois, mais à un long intervalle les uns des autres; alors, il se rasseyait, et le silence recommençait jusqu'à ce qu'un autre quaker éprouvât, sous l'influence du Saint-Esprit, le besoin de dire quelque chose. Cela durait ainsi une heure ou deux; enfin, à un signal, toute la congrégation se levait et se retirait en silence.

C'est, il faut l'avouer, un drôle de culte, si l'on peut l'appeler culte, puisque toute prière est défendue. Cependant il me parut que sa tranquillité décente était infiniment préférable à ce que je voyais dans les chapelles des presbytériens et des méthodistes. Puis ce silence me convenait fort, parce qu'il me permettait de m'entretenir avec moi-même.

Il y avait un an déjà que j'avais fui la France, il y avait six mois que je n'avais entendu parler de miss Éva; et, si mon corps jouissait de tout le bien-être désirable, mon cœur et mon esprit ne se trouvaient point satisfaits de la vie végétative que je menais. J'en étais peu à peu arrivé presque à regretter les émotions violentes de mes journées affreuses avec M. Crooksmann; j'en étais arrivé à regretter les douleurs charmantes de la présence de miss Éva; et aussi j'en étais arrivé à regretter d'avoir quitté la France, de ne pas avoir eu la force de vaincre de sinistres et folles pensées, de ne pas avoir eu le courage de lutter contre une réprobation imméritée, d'avoir été assez lâche pour préférer une fuite, qui aboutissait à un état de calme pire que la mort, à une lutte dans laquelle m'auraient soutenu et ma conscience et l'amour.

Jamais MM. Adam Bush, Saloon and C° ne m'avaient dit un mot de miss Éva. Les épouses de ces messieurs, lorsque je leur en avais parlé, à plusieurs reprises,

avaient roulé des yeux épouvantés, et m'avaient jeté à la figure des citations terribles de la Bible, d'où j'avais conclu que la jeune fille avait refusé d'entrer dans la *Société des amis*. Je connaissais la vivacité de ses sentiments religieux : je supposai qu'elle appartenait à une des sectes les plus hostiles au quakérisme, et j'avais compris que je ne devais pas insister dans mes demandes de renseignements sur la jeune fille, sous peine de m'aliéner les quakeresses et de m'en faire de cruelles ennemies. M. Adam Bush m'avait dit un jour, en parlant de sa nièce :

« *Elle a des yeux et elle ne voit pas ; elle a des mains et elle ne palpe pas*, comme dit la Sainte Écriture (*Psaume* CXIII, v. 13, 14, 15) ; c'est pourquoi, selon le précepte du Livre, je répète : *Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller dans le chemin des impies* (*Psaume* I, v. 1). »

Cela voulait dire :

« Ma nièce n'a point voulu m'écouter et suivre mes conseils : c'est pourquoi elle ne touchera pas des compagnies d'assurances ce qu'elle aurait pu toucher en obéissant à mes avis ; ensuite elle m'a fâché en dédaignant mes exhortations pieuses, en restant rebelle à mes exhortations, elle n'a pas voulu être quakeresse. Je l'ai abandonnée à Satan ! »

Cela voulait dire encore :

« Ne me parlez plus d'elle ! »

C'est pourquoi, me taisant, je pensais continuellement à elle. Au bout de six mois, et le premier feu de mon apprentissage commercial étant passé, j'y pensais même trop souvent. C'était elle dont l'image, presque toujours, animait mes longues heures silencieuses dans les assemblées dominicales des quakers ; elle à qui je songeais au milieu des plus dégoûtantes besognes ; elle que je voyais comme une espérance dans mon avenir, comme

un phare dans la nuit noire. Elle m'avait dit, lorsque je partais d'Oil-City :

— Dieu n'abandonne jamais les siens!... Plus tard!.. l'avenir!...

C'était une promesse, en quelque sorte, de ne pas m'oublier... J'attendais...

VI

Chez les Mormons.

Les grains d'Amérique. — Les Buffalos. — Incendie des prairies. — Une dépêche inattendue. — Les Mormons : Brigham Young, Salt-Lake-City. — Les mariages et les ménages mormons. — Un vol au déraillement. — Mort de miss Éva. — Enterrement des victimes et ses suites. — Je me trouve encore sans position sociale, et je refuse d'en accepter une nouvelle. — J'erre à travers l'Amérique. — Le Niagara.

Un jour, pour le compte de la maison Adam Bush, Saloon and C°, j'allai jusqu'au fond de la prairie faire des achats de grains...

Nous ne vendions pas positivement du grain, mais, par le fait, c'était du grain que nous livrions indirectement à l'Europe. En effet, comme le remarquait naguère un spirituel conférencier à Chicago, M. S. B. Rugles, « l'économie dans les frais de transport étant l'affaire spéciale de Chicago, et le grain étant le grand produit du Nord-Ouest, c'est dans le transport de ce grain qu'il a fallu effectuer les économies. On a bien pu trouver le moyen d'emballer 15 ou 20 boisseaux de maïs dans un seul baril, on expédie aussi le grain en forme de farine, et dix moulins, produisant mille barils de farine par jour, ont été construits pour cela ; mais le meilleur moyen de le condenser et de le réduire de volume, consiste dans l'opération de le convertir en une masse animale plus transportable. Le cochon mange le grain, l'Europe mange le cochon. Le grain s'incarne de la sorte. Qu'est-ce, en effet, qu'un cochon?

Quinze ou vingt boisseaux de grains sur quatre jambes! Voyez ce que forment de pain les 135 millions de kilogrammes de cochons américains, exportés annuellement en Europe, équivalant à un million cinq cent mille porcs traversant l'Océan à la nage. »

Ce n'est pas que l'on n'expédie aussi de Chicago d'incroyables quantités de blé: 30 à 40 millions d'hectolitres par an. Il existe dans cette ville des maisons qui livrent le blé et l'expédient en nature. De l'autre côté de la rue, où était située la maison Adam Bush, Saloon and C°, s'élevait la maison Biscoof, Biscakp and C°, qui se livrait surtout à l'exportation des céréales. Quelque désintéressé que l'on veuille être des choses matérielles de ce monde, on est forcé de s'extasier en considérant les opérations de cette maison, une des principales, il est vrai, mais non une des seules de Chicago.

Le chemin de fer *Central-Illinois*, qui, avec ses 1,200 kilomètres de parcours, traverse l'État d'un bout à l'autre, a mis en culture plus d'un million d'hectares des meilleures terres qui soient au monde; la grande route de Saint-Louis, qui donne accès à une autre ligne de l'Illinois et attire le commerce de la rivière du Missouri à Alton et celui du bas Mississipi à Saint-Louis; d'autres routes étendant leurs longs bras dans les plaines fertiles de l'Iowa, du Wisconsin, du Minnesota, du Missouri, et poussant jusqu'à la région du Lac Supérieur; enfin les chemins de fer allant dans la direction du Pacifique, tout cela amène dans les gares immenses de Chicago d'incroyables quantités de blé, toujours et immédiatement achetées par les spéculateurs millionnaires de la ville. Plus de 80 millions de *bushels* ou boisseaux (35 litres 21) arrivaient ainsi. La maison Biscooff, Biscakp and C° en prenait une grande partie.

La facilité, le calme, la rapidité avec lesquels cette

inconcevable quantité de grain est « maniée, » comme on dit là-bas, bien que les mains n'y touchent jamais, est une des merveilles de Chicago. Qu'il arrive par canaux, chemins de fer ou navires, le grain vient *en grenier*, c'est-à-dire sans sacs ni barils d'aucune espèce, mais à même le wagon ou l'embarcation. Le convoi ou le navire s'arrête auprès d'un de ces élévateurs énormes par lesquels le grain est pompé ou, plus exactement, dragué dans des huches gigantesques et reversé dans d'autres wagons ou dans d'autres navires en station de l'autre côté du bâtiment, la double opération s'accomplissant en quelques minutes au moyen de la vapeur.

Le plus grand soin préside à l'honnêteté de la transaction. Le grain est examiné, et la marque de l'inspecteur en fixe la qualité d'une manière absolue. Le propriétaire peut faire déposer son grain dans la partie du bâtiment assignée à sa qualité, et où il se mêle à une montagne de grains de qualité identique. Le négociant ne revoit jamais sa marchandise ; il emporte le reçu de l'employé de l'élévateur, reçu qui la représente d'une manière aussi positive qu'un chèque certifié.

Le magasin Biscooff, Biscakp and C° se prolonge depuis le dock jusqu'au chemin de fer, sur une étendue de près de cent mètres. Sa façade sur la rivière de Chicago a vingt-cinq mètres, celle sur le chemin de fer quarante-sept; la hauteur des murs est de vingt mètres, et il y a, en outre, deux coupoles hautes de cinquante mètres chacune, où sont établis les appareils à peser. Cent trois huches, d'une contenance de cinq cent mille *bushels*, c'est-à-dire de plus de dix-huit cents hectolitres chacune, occupent le premier étage et sont toutes accouplées et chevillées avec force, de manière à supporter sans inconvénient la pression qui

s'exerce sur les côtés. Cinq huches flottantes contiennent chacune 12,000 *bushels* (4,225 hectolitres) et le rez-de-chaussée est assez vaste pour permettre de manœuvrer et d'emmagasiner 50,000 barils ou environ 75,000 hectolitres. Aux étages supérieurs se trouve tout ce qu'il faut pour sécher le grain et le recevoir lorsqu'on le met dans les sacs. La capacité de ce grenier est telle qu'il peut, au minimum, recevoir deux cent mille hectolitres de grains, pris au rez-de-chaussée par quatre grues capables de charger 4,000 hectolitres par heure. Du côté de la rivière, une autre grue vient prendre le grain dans les bateaux du canal et l'enlève à raison de 3,000 bushels par heure, tandis que, sur un autre point, on peut en charger 8,000 sur les navires. Une machine à vapeur à basse pression, de 100 chevaux de force, gouverne et règle tous ces mouvements. Enfin, tout l'établissement est aussi solidement bâti que le permettent les seuls matériaux qui entrent dans sa construction : le bois, le fer et la brique. Le tout est recouvert d'un toit de tôle à l'épreuve du feu.

On peut juger, par les proportions de cet établissement, de ce qu'est le commerce des grains à Chicago. Mais, je le répète, la maison Adam Bush, Saloon and C° ne livrait à ses clients que le grain *animalisé.*

J'étais donc allé — je reprends — faire des achats dans la prairie, c'est-à-dire que je devais, prenant le chemin de fer du Grand Pacifique, remonter jusqu'à Omaha, jusqu'à Ogden même, et plus loin, s'il le fallait, jusqu'au Lac salé, pour enlever aux cultivateurs et aux éleveurs tout ce que je pourrais trouver de convenable à notre commerce. C'était la première fois que mes patrons avaient assez confiance en mon intelligence commerciale pour me confier une pareille mission. D'ailleurs, eux-mêmes allant d'autres côtés pour

les mêmes motifs, il fallait qu'une personne de confiance explorât la route la plus abondamment fournie en marchandises, celle où les prix étaient fixés par un cours officiel, et où les opérations étaient le plus faciles.

Ce voyage, en m'enlevant à mon labeur quotidien, à cet abrutissement lent qui me gagnait, abrutissement douloureux, avait été accueilli par moi avec une joie extrême. J'étais monté en wagon le cœur léger, la lèvre souriante.

Ce qu'on éprouve d'abord en traversant ces plaines interminables désignées sous le nom de la *prairie*, c'est un sentiment de profonde tristesse. Des prés verts, tantôt unis comme un tapis, tantôt ondulants comme la mer, et sans limites comme elle, se développent pendant des lieues, arrosés par de minces filets d'eau qui s'entrecroisent, et habités par les bisons et les antilopes. C'est vert, encore vert, toujours vert, d'un vert grisonnant sous le soleil de l'été passé. Une mer de fourrage sec! De temps à autre, une antilope effarée détale entre les saules sous les sifflements de la locomotive; mais pas un sentier, pas une hutte, n'indique que l'homme ait jamais passé par là. Le ciel est d'une limpidité extrême, et la brise balaye presque constamment la plaine, même pendant les plus fortes chaleurs. On comprend que le voisinage de ces immensités, où les Américains n'ont encore bâti que de maigres cahutes, ait rendu les Indiens silencieux et contemplatifs.

Aussi, malgré la gaieté qui régnait dans le train peuplé de jeunes et jolies femmes allant, accompagnées de leurs maris, à San-Francisco, ou dans toutes les villes de l'Ouest ; malgré le piano, je restais rêveur sur la passerelle qui relie les wagons entre eux.

Tout à coup un heurt violent faillit me précipiter sur la voie. Notre locomotive, garnie à l'avant d'une

espèce de herse en fer appelée chasse-bœufs, et que remplace en hiver un coupe-neige, charrue gigantesque qui rejette la neige sur les deux côtés du chemin et ouvre une trouée, notre locomotive, dis-je, venait de couper en deux un énorme *buffalo* (bœuf sauvage) qui s'était précipité sur elle. Quelquefois, l'hiver surtout, les trains sont ainsi attaqués par des troupeaux de cinq à six cents bêtes féroces qui les chargent et qui quelquefois les font dérailler. La vue de cette masse énorme glissant dans la fumée a le don de les exaspérer, et ils reviennent à la charge, jusqu'à encombrer la voie de centaines de leurs cadavres. Heureusement nous étions encore à peine à la fin de l'été, le buffalo était sans doute un chevalier errant, isolé, et se fiant seulement à son courage et aux armes dont sa tête était ornée. Il fut vaincu, et le train vainqueur poursuivit glorieusement sa route.

Mais un plus terrible accident m'attendait.

La chaleur était beaucoup plus forte qu'elle ne l'est habituellement à ce moment de l'année : vers trois heures de l'après-midi, l'air semblait sans mouvement, et malgré la rapidité de notre course nous avions peine à respirer ; un nuage blanc et léger comme la neige apparaissait seul au fond de l'horizon ; il avance et ses proportions grandissent à chaque minute,

Les nuées s'amassent ; la poussière s'élève et court en colonnes épaisses suspendues entre le ciel et la terre. Les nuages s'abaissent de plus en plus sur la plaine, et l'enveloppent comme d'un manteau dont les tourbillons soulèvent à chaque instant les plis, et que les éclairs déchirent et découpent çà et là ; des bouffées d'un air embrasé traversent l'espace ; puis soudain la tempête arrive furieuse et balaye la prairie avec une violence irrésistible. La lumière est obscurcie par des masses de sable qu'a soulevées l'ouragan. Des ténèbres épaisses

couvrent la terre. Le tonnerre mêle ses éclats terribles aux mugissements de la tempête...

Le train s'arrête au milieu de la plaine immense... Les voyageurs effrayés circulent le long du train. Quoique Américains ils sont pâles; quelques-uns cependant protestent contre l'arrêt du convoi, menacent de réclamation à adresser à la Compagnie et haussent les épaules quand on parle de déraillement possible, de prudence...

Mais tout à coup un cri horrible retentit d'un bout à l'autre du convoi. La locomotive a jeté un coup de sifflet strident... Le train repart avec une rapidité vertigineuse qui s'accroît encore de plus en plus à chaque minute... La prairie est en feu!...

Le spectacle est horrible... les herbes sèches, les arbres s'enflamment successivement comme les pièces d'un immense artifice. On en retrouve les soleils tournoyants, les fusées jaillissantes, les globes de toutes couleurs, les gerbes épanouies, les éruptions volcaniques, les pétillements et les craquements formidables, les torrents de flammes, d'étincelles et de fumée... Nous allions entre deux murailles de feu.

Et, au milieu de la fumée, nous voyions, à travers les vitres des *cars*, une course furibonde de buffalos, des antilopes, des castors, des chiens sauvages, fuyant le feu...

Notre course était insensée... La vitesse annihilait la pesanteur : nous ne glissions plus sur les rails, nous volions à travers l'espace, emportés par une bête furieuse, par la locomotive à toute vapeur... Si elle eût fait explosion, nous périssions certainement tous...

— Prions, mes frères, répétèrent un grand nombre de voix...

La plupart des voyageurs, hommes ou femmes, étaient à genoux...

Le train dépassa la station de plusieurs kilomètres, après avoir franchi, sur un pont de fils de fer, une rivière fort large... Nous étions sauvés!... Le train revint alors sur ses pas : nous étions à Ogden, à l'extrémité de la prairie, hors de tout danger.

MM. Adam Bush, Saloon and C° m'avaient rappelé que la première visite d'un voyageur en Amérique, arrivant dans une ville, est d'aller à la poste et au télégraphe, afin de s'assurer qu'aucune lettre ou aucune dépêche ne l'y attend. Ils m'avaient si souvent fait cette recommandation, et en termes tellement pressants, que, malgré la fatigue que m'avaient donnée les émotions terribles de la route, je n'eus garde d'oublier d'aller d'abord à la baraque en planches qui, à Ogden, renferme l'administration des postes et télégraphes.

Je fis bien : une dépêche, très-laconique, mais excessivement claire et pressante m'y attendait.

« M. Henri,... ingénieur, de passage à Ogden.
« Aussitôt dépêche reçue, partir immédiatement à
« Salt-Lake-City (Utah), demander David Cahasting,
« négociant, qui vous attend avec renseignements. »

La dépêche n'était point signée; mais je ne doutai pas un instant qu'elle m'eût été adressée par mes patrons, qui seuls pouvaient savoir que je marrêterais à Ogden. J'avais appris en Amérique que le temps est de l'argent et qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire la veille. Aussi, sans hésitation, je remontai dans le premier train pour Salt-Lake-City. Un embranchement conduit d'Ogden à cette ville en moins de deux heures, en côtoyant les rives désolées d'un lac morne et plombé, le Lac salé, dont l'eau, cinq fois plus salée que celle de l'Océan, ressemble à du mercure. Pas un poisson n'y peut vivre; ceux qu'y apportent le Jourdain, le Weber et

les autres *creeks* meurent aussitôt; pas un oiseau ne s'aventure à le traverser. Il fallait avoir des hommes un dégoût bien profond, pour aller s'établir au milieu d'une telle nature.

C'est pourtant là qu'est bâtie Salt-Lake-City, la métropole du *mormonisme*, la capitale où réside Brigham Young, le chef de cette secte religieuse des Mormons, sur laquelle la malveillance s'est plu à verser tant de sarcasmes, et qui cependant est une chose sérieuse et digne de quelque attention.

Ce fut vers 1825 que cette secte naquit en Amérique, inventée par un fermier de l'État de Vermont, nommé Joë Smyth, qui prétendait avoir trouvé la seule Bible authentique, écrite en caractères égyptiens, au temps du roi d'Israël Sédécias, livre qu'un messager céleste lui avait apporté. Réunissant à lui son père, ses deux frères et quelques disciples, le nouveau prophète prêcha sa doctrine avec assez d'éloquence pour que le nombre de ses adeptes devînt bientôt énorme. Il fonda alors une ville dans l'Ohio, à Kirkland, sacrifiant à son œuvre toute sa fortune. Mais comme il joignit des opérations de banque à sa prédication, il fit faillite en 1837, et fut forcé de s'enfuir. Cependant ses disciples ne l'abandonnèrent point, et, peu de temps après sa mésaventure, il était encore chef d'une communauté florissante, à Indépendance, dans le Missouri, communauté comptant plus de trois mille habitants. Poursuivi de nouveau par la haine, il fut forcé de se réfugier dans le Far-West américain.

Revenant en 1839 dans l'Illinois, Joë Smyth fit bâtir une nouvelle ville sur les bords du Mississipi, Nauvo-la-Belle, qui eut bientôt une population de vingt-cinq mille âmes; mais, attiré dans un guet-apens, le prophète fut assassiné.

Son œuvre ne périt pas. Deux ans après, son succes-

seur se révéla. Brigham Young, abandonnant Nauvoo, vint s'établir sur les bords du Lac salé, où il fonda la Cité des *Saints des derniers jours*, Salt-Lake-City.

Le mormonisme est une secte politique et religieuse, dont le chef, Brigham Young, est certainement un homme de génie. Ses deux cent cinquante mille adhérents, dont le nombre s'accroît tous les jours, sont corps et biens à lui et à sa doctrine. Sa fortune personnelle, qu'il a déjà sacrifiée deux fois au service de sa cause, s'élève à environ trois cents millions, et l'on ne peut nier les miracles bienfaisants qu'il a déjà accomplis.

La théorie de Brigham Young s'appuie sur ce fait que le labeur de chaque créature humaine peut suffire à en nourrir trois, tandis que les philosophes patentés affirment au contraire que la terre ne peut nourrir tout le monde, et, conséquemment, que la guerre et l'extermination sont nécessaires. La prédication du prophète tient donc dans ces deux mots : *Travail et reproduction*.

Là est le secret de cette polygamie qui fait sourire. L'agriculture manquant de bras, dit le mormonisme, tous les moyens sont bons pour lui en fournir. Si une seule femme, avec une moyenne de trois enfants, peut donner six bras, dix femmes naturellement en donneront soixante. Moins il y aura d'hommes sur la surface de la terre, plus la terre aura de facilité à nourrir ceux qui l'habitent, prétendent les économistes européens. Plus il y aura d'hommes, réplique le chef mormon, plus il y aura de travail, et par suite, de bien-être pour tous. Il faut donc le considérer comme un philosophe voulant rendre à l'humanité les bras que la guerre et la misère lui enlèvent. Quand des inventeurs s'évertuent à perfectionner la destruction, lui prêche la multiplication, et il y travaille.

Ses succès de toute sorte frappent les yeux dès qu'on met le pied dans le pays. Je montai dans un omnibus qui conduit à Salt-Lake-City, en suivant une route superbe, bordée de splendides villas bâties à l'européenne, c'est-à-dire presque aussi laides que les maisons de boutiquiers de Chatou ou de Ville-d'Avray. Au fond de l'horizon apparaissait le Lac salé, admirablement pittoresque avec son cadre de roches sauvages, tout encroûté de sels blancs, sur lesquels la lumière se décomposait en faisant jaillir des lueurs de diamants. Du lac jusqu'à la ville, la campagne, fabriquée, pour ainsi dire, de mains d'hommes, était d'une merveilleuse richesse : des ranchos et des corruls pour les animaux domestiques, des champs de blé, de maïs, de sorgho, des prairies luxuriantes, des haies d'églantine, des bouquets d'acacias et d'euphorbes rendaient un séjour délicieux, cette petite plaine entourée de montagnes désolées et couvertes de neige, auxquelles est adossée la cité des Mormons.

L'omnibus me conduisit à l'un des principaux hôtels de la cité, Lake-Salt-house, hôtel réunissant toutes les délicatesses du confortable moderne. Ascenseur pour monter aux chambres, possédant toutes une alcôve dont les deux battants s'ouvrent d'eux-mêmes pour laisser voir une baignoire, où le bain attend le voyageur dès son arrivée. Domestiques mâles et femelles, complaisants, empressés et polis, lits et siéges moelleux; tapis doux aux pieds, et aussi prix très-modiques.

Je devenais Américain : avant de prendre le bain après lequel mon cœur soupirait, je pensai aux affaires, et je m'informai de M. David Cahasting, négociant. On m'indiqua sa maison. Je réparai à la hâte le désordre de ma toilette, et, sans attendre plus longtemps, je me dirigeai vers la demeure de ce monsieur,

selon les instructions de MM. Adam Bush, Saloon and C°, mes patrons.

Salt-Lake-City, comme toutes les nouvelles villes des États-Unis, est composée de longues rues droites, coupées à angles droits par d'autres rues, bordées de maisons de briques bleuâtres avec des vérandahs et des galeries, autour desquelles s'étendent des jardins plantés d'acacias, de caroubiers et de palmiers. Elle est immense, et de longues solitudes s'étendent entre les différentes maisons; des terrains déserts, entourés de palissades, attendent la construction de nouvelles demeures pour de nouveaux mormons à venir. Cependant, quand on s'approche du quartier où s'élèvent le Temple et l'habitation particulière de Brigham Young, la population est plus condensée, et l'on y remarque l'animation et le bruit qui caractérisent les grandes villes.

Peut-être faut-il attribuer cela à la prévention que j'avais d'abord; mais il me sembla que je rencontrai un plus grand nombre de femmes que d'hommes, et que le visage des premières exprimait moins de félicité que d'ennui. Elles étaient toutes d'ailleurs fort modestement vêtues, le Prophète ne permettant pas les extravagances des modes européennes. Un jour il avait fait une violente sortie contre les *tournures* que les femmes s'étaient cru permis de s'annexer pour ajouter un peu de *ballon* à leurs grâces physiques, et il les avait obligées à sortir du temple et à aller enlever ces inventions mondaines avant d'assister à la prière.

Le temple, d'une architecture véritablement affreuse, se compose à l'extérieur d'un dôme oblong soutenu par une grande quantité de colonnes basses. L'intérieur est absolument nu, les murs en sont blanchis à la chaux et ne supportent aucun ornement artistique. Des bancs de bois sont disposés dans toute la longueur de l'édi-

fice, jusqu'à une petite estrade, élevée de quelques marches, où se trouve la modeste chaire du Prophète, auprès de laquelle est un orgue magnifique.

J'avais facilement trouvé la demeure de M. David Cahasting; mais, comme ce jour-là était un dimanche, je m'attendais bien à ne pas le rencontrer : il n'y avait en effet personne. Le négociant était au temple avec ses sept épouses. J'allai donc vers le temple et j'entrai.

Brigham Young lui-même était en chaire et prêchait devant une assistance énorme. Dix-huit cents femmes au moins, assises sans embarras aucun et dans un recueillement profond, écoutaient les paroles du Prophète. Les hommes occupaient les premiers bancs, silencieux, et leur physionomie exprimant leur admiration pour l'orateur.

Celui-ci est un beau vieillard de soixante-quatorze ans, affirme-t-on, mais qui en paraît beaucoup moins. Son regard est sévère, son air dominateur ; mais sa lèvre inférieure, quelque peu proéminente, donne à son sourire un charme et une douceur inexprimables. Je ne pus juger de son éloquence : il finissait de parler lorsque j'entrai ; mais l'émotion des auditeurs me prouvait qu'il avait trouvé le secret de toucher les cœurs.

Un groupe de jeunes filles, placées à côté de l'orgue, chantèrent alors des cantiques, dont l'effet est très-puissant sous cette voûte immense. Puis chacun se retira en silence.

Je revins à la maison de M. David Cahasting : on l'avait informé qu'un étranger était venu le demander; il m'attendait, et il m'accueillit avec une cordialité et des témoignages de sympathie, si éloignés du caractère américain, que j'en restai stupéfait.

Je le fus davantage encore quand il me dit que mon séjour à Salt-Lake-City devait se prolonger plusieurs

jours, et qu'il entendait que je quittasse l'hôtel où j'étais descendu et que j'habitasse chez lui...

Quant à l'affaire pour laquelle mes patrons m'avaient envoyé à lui, il s'agissait d'une grande quantité de grains que lui-même devait rassembler et livrer à la maison Adam Bush, Saloon and C°; nous en causerions plus tard, lorsque j'aurais reçu de ces messieurs une lettre contenant mes instructions. En ce moment, il fallait nous occuper du repas...

Un coup de cloche retentit; me prenant le bras, M. David Cahasting me fit passer dans la salle à manger, où mesdames Cahasting nous attendaient.

L'aménagement des femmes est une des questions les plus délicates du mormonisme. Dans les ménages riches ou aisés, elles ont d'ordinaire leurs appartements séparés, comme les divers locataires d'une même maison. Un parloir commun sert à la réception de la famille des diverses épouses. La première femme, la seule que le gouvernement des États-Unis regarde comme légitime, est seule affranchie d'une partie des devoirs domestiques que les autres remplissent à tour de rôle. Généralement, elles sont « de semaine » pour veiller sur la cuisine, le blanchissage du linge et le nettoyage des chambres. Elles se réunissent toutes pour les repas autour d'une même table, tandis qu'une autre plus petite est dressée dans la même pièce pour les enfants.

La madame Cahasting de semaine avait déployé tous ses talents de cuisinière: on m'attendait. Évidemment il avait fallu la venue d'un étranger pour que le mauvais goût culinaire des Américains produisît les prodiges de délicatesse de ce repas. Il avait fallu aussi que l'on tînt grand compte de la personne attendue, pour que la trop grande franchise américaine, la grossièreté, dirions-nous en France, de ce

« peuple libre » se changeât, comme elle le faisait en ce moment à mon égard, en une urbanité inouïe, en une série ininterrompue de prévenances et d'amabilités.

— Probablement, pensai-je, M. David Cahasting a pressenti une bonne affaire, et il tient à ce que le représentant de la maison Adam Bush, Saloon and C° lui soit favorable.

Et partant de cette idée, j'acceptai avec joie tous les petits soins dont on me comblait, j'écoutai avec un intérêt extrême tous les détails que M. Cahasting et ses femmes me donnaient sur le mormonisme et sur leur prophète et leur chef Brigham Young, dont ils étaient absolument fanatiques.

— Ah çà ! me dis-je, — en un certain moment que l'éloquence de ces dames était arrivée à son apogée, — ah çà ! est-ce que par hasard elles voudraient me convertir au mormonisme ?

Cette pensée, qui semblerait d'un haut comique à tout Français, me produisait donc cette impression ; et cependant je ne pouvais me dissimuler qu'en apparence M. David Cahasting était un heureux époux. Si la difficulté de vivre tranquille avec deux ou trois femmes lui avait été démontrée par l'expérience, pourquoi donc cet Américain calculateur aurait-il convolé en septièmes noces ?

Il était heureux père ; car, à la table voisine de la nôtre, grouillaient de nombreux rejetons, qui l'entouraient de respect, d'affection et d'amour. Et chose étrange ! l'habitude sans doute de voir tourner sans cesse autour de leurs jupes une nuée de marmots, avait fini par fondre en toutes ces femmes, toutes mères, le sentiment maternel en une tendresse générale pour tous ces petits êtres, car quelquefois même on voit une mormone s'attacher à l'enfant d'une de ses rivales plus qu'au sien propre.

Le repas terminé, M. Cahasting me promena à travers les rues de Lake-Salt-House, et le sujet continuel de notre conversation, au lieu d'être l'affaire commerciale importante dont je croyais être chargé, avait été le mormonisme.

J'appris que, contrairement aux idées européennes, les mœurs sont extrêmement rigides dans l'Utah, et que l'adultère y est excessivement rare; que le prophète n'aimant pas le temps perdu, une jeune fille se marie rarement avant quinze ans, mais est toujours pourvue à dix-sept ans; que le divorce, qui est admis par leur foi et prononcé sans appel par Brigham Young, n'est presque jamais demandé, quoique les femmes seules aient le droit de le requérir. J'appris encore que Brigham Young a eu quatre-vingt-quinze enfants et soixante-dix femmes, dont quelques-unes sont mortes et quelques-unes l'ont quitté; que ses deux sœurs vivent obscurément dans l'Utah; que sa première femme, dont il eut cinq enfants, vit encore et habite un petit cottage appelé «white house» situé sur une éminence, au nord de la porte de l'Aigle; qu'elle est devenue de la part de la population l'objet d'hommages qui ressemblent à un culte; je vis la résidence officielle du prophète, Court-House, où une seule de ses femmes, mistress Lucy Decker Young, habite, mais sans avoir le droit d'entrer dans le corps de logis qu'on appelle « la retraite », et où son mari seul pénètre pour s'entretenir avec Dieu; je vis Lion-House, immense bâtiment où logent la plupart de ses femmes; je vis une autre de ses villas, percée de fenêtres ogivales, où habitent vingt-huit autres de ses femmes. Quelques unes étaient à la fenêtre, causant entre elles, sans la moindre apparence de rivalité. Quelques-unes étaient fort jeunes et fort jolies.

Mon aimable *cicerone* me dit alors quelques particu-

larités qui ne laissèrent pas de me laisser rêveur. La doctrine mormone affirme que les mariages de cette terre se peuvent continuer dans le ciel, et aussi qu'il y a des hymens d'outre-tombe, dont ceux d'ici-bas ne sont que les préliminaires. On peut même de son vivant choisir celui ou celle qu'on aura pour conjoint ou pour conjointe après sa mort. Brigham Young procède par avance à ces accordailles. Aussi, l'on voit Washington fiancé à pas mal de jolies mormones; la reine Hortense, la belle Gabrielle, Marie Stuart, Lucrèce Borgia, Mlle Mars, promises à un grand nombre de mormons. Une Anglaise, veuve, riche, s'engageait même à faire construire un tabernacle d'une dimension gigantesque, si Brigham Young voulait la fiancer à Jésus-Christ. Le prophète refusa d'intervenir dans cette négociation délicate; l'Anglaise alors se rabattit sur un des sous-prophètes de Brigham Young, ne voulant pas, dans l'idéal, donner un remplaçant à celui qu'elle avait ambitionné d'épouser.

Décidément ils voulaient me convertir au mormonisme!...

On ne parlait toujours pas de l'affaire commerciale, je ne recevais aucune lettre de la maison Adam Bush, Saloon and Co, et j'avais à écouter, et de la part de ces dames, et de la part de l'honorable M. David Cahasting, de longues exhortations religieuses, des explications de la religion mormone qui, tout en me démontrant la réalité d'une opinion sérieuse, d'une doctrine sociale digne d'être examinée et étudiée gravement, ne me décidaient nullement à devenir un des *saints des derniers jours*. Je commençais à trouver ma situation très-singulière, et je m'étais décidé à envoyer une dépêche télégraphique à la maison que je représentais. J'allai même au télégraphe porter les quelques lignes que j'avais rédi-

gées, lorsqu'une nouvelle affreuse se répandit dans la ville et me détourna de mon but, pour me faire courir, avec une grande partie de la population, jusqu'au chemin de fer, afin de nous rendre à la station d'Ogden.

Le train venant de New-York avait déjà dépassé sans accident Chicago, Omaha, Iulesburgh, Sedgwick, Passe-Bidger, Green-River, lorsqu'au moment d'entrer dans cette partie du chemin qui traverse les monts Wahsatch, il avait subi une horrible catastrophe.

A la suite d'un pari, paraît-il, engagé entre quelques voyageurs, le mécanicien avait chauffé la locomotive d'une manière insensée, et la vitesse du train avait été décuplée sur cette route dangereuse. On suppose qu'il était ivre ; en effet les gentlemen qui l'avaient poussé à manquer à ses devoirs et à oublier toute prudence, étaient des misérables qui, d'avance, avaient comploté cet exécrable forfait...

Tandis que le train marchait à toute vapeur, avec une rapidité de 80 milles à l'heure, — et ce, à la grande joie de tous les voyageurs, — tout à coup un choc effroyable avait eu lieu. Un roc énorme avait été jeté sur la voie... Les wagons, en vertu de la vitesse acquise, se heurtent et montent les uns au-dessus des autres, le feu de la chaudière prend aux premières voitures, l'incendie éclate terrible, au milieu de l'enchevêtrement des wagons, dans l'épouvantable chaos d'une horrible culbute... On se jette aux portières ; des cris affreux retentissent, poussés par tous les voyageurs... Les hurlements des blessés, les dernières plaintes des agonisants, les appels désespérés des malheureux dont les membres sont arrachés ou brisés, éclatent de toutes parts... Pendant ce temps-là, les auteurs de ce crime pillaient les wagons des bagages. Le train portait à San-Francisco une somme énorme en espèces.

Il avait fallu plusieurs heures pour que, de la station d'Obden, on eût pu envoyer des secours...

Les premiers wagons, chargés de blessés, arrivaient à Obden au moment où nous-mêmes accourrions pour leur porter secours... M. David Cahasting m'avait accompagné, dans un état de désolation tel que je n'avais pu m'empêcher de lui dire :

— Attendiez-vous donc quelqu'un par ce train?...

— Oui, me répondit-il, une cousine de ma quatrième femme!...

Nous entrions dans la gare, changée en une immense salle d'hôpital. Sur des monceaux de paille on étendait les blessés, à mesure qu'on les enlevait des wagons... Nous étions au premier rang de ceux qui venaient offrir leur concours à l'œuvre de sauvetage...

Tout à coup M. Cahasting, se tournant vers moi, me dit :

— Courage, mon enfant, tenez votre cœur à pleines mains et soyez fort... Un grand chagrin va vous frapper!...

Je le regardai étonné... Son bras s'étendit, me désignant une des victimes...

Je poussai une atroce exclamation de douleur, et je tombai aux pieds d'une jeune femme étendue mourante...

C'était miss Éva!

Elle avait eu les deux jambes broyées..... Elle vivait encore...

— Je vous attendais, Henri, dit-elle, pour mourir auprès de vous!..,

Et elle s'évanouit.

Tandis que je faisais tous mes efforts pour la rappeler à la vie, M. Cahasting s'était mis en quête d'un des médecins accourus sur le lieu du sinistre, dès les pre-

miers moments. La malheureuse avait déjà reçu un premier pansement, avant notre arrivée. Il fallait savoir si, en usant des plus grandes précautions, elle était transportable jusqu'à Salt-Lake-City, où des soins plus assidus lui seraient donnés par Mmes Cahasting. Le chirurgien — un Mormon, ami de mon hôte — examina de nouveau la blessure; un seul coup d'œil lui suffit pour juger la situation.

— Il n'y a plus d'espoir, dit-il tout bas, avec un geste expressif..: Dieu lui accordera de reprendre connaissance, seulement afin qu'elle ait le temps de se préparer à paraître devant lui.

Mon cœur se brisa dans ma poitrine; j'éclatai en sanglots:

En ce moment, miss Éva ouvrit les yeux. Elle semblait ne plus souffrir. Une pâleur effroyable avait couvert son visage; mais, sur ses lèvres décolorées, errait un sourire de résignation. Son regard sembla chercher quelqu'un : m'ayant rencontré une flamme l'illumina.

— Plus près, plus près de moi, Henri, murmura-t-elle... Donnez-moi votre main, afin que, jusqu'au dernier moment, je sente à mes côtés celui que j'eusse voulu appeler mon époux... Dieu m'avait appelée dans ses sentiers, pensais-je; insensiblement, peu à peu, il avait ouvert mes yeux à la lumière.. A force de lire le Livre saint, j'avais compris, je crois, la divine parole; j'avais vu la vérité éblouissante de la doctrine prêchée par Joë Smyth, par notre père Brigham Young; j'aurais été admise dans le saint troupeau, qui broute l'herbe de la vérité sous sa houlette vigilante. J'espérais, Henri, que vos yeux se dessilleraient aussi, que vous croiriez ainsi que moi, que tous deux nous serions reçus parmi les Saints des derniers jours, que vous m'accepteriez alors pour votre seconde épouse! Dieu ne me permet pas ces bonheurs, depuis

longtemps rêvés, car depuis longtemps je vous aime, Henri! Dieu ne me permet pas ces bonheurs! Il faut plier le front devant sa volonté, et obéir avec joie. Nous nous reverrons là-haut. Notre hymen, empêché sur la terre, s'accomplira dans le ciel!... Prions!...

Ces mystiques absurdités, cette proposition de nous unir dans un mariage mormon, ici-bas ou la-haut, ces mots d'amour murmurés avec l'accent navrant d'un profond désespoir, et de cette voix éteinte d'une mourante, au milieu des cris de douleur des blessés, du râle des agonisants, des gémissements des parents et des amis, dans cette grande baraque de planches, ouverte à tous les vents, arrivaient à mon oreille, comme l'écho des songes fiévreux d'un malade, et remplissaient mon cœur d'une sorte d'effroi, Elle pressait ma main entre les siennes, déjà glacées, et ses lèvres murmuraient des versets bibliques, qu'interrompaient de temps en temps mon nom, répété avec tendresse...

Je ne trouvais pas un mot à dire : je pleurais à chaudes larmes...

Tout à coup elle se dressa sur le lit de paille où elle était étendue, et — oh! jamais je n'oublierai cette scène funèbre — elle se mit à prêcher, afin de me convertir.

Nous avons tous lu, nous autres Français, les *Lettres* et le *Journal* d'Eugénie de Guérin et les élucubrations de son frère Maurice ; nous avons tous lu les œuvres de Mme Svetchine, les chefs-d'œuvre du genre ; nous avons tous lu quelques-uns des produits de cette littérature spéciale, niaise et charmante, pieuse et ridicule, féminine surtout, que, chez nous, les dames titrées lisent, en bâillant très-fort, mais qu'il leur importe de connaître, afin d'avoir l'air d'être dans ce qu'elles nomment « le mouvement littéraire », in-18 à couvertures blanches, que publient seuls des malins exploitant une veine féconde,

bouquins dédaignés du vrai public, tellement opposés à toutes les idées résultant des progrès de la science moderne, que tout homme de bon sens sourit en les ouvrant, et ressemblerait, s'il voulait les combattre, à un don Quichotte intelligent, guerroyant contre les moulins à vent.

Le protestantisme a cependant produit plus enfantin, plus déraisonnable que tout cela, et les Américaines, plus que n'importe quelle Européenne, se sont laissé troubler par ces produits de muses religieuses et malsaines, se sont enflammées du zèle ardent du prosélytisme.

Avant de rendre le dernier soupir, miss Eva se rappelait toutes ses lectures, et versait sur moi tous les flots de cette éloquence, maniérée et mystique, caractéristique des brochures religieuses protestantes. Elle voulut me faire promettre de devenir Mormon, et d'appeler de son nom la première fille que j'aurais avec la troisième épouse que je prendrais devant Dieu et devant l'honorable M. Brigham Young.

La jalousie n'existait pas dans son âme, non plus que dans celles de toutes les Mormones, et c'est peut-être là le plus grand miracle que produise la doctrine de Joë Smyth et de Brigham Young. Elle me citait des passages entiers de la Bible, pour que je ne reculasse pas devant des unions que son ardent amour pour moi la forçait à me conseiller. Elle me peignait les joies ineffables d'affections que je rencontrerais avec d'autres femmes qu'elle-même, et, par un singulier sentiment, que nos dames françaises appelleraient une sublime abnégation, et qui n'était, en vérité, que l'expression sincère de sa pensée, elle me disait combien les affres de la mort seraient moins cruelles pour elle si je lui promettais d'épouser une des sœurs de M. Cahasting.

Je n'entendais point ses paroles; sa voix était pour moi comme les prières murmurées autour d'un

cercueil, à l'église, comme ce bourdonnement des chantres, étouffé par les grondements sombres de l'orgue, un murmure sinistre, une voix désolée, un cri d'outre-tombe. Je ne comprenais pas le sens de ses paroles; à genoux auprès d'elle, je répondais : oui ! à toutes ses interrogations; je répétais, comme un hébété, les formules des serments qu'elle me dictait. Une seule pensée martelait mon cerveau :

— Suis-je donc un être maudit?.. Y a-t-il donc un Dieu?... Pourquoi le bonheur dans l'amour s'enfuit-il aussitôt, dans la mort ou dans la honte, dès que j'approche de lui mes lèvres altérées? Pourquoi ne chercherai-je pas aussi le repos dans la mort?

Le râle commençait à éteindre la gorge de la mourante; un sifflement sinistre s'échappait de ses lèvres, un hoquet atroce soulevait sa poitrine. Sa pâleur était devenue livide, une teinte bleuâtre avait cerclé ses yeux.

— Je n'ai plus que quelques minutes à te voir, ô mon Henri! dit-elle... Il est temps que j'avoue ce que j'ai préparé, afin d'assurer ton avenir, afin que tu n'aies plus de motifs matériels pour ne point exécuter, non mes dernières volontés, mais les souhaits suprêmes que je fais pour ton bonheur... La loi américaine a établi illimitée la liberté de tester... Mon testament, déposé chez Mrs Balbosh, attorney à New-York, et que tu connais, te désigne comme seul héritier de tout ce que mon pauvre père m'a laissé... Quoique diminué par les procès qui ont suivi la mort de mon père, cela est encore une petite fortune... Nulle condition n'est imposée pour que tu entres presque immédiatement en possession de cet argent. Je ne pensais pas, lorsque je fis ce testament, qu'il dût être sitôt exécuté... Mais je désire que tu emploies quelque peu de cet argent à réunir les restes de mon père aux miens, et à nous élever un tombeau dans le cimetière de Salt-Lake-City, afin que je repose au milieu de mes frères en Jésus....

Elle s'arrêta, prise d'un étouffement:

— J'ai froid, murmura-t-elle...

Puis vivement:

— C'est fini! adieu, mon bon ami, mon cher M. Cahasting!... Adieu, mes parents! Adieu, mes frères!... Adieu, Henri, adieu!... Ne viendras-tu pas prier sur ma tombe?... Adieu!... Adieu!...

Et, poussant un grand cri, elle retomba sur l'oreiller de paille, et sa main, qui n'avait point quitté la mienne, la pressa dans une crispation suprême...

Elle était morte!...

Certes, depuis quelques années les événements m'avaient atrocement flagellé. Je croyais que mon exil volontaire avait été ordonné par la plus cruelle des destinées; je croyais que mon cœur n'avait plus de larmes à répandre, n'avait plus une seule place qui ne fût endolorie, et que toute souffrance devait tomber à côté de lui, comme une goutte de vinaigre dans un vase trop plein!... Je me trompais. La mort de miss Éva fut, de toutes les douleurs de ma vie, la plus aiguë peut-être, la plus intolérable. Aujourd'hui encore, quoique vieux déjà et entouré de bonheurs, je sens un élancement dans mon être, en retraçant ce souvenir, et des larmes amères jaillissent de mes yeux... Je l'aimais!... Quel insensible a donc dit que l'homme ne pouvait aimer plusieurs femmes en sa vie?

L'amour que j'avais pour miss Éva m'apparut, — alors que je considérais sa dépouille mortelle enveloppée dans son grand linceul blanc, — dans tout son splendide rayonnement. Je revis par la pensée ce pays du pétrole où ma vie avait eu ses plus effroyables accidents, mais aussi où s'étaient écoulées les heures bien douces de mes rêveries d'amour. Je me rappelai le *revival* auquel j'assistai avec elle, j'entendis nos longues causeries, auprès du lit de M. Crooksmann blessé, alors que ses

yeux restaient longuement fixés sur les miens, et qu'elle cherchait à me faire comprendre le sens mystique des versets de sa grosse Bible. Je remâchai tous ces bonheurs, je me grisai au souvenir des parfums exhalant d'elle, et que je respirais avec délices, quand, assis auprès d'elle dans les wagons de chemins de fer, autour des tables d'hôte, dans les ignobles *Eating Saloons* d'Oil-Cyty, je rêvais, ballotté entre les tristes souvenirs de mon passé et les espoirs qui, malgré moi, chantaient joyeusement dans mon cœur.

Elle était morte.... emportée par une mort épouvantable, morte en m'aimant, morte en venant me rejoindre, et en acceptant je ne sais quelle absurde combinaison dévote pour être, légalement et sans remords, mon épouse. Dans notre vieille France, si romanesque, si exaltée, si poétique, qu'aurait-on dit de la conduite de cette fille, de ces Yankees réputés prosaïques, exclusivement occupés des intérêts matériels, tout entiers absorbés, corps et âme, dans l'insatiable besoin de ramasser des dollars sur le tapis vert de la spéculation?

Je passai la nuit auprès du cadavre, tandis que ce bon M. Cahasting retournait à Salt-Lake-City, afin de rassurer ses épouses, d'annoncer à sa quatrième femme, la cousine de miss Éva, la catastrophe qui enlevait une fervente néophyte aux Saints des derniers jours et de faire les démarches nécessaires pour que le corps de la jeune fille fût, selon sa volonté, transporté dans le cimetière des Mormons.

Nuit horrible! veille sinistre!...

En France, il arrive parfois de ces accidents terribles qui plongent dans le deuil et dans la désolation un grand nombre de familles. Un train a déraillé, le grisou a fait explosion dans une mine, une machine a éclaté dans une usine: les victimes sont nombreuses; les cadavres sont là sanglants, déchirés; les blessés sont ap-

portés... Les pleurs, les gémissements, les lamentations des parents et des amis forment un chœur émouvant que nul ne peut entendre sans avoir le cœur brisé; mais sur cette scène funèbre règne par-dessus tout un respect religieux, qui oblige le plus indifférent à baisser la voix, le plus insensible à affecter une démarche triste et lente, le plus cruellement frappé à modérer les accents bruyants de sa douleur. Une sorte de crainte mystérieuse, de piété irrésistible a envahi toutes les âmes, et nul n'oserait montrer ou la profondeur de son affliction, ou le peu de part qu'il prend à un malheur qui ne le touche pas directement.

En Amérique, il n'en est guère ainsi, en général. La grande salle d'attente de la gare, remplie en ce moment de cadavres, veillés par des parents, par des amis, ou oubliés dans quelques coins sombres, toute pleine de blessés hurlant dans les tortures d'atroces opérations chirurgicales, ou se débattant dans les convulsions de l'agonie, cette ambulance improvisée ou plutôt cette sorte de morgue immense ressemblait, en vérité, à un de ces endroits publics, Bourse, halle ou club, dans lesquels, en même temps que des affaires privées, on s'occupe avec ardeur des affaires publiques. Des *reporters* allaient et venaient, comptant les blessés et les morts, notant les blessures qui présentaient quelque caractère spécial d'horreur, quelque singularité ou quelque détail émouvant, en quête de détails précis, cherchant pour leur article le *mot de la fin;* des messieurs vêtus de noir, appartenant à toutes les sectes religieuses possibles, s'inquiétaient de leurs ouailles, récitant vivement quelques prières, s'ils avaient trouvé un fidèle, et courant à la hâte, soit auprès de quelque inconsolé pour le convertir, *in articulo mortis*, à leur branche particulière de christianisme, soit pour arracher à un rival d'une autre com-

munion, à grand renfort d'arguments criés à pleine voix, quelque malheureux, vierge de tout sentiment religieux; des hommes de loi offraient aux mourants de consigner par écrit, devant témoins, leurs dernières volontés; quelques magistrats commençaient gravement une enquête; tous criaient, vociféraient, hurlaient, se débattaient, insoucieux et des autres et des victimes, s'occupant exclusivement et de toutes leurs facultés, de l'affaire qui les amenait là. Mais par-dessus le vacarme causé par les luttes de tous ces intérêts particuliers, s'élevait le tintamarre abominable provoqué par les discussions auxquelles donnait lieu l'intérêt public.

La catastrophe n'était point due à un accident, à une imprudence, ni à un manque de capacité ou d'intelligence de la part du mécanicien chargé de conduire le convoi. C'était — il n'y avait pas à en douter — un coup longuement prémédité, combiné, préparé, et dont chaque détail avait été prévu d'avance. Il devait y avoir un certain nombre de complices, et certainement les brigands, en accomplissant leur crime, avaient des indications précises, afin que le coup fût fructueux et valût réellement la peine de risquer une aussi dangereuse partie.

Il fallait d'abord qu'ils sussent le jour, l'heure exacte, le train qui serait choisi pour que le Trésor public envoyât une somme énorme en numéraire à San-Francisco. Un employé seul de l'administration avait pu leur donner ce renseignement.....

Et, à ce propos, que l'on nous permette de remarquer que peu d'administrations en Europe renferment dans leur sein autant d'hommes médiocres, et conséquemment d'hommes capables de se laisser entraîner à des fautes, quelquefois même à des crimes, que l'administration américaine! M. de Tocqueville en donne par-

faitement la raison, et en tire d'ailleurs des conséquences fort judicieuses; en comparant les administrations européennes à celles du nouveau monde.

« Aux États-Unis, dit-il, dès qu'un citoyen a quelques lumières et quelques ressources, il cherche à s'enrichir dans le commerce et l'industrie, ou bien il achète un champ couvert de forêts et se fait pionnier. Tout ce qu'il demande à l'État, c'est de ne point venir le troubler dans ses labeurs et d'en assurer le prix. Chez la plupart des peuples européens, lorsqu'un homme commence à sentir ses forces et à étendre ses désirs, la première idée qui se présente à lui est d'obtenir un emploi public. Ces différents effets, sortis d'une même cause, méritent d'être considérés. »

Lorsque les fonctions publiques sont en petit nombre, mal rétribuées, instables, et que, d'autre part, les carrières industrielles sont nombreuses et productives, c'est vers l'industrie et non vers l'administration, que se dirigent de toutes parts les nouveaux et impatients désirs que fait naître l'égalité.

Mais si, dans le même temps que les rangs s'égalisent, les lumières restent incomplètes, ou les esprits timides, ou que le commerce et l'industrie, gênés dans leur essor, n'offrent que des moyens difficiles et lents de faire fortune, les citoyens, désespérant d'améliorer par eux-mêmes leur sort, accourent tumultueusement vers le chef de l'État et demandent son aide. Se mettre plus à l'aise aux dépens du Trésor public leur parait être, sinon la seule voie qu'ils aient, du moins la voie la plus aisée et la mieux ouverte à tous pour sortir d'une condition qui ne leur suffit plus : la recherche des places devient la plus suivie de toutes les industries.

Il en doit être ainsi, surtout dans les grandes monarchies centralisées, où le nombre des fonctions ré-

tribuées est immense et l'existence des fonctionnaires assez assurée, de telle sorte que personne ne désespère d'y obtenir un emploi et d'en jouir paisiblement, comme d'un patrimoine.

Je ne dirai point que ce désir universel et immodéré des fonctions publiques est un grand mal social; qu'il détruit, chez chaque citoyen, l'esprit d'indépendance, et répand dans tout le corps de la nation une humeur vénale et servile; qu'il y étouffe les vertus viriles; je ne ferai point observer non plus qu'une industrie de cette espèce ne crée qu'une activité improductive et agite le pays sans le féconder: tout cela se comprend aisément. Mais je veux remarquer que le gouvernement qui favorise une semblable tendance risque sa tranquillité et met sa vie même en grand péril.....

Mais si, dans les États démocratiques, tous les citoyens peuvent obtenir les emplois, tous ne sont pas tentés de les briguer. Ce ne sont pas les conditions de la candidature, mais le nombre et la capacité des candidats, qui souvent y limitent le choix des électeurs.

Chez les peuples où le principe de l'élection s'étend à tout, il n'y a pas, à proprement parler, de carrière publique. Les hommes n'arrivent en quelque sorte aux fonctions que par hasard, et ils n'ont aucune assurance de s'y maintenir. Cela est vrai, surtout lorsque les élections sont annuelles. Il en résulte que, dans les temps de calme, les fonctions publiques offrent peu d'appât à l'ambition. Aux États-Unis, ce sont les gens modérés dans leurs désirs qui y entrent. Les grands talents et les grandes passions s'écartent en général du pouvoir, afin de poursuivre la richesse; et il arrive souvent qu'on ne se charge de diriger une branche de la fortune de l'État, que quand on se sent peu capable de diriger ses propres affaires. C'est à ces causes

qu'il faut attribuer le grand nombre d'hommes vulgaires qui occupent les emplois publics.

L'infamie d'un fonctionnaire ou d'un employé d'un grade élevé n'est donc pas un de ces faits exorbitants et si rares en Europe, et, en présence du sinistre de Ogden, les soupçons du public s'étaient portés immédiatement, et sans hésitation, sur les employés du Trésor public, déclarant hautement qu'il fallait que le coupable fût découvert.

Je dis hautement, et je cherche une expression plus vraie. Le vacarme produit par tous les glapissements, les jappements, les beuglements, les hurlements des animaux enfermés dans une ménagerie aurait été dominé par le bruit de ces discussions américaines. On eût dit des agents de change autour de la *corbeille*. Et peu à peu les apostrophes, les invectives, les accusations étaient montées jusqu'au Président lui-même de la Grande République. Il aurait dû veiller : il fallait qu'il trouve et qu'il livre les coupables !

Pendant ce temps-là, perdu dans ma douleur, abruti, ne pensant pas, je pleurais et je priais.

Cependant l'exaspération, loin de se calmer, augmentait encore. Heureusement pour les victimes survivant au désastre, et pour ceux qui priaient auprès des morts, le théâtre de la discussion changea dans le courant de la nuit. Les *bar-rooms* voisins reçurent les plus irrités ; l'orage grondait toujours, mais dans l'éloignement ; et quand l'aube matinale jeta ses pâles lueurs, à travers les vitrages de la baraque, sur tous ces malheureux étendus, sanglants, sur leur couche de paille, le bruit navrant des râles et des gémissements remplaçait les vociférations, et l'on pouvait entendre le murmure des consolations et les sanglots étouffés des pieux assistants.

L'enterrement des victimes, non réclamées par

leurs familles, eut lieu avec la pompe que déploient les Américains dans ces circonstances. Un comité d'organisation s'était formé dès que le sinistre avait été connu ; des quêtes avaient été faites, et il fut possible de donner à cette cérémonie funèbre un grand éclat. Les diverses et nombreuses sociétés de la ville, bannières au vent, les fonctionnaires publics de tous grades et de toutes sortes, des musiques et des fanfares, des nuées de pasteurs de toutes les sectes, tous les habitants accompagnèrent l'immense char qui supportait les restes des malheureux, et rien ne fut plus admirable que le recueillement, le deuil, la tristesse de cette population, conduisant à leur dernier asile des inconnus que seule, par le fait, l'atrocité de leur mort rendait intéressants.

Je n'assistai point à l'enterrement des victimes ; M. Cahasting était revenu, et nous étions occupés à transporter le corps de miss Eva à Salt-Lake-City. J'appris, un peu plus tard, que la magnifique solennité de l'inhumation des victimes avait été suivie d'événements que certainement on eût qualifiés en Europe de désordres scandaleux ; mais qui, en Amérique, ne semblèrent nullement extraordinaires.

Un *meeting* monstre avait été tenu, à l'issue de la cérémonie, dans le cimetière même : des discours nombreux avaient été prononcés ; une discussion violente avait surgi. Enfin la majorité des assistants avait décidé la nécessité de la création d'un *comité de vigilance*, destiné à rechercher et à punir, en dehors de toutes les formes de la justice ordinaire, les criminels auteurs de l'horrible catastrophe. Et l'on avait voté, avec le calme qui préside généralement à toute élection américaine ; c'est-à-dire qu'il n'y eut que quelques blessés, un certain nombre de mâchoires fracassées, pas mal de coups de poing échangés, une quantité de vêtements

déchirés et de drapeaux déloquetés, pour nommer, par acclamations, les membres du comité de vigilance.

J'appris aussi plus tard que les coupables du déraillement du chemin de fer n'avaient jamais été saisis; que toutefois, le comité de surveillance, fidèle à la mission qu'il avait reçue, avait appliqué la *loi de Lynch* assez fréquemment, pendant quelques mois, pour que l'on pût croire parfaitement sûrs désormais les environs d'Ogden.

Miss Eva reposait, après un magnifique enterrement, au milieu de ceux-là qu'elle appelait ses frères.

Pour être Mormon on n'en est pas moins Américain, foncièrement Américain, soit par naissance, soit que l'on le soit devenu, comme nous avons dit que l'on le devient toujours après un certain séjour dans le pays. C'est pourquoi les enterrements à la mode mormonne diffèrent peu extérieurement des cérémonies analogues dans les autres parties de l'Union; c'est-à-dire qu'il y est déployé le même luxe d'instruments à vent, de bannières, de drapeaux, etc. Il y a dans chaque ville, dans chaque bourgade, des compagnies de musiciens spécialement employés au métier d'accompagnateurs des pompes funèbres, et, comme chaque défunt appartient, par lui-même ou par les siens, à une des innombrables associations de bienfaisance ou de religion qui pullulent aux États-Unis, la bannière de l'association marche en tête du cortége, avec les musiciens, puis dans les rangs apparaît le drapeau de la nation du défunt, et plus loin flotte le drapeau étoilé des États-Unis. Chacun des membres de l'association porte au bras, avec un crêpe funèbre, un signe distinctif du grade qu'il occupe dans la société.

Dans ces cérémonies, les officiers de l'association conduisent le cortége à cheval. Dans un pays où l'on aime considérablement à parader, remarque M. Eyma,

c'est une excellente occasion qu'on ne laisse jamais passer, d'endosser l'uniforme et d'orner sa poitrine d'un large ruban bleu ou jaune, ou blanc ou violet, qui simule le grand cordon d'un ordre quelconque. On peut l'appeler en Amérique l'ordre de la Vanité.

Laissant toutefois de côté cette question de vanité, ces associations rendent d'immenses services, font beaucoup de bien à leurs nationaux respectifs, et constituent une sorte de fraternité mutuelle, dont se trouvent très-bien les pauvres et les nécessiteux. Chacune de ces sociétés a, dans chaque cimetière, une vaste *tombe de famille,* monumentale surtout par ses proportions. Chaque famille a, de plus, sa tombe de famille. D'ailleurs on se fait l'hospitalité des tombes, comme on se fait l'hospitalité du foyer et de la table. Les tombeaux et les cimetières sont, en Amérique, comme les églises et d'ailleurs comme toutes choses, un objet de spéculation. Un individu ou une compagnie achète un lot de terrains qu'il débite ensuite en tombes et en *fours à morts*, comme on fait bâtir également des chapelles spécialement pour les services funèbres, dont le produit appartient à l'individu ou à la compagnie. Ces deux genres d'industrie sont très-lucratifs.

Ajoutons que les convois de nègres ou de gens de couleur sont encore aujourd'hui ceux à la suite desquels marche le plus grand concours de population. Non pas qu'il s'agisse de regrets plus profondément sentis, mais parce, que d'une part, tout nègre ou homme de couleur appartient à une société plus ou moins secrète; ensuite, parce que c'est une manière de fête pour ces populations, qui aiment, autant que les classes blanches, à parader dans les rues. Il n'est pas rare de voir à la suite d'un pauvre corbillard de nègre 700 à 800 personnes des deux sexes.

Aux enterrements de personnes du sexe féminin, qu'il

s'agisse de blancs, de noirs ou de jaunes, — vous constatez toujours un nombre double d'assistants, parce qu'alors les femmes suivent le corps à l'église et jusqu'au cimetière. Un enterrement est pour les femmes une occasion de toilette, de coquetterie, de victoire sur une rivale. Au lieu du vêtement de deuil, elles affichent les toilettes les plus pompeuses. Les hommes, en revanche, y apportent la plus complète négligence de tenue ; ils suivent les enterrements en costume de toutes couleurs, et le cigare à la bouche. On ne saurait montrer moins de respect, moins de convenance même, envers les morts, qu'on ne le fait dans ce pays-là.

La mort de miss Eva m'avait rempli d'une douleur telle que les événements qui survinrent alors me laissèrent indifférent. J'avais reçu de MM. Adam Bush, Saloon and C°, une lettre qui me congédiait de mon emploi, en réponse à celle que je leur avais écrite pour leur annoncer la mort de leur nièce. Les quakers me faisaient un long sermon sur le danger des passions, me dépeignaient, en termes énergiques et pieux, les abîmes où me conduirait un jour l'attachement insensé que je portais aux affections humaines et féminines. Ils me blâmaient d'avoir eu assez peu d'intelligence commerciale pour obéir, sans réflexion, à la dépêche télégraphique, non signée, que j'avais reçue à Ogden. Cette dépêche, il est vrai, m'avait été envoyée par la malheureuse miss Eva, voulant me retrouver au milieu de ces Mormons impies ; mais n'aurait-elle pas pu m'être envoyée également par un concurrent commercial, afin de m'empêcher de faire un marché avantageux ? Avant d'obéir, j'aurais dû me méfier de cette absence de signature, leur envoyer une dépêche demandant la confirmation de la première. Ma légèreté, vraiment digne d'un Français, démontrait mon incapacité : ils m'envoyaient un chèque du montant de mes appoin-

tements dus, promettaient de prier Dieu pour moi, et concluaient en m'affirmant que je ne deviendrais jamais riche.

M. David Cahasting, à qui je montrai cette lettre, ne put s'empêcher d'être de leur avis au sujet de mon intelligence commerciale; mais il prétendit que je pourrais peut-être faire autre chose, et il me proposa de me présenter à Brigham Young, qui m'accepterait peut-être pour prêcher sa doctrine.

— Vous héritez de miss Eva, me dit-il; il est probable que, malgré les procès qu'elle a eu à soutenir, et les indemnités qu'elle a dû payer, après l'incendie d'Oil-City, il lui restait une assez jolie fortune; vous pourrez donc, parmi nous, jouir d'une grande considération. Vous êtes joli garçon, grand, fort; les épouses ne vous manqueront pas, et plus tard une immense famille, quelques douzaines d'enfants, vous consoleront des tristesses de la première partie de votre existence.

Malgré l'éloquence que déployèrent M. Cahasting et ses épouses, le tableau enchanteur de bonheur domestique qu'ils développèrent à mes yeux ne me tenta point, et je restai inconsolable de la mort de celle qui m'avait tant aimée... Après de longues hésitations, je résolus d'accepter l'héritage qu'elle me laissait, mais je me jurai de le consacrer exclusivement en bonnes œuvres, et de rester au milieu de ces Mormons, sans y prendre une épouse certainement, et tout occupé d'étudier sérieusement cette doctrine religieuse, qui avait séduit la remarquable intelligence de la jeune fille.

Je promis donc à M. Cahasting de revenir auprès d'eux, après m'être rendu à New-York, afin de voir l'*attorney*, dépositaire du testament de miss Eva. Ils manifestèrent une grande joie à cette promesse, et ils

espérèrent que l'éloquence de leur prophète et des sous-prophètes de celui-ci m'amènerait plus tard au mormonisme.

J'allai longtemps prier sur la tombe de miss Eva; puis je m'arrachai de ces lieux, et, accompagné des souhaits des bons Mormons et Mormones, je montai dans le train qui m'emporta vers New-York.

Je ne voulais pas me laisser aller aux pensées tristes qui encombraient mon esprit; je ne voulais pas jeter un regard dans mon cœur. Deux amours profonds, sincères, ardents, brûlaient mon âme : celui de miss Eva, et de Marie, mon épouse légitime; tous les deux y vivaient encore, dévorants comme des flammes, et sur tous les deux je voulais jeter les cendres de l'oubli, afin de ne point en mourir. La mort pour l'un ; pour l'autre, des événements plus terribles encore que la mort, élevaient des barrières entre moi et le bonheur que j'aurais pu attendre d'eux... Je ne voulais point être brisé par ces douloureux souvenirs, par la navrante torture de regrets insensés. Dans le wagon, je m'efforçai de lier conservation avec mes voisins, malgré leur impolitesse et leur froideur natives, caractéristiques des Yankees. Il fallait que je ne restasse jamais seul vis-à-vis de moi-même. Je comptais, pour y parvenir, sur l'incroyable besoin qu'ont les Américains de connaître les affaires des autres, besoin comparable seulement au soin qu'ils mettent à ne point dire les leurs, et à éluder les questions les plus directes sur ce qui les touche.

Mistress Trollope rapporte une conversation qu'elle saisit un jour au vol, et qu'elle écrivit sur-le-champ. Elle me semble trop drôle, trop vraie, trop identique aux conversations que j'entendais alors auprès de moi, pour que je ne la transcrive pas, comme une scène de mœurs très-exacte.

« Deux Yankees, étrangers l'un à l'autre, se rencontrent sur le pont d'un paquebot. L'un d'entre eux était parvenu peu à peu à savoir d'où était parti et où allait chacun de ceux qui étaient à bord : il attaqua enfin le renard, son frère, ainsi qu'il suit :

— Eh bien ! de quel côté voyagez-vous à présent ?

— Je crois que le canal coule à peu près vers l'occident.

— Le suivez-vous bien loin ?

— Je ne saurais dire pendant combien de milles.

— Je compte que vous êtes de New-York ?

— Bien sûr, j'ai été à New-York, et plus d'une fois !

— Je calcule donc que ce n'est pas là où vous demeurez ?

— Il faut songer aux affaires, tant chez soi qu'en voyage.

— Vous pouvez bien le dire. Eh bien donc ! je suppose que vous allez aux sources.

— On dit que tout le monde va aux sources, et je compte qu'elles valent la peine d'être vues.

— Comptez-vous vous arrêter longtemps quand vous aurez fini votre voyage ?

— Ce sont mes affaires qui en décideront, à ce que je calcule.

— Je compte que cela est vrai aussi ; mais je suppose que, pour une fois, vous faites du plaisir votre affaire ?

— Les miennes ne sont pas souvent de ce genre.

— Ce ne sont peut-être pas les sources qui vous font aller de ce côté ?

— Les sources sont un fort bel endroit, à ce que je compte.

— Je suppose que c'est votre santé qui vous fait transgresser vos sages principes ?

— Ma santé ne m'inquiète pas beaucoup, à ce que je compte.

— Non ? Tant mieux. Comment vont les marchés, monsieur ? les grains sont-ils à la hausse ?

— C'est ce que je ne saurais dire.

— On peut gagner beaucoup d'argent en les achetant de première main.

— Vous pouvez bien le dire.

— Comptez-vous faire de grandes affaires en remontant dans le pays ?

— Je calcule que c'est ce qui est difficile à savoir.

— Je compte que vous trouverez que les prix varient dans les marchés par le temps qui court.

— Il est rare que les prix ne varient pas dans les marchés.

— C'est encore vrai. Quel est votre principal article de commerce ?

— Je calcule, en général, que le principal est celui auquel je gagne davantage.

— Sans contredit. Mais quelle est votre branche particulière ?

— C'est ce que ne saurais dire précisément.

Ils continuèrent ainsi, sans avancer ni reculer d'un pouce, et enfin, fatiguée de les écouter, je les laissai au milieu de leur entretien. »

Pour moi, j'avais trouvé une histoire toute simple : j'étais un touriste, venant admirer l'Amérique, et étudier ses splendeurs.

L'amour-propre national, si développé chez l'Américain, me fit accueillir alors avec un vif plaisir ; et chacun voulant me présenter quelque nouvelle merveille de sa patrie, je n'eus bientôt plus un moment à moi, et j'eus à subir pendant tout le voyage ce supplice du voyageur d'écouter les récits, agrémentés de réflexions, d'une foule de *ciceroni* enthousiastes.

Près de la station de Potter, un peu avant Omaha, entre Ogden et Chicago, au milieu de la *Prairie*, nous

rencontrâmes *Dog's-City*, la *ville des chiens*, immense agglomération de terriers, occupant plus de cent acres, habitée par un animal, excessivement fécond, appelé improprement *Chien des prairies*, et qui n'est en réalité qu'un *Raton*. Le corps de cet animal est rondelet, sa tête plate et son front fuyant ; sa fourrure est de couleur noisette alternant avec des tons grisâtres. Les terriers de *Dog's-City* sont d'une profondeur telle qu'après y avoir versé des tonnes d'eau pendant plusieurs heures, il a été impossible d'en emplir un, ce qui indiquerait que tous communiquent entre eux et que la *cité des chiens* n'est qu'un vaste enchevêtrement de galeries souterraines. Je regardais avec un certain intérêt toutes ces têtes sortant, par centaines de mille, de leurs trous régulièrement disposés, pour voir passer le train, et, comme je souriais, un Américain ne manqua pas de faire ressortir à mes yeux cette curiosité américaine :

— Vous ne voyez pas de pareilles choses en Europe, me dit-il d'un air fier ; il faut venir chez nous, pour trouver de ces faits précieux, non-seulement pour l'histoire naturelle, mais encore gros de conséquences philosophiques. La doctrine de Darwin appuie, entre autres, ses arguments en faveur de l'origine progressive du langage sur le fait de ces chiens sauvages. Ce sont en effet des chiens sauvages, vivant en société. L'homme a eu plus d'empire sur l'espèce des chiens, pour les domestiquer, que sur les autres, parce que, dans son état primitif ou sauvage, tel que l'on le voit ici, cette race possédait seule, parmi ses congénères, l'instinct de la sociabilité, sans lequel il ne peut y avoir de véritable domesticité. Ces chiens sauvages vivent en effet en familles très-nombreuses, quelquefois de cinq ou six cent mille, et ne souffrent point le mélange d'une famille étrangère. Ils se réunissent pour chasser en commun, s'entr'aident pour se défendre contre leurs ennemis, et

rentreraient sans résistance dans l'état de domesticité, si l'on voulait s'en donner la peine...

— Un proverbe de votre pays, interrompit un autre, dit fort justement : *Voulez-vous juger du maître de la maison, voyez son chien!* Pouvez-vous mieux juger de notre intelligence civilisatrice, de notre amour de la famille, de notre génie pour l'industrie, qu'en admirant ces animaux, formant, entre eux, une république puissante, respectée, sans troubles ni révolutions, sans maîtres insolents et paresseux et sans esclaves envieux ? N'est-ce pas le cas de répéter avec votre Lamartine :

> O chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ;
> Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
> Sépare ton instinct de l'âme de ton maître ;
> Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
> Tu vis de son regard, et tu meurs de sa mort ;
> Et par quelle pitié pour nos cœurs, il te donne
> Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.

Un peu plus loin, dans la prairie, nous rencontrâmes des castors, et, quoique passablement ferré sur les mœurs si souvent décrites de cet intéressant rongeur, je dus entendre son histoire, interrompue à tout moment par cette enthousiaste et patriotique exclamation :

— Hein ! ce n'est pas en Europe que vous verriez des animaux aussi intelligents ?

Le castor appartient à un genre de rongeurs très-voisin des rats, et conséquemment, il est parent du chien des prairies. Sa longueur totale, y compris la queue, est d'environ un mètre ; sa hauteur de trente à trente-cinq centimètres. Il présente des formes lourdes et ramassées. Sa tête est ovale, arrondie, obtuse en avant. Ses deux mâchoires portent de chaque côté

quatre dents molaires, à couronne plate, formée d'un ruban d'émail, qui, à la mâchoire supérieure, se replie de manière à former une échancrure en dedans et trois en dehors, tandis qu'à la mâchoire inférieure on trouve une disposition tout opposée. Il a de plus quatre incisives fortes, tranchantes et de couleur orangée ou cannelle. Les narines sont mobiles et susceptibles d'empêcher l'eau d'entrer dans les fosses nasales. La même propriété se retrouve dans les oreilles, qui sont courtes et rondes, et disposées de façon à s'abaisser contre la tête et à fermer le conduit auditif. Quant aux yeux, qui sont petits, leur troisième paupière est rudimentaire et ne peut servir à les préserver du contact de l'eau.

Le pelage est généralement fin et doux, plus foncé en dessus qu'en dessous, d'un brun plus ou moins fauve, uniforme, ou d'un roux qui tire tantôt sur le grisâtre, tantôt sur le marron ; quelquefois il est d'un beau blanc ou d'un noir foncé. Il se compose de deux sortes de poils : les plus longs sont grossiers et revêtent l'animal extérieurement ; au-dessous on trouve d'autres poils, d'un gris cendré, formant un duvet épais et très-fin. Ces poils sont enduits d'une humeur grasse qui les empêche d'être mouillés par l'eau. La queue est l'organe qui présente les particularités les plus intéressantes ; elle est longue d'environ trente centimètres, grosse, aplatie horizontalement et formant un ovale allongé, cartilagineuse et couverte d'écailles. « Ces écailles, dit M. de Quatrefages, ont été à tort assimilées à celles des poissons ; elles ressemblent bien plutôt à celles des pangolins, à celles mêmes qui entourent la queue des rats et de quelques musaraignes, et se composent de poils agglutinés. Peut-être pourrait-on, à bien plus juste titre, les comparer aux ongles de l'homme, dont elles ne diffèrent qu'en ce que leur crois-

sance paraît être limitée. » Cette queue sert de rame et de gouvernail à l'animal dans la natation; mais tous les naturalistes n'admettent pas qu'elle lui serve aussi, comme on l'a tant répété, de truelle pour bâtir.

Au-dessous de cette queue se trouvent des poches glanduleuses, qui sécrètent un suc particulier, le *castoréum*. Ce rongeur a cinq doigts à tous les pieds; celui du milieu est le plus long. Les pieds de derrière sont palmés, et l'ongle du second doigt, après le pouce, est double et oblique. Les pattes antérieures, plus courtes que les postérieures, font qu'il marche toujours la tête baissée et le dos arqué; la disposition palmée de celles-ci donne au castor à terre une démarche qui rappelle un peu celle de l'oie. Son organisation en fait un animal essentiellement aquatique, qui plonge et nage avec la plus grande facilité. Sa voix consiste en une espèce de petit cri plaintif qui, lorsqu'on l'inquiète, se change en un murmure sourd et une sorte d'aboiement faible. Il est d'un naturel très-farouche.

Le castor est l'animal qui a donné lieu au plus grand nombre de discussions sur l'intelligence et l'instinct. Buffon prétend que son industrie est due à une véritable intelligence, Cuvier et Flourens pensent qu'elle n'est que le résultat de l'instinct, et ils répètent cet argument, ressassé par ceux qui affirment que l'univers a été créé uniquement pour l'homme, et qui consiste à dire que l'industrie admirable que met le castor à bâtir sa cabane, il ne peut l'employer qu'à bâtir sa cabane, sans jamais même perfectionner ses procédés.

Entre mille faits contraires à cette opinion, on me rapporta un fait cité par M. Menault, dans son beau livre *Sur l'Intelligence des animaux* :

Partout où les castors trouvent des conditions favorables, dit-il, ils vivent en famille et en société, ils bâtissent des villages où chaque famille a sa hutte, chef-

d'œuvre de construction, où l'art du charpentier s'allie à celui du maçon. Le choix de l'emplacement, la préparation des matériaux, la disposition de la digue, l'édification des huttes, témoignent d'une intelligence vraiment remarquable.

On nous dit pourtant que le castor n'est pas l'inventeur de toutes ces choses, que la nature l'ayant créé sociable, ingénieur et maçon, il obéit aveuglément au vœu de la nature, qu'il a toujours vécu ainsi et qu'il ne peut vivre autrement. Cette opinion aurait pu se soutenir il y a trois ou quatre siècles. Elle n'est plus soutenable aujourd'hui que les castors en Europe, et particulièrement en France, ont adopté un genre de vie tout à fait différent.

Les sociétés de castors se sont maintenues sur notre sol jusqu'à la fin du moyen âge, malgré les attaques de l'homme. A mesure que celui-ci perfectionnait ses armes et ses procédés de chasse, les castors redoublaient de prudence, de ruse, de sagacité ; mais ils durent céder devant les armes à feu. La vie en commun entraînait de trop grands dangers, il fallut renoncer aux douceurs de l'association. Les familles se dispersèrent, et, ne trouvant plus de sécurité dans leurs huttes, qui attiraient les regards de l'homme, les castors cherchèrent un refuge dans les crevasses des rochers escarpés qui bordaient les cours d'eau. En adoptant ainsi un genre de vie entièrement nouveau, cet animal intelligent a pu, sinon conjurer, du moins retarder la destruction de sa race. Il s'est maintenu dans les Vosges jusque vers la fin du XVIIe siècle, et il existe encore de nos jours dans les parties montagneuses du Dauphiné ; il vit aussi sur les bords du Rhône. Il creuse ses habitations dans les digues du fleuve et il trouve un asile, où l'homme ne pourrait le poursuivre, sans détruire son propre ouvrage.

Ainsi le castor n'a pas seulement renoncé à la vie sociale, mais encore il a adopté des mœurs, des habitudes toutes nouvelles, et il a créé une industrie qui lui était inconnue, lorsqu'il pouvait donner un libre essor à sa nature. Le maçon est devenu mineur. Comme il avait appris à construire, il a appris à creuser, à l'inverse de l'homme, qui d'abord se cachait dans des cavernes, et qui, plus tard, n'ayant plus à craindre les bêtes féroces, se construisit des cabanes au grand jour.

Il faut donc avouer que si les castors primitifs, en adoptant la vie sociale et en bâtissant des villages, ne faisaient qu'obéir à des instincts aveugles ou irréfléchis, les castors des bords du Rhône n'ont pu puiser que dans leur intelligence les moyens de vivre aujourd'hui contrairement à ce qu'on appelle le vœu de la nature.

Je ne voulus point m'arrêter à Chicago; néanmoins je jetai un long regard mélancolique sur les hautes cheminées de la maison Adam Bush, Saloon and C°, que j'apercevais se profilant sur le ciel bleu, et que je reconnus entre toutes. Au moment où nous arrivions, j'entendis, dans l'éloignement, les hurlements effroyables poussés avec un acharnement assourdissant par des troupeaux de porcs, débarquant sans doute à la gare des marchandises. Malgré moi, cela m'émut. Je me rappelai les jours calmes et pleins d'espérance que j'avais passés chez les quakers...

Je continuai ma route, en vérité distrait par les charmes du voyage dans ces confortables et agréables wagons du *Atlantic and Great Western railway;* et je ne pus résister au désir que m'inspirèrent mes *ciceroni* de m'arrêter pour visiter la cataracte du Niagara, « la plus grande merveille du monde », me dirent-ils tous.

Je me souvins de la description qu'en donne Chateaubriand :

« Nous arrivâmes au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de 144 pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de sa chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée au-dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

Il faut que je l'avoue : peut-être avais-je été trop préparé par des récits trop enthousiastes, mais le premier aspect des cataractes fut pour moi une sorte de déception. Cependant c'est, en vérité, un magnifique spectacle. Le bruit est beaucoup moindre que je ne m'y attendais. On peut entendre très distinctement tout ce qui est prononcé d'un ton ordinaire, même tout près de la cataracte. La cause en est que l'eau ne tombe pas immédiatement sur des rochers; mais qu'elle se préci-

pite en ligne directe, qui n'est rompue que par son propre rejaillissement. L'eau, avant que l'écume et les vapeurs produites par ce rejaillissement en cachent la couleur, est du vert le plus brillant et le plus délicat. La violence de l'impulsion la chasse bien au delà de la hauteur d'où elle tombe, et elle forme ainsi une sorte de transparent au travers duquel les effets sans cesse variés de la lumière sont une admirable chose.

Je descendis au bord du gouffre qui reçoit le torrent, et de là je regardai de profil la chute d'eau en fer à cheval. Le centre du fer à cheval est le point de convergence de toute la force du torrent; et tandis que cette lourde masse d'eau se précipite, en faisant mille évolutions, elle offre une image de pouvoir irrésistible, que nul autre objet ne m'avait jamais présentée.

Au delà de la cataracte en fer à cheval est l'île de la Chèvre, et, au delà de l'île de la Chèvre, est l'autre cataracte. Celle-ci est droite, perpendiculaire, et les rochers qu'elle rencontre lui donnent la blancheur de la neige; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ait la beauté sublime et imposante du merveilleux croissant qui est sur l'autre rive. Là, la forme du gouffre immense qui reçoit les eaux du déluge, les cent torrents argentés qui se rassemblent sur le bord pour se précipiter, le mouvement régulier de l'eau qui roule sur le rocher, les émeraudes liquides qu'offre à la vue une longue chute que rien n'interrompt, les guirlandes fantastiques qui s'élancent à leur rencontre, et enfin le nuage des vapeurs qui voile le fond de l'abîme, forment une scène terrifiante.

Je ne parlerai pas des degrés effrayants par lesquels on monte jusqu'au bord même du torrent, ni des plates-formes de roches, brisées ou se brisant, sur lesquelles on se place: nul touriste ne manque de faire ces tours de force peu dangereux. Je traversai le Niagara, comme

les autres, précisément en face des cataractes ; et la barque passe à si peu de distance, que les vapeurs causées par le rejaillissement de l'eau s'y font sentir. La rivière a, en cet endroit, deux cents pieds de profondeur. Le passage, en remontant vers le rocher, vous conduit très près de la grande cataracte. C'est une vaste nappe d'eau, sublime par son étendue et par le fracas qu'elle produit, mais elle n'a pas le caractère magique de sa rivale.

Au-dessous des cataractes, la rivière coule entre d'énormes rochers, couronnés de forêts. Cette scène forme un contraste frappant avec les rives basses qui la bordent au-dessus. Il semblerait que le niveau de la rivière a été rompu par quelque force volcanique. Le Niagara sort du lac Érié : il est large et profond ; mais pendant plusieurs milles son cours est tranquille, et ses rives sont parfaitement nivelées. Peu à peu son lit commence à s'enfoncer, et son cristal paisible est troublé par un léger bouillonnement. Les arbres qui reposaient si doucement sur son sein changent de position, deviennent contournés, perdent leur forme comme par suite d'une torture, et semblent prendre part à la fureur du tumulte qui les détruit. Le courant devient plus rapide à chaque pas, et enfin les rochers amoncelés excitent le courroux de la rivière, et ses eaux vertes se couvrent d'une écume blanche. Elle coule ainsi pendant un mille, et alors elle tombe tout à coup de la hauteur de cent cinquante pieds. Quand la rivière a atteint un autre niveau, les hauteurs des deux côtés offrent un mur de roc flanquant un abîme ; quelques plantes s'attachent aux rochers, et le chêne, le frêne et le cèdre, en plusieurs endroits, en revêtent les terrains d'un riche feuillage.

Malheureusement, l'exploitation que les Américains font de leurs cataractes nuit à l'enthousiasme. Pour

bien voir, il faut d'abord être à l'hôtel Clifton, dont les fenêtres donnent sur les rapides ; puis il n'est permis de contempler la cataracte qu'en passant, sur un pont où l'on paye en allant, en revenant, et où l'on paye encore en étant au milieu, au moment de jouir de la vue. De plus, l'hôtelier profite de l'émotion pour vendre des boutons de manchettes et un tas d'autres affreux *Souvenirs du Niagara*. Il y a un ascenseur pour descendre sur les rochers que lave le torrent, et l'on paye encore un dollar pour ce petit trajet ; un petit phare éclaire une des chutes ; des baraques se sont élevées tout autour, où l'on vend des oiseaux-mouches empaillés, des éventails en plume, des pierres d'Amérique. Enfin le *Clifton's landlord* offre à tous les voyageurs un énorme registre sur lequel il invite à inscrire les réflexions qu'inspire aux âmes sensibles la vue des chutes, et Dieu seul sans doute sait les inepties prétentieuses qui sont là-dedans, car je crois que nul mortel n'a osé en affronter la lecture.

J'avais rempli mon devoir de tout voyageur en Amérique ; j'avais longuement contemplé les chutes du Niagara ; je remontai dans le train, et le soir même je débarquai à New-York. Je me fis conduire dans un hôtel, au cœur de Broadway, et plus confortable que celui qui m'avait reçu, à mon arrivée dans cette ville, et je mis en devoir de trouver un homme d'affaires honnête homme, pour terminer promptement les formalités légales, nécessaires pour que j'héritasse de miss Eva.

VII

Dénouement.

Tristesse. — La presse politique aux États-Unis. — La prophétie de J. de Maistre sur Washington. — Description à vol d'oiseau de la capitale des États-Unis : le Capitole et la Maison-Blanche. — Le Congrès : les députés et les sénateurs. — Ce qu'on appelle *pomper la main* du Président de la République. — Le général Grant. — La guerre de sécession. — Abraham Lincoln. — Washington et Napoléon. — Réflexions sur moi-même et confession. — Benjamin Franklin. — Voyage à Philadelphie. — Retour au pays du pétrole et à Salt-Lake-City. — Marie. — Une erreur judiciaire. — Conclusion.

Contrairement à ce que je supposais, je fus, quoique étranger, assez promptement mis en possession de l'héritage de miss Eva. Aucun de ses parents, d'ailleurs, ne réclama : c'était si peu de chose, en vérité, que tous préférèrent me l'abandonner que de courir les chances d'un procès. Il va sans dire que l'homme d'affaires se tailla grandement sa part ; il serait plus correct peut-être de dire que ce fut lui qui hérita de miss Eva et que j'eus seulement quelques bribes. Mais, en Europe, en France, les hommes d'affaires nous ont de bonne heure appris ce que coûte leur intervention, et je ne pus m'indigner, ni tenter de me plaindre du haut prix que leurs confrères américains mettent à leurs services.

Je m'ennuyai profondément à New-York. La vue de cet Océan, au delà duquel était ma patrie, au delà duquel étaient toutes ces affectior qui font la vie, et dont j'avais brisé les liens dans un accès de désespoir, remplissait mon âme d'une navrante tristesse. Je

passais des journées, assis sur le bord de la mer, n'admirant pas les sublimes spectacles qui se déroulaient à mes yeux, mais plongé dans une rêverie douloureuse et maudissant la vie. Je revoyais le tableau de bonheur domestique qu'une impitoyable fatalité avait brisé ; je revoyais ma chère épouse, Marie, dans les premiers jours de notre union bénie ; je me rappelais et ses charmes et l'amour dont elle m'entourait, et son sourire affectueux, et nos joies, et nos indicibles félicités... Et tout cela s'était évanoui ! J'étais un être maudit !... A côté de la rieuse et blonde Marie m'apparaissait alors le visage sérieux et charmant de miss Eva, et je songeais que de ces deux femmes qui m'avaient aimé, je ne reverrais plus jamais ni l'une ni l'autre.

J'aurais voulu mourir ; et cependant l'idée de suicide ne vint pas à mon esprit. Il y avait en mon cœur des parfums de jeunesse, des besoins de vivre, des soifs de soleil, d'air, de liberté, de joies pures, que ne pouvaient annihiler mes sombres réflexions. Il me semblait, malgré moi, que la nuit dans laquelle j'étais plongé ne pouvait être éternelle ; je sentais, comme le laboureur étendu, brisé de fatigue sur sa couche, que l'aube va venir, que l'horizon blanchira et qu'un rayon de soleil bientôt s'élancera du ciel, chassant les ténèbres et réveillant les chants de la nature.

Je ne connaissais, pour ainsi dire, personne à New-York, et j'errais, toujours seul, à travers le dédale des rues de cette ville, attendant que les formalités de prise de possession de mon héritage fussent terminées. J'avais résolu de retourner ensuite à Oil-City, de faire exhumer les restes de M. Crooksmann, et, comme l'avait désiré miss Eva, de réunir le père et l'enfant dans le même tombeau. Je voulais ensuite résider dans l'Utah ; je m'efforcerais de m'accoutumer à la vie américaine, ou plutôt je ne savais pas ce que je ferais

alors ; j'attendrais les événements que la destinée m'enverrait.

En ce moment, la réunion du Congrès eut lieu à Washington : tous les journaux de New-York remplissaient leurs immenses colonnes de discussions politiques, dont la véhémence, la violence même ne reculaient pas devant les injures les plus grossières, les attaques les plus directes et les plus insultantes contre la personne, la vie privée même de leurs adversaires.

On disait en France, remarque M. O. Comettant, que le journalisme était le quatrième pouvoir de l'État. Je ne sais s'il y a lieu de le dire encore, mais ce qui est incontestable, c'est qu'en Amérique, où tout le monde sait lire, dans le fond des campagnes comme au sein des villes, le journalisme doit être placé, non pas seulement au quatrième rang des pouvoirs, mais bien au premier, et l'Amérique ne s'en trouve pas plus mal.

Nulle part, en effet, autant qu'aux États-Unis, les journaux n'exercent d'influence sur les décisions du gouvernement et sur l'opinion publique. Bien rédigés pour la plupart, ils sont les échos éclairés des besoins de la population et les appuis solides des grands principes de la Constitution. La polémique si vive, si virulente même à l'approche des grandes élections où les partis sont en présence, où les idées s'entre-choquent avec force, redevient plus calme après le jugement prononcé par le plus grand nombre. Sans doute, les majorités ne sont pas infaillibles, elles peuvent se tromper quelquefois ; mais dans un pays, comme l'Amérique, où chacun a le droit et la liberté de voter, où tout le monde sait lire et peut éclairer sa propre raison par la raison des autres, la qualité doit se rencontrer presque toujours du côté de la quantité.

L'amovibilité de toutes les fonctions publiques aux

États-Unis rend, d'ailleurs, les erreurs facilement réparables, en même temps qu'elle offre au progrès un accès continuel et un vif stimulant. Il est inutile d'ajouter que la presse américaine, entièrement libre, a pour mission première la propagation de toutes les mesures politiques et économiques propres à fortifier la liberté des citoyens et à augmenter le bien-être de tous.

A côté de l'innombrable chiffre des feuilles libérales et progressives, à divers points de vue, qui se publient aux États-Unis, c'est à peine si l'on remarque l'existence de certains journaux, de coterie religieuse plus encore que sociale, dont la voix, chétive quoique criarde, s'efforce de troubler par de fausses notes l'accord parfait des sentiments. Les feuilles religieuses de ce genre, dont quelques-unes prêchent l'amour de Dieu dans un style de possédé, ont le triste courage, au sein même du pays le plus avancé et le plus florissant grâce à ses institutions libérales, de combattre ces institutions mêmes, qu'elles voudraient voir remplacées par un gouvernement bien absolu, bien intolérant. Elles assurent contre tout le monde que tout le monde a tort, que la prospérité des États-Unis est une prospérité factice, que la liberté dont ils jouissent a toute sorte d'inconvénients, et elles prophétisent les plus grands malheurs pour le Nouveau-Monde, s'il continue à adorer Dieu de plusieurs manières et à jouir des avantages perfides de la liberté. Peu d'adeptes lisent ces journaux énergumènes, et quand on les lit, c'est pour en rire, comme on rit d'un enfant faible et rageur qui vous fait des grimaces et vous menace du poing.

Les journaux, utiles partout, sont indispensables en Amérique, où la raison ne se gouverne que par elle-même. La discussion libre est la plus sûre garantie de l'ordre social, en même temps qu'elle est, par une con-

séquence naturelle, la source de tous les progrès. Partout où cinq cents Américains se réunissent en société, on peut être sûr de trouver une église d'une secte quelconque et un journal politique. L'église et le journal sont là des objets de première nécessité. Le reste vient ensuite. D'ailleurs, les journaux américains, à l'imitation des journaux anglais, sont parfaitement combinés pour servir les intérêts de la classe commerciale, qui est, pour ainsi dire, avec les agriculteurs, la seule classe qui existe aux États-Unis.

Je ne veux pas raconter les détails, peu intéressants pour nous, des polémiques soulevées alors dans la presse américaine ; d'ailleurs je m'en occupai peu. Mais je fus tout à coup pris d'un ardent désir de voir la capitale officielle des États-Unis, précisément à l'époque où la réunion du Congrès la plaçait dans son plus beau jour, et, comme j'avais encore quelques jours à disposer, je pris le train et j'allai à Washington.

Nous disions tout à l'heure les prophéties sinistres et insensées, qu'en style de crocheteurs, en Amérique comme en Europe, les feuilles religieuses élucubrent quotidiennement. En arrivant à Washington, je me rappelai la prophétie fameuse d'un des plus célèbres de ces pieux énergumènes, l'illustre Joseph de Maistre :

« Non-seulement, écrivait-il en 1792 dans ses *Considérations sur la France*, qu'il déclarait perdue sans ressources, non-seulement je ne crois pas à la stabilité du gouvernement américain, mais les établissements particuliers de l'Amérique anglaise ne m'inspirent aucune confiance. Les villes, par exemple, animées d'une jalousie très-peu respectable, n'ont pu convenir du lieu où siégerait le Congrès ; aucune n'a voulu céder cet honneur à l'autre. En conséquence, on a décidé qu'on bâtirait une ville nouvelle qui serait le siége du gouvernement. On a choisi l'emplacement le plus avanta-

geux, sur le bord d'un grand fleuve; on a arrêté que la ville s'appellerait Washington ; la place de tous les édifices publics est marquée ; on a mis la main à l'œuvre, et le plan de la *Cité-Reine* circule déjà dans toute l'Europe. Essentiellement, il n'y a rien là qui passe les bornes du pouvoir humain ; on peut bien bâtir une ville ; néanmoins, il y a trop de délibération, trop d'*humanité* dans cette affaire ; et on pourrait gager mille contre un que la ville ne se bâtira pas, ou qu'elle ne s'appellera pas Washington, ou que le Congrès n'y résidera pas. »

Or, malgré la prophétie de l'inspiré du Saint-Esprit, la ville est bâtie, elle est très-florissante, elle s'appelle Washington, et le Congrès y a toujours résidé, y réside, et rien ne peut faire supposer qu'il n'y résidera pas pendant des siècles encore.

Washington, on le sait, est situé dans le district fédéral de Columbia, territoire placé entre le Maryland et la Virginie, et appartenant à toute l'Union. C'est la plus petite des divisions politiques et administratives de la confédération ; elle n'occupe que 112 kilomètres carrés. Le district de Columbia était, avant 1846, divisé en deux comtés ; mais depuis cette époque la partie située au sud du Potomac, et comprenant le comté d'Alexandria, a été rendu à la Virginie. Le siége du gouvernement central y a été transféré en 1800.

La ville de Washington, construite sur les bords du *Potomac* et de l'*Eastern-Branch*, à 475 kilomètres de l'Océan, s'étend à près de 6 kilomètres sur chacune de ces rivières : c'est une des plus heureuses situations de l'Amérique, tant pour la salubrité de l'air et la beauté du pays que sous le rapport d'une parfaite convenance. Les éminences graduelles y forment une foule de charmantes perspectives et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviales. L'enceinte de la ville ren-

ferme un grand nombre de sources excellentes. L'Eastern-Branch, rivière qui se jette dans le Potomac, fournit un des havres les plus sûrs et les plus commodes de l'Amérique; les plus grands vaisseaux y trouvent assez d'eau jusqu'à 6 kilomètres de son embouchure, et le canal, creusé le long du rivage contigu à la ville, offre un port spacieux avec les plus grandes commodités.

Cette capitale, également éloignée de l'extrémité septentrionale et de l'extrémité méridionale des États-Unis, et située au milieu d'un pays abondant en objets de commerce, ne comptait encore en 1810 que 8,000 habitants, ou 13,000 en comptant *Georgetown*, qui en est comme le faubourg ; elle en compte aujourd'hui plus de 80,000. Le plan en fut tracé par un Français, le major Lenfant; il réunit dans un très-haut degré la commodité, la régularité, le charme de la perspective et la libre circulation de l'air. Avant de rien commencer, on avait déterminé la position des divers édifices publics, tels qu'on les construit aujourd'hui, sur le terrain le plus avantageux; tous dominent ou des perspectives lointaines ou des vues agréables, et leur situation les rend susceptibles de tous les accessoires que pouvait exiger plus tard l'utilité ou l'embellissement. Mistress Trollope elle-même, qui trouve tout horrible, épouvantable, exécrable chez des républicains, incapables de comprendre les beautés d'un gouvernement monarchique, et assez insensés pour ne pas accourir se soumettre au joug de l'Angleterre, rien que pour avoir le bonheur de posséder un roi ou une reine, mistress Trollope elle-même admirait la ville de Washington. « L'aspect général de cette cité, dit-elle, me ravit; animée, légère, bien aérée, elle me rappelle celles d'Angleterre, où nos fashionables vont prendre les eaux. » Certes, cet éloge est précieux !

Des étrangers et même des indigènes l'ont critiquée souvent parce que le plan primitif de Washington était sur des dimensions énormes, et qu'on n'en a exécuté encore qu'une partie. Mais, en vérité, il n'y a rien là de ridicule. On ne s'est écarté en aucune manière du premier plan qui était admirable, et ce qu'on a fait a été bien fait. Le *Capitole* s'élève sur une éminence des plus belles, d'où l'œil plane sur toutes les parties de la ville et sur la vaste étendue des campagnes circonvoisines; c'est un grand et bel édifice surmonté de trois dômes, et bâti en pierre de taille à gros grains, dont la teinte légèrement jaune n'a rien de désagréable à l'œil. La terrasse et les marches qui conduisent à la superbe façade de l'ouest sont dans des proportions dont rien n'égale la hardiesse. Celle de l'est, à laquelle beaucoup de personnes donnent la préférence, est de niveau avec un enclos d'un aspect ravissant, qui offre l'ombrage des plus beaux arbres de l'univers, probablement pour calmer l'ardeur et rafraîchir les idées des membres du Congrès. De la base de la colline sur laquelle s'élève le Capitole, se prolonge une rue d'une immense largeur, plantée d'arbres de chaque côté, et ornée de superbes boutiques. Cette rue, qui s'appelle l'avenue de Pensylvanie, a plus d'un mille de long, et au bout, sur une plate-forme plus élevée encore que celle où est placé le Capitole, se trouve l'hôtel du Président, appelé la *Maison-Blanche*, qui jouit d'une perspective charmante, et commande la vue du Capitole, ainsi que celle des parties les plus importantes de la ville. Les quatre corps de bâtiments qui l'entourent, et qui servent à l'administration des quatre ministères, sont commodes, vastes et solidement bâtis, mais n'ont rien de remarquable dans leur architecture. A l'entour on a laissé de grandes places, où du gazon et des arbres touffus réjouissent la vue

Aux environs de la *Maison-Blanche* sont de fort jolies maisons, occupées en grande partie par les ministres étrangers. Les maisons sont disséminées dans les autres quartiers de la ville, mais sans qu'on ait jamais mis en oubli la régularité du plan primitif.

Cependant la vaste enceinte de cette ville, comme le remarque justement M. Malte-Brun, tracée pour une cité dix fois plus peuplée, ses rues tirées au cordeau et larges de 25 à 30 mètres, séparées dans quelques quartiers par de grands espaces vides, par des jardins immenses et même par des champs que sillonne la charrue; ses monuments somptueux, qui contrastent avec le silence ordinaire des rues, la feraient prendre, il faut l'avouer, plutôt pour une colonie naissante que pour la capitale d'un État populeux et florissant; suivant l'expression d'un habitant de Washington même, il semble qu'un géant ait secoué sur l'emplacement qu'occupe la ville la boîte de jouets de ces enfants.

Tout cela est vrai; mais au-dessus de la ville semble planer le sublime génie de la Liberté; on sent, malgré soi, que cette ville, désertée comme Versailles, est animée non par des souvenirs dont la gloire est plus ou moins discutable; mais par les nobles sentiments d'un grand peuple républicain; on se dit que c'est là que se font ces délibérations grandioses qui abolissent l'esclavage dans le monde entier, qui protègent les révoltés de Cuba contre le despotisme caduc et catholique de l'Espagne, qui donnent au monde des exemples de gouvernement d'un peuple par le peuple lui-même, et l'on passe dans ces rues trop larges avec un sentiment inexplicable de respect.

Washington renferme un grand nombre de monuments que j'eus un véritable plaisir à visiter. L'arsenal de la marine est un des plus beaux établissements dans son genre. A la tête des sociétés scientifiques et

littéraires de Washington, il faut mettre l'*Institut de Colombie*, divisé en cinq sections, pour les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences morales et politiques, la littérature et les beaux-arts; je citerai ensuite les *Sociétés de médecine*, *de botanique*, *d'agriculture*, le *Colombian-Collége*, fondé en 1821, et surtout le *Smithsonian-Institution*, fondé en 1835 par James Smithson d'Angleterre, et, depuis 1846, placé sous la direction du Congrès; enfin le *Dépôt topographique*, qui renferme une riche collection des cartes et des levés faits par les ingénieurs du gouvernement. Au *Patent-Office* (conservatoire des arts et métiers), je vis un curieux exemple de la fertilité de l'esprit de l'homme, quand il est abandonné à ses propres ressources. Ce conservatoire renferme des modèles de toutes les machines qui ont été inventées dans l'Union, et le nombre en est immense. Presque tous ces modèles étaient l'ouvrage d'artisans ou d'agriculteurs établis dans des provinces lointaines, qui avaient imaginé quelque machine devant leur tenir lieu de celles dont ils avaient besoin, et qu'ils ne pouvaient se procurer. Si leur invention réussissait, ils en apportaient un modèle à Washington pour obtenir un brevet.

Un musée renferme les lettres autographes de tous les potentats auxquels l'Union a été liée : cela ne m'intéressa guère plus qu'une autre salle où sont déposés, en vertu de la loi, toutes les tabatières, épées, croix de différents ordres, brimborions de toute sorte, offerts par des rois à des ministres américains. Je remarquai avec plus de plaisir les portraits de tous les chefs sauvages qui vinrent traiter avec les Américains. Cela dépend, il est vrai, de la personne qui regarde : pour moi, tous ces chefs sauvages me parurent, en dépit des romans de Cooper et de Chateaubriand, être doués de physionomies de véritables brutes, peu dignes

d'inspirer des regrets à propos de la disparition de leurs hordes; et je compris alors, par une succession d'idées que le lecteur comprendra, pourquoi l'instruction primaire doit être obligatoire.

Le Capitole surtout excitait mon intérêt: je voulus assister à quelqu'une des séances des députés et des sénateurs de ce grand peuple. Qu'ils fument ou qu'ils chiquent, qu'ils aient la tête couverte et qu'ils soient mal vêtus, c'est une affaire qui, me semble-t-il, leur est toute personnelle, et qui regarde peu les étrangers. Il n'en est pas moins vrai que ces hommes-là, dirigeant les affaires des États-Unis, ont placé ce pays parmi les premiers du monde.

Certes, je ne veux pas parler politique; néanmoins, je me souvins des paroles du grand historien du gouvernement américain, en constatant par mes yeux la vérité de ses appréciations.

Lorsque vous entrez dans la salle des représentants, à Washington, dit-il, vous vous sentez frappé de l'aspect vulgaire de cette grande assemblée. L'œil cherche souvent en vain un homme célèbre. Presque tous ses membres sont des personnages obscurs, dont le nom ne fournit aucune image à la pensée. Ce sont, pour la plupart, des avocats de village, des commerçants ou des hommes appartenant aux dernières classes. Dans un pays où l'instruction est presque universellement répandue, on dit qu'il y a des représentants du peuple qui ne savent pas toujours correctement écrire.

A deux pas de là s'ouvre la salle du sénat, dont l'étroite enceinte renferme une grande partie des célébrités de l'Amérique. A peine y aperçoit-on un seul homme qui ne rappelle l'idée d'une illustration récente. Ce sont d'éloquents avocats, des généraux distingués, d'habiles magistrats ou des hommes d'État connus. Toutes les paroles qui s'échappent de cette

assemblée feraient honneur aux plus grands débats parlementaires d'Europe.

D'où vient ce bizarre contraste? Pourquoi l'élite de la nation se trouve-t-elle dans cette salle plutôt que dans cette autre ? L'une et l'autre cependant émanent du peuple, l'une et l'autre sont le produit du suffrage universel, et nulle voix, jusqu'à présent, ne s'est élevée en Amérique pour soutenir que le sénat fût ennemi des intérêts populaires. D'où vient donc une si énorme différence ?

Je ne vois, ajoute M. de Tocqueville, qu'un seul fait qui l'explique : l'élection qui produit la Chambre des représentants est directe ; celle dont le Sénat émane est soumise à deux degrés. L'universalité des citoyens nomme la législature de chaque État, et la Constitution fédérale, transformant à leur tour chacune de ces législatures en corps électoraux, y puise les membres du Sénat. Les sénateurs expriment donc, quoique indirectement, le résultat du vote universel ; car la législature, qui nomme les sénateurs, n'est point un corps aristocratique ou privilégié qui tire son droit électoral de lui-même ; elle dépend essentiellement de l'universalité des citoyens ; elle est, en général, élue par eux tous les ans, et ils peuvent toujours diriger les choix en la composant de membres nouveaux. Mais il suffit que la volonté populaire passe à travers cette assemblée choisie pour s'y élaborer, en quelque sorte, et en sortir revêtue de formes plus nobles et plus belles. Les hommes ainsi élus représentent donc toujours exactement la majorité de la nation qui gouverne ; mais ils ne représentent que les pensées élevées qui ont cours au milieu d'elle, les instincts généreux qui l'animent, et non les petites passions qui souvent l'agitent et les vices qui la déshonorent.

La *Maison-Blanche* devait certainement aussi recevoir ma visite. Il est d'usage, aux États-Unis, que tous ceux qui veulent entrer chez le Président de la Répu-

blique y entrent sans audience deux fois par semaine. Il y a une expression pour cela : on est admis à *pomper la main* du Président. Le général Grant était alors Président ; un jour donc j'allai lui *pomper la main.*

Ulysse Grant était né, en 1822, d'un tanneur établi à Point-Picasant, dans l'État d'Ohio ; toute la famille travaillait le cuir de ses mains et vendait ensuite le produit de son travail (1). En 1823, la famille vint se fixer à Georgetown. Ulysse Grant fut envoyé à l'école, puis, arrivé à l'âge de dix-sept ans, comme il était très-vigoureux, malgré sa petite taille, il demanda à être militaire, et fut assez heureux pour obtenir un brevet de cadet à l'École militaire de West-Point. Il ne s'y fit remarquer par aucune supériorité ; il y passait pour un bon garçon, silencieux et méditatif ; en un seul point il montra une capacité hors ligne, c'était comme cavalier. Après trois années d'école, à vingt-huit ans, il fut attaché comme sous-lieutenant surnuméraire au 4e régiment d'infanterie et envoyé à la guerre du Mexique, où il se distingua, sous le général Taylor, au siége de la Vera-Cruz. Revenu dans ses foyers, marié, en 1848, à la fille du colonel Dent, il fut de nouveau envoyé en 1853 dans l'Orégon, par la Californie et Panama, campagne pendant laquelle il affronta le choléra aussi souvent que la mitraille. Après sept ans de service, il donna sa démission, en 1854, et, pourvu du grade de capitaine, il vint s'établir à quelques lieues de Saint-Louis, dans le Missouri, comme fermier. Père de quatre enfants, très-pauvre, très-laborieux, il allait à la ville de Saint-Louis, à 14 milles de sa ferme, vendre du bois. Il avait de beaux chevaux, et beaucoup d'habitants de Saint-Louis se rappellent très-bien avoir vu cet homme silencieux et agile qui amenait son bois et

(1) A. Cochin. — Conférence sur le général Ulysse Grant.

s'en retournait dans sa voiture, qu'il déchargeait lui-même avant de se faire payer, si mal vêtu que d'anciens camarades dédaignaient alors de le reconnaître. Réussissant mal comme fermier, Grant se décida à aller tenter la fortune à Saint-Louis, où il se fit l'associé d'un collecteur de rentes. Il y a encore au coin d'une rue de Saint-Louis une enseigne avec ces mots : *Boggs et Grant' collecteurs de rentes.* Les collecteurs de rentes sont des gens qui vont dans tous les pays recevoir des loyers, qui prêtent sur hypothèques et qui font une foule de petits tripotages financiers dans le ressort de la province. Il ne réussit pas mieux dans ce nouvel état. Toujours le même, assez mal mis, assez mal tourné, on le voyait se promener avec quelques anciens camarades, en compagnie desquels il ne lui était pas indifférent de prendre un petit verre de wiskey ; puis il revenait au logis prendre sa pipe tristement, et attendre les affaires, qui venaient peu. Fatigué de tenter en vain la fortune, Ulysse Grant se décida à retourner, en 1859, dans la petite ville de Galena, dans l'Illinois, où étaient restés son père, sa mère et ses frères, et il se mit à travailler avec eux de ses mains et à faire le commerce des cuirs.

A cette époque, sous les présidents Polk et Buchanan, la question de l'esclavage avait grandi au point de dominer toutes les autres questions, et la terrible guerre entre les États du Nord et les États du Sud de l'Union éclata, lutte de prépondérance qui s'agitait, depuis le commencement de l'Union, entre ces deux parties des États-Unis, lutte au fond de laquelle se cachait toujours et surtout la servitude.

D'après la Constitution des États-Unis, les représentants sont nommés en raison de la population, et, dans la population, la Constitution a fait compter pour un cinquième les personnes *autres que les citoyens ;* le

mot d'esclave n'est pas prononcé, mais en réalité cela veut dire que, comme en musique une noire vaut deux blanches, dans ce régime des États-Unis, un blanc plus cinq noirs valaient deux blancs. Et comme il y avait, en 1850, de quatre à cinq millions d'esclaves, c'est comme si l'on avait ajouté du côté du Sud, pour la nomination des représentants, un million d'électeurs de plus. Cela donnait un grand avantage au Sud, pays à esclaves.

Pour l'élection du Sénat, c'était bien plus grave. Les sénateurs sont nommés par État, quelle que soit la population de ces États. Il résultait de cette disposition de la Constitution, le désir pour les États du Sud d'annexer autant qu'ils le pouvaient des États nouveaux. Or, on sait quel est le mécanisme de la Constitution. Dès qu'il y a un certain nombre d'habitants sur un *territoire*, il arrive à un noviciat politique, il est reconnu ; puis, quand le nombre des habitants augmente encore, le territoire obtient le titre d'*État :* on laisse le peuple qui l'habite libre de choisir sa constitution et il a droit à la nomination de deux sénateurs. De là l'intérêt qu'avait le Sud à s'étendre, à prendre aujourd'hui le Texas, demain le Mexique, après-demain Cuba, à entrer dans cette violente politique d'extension et d'annexion qui souvent inquiéta les véritables amis de la liberté. Dans cette question de la majorité, soit pour la représentation des électeurs, soit pour la nomination des sénateurs, l'esclavage jouait donc un rôle considérable, car, en créant le plus possible d'États à esclaves, le Sud était assuré d'avoir la majorité dans la Chambre des représentants et dans le Sénat.

Enfin, en 1850, s'éleva devant les tribunaux la question de savoir si les esclaves fugitifs étaient une propriété, et si, une fois passés dans le Nord, où l'esclavage n'existait pas, ils pouvaient être recherchés, pris par les autorités fédérales et ramenés à leurs proprié-

taires. Cette abominable chasse fut autorisée par la loi.

Le 6 novembre 1860, Abraham Lincoln était nommé régulièrement Président de la République ; le 4 mars 1861, il était installé à Washington ; et, au mois d'avril, le fort Sumter était bombardé, le Maryland envahi : la guerre civile éclatait.

A Galena, où résidait Ulysse Grant, comme dans toutes les villes des États-Unis, des réunions populaires étaient convoquées à l'occasion de l'ouverture des hostilités, il y avait, dans cette ville même, une grande division d'opinions. Les réunions étaient ardentes et passionnées, et l'obscur tanneur y assistait avec la froideur qui faisait le fond de son caractère. Un jeune avocat, très-maigre et très-grand, nommé Rawlins, et qui devint plus tard le chef d'état-major du général, s'étant écrié, avec une éloquence passionnée : « Je suis démocrate ; mais il ne s'agit pas de politique, il s'agit d'avoir une patrie ou de n'en pas avoir, et je suis d'avis qu'après ce qui vient de se passer, nous n'avons plus qu'à faire appel au Dieu des batailles ! » Ulysse Grant s'était senti l'âme remuée. En sortant de la réunion publique, il dit à son père :

— Puisque l'État m'a élevé à ses frais, il serait bien à moi de me mettre à son service.

Et Grant écrivit au gouverneur de l'État pour demander un petit grade dans la milice des volontaires. Le gouverneur ne lui répondit pas. Il alla alors modestement solliciter l'appui d'un représentant de son pays, M. Washburn, depuis ambassadeur à Paris, qui voulut bien s'intéresser à cet obscur capitaine redevenu ouvrier, et le présenter au gouverneur.

Grant commença par commander une compagnie de volontaires de l'Union, qui se trouvait à cinq lieues de là, dans la petite ville de Springfield. Le premier jour,

ses soldats le tournèrent en ridicule, mais bientôt ils étaient forcés au respect; et, apprécié promptement par ses chefs autant que par ses subordonnés, Grant commença la campagne de l'Ouest en qualité de colonel.

On croyait, au Nord, qu'on n'avait à résister qu'à une révolte sans importance, et l'on croyait encore plus fermement, au Sud, qu'on n'avait qu'à frapper un grand coup sur Washington, et que tout serait fini. Le Nord était sans défense, le Sud bien préparé. Le président Buchanan avait disséminé la petite armée du Nord, garni les arsenaux du Sud, et tout préparé pour un succès, rendu plus probable encore par la valeur et l'habileté des généraux qui entouraient Jefferson Davis. En effet, le résultat des premières campagnes de 1861 et 1862 fut tout en faveur du Sud. Ce furent, après la prise du fort Sumter, la défection des grands États, de la Virginie, de la Caroline du Nord, puis du Tennessee, de l'Arkansas, et, peu de temps après, la première grande victoire du Sud à la bataille de Bull's-Run. Le Nord eut alors quelques heureuses expéditions maritimes, mais suivies des tentatives infructueuses de Mac-Clellan contre Richmond, arrêtées par la sanglante défaite de Gaines-Hill, insuffisamment réparée elle-même par la journée d'Anthietham et la défense de Washington.

La campagne de 1863, qui vit le Maryland envahi pour la seconde fois, les confédérés vainqueurs à Chancellorsville et à Fredericksburg, mais affaiblis pourtant par la victoire de Gettysburg et par la perte de l'héroïque Stonewal Jackson, laissa les deux partis en présence, plus acharnés que jamais. Heureusement pour le Nord, la marine était mieux préparée; repoussée du Jame's-River, où elle avait tenté de s'approcher de Richmond, par les combats si connus du *Merrimac* et

du *Monitor*, ces boîtes à mitraille flottantes, la marine était parvenue à faire le tour des États du Sud et à mettre la main sur la Nouvelle-Orléans et sur les bouches du Mississipi. Mais le parcours du fleuve appartenait aux confédérés, qui étaient sur le point de s'emparer même, en remontant très-haut vers le Nord, du poste important de Cairo, où le Mississipi reçoit les eaux de l'Ohio, lorsqu'en 1862, ils trouvèrent devant eux Ulysse Grant. Avec son apparition, par ses efforts opiniâtres et précipités, commence pour les États-Unis le retour de la fortune.

Pour suivre toute cette entreprise extraordinaire, il faut se représenter le territoire des États-Unis comme un immense carré dont l'Océan et le Mississipi forment les deux côtés perpendiculaires; les villes de Washington, capitale des États du Nord, et de Richmond, capitale des États du Sud, sont en face l'une de l'autre dans l'intérieur de ce carré, et l'opération poursuivie consistait à s'emparer des quatre côtés du carré et à revenir au centre investir Richmond en s'en rapprochant de toutes parts, en cernant, en détruisant, par des coups répétés, les armées qui la défendaient, en soumettant les États qui la recrutaient.

Grant, parti de Cairo en 1862, et appuyé par la flottille fédérale de Foote et de Porter, s'empare des forts Henry et Donelson, assure la possession du Missouri, du Tennessee, et bientôt de tout l'Ouest, par la victoire de Pittsburg et l'évacuation de Corinthe, malgré les efforts de Beauregard, envoyé par le Sud avec 60,000 hommes. Pendant la même année, l'amiral Farragut avait bloqué les côtes du Sud, pris la Nouvelle-Orléans, remonté le Mississipi, et, pour que le cours de ce grand fleuve, dont la possession importe plus aux États-Unis que le Rhin à l'Allemagne, fût assuré aux fédéraux et cessât de servir aux confédérés à se ravi-

tailler du côté du Texas, il ne restait plus, entre Farragut et Grant, que l'espace compris entre Port-Hudson et Vicksburg, dont le siége devait coûter tant de sang et d'efforts, échouer deux fois, exiger sept attaques et ne réussir, en juillet 1863, qu'après plusieurs victoires qui permirent enfin de rassembler plusieurs armées contre cette place forte de la rébellion.

Pendant ces deux années, Grant avait donné la mesure de son étonnant mérite. La prise de Vicksburg, suivie de la reddition de Port-Hudson, assura aux fédéraux tout le cours du Mississipi et la neutralité des États placés sur ses rives, et la victoire de Chattanoga, remportée quatre mois après par Grant, obligea les confédérés à se replier sur la Virginie, où ils rallièrent les débris encore formidables de leurs armées.

Au commencement de 1864, le président Lincoln lui confia le commandement en chef de toutes les forces militaires, avec le titre de lieutenant général, qui n'avait pas été porté depuis Washington, laissant à son ami, le général Kermann, la direction des troupes de l'Ouest.

L'année 1864 fut encore plus décisive. C'est alors que Grant conçut le plan extraordinaire d'abandonner Washington, sans se préoccuper des tentatives d'invasion qui privèrent pendant deux jours la capitale de toute communication avec les autres villes, de s'avancer aussi loin que possible dans l'intérieur du pays, au delà de Richmond, comme un coin dans un arbre, pendant que Macpherson et Shéridan tourneraient autour de lui, que Shermann aurait l'audace de traverser la Géorgie tout entière et de gagner la mer, et que Farragut, avec ses navires cuirassés, prendrait Mobile, Wilmington, et cernerait Richmond, ainsi environnée de toutes parts. Ce plan gigantesque fut réalisé en douze mois. Lorsqu'on apprit, au commencement de

1865, que Shermann avait rejoint la flotte de Dahlgreen, et pris Savannah, puis Charleston, où le drapeau fédéral, abattu depuis 1861, avait été rétabli par un régiment de noirs, d'anciens esclaves, entré le premier dans la ville; lorsqu'on entendit raconter les prodiges accomplis par Shéridan et par Farragut, il y eut dans toute l'Amérique et dans tout le monde civilisé comme un frémissement d'enthousiasme, et nul ne douta plus du triomphe du Nord. A la fin de mars, grâce aux opérations hardies de Shéridan, Grant remportait la victoire des Cinq-Fourches, qui décidait la reddition de Petersburg; et le 7 avril, Robert Lee, le général en chef des confédérés, acceptait la capitulation de Richmond, après avoir assuré la retraite du gouvernement confédéré, pendant que Johnston se rendait à Shermann et que Mobile capitulait. Alors le président Lincoln entrait dans Richmond incendiée, au milieu de pauvres noirs devant lesquels il découvrait sa tête, hommage que cette race n'avait jamais reçu : l'autorité fédérale était rétablie sur tout le terroire des États-Unis.

Je songeais à toute cette gloire en *pompant la main* du Président de la République, de ce petit homme à la figure énergique, aux yeux bleus, peu recherché dans sa tenue, toujours silencieux et ne parlant que quand il avait quelque chose à dire, se plaisant mieux, dit-on, avec les chevaux que dans les cérémonies. Nous n'échangeâmes que quelques paroles. Je lui dis que, Français, ingénieur, désirant mettre mon activité au service des États-Unis, je n'avais pas voulu passer à Washington sans voir de près le héros de la guerre de sécession. Il s'inclina pour répondre à mon compliment, et me dit simplement que j'avais bien fait de venir en Amérique, où un travailleur obstiné pouvait facilement gagner une fortune, si Dieu le permettait.

Comme d'autres personnes attendaient de voir le

Président, probablement pour des affaires plus sérieuses que les miennes, je me retirai presque aussitôt, réfléchissant qu'en France, un soldat pareil aurait ambitionné l'empire, ou du moins le consulat, ou la présidence à vie, et aurait cherché à l'obtenir par tous les moyens possibles, même par des crimes et des coups d'État; tandis que cet homme gouvernait librement dans la paix un grand pays dont il a sauvé l'indépendance, et rentrerait bientôt dans l'obscurité de la vie privée, sans aucun regret ni aucune amertume, sans avoir seulement la pensée d'accuser d'ingratitude ses concitoyens.

Tout en songeant ainsi, je descendais l'avenue de Pensylvanie et, levant les yeux, je vis le théâtre où avait eu lieu, le 24 avril 1865, cet exécrable assassinat de Lincoln, le prédécesseur d'Ulysse Grant à la présidence, son ami, le président martyr, assassinat auquel le général Grant lui-même n'échappa que grâce à son amour pour ses enfants et à son horreur pour les manifestations extérieures :

— Il y a si longtemps que je n'ai embrassé mes enfants, et j'en ai assez de la besogne de se montrer (*sohw business*), avait-il dit pour s'excuser de ne pas accompagner au spectacle le Président.

Et je me rappelai cet admirable portrait, qu'au moment même de la nouvelle de la mort de celui qui abolit l'esclavage, un de nos plus éminents écrivains, M. Prévost-Paradol, faisait de l'un de ces types des plus élevés et des plus respectables de la race humaine.

« Lincoln était un honnête homme, en donnant à ce mot toute la portée, ou plutôt le sens sublime que ce mot peut avoir, lorsque l'honnêteté est aux prises avec les plus fortes épreuves qui puissent agiter les États, et avec des événements qui influent sur le sort du

monde. Bien différent en ce point de la plupart des grands hommes qu'on est aujourd'hui convenu d'admirer, Lincoln n'a jamais eu en vue, depuis le jour de son élection jusqu'à celui de sa mort, qu'une seule chose : l'accomplissement de son devoir. S'il n'est jamais resté en deçà de ce devoir par faiblesse, son imagination ne l'a jamais conduit au delà, et l'idée de faire plus ou autre chose que son devoir n'a jamais traversé ce simple et droit esprit. C'est, par exemple, une erreur fréquente de ce côté-ci de l'Atlantique, que de louer ou de blâmer M. Lincoln d'avoir entrepris spontanément l'abolition de l'esclavage et d'avoir mis son pays en feu pour l'abolir. C'était le bien mal connaître que de lui prêter une telle conduite ou même de tels desseins... Lincoln n'a jamais confondu ses sentiments avec son devoir, ailleurs que dans le salut de la République, dont le sort avait été remis entre ses mains. Il éprouva, sans aucun doute, une joie profonde le jour où la nécessité de la guerre lui commanda plutôt encore qu'elle ne lui permit de décréter l'abolition de l'esclavage, et il remercia Dieu d'être l'instrument d'un si grand acte; mais il ne devança pas ce moment d'un jour ni d'une heure, et ce noble désir n'était que le second de ses désirs, parce que l'accomplissement de son devoir, c'est-à-dire le salut des États-Unis, prenait le pas sur tout le reste dans son âme.

« Tel fut ce simple et grand homme de bien ; et, si l'on veut mesurer la valeur d'un homme de ce caractère pour un peuple en péril, qu'on se figure que les États-Unis, au lieu de rencontrer dans leur chef un serviteur opiniâtre et dévoué du devoir, fussent tombés en d'autres mains..... Il avait le bonheur d'être religieux, mais tout ce qu'il avait de religion était du même côté que son droit; il n'imaginait pas que Dieu pût lui tenir

un autre langage que sa conscience, et s'il considérait les revers des honnêtes gens comme des épreuves, c'est qu'il croyait toujours Dieu de son parti. Aussi rien ne put l'ébranler. Il supporta patiemment et habilement la mauvaise volonté de l'Europe; il vit sans pâlir les armées de la République perdre courage ou se dissoudre; il vit sans colère et sans peur sa capitale remplie de traîtres; il poursuivit le recrutement au milieu de New-York en feu; il repoussa toute idée de dictature, se soumit, à l'époque fixée par la loi, à l'élection populaire, et, reprenant volontiers son fardeau, se mit en chemin, sans compter les obstacles. Le droit a ce merveilleux avantage que la fortune ne peut le changer.

« Il touchait enfin au terme de tant d'épreuves..... C'est à ce moment que l'a frappé le coup imprévu qui retentit encore si douloureusement dans le cœur de tous les honnêtes gens de l'ancien et du nouveau monde. Les Romains avaient conservé pieusement le souvenir d'un certain Fabius Dorso, qui, pendant le siége de Rome par les Gaulois, avait, dit-on, traversé à pas lents les lignes ennemies, portant avec respect les offrandes nécessaires pour un sacrifice qui devait s'accomplir à jour fixé et en lieu déterminé. C'est à peu près ainsi que cet honnête homme a marché près de quatre années, tenant religieusement dans ses mains, comme un dépôt sacré, l'existence menacée de sa patrie. Moins heureux que Fabius Dorso, il est tombé au pied même de l'autel et l'a couvert de son sang; mais son œuvre était accomplie, et l'image de la République sauvée a pu consoler son dernier regard. De plus, il n'a pas vécu seulement pour son pays, puisqu'il laisse, à tout ce que la justice et la liberté ont encore d'amis dans le monde, un grand souvenir et un pur exemple. »

Au-dessus encore de ces héros, leur modèle et leur exemple, planait l'ombre de Georges Washington, le fondateur de la République américaine.

Il était né en 1732, à Bridge-Creek (Virginie); son enfance n'offrit rien de remarquable. Arrivé à l'âge d'homme, il fut ingénieur-arpenteur, puis servit, comme officier de la milice, dans la guerre des Anglais contre les Français au Canada, de 1753 à 1763. Il y fit preuve de talent, et se retira avec le grade de major. Il s'occupa alors de culture, et fit valoir, comme fermier, des terres appartenant à autrui. Lorsque les hostilités éclatèrent contre l'Angleterre, il fut un des sept députés de la Virginie au Congrès de Boston (1774) et reçut presque aussitôt le titre de généralissime de l'armée des révoltés.

On sait avec quel courage, avec quelle prudence, avec quelle opiniâtreté il soutint cette guerre au milieu des complications les plus étranges et les plus terribles, obligé d'improviser chaque jour, pour ainsi dire, son armée, sans cesse abandonné par des soldats sans discipline, les ramenant tantôt à prix d'or, tantôt par la menace, tantôt par la douceur, regagnant toujours la confiance par sa droiture et son désintéressement, triomphant de toutes les faiblesses et de toutes les extravagances d'un peuple encore sauvage, par les deux grandes vertus dont il semblait la personnification : la fermeté inébranlable et le bon sens à toute épreuve. A lui seul, il avait déjà porté un coup fatal à la domination anglaise et divisé le Parlement de Londres, où il avait pour auxiliaires Pitt, Fox et Burke, les trois premiers orateurs du siècle, lorsque la France lui envoya trente-deux vaisseaux avec d'Orvilliers, douze autres avec d'Estaing, et enfin sept autres avec dix millions d'or, six mille hommes d'élite, et la fleur de la noblesse, conduite par La Fayette et Rochambeau.

A cette nouvelle, le père de Pitt, qui se mourait dans son lit, sentit que l'Amérique allait échapper à l'Angleterre ; il se fit porter à bras au seuil du Parlement, et décida le gouvernement à lancer toutes ses forces contre Washington. Elles se brisèrent, l'année suivante, aux pieds du grand homme par cette capitulation d'Yorktown, où il prit le général anglais Cornwallis, avec son armée entière. Deux ans après, le 20 janvier 1783, le traité de Versailles proclamait, à la face du monde, l'indépendance des États-Unis, reconnue par l'Angleterre elle-même.

Alors Washington fut reçu en triomphe par le Congrès, et, jugeant sa carrière de général terminée, il fit ses adieux à ses troupes victorieuses, et retourna cultiver son domaine de Mont-Vernon, sur les bords du Potomak. Il reprit la bêche et le compas, devint le chef de l'agriculture, comme il l'avait été de l'armée, et triompha de la nature dans le désert, comme il avait triomphé de l'Angleterre sur les champs de bataille. Il organisa l'immense Compagnie de *Cincinnatus*, qui défricha les steppes, planta les forêts, détourna les fleuves et multiplia les richesses des États-Unis. Ses anciens officiers et ses anciens soldats s'enrôlèrent sous ses ordres dans cette nouvelle campagne. Il leur donna des insignes et une décoration particulière, insignes qu'il leur fit déposer ensuite rigoureusement, lorsqu'ils voulurent en faire le symbole d'une aristocratie héréditaire.

Son rôle politique allait commencer.

En 1787, une députation d'électeurs se présenta à Mont-Vernon, et trouva Washington, la bêche à la main et dirigeant une plantation d'arbres nouveaux. Ils lui annoncèrent qu'il avait été élu, *à l'unanimité*, député de la Virginie à la Convention américaine. Il quitta la bêche pour le portefeuille, comme il l'avait

quitté pour l'épée, et il se rendit à Philadelphie. Il fut nommé président du Congrès, *à l'unanimité*. Il fit alors voter par ses collègues cette belle Constitution qui dure encore, à la honte de toutes les constitutions enterrées par l'Europe les unes sur les autres : la Loi pour royauté unique ; une Chambre et un Sénat pour dix ans, avec un Président de la République pour quatre années; la liberté en tout et pour tous : liberté de la presse, droit de réunion et d'association, liberté des cultes, etc.; point d'alliance avec l'étranger, et des traités de commerce avec toutes les nations, etc.

En 1789, Washington fut élu Président de la République, *à l'unanimité;* en 1793, il fut réélu, encore *à l'unanimité;* il allait être réélu en 1797, lorsqu'il trouva son rôle politique achevé, refusa les suffrages, et retourna labourer les champs.

L'Amérique, en effet, n'avait plus besoin de lui. Il l'avait lancée, comme général, comme agriculteur, et comme chef du gouvernement, dans cette voie de prospérité inouïe qui n'a pas varié un seul jour.

Le 5 décembre 1799, Washington, alors âgé de 68 ans et doué encore de toute sa force et de tout son génie, surveillait quelque travail éloigné dans son domaine de Mont-Vernon. Une pluie froide le surprit et lui mouilla la tête et le cou. Il eut d'abord un léger mal de gorge, que suivit une inflammation de la trachée-artère. Neuf jours après il était mourant. Sentant sa fin prochaine, il pria ses amis de s'épargner des soins inutiles. Il employa ses dernières forces à leur donner des conseils sur le gouvernement du pays. Puis, aussi calme que s'il eût été question d'aller dormir, il se déshabilla lui-même, se coucha, reçut les embrassements de sa femme, se ferma les yeux de sa propre main et expira tranquillement.

Une telle vie et une telle mort ne semblent-elles pas arrachées du livre de Plutarque?

Washington n'avait pas d'enfants; il emporta son nom tout entier dans la tombe. Sa femme ne lui survécut que peu d'années.

Tous les Américains portèrent, pendant trente jours, un crêpe au bras.

Les pensées graves que m'inspiraient le spectacle de la capitale des États-Unis et la réunion des députés et des sénateurs, ma visite au Président de la République, les souvenirs historiques et les réflexions philosophiques qui en étaient la conséquence me firent trouver, malgré moi, pour ainsi dire, bien misérables les péripéties douloureuses et tragiques de mon existence. Au milieu de toutes ces grandes choses, en me rappelant la vie de ces héros, morts après de longs jours consacrés exclusivement à l'accomplissement de ces actes sublimes qui servent l'humanité, j'éprouvais une sorte de honte de l'affaissement moral dans lequel m'avaient plongé des événements, par le fait, vulgaires, communs, en vérité, corrélatifs de la nature humaine. Je rougissais de la vanité de mes souffrances, de l'inutilité de mes larmes; je comptais ce que ces hommes avaient supporté de déboires, d'affronts, d'injustices, de calomnies, le nombre d'êtres chéris qu'ils avaient vus tomber autour d'eux, les obstacles cruels qu'ils avaient surmontés, les tortures, les angoisses, les déchirements que leur cœur avait éprouvés, et je m'avouais que leur courage, prenant sa source dans la conscience du devoir accompli, ne s'était pas affaibli, tandis que moi j'allais désœuvré et faible à travers le monde, trainant partout une honteuse désespérance. N'avaient-ils pas souffert plus que moi? Que leur importaient les douleurs, ils remplissaient leur devoir d'homme et de citoyen. Et moi, quel devoir accomplissais-je? Ils avaient donné un but sacré à leur

vie : quel but tentais-je d'atteindre ? Ils aimaient leur patrie : j'avais fui la mienne ; je restais plongé dans un lâche et volontaire exil...

L'exil est un martyre continuel, disait un exilé célèbre, c'est la mort : non la mort glorieuse et brillante de ceux qui succombent pour la patrie, non la mort plus douce de ceux dont la vie s'éteint au milieu des charmes du foyer domestique ; mais une mort de consomption, lente et hideuse, qui vous mine sourdement, et vous conduit sans bruit et sans effet à un tombeau désert.

Dans l'exil, l'air qui vous entoure vous étouffe, et vous ne vivez que du souffle affaibli qui vient des rives lointaines de la terre natale. Étranger à vos compatriotes qui vous ont oublié, sans cesse étranger parmi ceux avec lesquels vous vivez, vous êtes comme une plante, transportée d'un climat lointain, qui végète, faute d'un coin de terre où elle puisse prendre racine. L'exilé peut trouver sur la terre étrangère des âmes généreuses, des caractères élevés qui s'efforcent d'être pour lui prévenants et affables ; mais l'amitié, cette harmonie des cœurs, il ne la rencontre nulle part, car elle ne repose que sur une communauté de sentiments et d'intérêts ; les prévenances mêmes dont il est l'objet perdront beaucoup de leurs charmes à ses yeux, parce qu'elles auront toutes le cachet d'un service rendu. Heureux ceux dont la vie s'écoule au milieu de leurs concitoyens, et qui, après avoir servi leur patrie avec gloire, meurent à côté du berceau qui les a vus naître ! Mais malheur à ceux qui, ballottés par les flots de la fortune, sont condamnés à mener une vie errante, sans attraits, sans charme et sans but, et qui, après avoir été de trop partout, mourront sur la terre étrangère, sans qu'un ami vienne pleurer sur leur tombe !

J'éprouvais ces douleurs et je rougissais de les subir,

d'avoir cédé à un accès de folie inexplicable, à une terreur insensée, et d'avoir renoncé à la patrie, aux devoirs austères du citoyen, à la tâche imposée à tout homme d'apporter sa pierre à l'édifice social. Que faisais-je en Amérique? Qu'étais-je venu y faire? Je m'étais sauvé, comme un coupable. N'aurais-je point dû, au lieu de me livrer à un désespoir insensé, et si je ne voulais point rester dans ma patrie, faire du moins servir ma douleur à quelque dessein patriotique, utiliser dans quelque noble entreprise mon dessein de m'éloigner de France? Quel avenir m'attendait, et quelle mort, au bout peut-être de longues années d'exil?

Un jour, au fond de l'Amérique, un homme meurt. Le monde entier verse des larmes, et à la tribune de l'Assemblée nationale de France, le plus grand orateur des temps modernes, Mirabeau, s'écrie :

« Messieurs, Franklin est mort! Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière! Le sage que les deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine!

« Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leurs éloges funèbres; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité. Le Congrès a ordonné dans les quatorze États de la Confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa Constitution.

« Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous

unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin. »

Et moi, quand je mourrai, aurai-je seulement un témoignage de regret dans un cœur? Une larme tombera-t-elle des yeux d'un ami sur le corps de celui qui a abandonné ceux qui lui étaient liés par des liens sacrés, sur le cadavre de celui qui a déserté sa patrie?

En retournant à New-York, je voulus m'arrêter à Philadelphie, afin de voir les lieux qu'avait habités le grand citoyen.

Philadelphie, située entre les rivières de Schnylkill et de Delaware, est une des plus grandes villes de l'Union. Elle s'étend sur une longueur d'environ 3 kilomètres et sur une largeur de 1 kilomètre. Le plan en fut tracé en 1683 par Guillaume Penn. Quand on s'approche de la ville, son aspect ne frappe pas, il lui manque des dômes et des colonnes, mais on ne peut néanmoins ne pas l'admirer. Les rues sont bien pavées, d'une propreté exquise, et, de même que dans toutes les anciennes villes d'Amérique, les trottoirs sont en briques; ils sont presque entièrement garantis du soleil par les bannes qui, dans toutes les principales rues. sont suspendues du haut des croisées des bou-

tiques, et s'étendent dans toute la largeur des trottoirs.

Cette ville est bâtie avec une régularité presque fatigante. Les rues qui vont du nord au sud, et dont quelques-unes ont jusqu'à 35 mètres de largeur, sont distinguées par des numéros. Elles sont coupées à angles droits par d'autres rues qui portent les noms de différents arbres. La rue du Mûrier, plus communément appelée Arch-Street, et celles du Châtaignier et du Noyer paraissent les plus à la mode. Cette manière de distinguer les rues est très-commode pour les étrangers qui savent bien compter et à qui l'histoire naturelle est familière. Ainsi, vous demandez la Douane, on vous dit qu'elle est dans la rue du Châtaignier, entre les rues 13 et 14; si vous ne confondez pas *Châtaignier* avec *Marronnier*, et que vous ayez le soin de compter sur vos doigts le nombre de rues transversales devant lesquelles vous passez, vous êtes sûr de ne pas vous tromper.

Grand nombre de jolies maisons y sont bâties en briques; les plus belles ont des marches de marbre, et les jambages des portes de quelques-unes sont de marbre blanc. Le plus beau des édifices qui contribuent à embellir la ville est celui de la *Douane*, anciennement la *Banque*, considéré généralement comme le principal monument des États-Unis : il est entièrement construit en marbre tiré des monts Alleghanys, et présente l'image assez exacte du Parthénon à Athènes.

Il y a aussi l'église épiscopale de Saint-Étienne, l'église catholique de Saint-Pierre et Saint-Paul, l'hôtel des Monnaies, la Bourse et les théâtres, etc.

Les établissements d'instruction y rivalisent, par le nombre et la belle tenue, avec ceux de bienfaisance. Je vis le *Musée de Peerl*, qui renferme de magnifiques collections d'histoire naturelle, l'*Observatoire*, le *Jar-*

din botanique de Bartram, le *Girard-Collége* pour les orphelins, la *Bibliothèque de la ville*, celle de l'*Université* et celle de l'*Académie des Beaux-Arts*, la *Société philosophique américaine*, celle de *médecine*, celle d'*agriculture*, celle des *sciences naturelles*, la *Société linnéenne*, celle de *géologie*, celle qui a pour but d'encourager des inventions utiles. La plupart de ces sociétés, et notamment celle de géologie, publient chaque année des mémoires. L'*Institut de Franklin*, créé par une société particulière et soutenu par des souscriptions, est destiné à encourager et à répandre le goût des arts et des sciences. Il possède une bibliothèque, un cabinet de minéralogie, une collection de modèles de machines, de ponts, etc. On y distribue des prix, on y publie une feuille périodique fort intéressante, qui a pour titre *Journal de l'Institut de Franklin*. C'est à Philadelphie que se publient les ouvrages les plus importants de la librairie américaine.

J'admirai la propreté de cette ville; je n'oubliai pas le marché, dont tous les voyageurs se plaisent à parler. C'est véritablement la perle des marchés, le beau idéal que désirerait une bonne ménagère, qui ne voudrait confier à personne les fonctions importantes de pourvoyeur.

Tout est frais et propre; rien de désagréable n'offense la vue ou l'odorat. Il faut le voir pour le croire. Les étaux étaient couverts de linge blanc comme la neige; les fleurs et les fruits, sans égaler peut-être ceux de Paris et de Londres, étaient brillants, frais et parfumés. Des légumes de toute espèce et dans la plus grande abondance étaient étalés aux regards de la manière la plus agréable, et faisaient pardonner et oublier des objets moins faits pour plaire. La laiterie, le poulailler, la forêt, la rivière, l'Océan y apportaient leur tribut. En un mot, pour la première fois de ma vie, je

pensai qu'un marché était une belle chose. Les prix de la plupart des denrées étaient à peu près les mêmes qu'à Paris, autant que j'en pus juger, d'après le peu de connaissances que j'ai des choses de cette nature.

Terminons par cet intéressant souvenir que c'est à Philadelphie que fut tenu, en 1774, le premier Congrès de l'Union et que l'indépendance y fut proclamée; je vis, avec une profonde émotion, la salle où fut signée cette déclaration d'indépendance et où, plus tard, le général Lafayette fut reçu. A une extrémité de cette salle est une statue en bois du général Washington, sur la base de laquelle on lit l'inscription suivante:

LE PREMIER DANS LA PAIX

LE PREMIER DANS LA GUERRE

ET

LE PREMIER DANS LE COEUR DE SES CONCITOYENS.

Je saluai avec respect. Mais ce qui dominait toutes mes pensées, en allant à travers cette ville, était le souvenir de son illustre habitant, de Benjamin Franklin.

Je me rappelai, à chaque pas, les détails de cette vie d'honnête homme et de grand citoyen, dont M. Laboulaye a dit:

« Dans cette vie, tout fut honnête, sincère et vigoureux. Franklin n'a jamais joué la comédie, ni avec les autres, ni avec lui-même; il dit ce qu'il pense, il fait ce qu'il dit. Il ne connaît qu'un chemin qui éloigne de la misère, et puisse mener honnêtement à la fortune; il ne sait qu'une façon d'arriver au bonheur, ou du moins au contentement de soi-même; c'est le travail, l'économie, la probité. Telle est la recette qu'il donne à ses lecteurs; mais cette recette, il a commencé à en

essayer lui-même; on peut le croire quand il vous livre le secret qui lui a réussi... Avoir l'esprit de Franklin, ou être servi comme lui par les événements, n'est pas donné à tout le monde; mais chacun peut tenir à honneur de suivre un pareil modèle, même sans espoir d'aller aussi loin que lui. »

Franklin (1) naquit à Boston le 17 janvier 1706. C'est de l'époque de son établissement comme imprimeur à Philadelphie que sa vie, jusqu'alors renfermée dans un cercle assez étroit, commença à prendre quelque importance. Un mauvais journal qu'il acheta acquit, entre ses mains, de l'intérêt et se propagea rapidement. Il prit part aux querelles qui divisaient l'assemblée générale de Pensylvanie et le gouvernement de la province.

Le premier pas de Franklin dans les affaires publiques fut d'être élu, en 1735, secrétaire de l'assemblée générale de Pensylvanie; l'année suivante, il fut nommé délégué du maître général des postes à Philadelphie. Ses pensées commencèrent alors à se tourner vers les affaires publiques; mais il ne s'occupa d'abord que des objets d'un ordre inférieur. La police de la ville attira son attention, et c'est par ses soins que la première compagnie pour éteindre les incendies se forma à Philadelphie. En 1754, il fit réussir, malgré une vive opposition, un projet de la plus haute importance, qui consistait à organiser, parmi les citoyens, une milice nationale et volontaire pour la défense de la province, dont les frontières étaient menacées par les incursions des Indiens, pendant la guerre de l'Espagne et de la France contre l'Angleterre.

Ses recherches scientifiques ne l'empêchaient pas de travailler au perfectionnement des institutions inté-

(1) Renouard. Mélanges de morale extraits des ouvrages de B. Franklin. Notice sur sa vie.

rieures de son pays. Philadelphie manquait de colléges où la jeunesse pût recevoir une éducation à peu près complète. Il parvint, après beaucoup d'efforts, à lui en donner un, et fonda, par le moyen d'une souscription, une Académie dont il resta l'un des administrateurs pendant plus de quarante ans, et qui fut l'origine de l'Université de Philadelphie.

Le 4 juillet 1776 fut publiée la déclaration mémorable par laquelle les treize colonies de l'Amérique septentrionale se sont proclamées États libres et indépendants. La Pensylvanie ayant aussitôt nommé une Convention pour se donner une nouvelle forme de gouvernement, Franklin fut nommé président de cette assemblée. La constitution décrétée pour cet État fut presque tout entière son ouvrage.

L'Amérique avait besoin de secours pour conquérir son affranchissement : elle tourna ses regards vers la France. Les grands talents dont Franklin avait déjà donné des preuves comme négociateur, sa vertu incorruptible, son caractère à la fois conciliateur et inébranlable, la célébrité personnelle dont il jouissait en Europe, attirèrent sur lui le choix du Congrès, et inspirèrent à toute l'Amérique le plus vif désir de lui voir accepter cette importante mission. Quoique entré dans sa soixante-onzième année, il se laissa nommer commissaire près la cour de France, avec Silas Deane et Arthur Lee.

Le docteur Franklin ne prit d'abord, en France, aucun caractère public. Il alla, dès son arrivée, s'établir à Passy, près Paris, où il demeura pendant le temps de son séjour dans le pays. Sa popularité fut immense. L'enthousiasme pour la cause américaine s'empara de tous les esprits. « Franklin, dit Mme Campan dans ses *Mémoires*, avait paru à la cour avec le costume d'un cultivateur américain. Ses cheveux plats, sans poudre, son chapeau rond, son habit de drap brun, contrastaient avec les habits

pailletés, brodés, les coiffures poudrées et embaumantes des courtisans de Versailles. Cette nouveauté charma toutes les têtes vives des femmes françaises. On donna des fêtes élégantes au docteur Franklin, qui réunissait la renommée d'un des plus habiles physiciens aux vertus patriotiques qui lui avaient fait embrasser le rôle d'apôtre de la liberté. J'ai assisté à l'une de ces fêtes, où la plus belle, parmi trois cents femmes, fut désignée pour aller poser sur la blanche chevelure du philosophe américain une couronne de laurier, et deux baisers aux joues de ce vieillard. » Les contemporains ont conservé la mémoire de son entrevue avec Voltaire, qui venait d'être accueilli par le triomphe le plus éclatant, et qui partageait à cette époque, avec le citoyen de l'Amérique, la faveur du public. Dans une séance de l'Académie des sciences, Franklin lui présenta son petit-fils : « *God and liberty!* s'écria Voltaire ; *Dieu et la liberté!* c'est la devise qui convient au petit-fils de M. Franklin. » Les deux vieillards s'embrassèrent les larmes aux yeux, et tous les spectateurs partagèrent leur émotion. Franklin sut profiter, avec habileté, de toutes les chances de succès que lui offrait la considération personnelle dont il se voyait entouré ; et la cour de France, cédant, malgré quelques résistances intérieures, à l'entraînement de l'opinion publique, signa, le 6 février 1778, un traité d'alliance offensive et défensive avec les États-Unis.

On sait quels furent les événements de la guerre d'Amérique, et de quelle gloire s'y couvrirent les Français. Franklin ne cessait, au milieu de la guerre, de travailler pour conquérir la paix. Le 3 septembre 1783 se conclut le traité de paix entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et les États-Unis, dont l'indépendance fut reconnue solennellement.

Franklin, malgré les applaudissements qu'il recevait en France, et quoique plein d'affection pour un pays où

il était entouré d'amis nombreux, voulait cependant mourir dans sa patrie. Il s'embarqua à la fin de juillet 1785.

L'arrivée de Franklin à Philadelphie présenta le spectacle d'un des triomphes les plus beaux et les plus mérités qui aient jamais été décernés à aucun homme. Une immense population, accourue de toutes parts, et avide de voir le grand citoyen qui avait si bien mérité de la patrie, se pressait sur son passage; il fut porté chez lui par la foule, au milieu des acclamations les plus vives, et au bruit des cloches et du canon. De nombreuses députations le complimentèrent; la milice dont il avait donné la première idée, l'Université qu'il avait créée, la Société philosophique dont il était le fondateur, lui présentèrent des adresses et des félicitations. Il fut nommé, à l'unanimité, président de l'État de Pensylvanie.

Franklin était attaqué, depuis plusieurs années, de la goutte. Une fièvre et un mal de poitrine lui survinrent au commencement d'avril 1790, et le 17, à onze heures du soir, il expira, âgé de quatre-vingt-quatre ans et trois mois.

Ses funérailles furent célébrées par le plus grand concours de peuple qu'une cérémonie funèbre eût encore réuni sur le continent américain. Le congrès ordonna, dans toute l'Amérique, un deuil d'un mois; et, — nous l'avons dit, — sur la proposition de Mirabeau, l'Assemblée nationale de France arrêta que tous ses membres porteraient le deuil pendant trois jours.

C'est tout en remémorant les détails de cette vie si bien remplie que je rentrai à New-York. Il s'était opéré en moi un profond changement. On a souvent parlé de l'utilité des voyages : depuis mon arrivée aux États-Unis, je ne m'étais qu'incidemment occupé d'étudier les faits, les institutions, les mœurs autour de

moi ; néanmoins j'avais vu, et maintenant tout ce qui avait frappé mes yeux me revenait à l'esprit et y provoquait de graves et sérieuses réflexions. Je comprenais les efforts tentés par quelques grands hommes d'État pour encourager l'émigration aux colonies, en remarquant quels hommes devenaient ceux qui, comme les Américains, n'ont pas craint de quitter la mère patrie, et quels avantages de toutes sortes en résultent pour les particuliers et pour les États.

Il n'est pas si facile qu'on le pense de haïr toujours : ce sentiment ne demande souvent qu'un prétexte pour s'évanouir : il ne résiste jamais à tant de causes agissant à la fois pour l'éteindre.

Ce changement opéré dans mon esprit par de graves pensées me remplissait d'un singulier sentiment de honte. Ingénieur, homme lettré, homme de cœur, je n'avais point songé que ma patrie, alors déchirée par les factions, — nous étions dans les premières années de notre gouvernement républicain, et les intéressés de tous les autres et malheureux partis qui préfèrent voir la France avilie et misérable que d'abandonner leurs chimères, complotaient d'ineptes restaurations de rois ou d'empereurs, — je n'avais point songé que ma patrie avait besoin du concours de tous les bons citoyens, et que ma fuite pouvait être considérée comme une désertion.

Déjà j'avais résolu dans mon cœur de rentrer en France.

Ce que l'homme d'affaires de New-York me remit de l'héritage de miss Eva Crooksman fut bien peu de chose. J'ai dit déjà ce qu'est la justice américaine à l'égard des étrangers.

Je ne voulus point certainement m'engager dans des procès, et quoique indignement filouté, mais considérant combien j'avais en vérité peu de droits réels

à cet héritage, j'acceptai tous les comptes qui me furent présentés.

Je reçus alors une lettre de M. Cahasting, lettre dont l'obscurité mystique des termes m'intrigua et me fit précipiter mon départ de New-York pour Oil-City, puis pour Salt-Lake-City.

Cette lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher ami, mon cher frère,

« A votre réveil de chaque jour, vous rendez grâces, « nous n'en doutons pas, à la Très-Sainte Trinité de n'a- « voir point, dans sa bonté infinie et patiente, sévi « contre vous, pécheur indolent, et de point vous avoir « fait périr à cause de vos iniquités ; mais, usant de sa « miséricorde accoutumée, de vous avoir secoué dans vo- « tre torpeur, afin que vous puissiez, dès l'aube du jour, « glorifier sa puissance. Nous voulons croire que le Sei- « gneur a daigné éclairer les yeux de votre intelligence « et ouvrir vos lèvres pour proférer et méditer sa pa- « role, pour entendre ses commandements, pour faire « sa volonté sainte et confesser avec effusion de cœur et « célébrer le nom adorable du Père, du Fils et du Saint- « Esprit, dans ce jour, et à jamais, dans les siècles des « siècles.

« Vous vous êtes certainement rappelé la parole du « Christ : *Sans moi vous ne pouvez rien faire !* Vous « avez accueilli de toute votre âme et de tout votre « cœur cette parole tombée de la pure et divine bouche, « et vous vous êtes humblement confié à Celui dont la « grâce peut seule donner le succès à vos entreprises.

« C'est pourquoi le Seigneur vous a regardé en pitié. « *Celui qui est* a étendu sur vous sa droite. Bénissez le « Seigneur! Chantez un enthousiaste *Alleluia !*

« *Réjouissons-nous et soyons pleins d'allégresse!* « *Voici le jour qu'a fait le Seigneur !* selon les paroles

« du Livre. La Pâque du Seigneur brille à nos regards ! « la Pâque dans son éclat ! La voici ! Remplis de joie, « donnons-nous mutuellement le baiser de paix. O Pâ- « que, délivrance de toutes nos douleurs, jour sacré ! « jour béni !... Il est venu le grand jour ! Célébrons-le « par des chants de triomphe ! Embrassons-nous en nous « saluant du doux nom de frères ! Pardonnons à ceux « qui nous haïssent, et disons à haute voix : *Le Christ « est ressuscité d'entre les morts ; par sa mort il a « vaincu la mort, et il a rendu la vie à ceux qui dor- « maient dans le tombeau !*

« Les quatre épouses que m'a données le Seigneur, les « rejetons bénis que m'a procurés leur bienheureuse « fécondité, tous, nous avons béni le Très-Haut, et nous « avons en chœur chanté l'hymne de la Résurrection, « en pensant à vous.

« Vous nous comprenez sans doute, vous avez deviné « peut-être, la joie que le Seigneur vous réservait et qui « vous attend auprès de nous. Hâtez-vous donc de venir, « quittez tout autre souci, toute autre occupation pour « accourir : *Le Christ est ressuscité d'entre les « morts !* »

Ce brave M. Cahasting jugeait trop favorablement de mon intelligence : je ne comprenais rien à sa pieuse épître, je ne devinais rien sous ses dévotes citations ; je supposai qu'un incident inconnu, un prédicateur hors ligne, un miracle quelconque, un prodige incroyable était survenu qui me forcerait à me *mormoniser* et que sa tribu désirait m'avoir le plus tôt possible pour que je profitasse de l'occasion.

J'étais trop épris de l'enthousiasme politique et républicain pour m'intéresser à cette tentative mormone de théocratie plus abrutissante que le plus abject despotisme ; je souris et je jetai la lettre dans un coin,

quelque peu intrigué néanmoins de cette nouvelle qui m'attendait à Salt-Lacke-City et qui provoquait de pareils chants d'allégresse.

Je partis immédiatement de New-York : je m'arrêtai à Oil-City. Le respect des morts, si vif en Europe et de même si puissant chez les sauvages, n'existe guère aux États-Unis : nous avons dit dans quelles singulières toilettes et avec quelles préoccupations étrangères on accompagnait un ami à sa dernière demeure. Néanmoins, si je ne fus pas étonné, je fus profondément ému en voyant ce qu'était devenu le cimetière où avait été creusée la tombe de M. Crooksman. Je me souvenais de nos cimetières de France, de nos cimetières de campagne, que si poétiquement chantait Châteaubriand : « Des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective marient leurs images avec les tombeaux des laboureurs. On aime à voir le gros if qui ne végète plus que par son écorce, les pommes du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et le buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élève parfois sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entend dans ces lieux que le chant du rouge-gorge et le bruit des brebis qui broutent l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur... »

A Oil-City, le cimetière lui-même n'avait pas été respecté par les spéculateurs. En creusant une fosse, l'huile, parait-il, avait apparu à la surface du sol, et l'on s'était jeté avidement sur cette mine précieuse. Des *darricks* remplaçaient les pierres tombales ; on avait rejeté les cadavres ; on avait transporté au loin les ossements et les cercueils ; et le bruit des pompes, le sifflement des machines à vapeur, le roulement des barriques, avaient troublé le silence solennel de l'asile des morts. Je n'avais pas même retrouvé la tombe du père de miss Eva :

les restes de son cadavre flottaient sans doute au fond de quelque mare de pétrole, et des océans de boue fétide, des océans d'une profondeur insondable, les séparaient de nous.

Je remontai, très-douloureusement impressionné, dans le train qui devait me conduire dans l'Utah. Je refis une fois encore cette traversée entre Salamanca, Chicago, Omaha, Sedgwick, Grean-River; je passai ce défilé entre les monts Wohsatch, où avait eu lieu l'épouvantable accident dans lequel miss Eva avait trouvé la mort. Autour de moi, on parlait d'affaires, on discutait les principaux objets des préoccupations des Américains, les gains possibles dans telle ou telle spéculation sur les graines, les porcs, l'huile de pétrole, les bœufs salés : tout cela m'intéressait peu; et, le dirais-je? — les discussions politiques mêmes me laissaient presque indifférent.

Je pourrais certes expliquer par de hautes et longues considérations philosophiques et psychologiques l'état dans lequel se trouvaient mon esprit et mon âme. L'enthousiasme républicain allumé dans mon cœur, au souvenir des héros de l'indépendance américaine, s'éteignait quelque peu à la vue de l'abaissement des aspirations, des désirs, des pensées de ce peuple libre, et je me demandais, presque malgré moi, si la liberté politique devait avoir pour conséquence immédiate et nécessaire le triomphe des seuls besoins matériels, à l'exclusion de tous les désirs idéals, de toutes les aspirations morales. M. de Tocqueville, M. Laboulaye et tant d'autres qui ont très-scientifiquement étudié cette civilisation républicaine, unique au monde, ne l'ont-ils donc considérée qu'au point de vue politique, c'est-à-dire qu'eu égard à la satisfaction des exigences matérielles et intellectuelles, sans songer à ce que l'âme réclame?

En Amérique, moi, le banni, l'exilé, le fugitif, j'avais rencontré l'amour... L'amour!...

J'entendais autour de moi sortir des lèvres roses des jeunes Américaines des phrases qui me démontraient qu'elles connaissaient aussi bien que leurs époux les mercuriales des différents marchés des États-Unis et de l'Europe. Je n'osais m'avouer que je les aurais préférées, à la rigueur, discutant un dogme religieux; mais je les voyais si chastes, si mères de famille, si *respectables*, pour me servir de l'expression américaine, que je ne savais si je devais dédaigner, sourire ou envier.

J'avais aimé, j'avais été aimé!...

Il y a des philosophes et des historiens, écrivait M. de Tocqueville, qui ont dit, ou ont laissé entendre, que les femmes étaient plus ou moins sévères dans leurs mœurs, suivant qu'elles habitaient plus ou moins loin de l'équateur.

C'est se tirer d'affaire à bon marché, ajoute-t-il, et, à ce compte, il suffirait d'une sphère et d'un compas pour résoudre en un instant l'un des plus difficiles problèmes que l'humanité présente. Je ne vois point que cette doctrine matérialiste soit admise par les faits. Les mêmes nations se sont montrées, à différentes époques de leur histoire, chastes ou dissolues. La régularité ou le désordre de leurs mœurs tenait donc à quelques causes changeantes, et non pas seulement à la nature du pays, qui ne changeait pas.

Il n'est point niable que, dans certains climats, les passions qui naissent de l'attrait réciproque des sexes ne soient particulièrement ardentes; mais cette ardeur peut évidemment être toujours excitée ou contenue par l'État social et les institutions politiques.

Quoique les voyageurs qui ont visité l'Amérique du Nord diffèrent entre eux sur plusieurs points, ils s'accordent tous à remarquer que les mœurs y sont infiniment plus sévères que partout ailleurs. Il est prouvé que,

sur ce point, les Américains sont très-supérieurs aux Anglais eux-mêmes.

En Angleterre, en effet, comme dans toutes les autres contrées de l'Europe, la malignité publique s'exerce sans cesse sur les faiblesses des femmes. On entend souvent les philosophes et les hommes d'État s'y plaindre de ce que les mœurs ne sont pas régulières, et la littérature le fait supposer tous les jours. En Amérique, tous les livres, sans excepter les romans, supposent les femmes chastes, et personne n'y raconte d'aventures galantes.

Cette grande régularité des mœurs américaines tient sans doute en partie au pays, à la race, à la religion. Mais toutes ces causes, qui se rencontrent ailleurs, ne suffisent pas encore pour l'expliquer. Il faut pour cela recourir à quelque raison particulière. Cette raison est l'égalité, et les institutions qui en découlent. L'égalité des conditions ne produit pas à elle seule la régularité des mœurs, mais on ne saurait douter qu'elle ne la facilite et ne l'augmente.

Chez les peuples aristocratiques, la naissance et la fortune font souvent de l'homme et de la femme des êtres si différents qu'ils ne sauraient jamais parvenir à s'unir l'un à l'autre. Les passions les rapprochent, mais l'état social et les idées qu'il suggère les empêchent de se lier d'une manière permanente et ostensible. De là naissent un grand nombre d'unions passagères et clandestines. La nature s'y dédommage en secret de la contrainte que les lois lui imposent. Ceci ne se voit pas de même quand l'égalité des conditions a fait tomber toutes les barrières imaginaires ou réelles qui séparent l'homme de la femme. Il n'y a point alors de jeune fille qui ne croie pouvoir devenir l'épouse de l'homme qu'elle préfère ; ce qui rend le désordre des mœurs avant le mariage fort difficile. Car, quelle que soit la crédulité des passions,

il n'y a guère moyen qu'une femme se persuade qu'on l'aime, lorsqu'on est parfaitement libre de l'épouser et qu'on ne le fait point.

Et cependant miss Eva n'avait point reculé d'accepter une sorte de concubinage, une bigamie, que seule excusait la religion, une religion bizarre, objet de mépris et de moquerie de la part de ses concitoyens eux-mêmes. En Europe, aurais-je trouvé un amour, faisant ainsi abnégation de toutes les conventions sociales, un amour aussi ardent, aussi passionné?

Mon cœur me rappelait alors Marie, mon épouse tant adorée et que j'avais fuie...

J'arrivai à Salt-Lake-City. L'omnibus me déposa devant la demeure de M. Cahasting; je n'avais pas encore sonné à la porte que, ma présence ayant sans doute été signalée, une agitation extraordinaire se manifesta dans l'intérieur de cette maison si calme. M. Cahasting et toute sa famille, oubliant, en quelque sorte, le décorum américain, accouraient à ma rencontre et me conduisaient dans ma chambre avec des marques excessives d'amitié, une expression inouïe de joie de mon retour parmi eux.

Tandis que, selon l'habitude du confortable américain, je procédais à une toilette, prenais un bain, me débarrassais de la noire couche de poussière qui s'accumule sur le corps d'un monsieur ayant passé cinq jours dans une boîte roulante, j'entendais des allées et venues, des portes s'ouvrir et se fermer, des chuchotements, des exclamations. Mon arrivée produisait chez ce bon M. Cahasting une sensation véritablement extraordinaire, et dont je m'étonnai quelque peu en me souvenant du calme profond, de la régularité des habitudes, du silence presque monastique que j'y avais admirés à mon premier séjour.

On vint me prévenir que le repas était servi. Je des-

cendis, et, à table, je remarquai la singulière animation des traits de Mmes Cahasting, et aussi de mon hôte lui-même.

Je racontai les diverses péripéties de mon voyage; mais, quelque intéressantes qu'elles semblassent, je sentais que, de leur côté, ces chers amis avaient probablement quelque chose de plus intéressant qui les occupait, car ils ne prêtaient à mes récits que l'attention exigée par leur parfaite politesse. Je demandai à M. Cahasting l'explication de la lettre qu'il m'avait écrite, le motif qui exigeait impérieusement mon prompt retour à Salt-Lake-City.

— Tout à l'heure, mon fils, répondit-il, nous causerons longuement.

Nous passâmes au salon. Sur une table étaient étalés de nombreux journaux. Après quelques minutes de conversation :

— Voulez-vous m'attendre ici quelques instants, me dit M. Cahasting, j'ai une petite affaire à terminer : je suis à vous avant très-peu de minutes. Vous me pardonnez de vous laisser seul?... En attendant, tenez, voici des journaux, lisez-les ; celui-ci surtout, le *Courrier de Montréal*, est vraiment intéressant...

J'étais tout interloqué de cette brusque sortie qui contrastait singulièrement, je le répète, avec les manières habituelles de M. Cahasting et de sa famille ; mais je comprenais qu'il y avait là quelque chose, encore incompréhensible pour moi, et dont j'allais sans doute être informé tout à l'heure.

Très-intrigué, je me jetai dans un fauteuil, et prenant le journal, je le parcourais des yeux insoucieusement et machinalement, ne m'amusant pas à lire les tartines politiques. Cependant je souriais en admirant les véritables tours de force de l'annonce américaine. Nos imprimeurs auraient beaucoup à faire pour appro-

cher de ces merveilles de typographie des annonces. Ainsi, tout à coup mes regards sont frappés par ces mots en gros caractères, placés, non à la dernière page, mais dans le corps même du journal :

DÉCLARATION DE GUERRE

LUTTE A MORT

ENTRE

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

ET

L'ESPAGNE

PREMIER COMBAT!!!

40,000

MORTS

Il est évident que tout lecteur s'arrête là. Est-ce que de nouvelles complications seraient survenues à Cuba? On lit; c'est une réclame de marchands de vins! Entre les lignes tire-l'œil sont intercalés, en caractères microscopiques, les mots du Puff-Boniment :

DÉCLARATION DE GUERRE *à tous mes concurrents. Ce sera une* LUTTE A MORT *de bon marché* ENTRE *nous. Dans tous* LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, *nous tuerons la fabrication* ET *l'exportation des vins par l'*ESPAGNE. *Aujourd'hui* PREMIER COMBAT. *Vente de* **40,000** *barriques ; les* MORTS *seuls n'accourront pas à nos magasins, rue 14*[e]*, n° 3.*

Je souriais... Tout à coup je pâlis!... Les premières lignes d'un article, sur lequel j'avais vaguement d'abord jeté les yeux, m'avaient frappé...

Le journaliste disait:

« Nos lecteurs se souviennent sans doute du récit « que nous fîmes ici, il y a quelques mois, à propos « d'un incendie qui s'était déclaré dans un des puits « de pétrole de Oil-City, et qui fut la cause de la mort « d'un grand nombre de personnes. Le reporter que « nous avions envoyé sur les lieux, afin de rendre un « compte détaillé du sinistre, avait fait la connaissance « d'un jeune Français, compagnon de l'auteur de l'ac- « cident, et nous avons dit alors à quels singuliers pro- « jets était lié ce jeune homme, ingénieur fort distin- « gué, quelle singulière situation il occupait auprès « du spéculateur qui l'avait amené là, et qui, ardent « partisan du magnétisme, avait espéré utiliser, pour « la découverte de nouveaux puits, la double vue dont il « supposait son compagnon gratifié. Aucune de nos sen- « sibles lectrices n'a certainement oublié l'histoire de « ce jeune homme, qui avait fui la France dans un « accès de désespoir, à la suite d'une condamnation « infligée à la mère de sa femme, pour tentative d'em- « poisonnement sur son mari.

« Notre récit a passé les mers, et a été très-lu en « Europe, et heureusement en France. On ignorait ce « qu'était devenu le jeune homme et l'on croyait à un « suicide, malheur d'autant plus déplorable que la cause « qui l'avait sans doute poussé à cet acte de désespoir « n'existait plus. La dame condamnée l'avait été, en « effet, à la suite d'une de ces erreurs judiciaires, fort « rares heureusement, mais qui néanmoins se présen- « tent de temps en temps. La véritable coupable, une « domestique de la victime, paraît-il, frappée tout à

« coup par la Providence d'une maladie mortelle, avait
« avoué son crime ; le procès avait été revisé, et cette
« famille, si cruellement frappée, ne pouvait recevoir de
« consolation entière, puisqu'un de ses membres avait
« disparu. L'article de notre journal a rendu l'espérance
« à ces gens si éprouvés. Ils ne doutent pas qu'ils ne
« parviennent à retrouver les traces du fugitif. Ils ont
« accouru en Amérique, et nous avons eu le plaisir de
« recevoir, dans nos bureaux, l'épouse elle-même de cet
« infortuné, qui venait nous remercier de notre récit et
« nous demander quelques renseignements. Si quel-
« qu'un de nos lecteurs avait quelques indices à nous
« donner, nous les transmettrions aussitôt à cette jeune
« et malheureuse femme, et nous les assurons de notre
« profonde reconnaissance. »

Le journal me tomba des mains... Je poussai un cri...
Un autre cri y répondit : la porte s'était ouverte brusquement.

J'étais dans les bras de Marie !...

. . . .

Il serait certainement peu intéressant pour le lecteur que j'entrasse dans le détail des émotions toutes personnelles que ma rentrée dans la vie de tous, pour ainsi dire, me fit éprouver. Je ne veux dire ni nos longues conversations d'époux redevenus amants, ni nos doux reproches, ni nos repentirs, ni nos pardons ; je ne veux point parler de nos mélancoliques songeries à deux sur la tombe de miss Eva ; de notre voyage, de notre pèlerinage, devrais-je dire, au pays du pétrole, ni de nos courses à travers cet admirable pays, — courses bénies, qu'en Amérique, pays où personne ne s'occupe des autres, nous fîmes, avec ma Marie, la main dans la main, le regard cherchant le regard, les lèvres tendues dans un

éternel enivrement d'amour ; — je veux conclure en disant :

Si vous vous êtes intéressé quelque peu à moi personnellement, je suis heureux autant qu'il est donné à l'homme de l'être ici-bas, car j'ai retrouvé fortune, amour, position sociale, estime des autres et de moi-même.

Si de mes aventures et de mon voyage, vous désirez que je tire une leçon, le *O mutos deloi oti* d'Ésope, la *Morale* que nos pères plaçaient à la conclusion de leurs contes, je serai assez modeste pour simplement copier les lignes suivantes de mistress Trollope, une ennemie des républiques et des républicains, et que je relisais avec un sentiment mélangé d'envie et d'espoir en rentrant dans notre France républicaine :

« Je n'aime pas le gouvernement des États-Unis ; « j'abhorre toute république ; mais que ce gouvernement « plaise aux Américains, c'est ce dont il est impossible « de douter, et cela est beaucoup plus important que de « plaire à de vieilles et aristocratiques voyageuses. Je « suis arrivée en Amérique par la Nouvelle-Orléans ; « j'ai passé plus de deux ans à l'ouest des Alleghanys, et « j'ai passé une autre année dans les villes atlantiques et « leurs environs. Pendant tout ce temps, j'ai conversé « avec des citoyens de toutes les classes et de tous les « rangs, et je n'en ai jamais entendu un seul prononcer « un mot contre le gouvernement. Il n'est donc pas « étonnant que, lorsque le peuple de ce pays entend des « étrangers révoquer en doute la sagesse de ses insti- « tutions, il l'attribue soit à une incapacité de jugement « soit à un sentiment pervers d'envie et de malveillance.

« — Comment une personne de bon sens peut-elle « douter de l'excellence d'un gouvernement que nous « avons essayé depuis un siècle, et que nous aimons

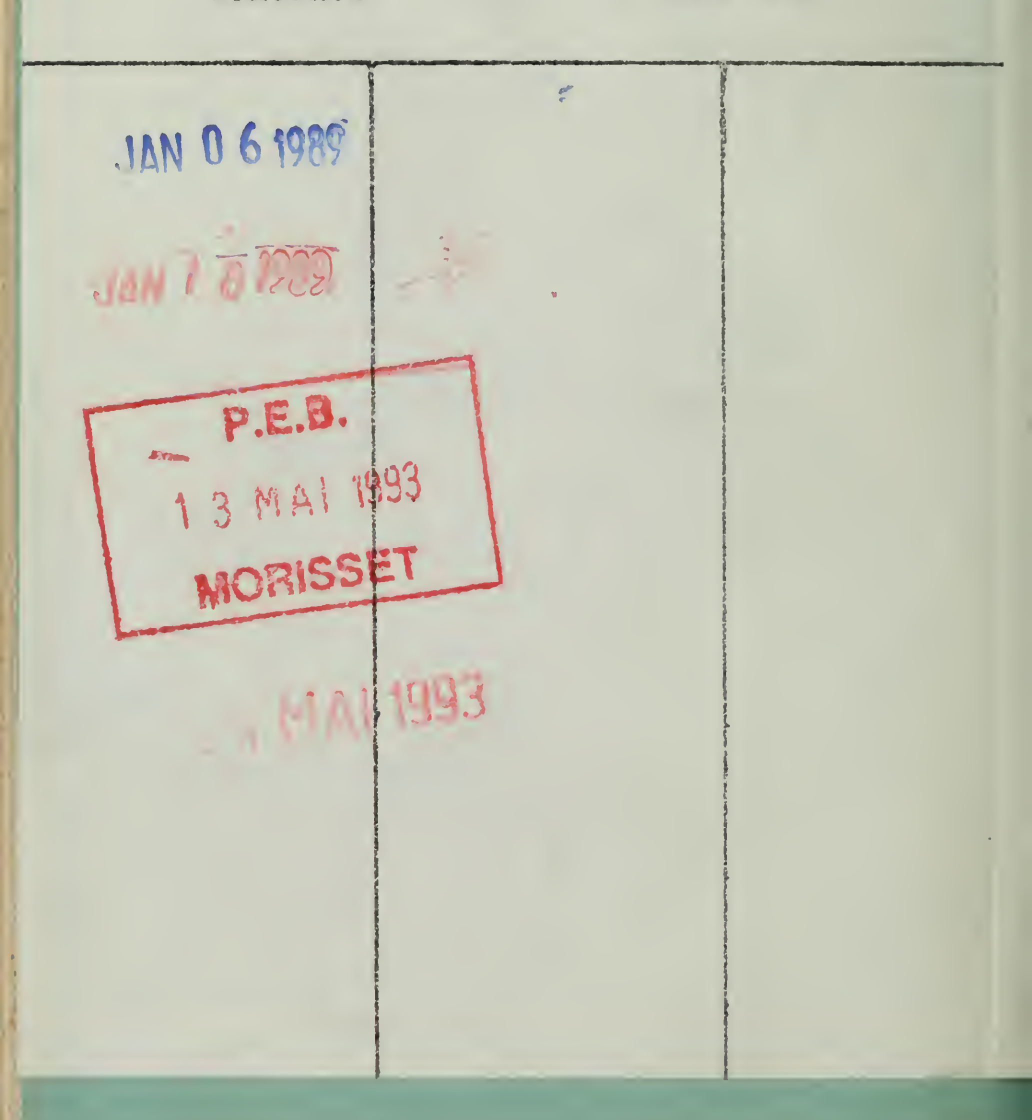
« davantage à mesure que nous le connaissons mieux? »

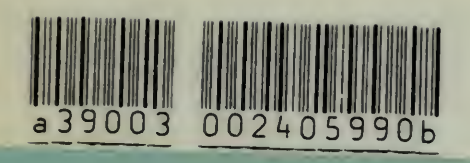
Malgré l'assassinat de Lincoln, le président-martyr, l'homme de bien qui abolit les derniers vestiges de l'esclavage, malgré même le meurtre stupide du dernier président, le général Garfield, je ne puis m'empêcher d'être de l'avis des Américains : Vive la République des États-Unis.

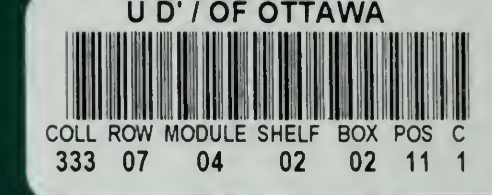
FIN

TABLE

2991. — Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.


JAN 06 1989
P.E.B.
13 MAI 1993
MORISSET
MAI 1993


a39003 002405990b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 04 02 02 11 1

